

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

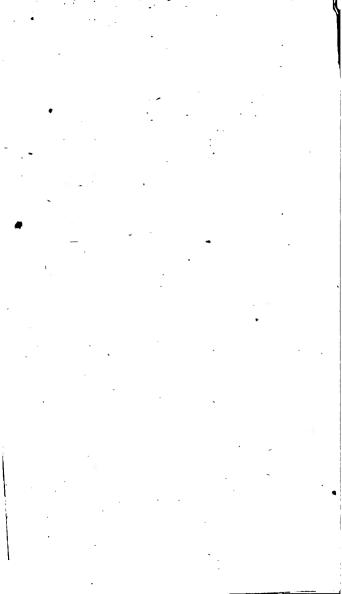
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

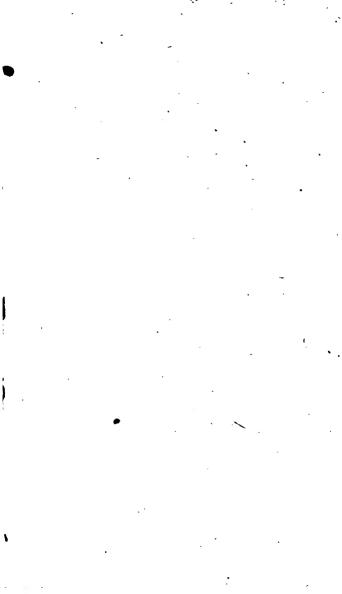














HISTOIRE

DE

L'ACADEMIE

ROYALE

DES SCIENCES

Année M. DCCVII.

Avec les Memoires de Mathematique & de Physique, pour la même Année.

Tirez des Registres de cette Academie.



A AMSTERDAM, Chez PIERRE DE COUP, Marchand Libraire à côté de la Maison de Ville.

M. DCCVIII.

Avec Previlege de N. S.les Etats de Hollande & de Wefte Frife.

KSD. 208

UMIVERSO ILIBRARY

PRIVILEGIE.

DE Staten van Hollandt ende West-vrieslandt. Doen to meeten , Alio Ons vertoont is by GERRIT KUTPER Boekverkooper tot Amfteldam, hoe dat hy Suppliant belig was met groote koste en veele moeyte te drukken seecker bok genzamt Hiftoria Academia Regia Scientiarum Auttore J. B. du Hamel & Histoire de l'Academie Royale des Sciences . avec les Memoires de Mathematique & de Physique, tirez des Registres de cette Academie, commencée avec l'Année 1699. met alle de volgende Deelen en Figuren , in soo veel Deelen, Taalen en Formate als de Suppliant sal goet vinden: Ende de Suppliant beducht zynde dat sommige baatsoekende menschen, soo ras het Boeck fonde zyn in 't licht gebragt, aanstonts fonden tragten mar te drucken, ofte doen drucken, tot groote schade van de Suppliant, Soo dan omme daar inne te weesen gesecureert, soo keerde sig den Suppliant tot Ons, versoekende m eynde Wy aan hem gunstelyck geliefden te verleenen Odroy omme het voorfz. Bock , genaamt Hifferia Academia Regia Scientiarum Audore J. B. du Hamel & Hiftoire de l'A. cademie Royale des Sciences, avec les Memoires de Mathematique & de Physique, tirex des Registres de cette Atademie, commencée avec l'Année 1699. met alle de volgende Deelen en Figuren, en in soo veel Deelen en Taalen, en in sucken formagt, als hy den Suppliant soude goet gevonden werden, voor den tyd van Vyftien eerst agter een volgende Jaaren, alleen ende met uytfluytinge van alle anderen binnen deele Provintie te moogen drucken, doen drucken, ende verkopen; Ende op foodanige Pæne als Wy daar toe soude gelieven te statueren; SOO IS "T, dar Wy de zaake m 't verzoek voorschreeve overgemerkt hebbende, ende geneegen weezende ter beede van den Suppliant, uit Onze regte weetenschap, fouveraine maght, ende authoriteyt, den hive Suppliant geconsenteert, gescondeert ende gendroveert hebben; confenceren, accordeeren, ende octroyeeren hem mits desen, dat hy geduurende den ryd van Vystien eerst agter een volgende Jaaren het voorsz. Boeck, genaamt Hiftoria Academia Regia Scientiarum Auftore J. B. du Hamel & Histoire de l'Academie Royale des Sciences, avec les Memoires de Mathematique & de Physique tirez des Registres de cette Academie , commencée avec l'Année 1699. doen drucken, binnen den voorschreeven Onzen Lande alleen zal mogen drukken, met alle de volgende Deelen en Figuren, en in soo veel Deelen en Taalen en Formate, als den Suppliant sal goed vinden uitgeeven ende verkopen; Verbiedende daarom allen ende een yegelyken het felve Boeck , in 't geheel ofte ten deel naar te drucken, ofte elders naar gedrukt, binnen den felven Onzen Lande te brengen, uyt te geeven, ofte te verkoopen, op de verbeurte van alle de naargedrukte, ingebragte ofte verkog-

TABLE

culierement sur les differentes couleur	
prennent par differens mélanges.	46
Sur les différens Vitriols, & particuliere	
l'Encre faite avec du Vitriol.	50
Sur la nature du Fer.	53
Observation Chimique.	
BOTANIQUE.	
Sur les Champignons	57
Sur le suc nourricier des Plantes.	· 62
Diverses Observations Botaniques.	65
GEOMETRIE.	
Sur l'hypothèse du Tourneyement de la Teri	re, com-
pliquée avec celle de Galilée touchant le	a Pesan- 68
teur des Corps. Sur quelques proprietez des Pendules, E	
Parabole par rapport aux Pendules.	72
Sur les Roulettes.	72 79
Sur des Quadratures de superficies cylina	drianes
qui ont des bases Coniques.	83
Sur un Problême de Trigonometrie spheriq	ne. 87
ASTRONOMIE.	
Sur la seconde inégalité des Satellites de Jupi	iter. 96
ur l'Eclipse de Lune du dix-sept Avril.	101
ur la derniere conjonction écliptique de Mer vec le Soleil, & en général sur la Plan	cure a-
Mercure.	104
ur les Refractions.	111
ur les Taches des Satellites de Jupiter.	114
	Sur
ì	

DE L'HISIUIRE.	
Sur les Forces centrales des Planetes.	12 Î
Sur l'apparition d'une Comete.	129
Sur des Taches du Soleil.	132
GEOGRAPHIE. Sur une maniere de lever la Carte d'un Païs.	141
A C O U S Ť I Q U E.	
Sur les Systèmes temperez de Musique.	145
MECHANIQUE.	
Sur le jet des Bombes, ou en général sur la	pre-
iection des Corps.	110
Sur la réfiftance des Tuyaux cylindriques p	leins
a'eau.	158
Sur une Theorie générale des Mouvemens,	Soit
uniformes, soit variez à discretion.	164
Sur la réfiftance des Milieux au Mouvement.	174
Sur les Mines.	189
Machines ou Inventions approuvées par l'Ac	aue-
mie des Sciences pendant l'année 1707.	192
Eloge de M. Regis.	195
Eloge de M. le Maréchal de Vauban.	205
Eloge de M. l'Abbé Gallois.	218
Eloge de M. Dodart.	226

TABLE

POUR

LES MEMOIRES.

i est 106, Par ge 1 juel- t en-
.6
du
avec
M
М.
14
E. 2 I
uve-
bypo-
Par
. 32
. 32 cine,
EME-
41
ror
50
pro-
quel-
Par
61
e des
72
Sup-

TABLE DES MEMOIRES.

Supplement au Memoire sur la Voix & les Tons.
Par M. Dodart. 83
Methode générale pour déterminer la nature des
Courbes formées par le roulement de toutes sor-
tes de Courbes sur une autre Courbe quelcon-
que. Par M. NICOLE. 103
Examen des Eaux de Vichi & de Bourbon. Par
M. BURLET. 126
Des résistances des Tuyaux cylindriques pour des charges d'eau & des diametres donnez. Par M.
charges d'eau & des diametres donnez. Par M.
PARENT. 135
Examen des Eaux de Bourbon, Par M. Bur-
LET. 145
Observations de Saturne, de Mars & L'Aldeba-
ram vers le temps de la conjonction de Saturne
avec Mars, au mois de Septembre 1706 à l'Ob-
servatoire. Par M. DE LA HIRE. 156
Observation sur la Glande pituitaire d'un homme.
Par M. LITTRE. 162
Theorie des projections ou du jet des Bombes selon
l'hypothèse de Galilée. Par M. Guisnée. 181
Question Physique. Savoir si de ce qu'on peut tirer
de l'air de la sueur dans le vuide, il s'onsuit que
l'air que nous respirons s'échape avec elle par les
tores de la teau. Par M. W.F.R.V. 190
Observation de l'Eclipse de Lune faite à l'Obser-
vatoire Royal le 17 Avril au matin de l'année
1707. Par Mrs Cassini & Maraldi. 215
Observations de l'Eclipse de Lune du 17 Avril
1707 au matin à l'Observatoire. Par Mrs. De
LA HIRE. 220
De la derniere conjonction Ecliptique de Mercure a-
vec le Soleil. Par Mrs Cassini & Maraldi. 223
Eclair cissemens sur la production artificielle du
Fer, & sur la composition des autres Métaux.
Par M. Geoffrol 224
* 5 Ma-

T A B L E

Machine pour retenir la roue qui sert à éle	ver le
Mouton pour battre les pilotis dans la constr	
des Ponts, des Quais, & autres ouvra	ges de
cette nature. Par M. DE LA HIRE.	240
Observation de l'Éclipse de Mars par la Lune	faite d
Montpellier & à Marseille.Par M.Cas	
fils.	240
Des irregularitez de l'abaissement apparent e	
rison de la mer. Par M. CASSINI.	249
Observations de Mercure, comparées au cal	
nos Tables à l'occasion de sa conjonction infe	
avec te Soleil, au mois de Mai de cette année Par M. DE LA HIRE le fils.	252
Reflexions sur le passage de Mercure par le dis	
Soleil au mois de Mai 1707. Par M. DE L	
RE.	255
Methode générale pour former les Systèmes i	
rez de Musique, & du choix de celui qu'o	m doit
fuivre. Par M. Sauveur.	250
Des Mouvemens variez à volonté, compar	ez en-
er'eux & avec les uniformes. Par M.	VARI-
GNON.	283
Observations sur le suc nourricier des Plante.	s. Par
M. RENEAUME.	359
Observations de quelque Tache considérable de	
Satellites de Jupiter. Par M. MARALDI.	37 5
Observation de la conjonction de Jupiter ave	
gulus ou le cœur du Lion au mois de Juin à l'Observatoire. Par M. DE LA HIRE.	
Reflexions & Observations diverses sur une	
tation Chimique du Fer, & sur quelques	
riences faites à cette occasion avec differen	
queurs acides & alkalines, & avec dif	
métaux substituez au fer. Par M. LEME	RY le
fils.	388
Quadratures de superficies Cylindriques sa	ur des
	bases
•	

DES MEMOIRES.

bajes Paraholiques, Elliptiques & Hyperboli-	,
ques. Par M. DE LA HIRE. 426	•
Observations sur les Araignées. Par M. Hom-	
BERG. 438	
Observation du passage de la Planete de Mars par	
l'Etoile nebuleuse de l'Ecrevisse, faite le mois de	,
Juin de l'année 1707. Par M. MARALDI. 455.	
Comparaison de diverses Observations de l'Eclipse	•
de Lane du 17 Avril 1707, faites à Rome par	
M. Bianchini, à Bologne par Mrs Manfredi	
& Stancari, a Nuremberg par M. Wultze-	
baur, & à Geneve par M. Gautier. Par M.	
Cassini le fils. 458	
Reflexions sur les Observations de Mercure. Par	,
M Cassini. 462	
Recherches sur les Courbes Geometriques & Me-	
chaniques, où Pon propose quelques Regles pour	
tronver les rayons de leurs dévelopées. Par M.	
Rolle. 476	i
Observation de l'Eclipse de Lune du mois d'Avril	!
1707 au Port de Paix dans l'Isle de S. Domin-	
gue. Par M. DE LA HIRE. 49 1	i
Des Monvemens faits dans des milieux qui leur	
résistent en raison quelconque. Par M. VARI-	•
GNON. 492	,
Des forces Centripetes & Centrifuges, confiderées	
en général dans toutes sortes de Courbes, 🖯 en	
particulier dans le Cercle. Par M. Bomie. 634	
Dissertation sur une Rose monstrueuse. Par M.	
MARCHANT. 650	
Question de Chirnrgie, savoir: Si le Glaucoma &	,
la Cataracte sont deux differentes, ou une seu-	•
le & même maladie. Par M. MERY. 654	
Observation sur une Hydropisie du peritoine. Par	•
M. LITTRE. 667	,
Experiences pour connoître la réfistance des boi	s
* 6	e

TABLE DES MEMOIRES.

de Chêne & de Sapin. Par M. PARENT.	68
Observations sur les Huiles essentielles, avec	quel
ques conjectures sur la cause des couleur	's de
feuilles & des fleurs des Plantes. Par M.G	
FROY le jeune.	686
Des effets de la Poudre à canon, principale	men
dans les Mines. Par M. CHEVALIER.	
Eclaircissement sur la composition des diffei	rente.
especes de Vitriols naturels, & explication	Phy.
sique & sensible de la maniere dont se forme	
Encres vitrioliques. Par M. LEMERI le fils	
Nouvelle construction des Pertuis. PAR N	
LA HIRE.	726
Remarques sur la Cataracte & le Glaucoma	s. Par
M. DE LA HIRE le fils.	731
Observation de l'Eclipse de Lune faite à Z	urich
par Mrs Scheuchfer, & comparée à la s	
Eclipse faite à Rome. Par M. MARALIN.	734
Observation d'une Comete. Par Mrs CASSI	
MARALDI.	738
Analogies pour les Angles faits au centre des	Ca-
drans Solaires, tant borizonsanz, vertice	anx,
que declinans inclinez, démontrées par l'An	
des triangles rectilignes. Par M. CLAPIEZ	
Societé Royale des Sciences de Mon	ipel-

Avis au Relieur.

Le Relieur prendra garde que le papier qui est à côté des Figures doit être conservé pour faire déborder les Figures hors du Livre.

Den Boekbinder zy gewaarschout bet papier ter zyde de Figure niet af te snyden: maar zoodanig in te setten, dat de selve buiten bet Boek uytslaan. Fantes à corriger dans les Memoires de 1704.

P Age 48. lig. 6. =9 +
$$\frac{aby+abz}{axy+bz}$$
 lifez = 1

$$+\frac{dy+dz}{dzy+bzy}$$
.

Pag. 49. lig. 17. par, lifez pour.

Fautes à corriger dans les Memoires de 1705.

PAge 443. lig. 31. après le mot Plantes, ajonzez fur lesquelles elles grimpent. On les appelle avec raison des Plantes

Fautes à corriger dans l'Histoire de 1706.

PAg. 135. lig. 4. au lieu de 1632, lisez 1631. Pag. 144. effacez depuis le mot jour lig. 15. jusqu'à la ligne 30.

ADDITION

Aux Memoires de 1706. pag. 45. à la fin de l'Article.

Il est neanmoins à remarquer que lorsque l'on trouve differentes valeurs de x & de y dans l'une ou l'autre supposition de dy=0, ou $=\infty$, il est necessaire de chercher le raport de dx à dyaux aux points des Courbes que ces valeurs déterminent, car dans ce cas il arrive quelquefois que l'une de ces suppositions donne des Maxima ou Minima de toutes les deux coordonnées x & y que l'on ne peut distinguer que par la connoissance du raport de dx à dy.

Fautes à corriger dans les Memoires de 1706.

P Ag. 597. lig. 1. au lieu de cette vîtesse lisez la quantité de mouvement.

Ibid. lig. 2. au lieu de 167700000000. lisez 467700000000.

Faute à corriger dans les Memoires de 1707.

Es demi-Ellipses qui se trouvent dans les Fig. 5, 6, & 7, qui appartiennent à ce Memoire, sont inutiles.

HISTOIRE

HISTOIRE

DE

L'ACADEMIE ROYALE

DES SCIENCES.

Année M. DCCVII.

PHYSIQUE GENERALE.

SUR LALUMIERE

DES CORPS FROTEZ.



E nouveau & ingenieux Phosphore de M. Bernoulli, dont il a été parlé dans les Hist. de 1700 * & de 1701 †, ne pouvoit manquer d'exciter la curiosité des Philosophes, & sur tout celle de

Philosophes, & sur tout celle de l'Academie, qui a en quelque sorte un droit particulier sur cette découverte, dûe à l'un de ses Membres. Entre les experiences qui ont été saites sur ce sujet, on est venu à celles de la Lumiere que rendent certains corps frotez dans l'obscurité. M. Bernoulli écrivit qu'il avoit fait depuis long-temps des observations sur ces Phenomenes, mais que jusque-là il avoit negligé HIST. 1707.

* Pag. 7. & fuiv. + p. 1. & fuiv.

2 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

d'en rendre compte à la Compagnie. Voici quel

en est le résultat.

Comme elles n'ont pas été faires la plupart fur les Corps qui rendent le plus aisément de la lumiere, tels que seroient le dos d'un Chat froté à contre poil en hiver, ou du Sucre, ou du Souffre qu'on pile, &c. il y a certaines conditions à observer.

D'abord il faut que des deux Corps que l'on frote l'un contre l'autre, il y en ait au moins un qui soit transparent, afin que l'on puisse voir la lumiere au travers, pendant qu'elle dure, car d'ordinaire elle ne dure pas plus que le fro-

tement.

Il faut que la superficie des deux Corps soit plane, bien polie, & bien nette, assin que le contact soit immediat.

Il fant que les deux Corps soient durs.

Une grande densité sans une grande dureté sait aussi son effet. Ainsi M. Bernoulli a eu de la lumière en frotant contre une glace de verre

du Mercure amalgamé avec l'étain.

L'un des deux Corps doit être le plus mince qu'il le pourra, il en sera plus aisse à échausser par le frotement, & en rendra plus promptement de la lumiere, & une lumiere plus vive. C'est ce que M. Bernoulli a éprouvé sur de petites praques de Cuivre de différente épaisseur.

L'Or froté contre le verre lui a paru le plus propre de tous les metaux à donner de la lumière. Aucun corps n'en donne une si exquise que le Diamant. Elle n'est pas moins vive que celle d'un Charbon fortement excitée par le sousse. Il n'importe de quelle épaisseur

foit le Diamant.

Delà M. Bernoulli a conclu que M. Beyle, tout

tout habile qu'il étoit dans la Physique experimenule, a regardé comme une espece de prodige ce qui n'en étoit pas un. C'étoit un Diamant qui étant froté dans l'obscurité jettoit de l'éctat, & auquel il donna le superbe nom d'Adanas lucidus. Il n'avoit point de privilege particulier. Il est vrai cependant que son éclat duroit quelques instans après le frotement, ce qui ne laisseroit pas de sonder en partie l'estime qu'en saisoit M. Boyle.

A l'occasion des Experiences de M. Berworli, M. Cossini le fils en sit aussi sur le mê-

me fajet.

1º. Un Diamant taillé en table, froté contre une glace de verre, rendit une lumiere semblable à peu près à celle d'un Charbon ensané, & qui parut plus large que la face du Diamant.

2°. Un Diamant taillé à facettes a rendu une

amiere moins vive.

3°. Un Ecu, & diverses autres plaques d'arsm, en ont moins rendu que le Diamant.

4º. Un Double de Cuivre, & un sol en ont

m peu rendu.

Tous les differens Corps des Experiences pré-

cedentes ont été frotez contre du verre.

7°. Le Diamant en table froté contre une plaque d'argent a fait de la lumiere.

4

SUR LES ARMES A FEU

DIFFEREMMENT CHARGEES.

M Onsieur Carré ayant rapporté à l'Academie quelques Experiences qu'un de ses Amis avoit faites sur les Armes à seu chargées de differentes manieres, on voulut les verisser, & M.

Cassini le fils s'en chargea.

Il fit une espece de Machine, où il y avoit une piece de bois, armée à une de ses extrémitez d'une plaque de taule assez épaisse, qui devoit recevoir tous les coups d'un même sussi, tiré tossjours d'une même distance. Cette piece étoit mobile, & devoit ceder au coup plus ou moins, selon qu'il avoit plus ou moins de force, & en même temps marquer par la construction de la Machine combien elle avoit cedé.

Les Experiences de M. Cassini le fils font voir,

1º. Que lorsqu'on met de la bourre entre la poudre & la balle, l'effort en est plus grand. La raison en est maniseste, & c'est-là la pratique commune.

2°. Que tout le reste étant égal, les balles de calibre sont plus d'esset, apparemment parcequ'elles ne sortent pas si-tôt, & donnent lieu à l'instammation d'une plus grande quantité de poudre.

3°. Que lorsqu'on bourre la poudreavec violence, l'effort n'est pas plus grand, que lorsqu'on se contente de la presser, qu'au contraire il pa-

roît un peu moindre.

4°. Que la poudre que l'on met par dessus la bal-

balle en diminue l'effet, parceque comme la poudre fait son effort en tous sens, celle qui est sur laballe s'oppose en partie au mouvement qui la sit sortir.

5°. Que cependant cette poudre contraire à

l'effet de la balle, en augmente le bruit.

6°. Que le feu de la poudre qui est sons la balle communique avec celle qui est dessus, même quoique la balle soit de calibre, & qu'elle soit entre deux bourres. Cela paroît par la gran-

de augmentation du bruit.

7°. Qu'en prenant une balle qui ne soit point de calibre, en mettant peu de poudre dessous, & beaucoup par dessus, on peut tirer avec un très-grand bruit, & sans aucun esset sensible. Ceux à qui on a vendu des secrets pour être invulnerables ou durs, & qui ont eu la précaution d'en vouloir voir des épreuves, ont apparemment été trompez par ce tour de main, dont ils ne se sont pas apperçûs.

SUR LES PIERRES

ET PARTICULIEREMENT

SUR CELLES DE LA MER.

UN voyage que M. Sanlmon fit sur la Côte de Normandie & de Picardie, dans le Païs où elles confinent, lui valut quelques remarques, & quelques reflexions physiques, qu'il communiqua à l'Academie.

Les Galets font des Cailloux ordinairement plats & ronds, & toûjours fort polis, que la A 3 Mer

6 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

Mer pousse sur ces Côtes-là. Il est aisé de comprendre que leur figure & leur poli leur viennent d'avoir été long-temps batus & agitez par les flots, & usez les uns contre les autres. Mais il s'en trouve auffi dans les Terres: M. Saulmon a appris qu'à Caienx quand on crense des Caves, il s'écroule du galet en abondance. & qu'à Brutel qui est à une lieue de la Mer. la même chose est arrivée lorsqu'on creusoit un Puits; & de plus il a observé que les Montagnes de Bonnneil, de Broye & du Quesnoy, qui font environ à 18 lieues de la Mer, sont toutes couvertes de galet. Il en a vit aufli dans la Vallée de Clermont en Beauvaifis, & a remarque qu'il n'y en a point sur la cime de la Montagne, qui est fort haute.

Parmi les galets qui font dans les Terres, it s'en trouve plusieurs qui ont une surface inégalie, irréguliere & herissée de pointes, & de plus cette surface est une espece d'étorce, differente du reste de leur substance. Il paroit que c'est-là leur état naturel, car une cause étrangere ne peut les avoir revêtus de cette écorce, & sa contraire elle peut les en avoir dépouillez, & cette cause sera un frotement long & violent. Il est d'ailleurs extrémement probable qu'ils soient de la même espece que les Cassioux, qui ont une pareille écorce assez épaisse, & toute de craye. Mais qui aura enlevé cette envelope aux galets qui sont dans les Terres?

M. Sanlmon n'hesite point à croire que tontes ces Terres auront été autresois couvertes de la Mer. Nous avons déja proposé cette pensée dans l'Hist. de 1706*, avec quelques-unes des preuves qui la peuvent appuier. Mais

^{*} p. 11. & luiv.

M. Sanlman mour in rendre encore plus vitisemblable, du moins à l'égard du Pais où il à fait ses observations, voulus montrer par la dispostion des lieux, que quand la Mer les couwoit, les Courans qui le formoient entre les Montagnes, & les tournoyemens d'eau, devoient jetter les plus grands ou les plus petits galets dans les endroits où il les a effectivement trouvez; car il faut remarquer que le plus souvont les grands de les petits ne sout pas méter ensemble mais distribuez les uns d'un côté, les autres d'un autre. Il est visible que selon l'idée de M. Saulmon cette Montagne, dont la cime n'avoit point de galet, se sera élevée par sa pointe audessins de la Mer, & par consequent n'aura pû recevoir dans toute cette partie les pierres que les flots rouloient; mais de déterminer par les lois du mouvement des Corps qui circulent dans un fluide & avec lui, la differente distribution qui à dû se faire du galet en differens lieux, ce Proit & une Topographie si particuliere, & une Physique si délicate, que nous ne croyons pas y devoir entrer. Nous ferons seulement deux oblervations après M. Saulmon.

1°. Un trou de 16 pieds de profondeur percé directement & horizontalement dans la Falaise du Tresport, qui est toute de Moelon, a disparu en 30 ans, c'est-à-dire, que la Mer a miné dans la Falaise cette épaisseur de 16 pieds. En supposant qu'elle avance tossours également, elle mineroit 1000 toises ou une petite demi-lieue de Moelon en 12000 ans. Il est constant par les-Histoires qu'en une infinité d'endroits la Mer s'est avancée ou retirée, & qu'en général elle a un mouvement, mais fort lent, pour changer

les premieres bornes.

8 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

2º. Non-seulement les Cailloux ont tous une écorce de crave, mais on pourroit croire que leur substance noire & dure, qui est proprement le caillou, n'auroit été que de la craye, qui s'est peu à peu endurcie. & a changé de cou-Leur. M. Sanlmon a fait voir des Cailloux de differens âges, dont quelques-uns avoient encore à leur centre une quantité plus ou moins grande de crave toute molle, d'autres avoient des veines de craye qui se répandoient dans leur substance noire, & en auroient pris apparemment avec le temps la noirceur & la dureté. Il conjecture même que les Cailloux trop vieux se pourrissent, & que ce sont ceux-là dont on trouve que la substance noire est devenue rougeatre, moins liée, & comme rouillée: Tout cela s'accommoderoit assez avec le Système rapporté dans l'Hist. de 1702 *, que les Pierres viennent de semence. Une opiniou si hardie ne peut, si elle est vraie, se verifier que fort lentement.

DIVERSES OBSERVATIONS

DE PHYSIQUE GE'NE'RALE.

I.

N Musicien illustre, grand Compositeur, fut attaqué d'une sièvre, qui ayant toujours augmenté devint continue avec des redoublemens; ensin le septiéme jour il tomba dans un désire très-violent, & presque sans aucun intervalle, accompagné de cris, de larmes, de ter-

^{*} p. 65. & fuiv.

terreurs, & d'une informie perperuelle. Le troisième jour de son délire, un de ces instincts naturels que l'on dit qui font chercher aux Animanx malades les Herbes qui leur sont propres, lui fit demander à entendre un petit concert dans sa Chambre; son Medecin n'y consentit qu'avec beaucoup de peine. On lui chanta les Cantates de M. Bernier. Dès les premiers accords qu'il entendit, son visage prit un air serein, ses yeux furent tranquilles, les convulsions cesserent absolument, il versa des larmes de plaisir, & eut alors pour la Musique une sensibilité qu'il n'avoit jamais eue, & qu'il n'a plus étant gueri. Il fut sans fiévre durant tout le Concert, & dès que l'on eut fini, il retomba · dans son premier état. On ne manqua pas de continuer l'usage d'un remede, dont le succès avoie été si imprévû & si heureux, la siévre & le délire étoient toûjours suspendus pendant les Concerts, & la Musique étoit devenue si necessaire au Malade, que la nuit il faisoit chanter, & même danser une Parente qui le veilloit quelquefois, & qui étant forr affligée, avoit bien de la peine à avoir pour lui ces sortes de complaisances. Une nuit entre autres qu'il n'avoit auprès de lui que sa Garde qui ne savoit qu'un miserable Vaudeville, il sut obligé de s'en contenter, & en ressentit quelque effet. Enfin 10 jours de Musique le guerirent entierement, sans autre secours que celui d'une saignée du pied, qui fut la seconde qu'on lui fit. & qui fut suivie d'une grande évacuation. M. Dodart rapporta cette Histoire qu'il avoit bien yerifiée; il ne prétendoit pas qu'elle pût servir d'exemple, ni de regle, mais il est assez curieux de voir comment dans un Homme, dont la As

10 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

Musique étoit, pour ainsi dire, devenue l'Ame par une longue o continuelle habitude, des Concerts avoient rendu peu à peu aux Espriss leur cours naturel. Il n'y a pas d'apparence qu'in Peintre psit être gueri de même par des Tableaux, la Peinture n'a pas le même pouvoir que la Musique sur le mouvement des Esprits, & nul autre Art ne la doit égaler sur ce point.

Un Philosophe, ami de M. Carré, & dont nous avons deja parlé plufieurs fois dans les Histoires précédentes, croyoit sur quelques Ex-periences qu'il avoit faites, que les Animaux qui se voient dans l'eau avec le Microscope, n'v multiplioient point, & qu'ils venoient de peti-tes Mouches invisibles, qui déposoient leurs œufs dans l'air. En effet, comme ces Animaux sont des especes de peths Vers, il Téroit affez naturel qu'ainfi que beaucoup d'autres Vers. ils vinssent de que que espece aslée. Mais l'Observateur s'est desabusé de cette opinion. Il a fait bouillir de l'eau & du fumier mêlez ensemble. & en a rempli deux fioles égales, qu'il a laissé refroidir jusqu'à ce qu'elles fussent tiedes. Il a mis dans une de ces fioles deux petites goutes d'eau, qu'il avoit prises dans un Vase, dont l'eau étoit remplie d'Animaux, & 8 jours après il a trouvé cette fiole remplie d'une quantité innombrable d'Animaux de la même espece que ceux des deux gouttes d'eau. Pour l'autre fiole. il n'y appercut rien, quoique le fumier eut pu apparemment produire quelques Animaux. Toutes les deux avoient été très-exactement bouchées. Voilà donc la multiplication des petits Animaux de l'eau assez bien établie, mais elle l'est encore mieux s'il est bien vrai que ce Phi-10losophe les ait vûs s'accoupler, il l'est du moins qu'il les a vûs s'unir deux à deux. On pourroit croire que c'est pour se battre, mais ne se battroient-ils jamais que deux à deux?

M. Lewenhoeck dit qu'il n'a pû observer la circulation du sang dans les insectes, & cela l'a réduit à imaginer une autre maniere dont il croit que leur vie s'entretient. Mais le Philosophe dont nous venons de parler, très-exercé dans l'usage du Microscope, prétend avoir vû distinctement la circulation dans la jambe d'une Araignée.

I V.

M. Homberg a dit qu'un jeune Homme qu'il connoît, qui se porte fort bien, rend tous les jours par les selles depuis 4 ou 5 ans une grande quantité de Vers, longs de 5 ou 6 lignes, quoiqu'il ne mange ni fruit ni salade, & qu'il ait fait tous les remedes connus. Il a rendu une sois ou deux plus d'une aune & demie d'un Ver plat, divisé par nœuds, qu'on applle le Solitaire. On voit par-là combien il doit y avoir d'œufs d'Insectes dans tous les Alimens, qu'on soupçonneroit le moins d'en contenir, & qu'il ne faut qu'un estomac, & pour ainsi dire, un sour propre à les saire éclorre.

L'Iguana est une espece de Lezard qui se trouve dans toute l'Amerique, & qui est décrit dans le Livre de Pison: De utriusque India re naturali & medica. Il est amphibie, & a deux Ventricules dont l'un renserme souvent une Pierre blanche en dehors, & dont le dedans est de la couleur à peu près des Bezoars de l'Amerique. Elle a la vertu de chasser la pierre des Reins, & A 6

12 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

la gravelle, & de guerir les suppressions d'urine. On la donne en poudre très-fine, avec une égale quantité de poudre de coquille de Noisette, le tout au poids d'une dragme, dans de l'eau de fleur d'Orange, pourvu qu'il n'y ait point de fiévre, ni de soupçon d'inflammation dans les Ureteres, ou dans la Vessie, auquel cas il faudroit la donner dans du vin blanc,inelé avec de l'eau ou de Persil, ou de Parietaire, ou de quelque autre Diuretique. Elle sait son effet quelquefois dans une heure, & au plus tard dans trois. Un Médecin Espagnol de Caracas ayant écrit sur ce sujet à M. de Pas Medecin de la Faculté de Montpellier, qui est avec M. des Landes Directeur de la Compagnie de l'Assiente en Amerique, & lui ayant rapporté plusieurs experiences qu'il a faites de la pierre de l'Iguana, on a eu dans l'Academie cette Lettre du Medecin Espagnol à M. de Pas.

M. Homberg a dit que les Enropéennes qui vont à Batavia n'y peuvent nourrir leurs Enfans, parceque leur lait est si salé qu'ils n'en veulent point; au lieu que celui des Negresses, quoiqu'elles usent des mêmes alimens, est doux & sucré à l'ordinaire, & ce sont elles qui nourrissent les Enfans des Hollandois & des Anglois. Lui-même, qui est né à Batavia, y a été nour-ri par une Noire. Il croit qu'apparemment quand les Européennes sont, transportées dans un climat si chaud, pour lequel elles ne sont pas faites, les vaisseaux destinez en elles à filtrer le lait se dilatent trop, & laissent passer des sels qui ne devroient pas entrer dans la composition de cette liqueur; mais que les femmes des Pays chauds font par la premiere formation telles qu'elDES SCIENCES, 1707.

qu'elles doivent être pour la génération d'un lait bien conditionné, c'est-à-dire, ou que les vailleux qui filtrent sont naturellement plus étroits, & ne se dilatent point ensuite plus qu'il ne faut, ou qu'ils sont d'un tissu plus ferme, & moins capable de dilatation, ou enfin quelque chose d'équivalent.

M. Leibniz a écrit de Berlin à M. l'Abbé Bignon que le 6 Mars entre sept & dix heures du soir on avoit vu dans cette Ville, & dans les Pays voisins une lumiere Boreale, qui avoit quelque rapport à celle dont parle M.Gafsendi dans la Vie de M. Peirese. C'étoient deux acs lumineux, dont l'un étoit plus élevé que l'autre, tous deux directement vers le Nord. leurs concavitez tournées en embas ; leurs cordes paralleles à l'horizon. Le superieur étoit interrompu ; des rayons de lumieronaissans & qui s'évanouissoient alloient de l'un vers l'autre.

VIII.

M. de la Lanne Consul en Candie a écrit au Consul de Tunis qu'à 2 milles de l'isse de Santerini qui est à 70 milles de Candie on s'est apperçû d'une nouvelle lûe, qui n'a paru d'abord que comme un petit Bâtiment, & qui groffissant chaque jour est devenue aussi grande un'un Vaisseau de haut bord. Elle est entourée de diverses autres petites lifes, & il en sort continuellement de grandes flames. Cette nouveauté est d'autant plus surprenante qu'en cet endroit l'eau a plus de 60 brasses de prosondeur, & qu'il faut que les seux souterrains avent une étrange force pour pouvoir lancer si haut au travers de la Mer une si grande masse de rochers. Comme en certains endroits de l'Isle de Santerini. rini, & de-quelques autres Illes de l'Archipel, le terrain est tout de Pierre-ponce, il y a bien de l'apparence que ces nouvelles Illes sont sormées de ces pierres legeres. M. de Chastenil Gallamp, Gentilhomme Provençal, de beaucoup d'érudition & de merite, m'a fait l'honneur de me communiquer ce fait, qu'il avoit appris par une Lettre de Tunis, & la même Lettre assuroit en même temps qu'it étoit consirmé par le Patron & les Matelots d'une Barque nouvellement arrivée de Levant à Souse au Royaume de Tuinis, tous témoins oculaires de ce que M. de la Lanne avoit écrit.

Ous renvoyons aux Memoires:

* Le Journal des Observations de M. de la Hire pendant l'Année 1706, sur la quantité d'Eau de pluye, sur les Vense, &c.

+ Et les Observations de M. Homberg sur les

Araignées.

ANATOMIE.

SUR CE QUE DEVIENT L'AIR

Qui est entré dans les Ponmons.

IL semble que tout devienne difficile en approfondiffant, & qu'il ne faille qu'examiner une matiere avec plus de soin, & dans toutes ses

^{*} V. les M. p. 1. † V. les M. p. 438. ‡ V. les M. p. 196.

les dépendances, pour ne se plus contenter sur les explications. On a vsi dans l'Hist. de 1700 vane M. Mery ne usoit point que l'Air reçt dans le cosps-par la respiration, & ensuite mélé avec le sang, s'échape par les pores de la peau avec les sueurs, ou avec toute cette grande quantité de matière qui transpire sans cesse. Sa plus sorte saisun est que les Animaux mis dans le Vuide s'ensient par la distation de l'air contenu dans leur corps, de que set air ne sort point au travers de leur peau, à moins qu'il ne vienne à la crever. Cela parose assez décisif. Cependant un Philosophe lui a fait une objection considerable. Que l'on mette dans le Vuide de la sueur ramassée en un petit vase, on en voit sortir de l'air, ainsi que de toutes les autres liqueurs, la sueur en contient donc, de par conséquent il peut de même it doit sortir avec elle par les pores de la peau des Animaux.

Pour répendre à cette difficulté, M. Mery diffingue deux sortes d'air contenu dans le corps des Animaux, ou plûtôt deux différentes voyes par où il y est entré. Il y a de l'air intimement mélé dans tous les alimens soit solides, soit liquides que les Animaux prennent, ils reçoivent d'aisleurs continuellement de l'air en masse par la respiration. Le sang qui se forme des alimens est tout chargé de l'air qu'ils rensermoient, et M. Mery conçoit que comme its en avoient pris autant qu'ils en pouvoient prendre, le sang est dans la même disposition, à semblable à de l'est qui a dissous tout ce qu'elle peut dissoudre de sel. Mais ainsi que cette eau peut recevoir encore du sel en masse qu'elle ne dissoudra point, le sang reçoit par la respiration de l'air

16 Histoire de l'Academie Royale

qui ne se confond point avec lui, qui demeure en masse, & qui ne sert qu'à hâter son mouvement de circulation. L'air qui sort de la sueur mise dans le vuide, est celui qui étoit intimement mêlé avec elle, & qui l'est de même avec toutes les autres liqueurs du corps; mais l'air reçû par la respiration, étant toûjours demeuré en masse, ne sort qu'en masse, & par conséquent ne peut tenir pour sortir du corps qu'une route pareille à celle par laquelle il y a penetré, c'est-à-dire que comme il apassé des Veficules du Poumon-dans les extrémitez des Veines capillaires du Poumon, & delà a été porté avec le sang jusqu'aux extrémitez de toutes les Arteres capillaires du corps, il doit de ces extrémitez entrer dans celles des Veines capillaires avec le fang, & enfin le fuivre jusqu'aux extrémitez des Arteres capillaires du Poumon d'où il repassera seul dans les Vesicules du Poumon. & delà dans la Trachée, par où il étoit entré d'abord.

On peut faire plusieurs restexions, & assez bien sondées, qui favorisent le Système de M.

Mery.

1º. On ne sauroit guere imaginer que l'air que respirent les Animaux ait aucune autre sonction qui le rende d'une necessité si absolue, que celle d'aider à la circulation du sang. Or pour y aider, il paroît qu'il doit être en masse. On voit tous les jours que de l'air en masse contenu entre les parties d'une eau qui doit saire un Jet, la sait jaillir plus haut qu'elle n'eût sait nature liement, & il est certain que l'air intimement mêlé avec elle, celui qu'elle rendioit dans le Vuide, si elle y étoit misse, ne produit jamais cet effet. Il n'a aucun autre mouvement que celui

lui de l'eau, dans laquelle il est confondu, & il ne lui donne en aucune occasion une impulsion nouvelle. Cela n'appartient qu'à l'air qui
s'en tient toûjours separé, & qui sait effort
pour s'en débarrasser entierement. Ce que nous
disons ici de l'eau s'applique de soi-même au

fang,

ao. Si l'air en masse est necessaire au sang pour la circulation, il l'est encore plus au sang des Veines, qu'à celui des Arteres. Car commé nous l'avons dit dans l'Hist. de 1700, les veines n'est presque pas de ressort en comparaison des arteres, es elles contiennent presque la moitié plus de sang, es par conséquent elles ont plus de besoin d'une force étrangere qui leur aide à le ponsser. L'air arrivé avec le sang aux extrémitéz des arteres doit donc passer dans celles des veines, es par conséquent il ne s'échape pas par les pores de la peau.

3°. Si l'air qui a été respiré entre dans les veines, il ne peut plus sortir du corps de l'Animal, comme il est certain qu'il en sort, que par le

chemin que M. Mery lui fait tenir.

4°. Puisque l'experience nous apprend certainement qu'il sort par l'expiration autant d'air qu'il en étoit entré par l'imspiration, il est impossible qu'il en forte la moindre partie par les pores de la peau.

jo. Comme l'air reçû dans le sang par sa respiration fait un effort continuel pour se dégager d'avec lui, & par là contribue à son mouvement, il ne doit se dégager que quand il trouve des passages où le sang ne peut le suivre. Or il n'en trouve de cette espece, que quand il est parvenu en circulant aux extrémitez des Arteres capillaires du Poumon. Là se presentent les Vesicules du Poumon, tellement disposées qu'el-

les admettene l'air de non le fang, de cet effet de leur disposition est incontestable, pursque elles sont todjours pleines d'air, de que les Arteres capillaires qui y aboutissent en nonabre presque infini, n'y versent point le sang qu'elles contiennent, du moins tant que le Poutron est sain.

M. May appuye son Système par trois Experiences. Si l'on seringue de l'eau or du last par le trone de la Veine Cave dans le Ventricule droit da Cœur, la liqueur qui de ce Verstricule se répand dans le Poumon par l'Artere Pulnonaire, palle des Arteres capillaires dans les Veines sans entrer dans les Vesicules, & par conséquent l'air mêlé intimement avec elle fait le même chemin, ce qui prouve affer que ce n'est point l'air intimement mêlé dans le sang, qui étant arrivé aux extrémitez des Arteres capillaires du Poumon, se dégage pour entrer dans les Vesicules, & sortir par la Trachée. De plus, si l'on souffle de l'air par la Trachée dans les Veficules, il entre delà dans les Veines, & non dans les Arteres, car il passe entierement dans le Ventricule ganche du Cœur : marque affez sensible que les Arteres qui ne lui permettent point l'entrée, lorsqu'il est en masse, sont destinées pour la sortie, puisqu'enfin il faut qu'il ressorte, & en même quantité qu'il étoit entré. Enfin fi l'on ouvre le ventre d'un Chien vivant, & qu'on pique la Veine-Cave au dessus des Arteres Emulgentes, on voit qu'à mesure qu'elle se vuide de sang, elle se remplit d'air, qui va se rendre dans leVentricule droit du Cœur. Elle ne peut avoir reçû cet air que des mêmes Veines capillaires dont elle a reçû le sang qu'elle contenoit, & par consequent l'air tient la route marquée par M. Mery.

Tout son Système suppose une grande difference entre l'air contenu en masse dans une liquer, & celui qui est intimement melé avec elle. Il conçoit que l'air intimement melé est revêtu de la figure propue aux petites parties de la liqueur, & n'a plus, tant qu'il est en cet état, aucune proprieté qui lui soit particuliere. Cette idée pourroit dentander encore quelques éclaircissemens, mais elle est déja fussisamment établies par d'autres Systèmes, où elle paroît neceffire . & fi l'on vouloit suivre toutes les difficulter jusqu'au bout, chaque petit Système particalier conduiroit aux difficultez générales de h Phylique.

SUR LA GLANDE

PITUIRAIRE.

E Corps hamain consideré par rapport à une infinité de disserens mouvemens volontaires qu'il peut executer, est un assemblage prodigieux de Leviers tirez par des Cordes. Si on le regarde par rapport au monvement des liquenrs qu'il contient, c'est un autre assemblase d'une infinité de Tuyaux, & de Machines Hydrauliques. Enfin si on l'examine par rapport à la génération de ces mêmes liqueurs, c'est encore un assemblage infini d'Instrumens, ou de Vaisseaux Chimiques, de Filtres, d'Alembies, de Recipiens, de Serpentins, &c. le tout ensemble est un composé que nous sommes à peine capables d'admirer, & dont la plus

V. les M. p. 162.

AO HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE plus grande partie échape à nôtre admiration même.

Le plus grand appareil de Chimie qui soit dans tout le Corps humain, le plus merveilleux Laboratoire est dans le Cerveau. C'est-là que se tire du sang ce précieux Extrait, qu'on appelle les Esprits, uniques moteurs materiels de toute la Machine du Corps. Toute la Mechanique du Cerveau, entant qu'elle nous est connue. a deux intentions; l'une, de separer les Esprits du sang qui est monté à la tête; l'autre, de renvoyer vers le Cœur ce sang dépouillé d'Esprits. La premiere intention s'accomplit par une infinité de filtres d'une finesse & d'une délicatesse presque inconcevables: la seconde, qui étoit d'autant plus difficile à executer, que le sans qui a perdu ses parties volatiles & est devenu moins fluide, a plus de peine à repasser dans des veines fort déliées, s'execute par une Lymphe subtile que des Glandes lui fournissent, par de l'air contenu dans les Ventricules & qui va se mêler avec lui, par une disposition de Vaisseaux telle qu'il reçoit à propos & l'air & la lymphe dont il a besoin.

Entre les parties destinées à ce second usage, l'Entonnoir & la Glande Pituitaire sont deux des plus importantes. Nous en avons déja parlé dans l'Hist de 1705*. L'Entonnoir ainsi nommé à cau-se de sa sigure, reçoit une Lymphe filtrée par les Glandes des Plexus Choroides, membranes glanduleuses, & très-sines, & la Glande Pituitaire ayant une cavité qui communique avec l'Entonnoir, y reçoit la Lymphe que l'Entonnoir lui envoye, & tire delà son nom de Pituitaire. Elle sait aussi des filtrations par elle-même,

& separe du sang une liqueur blanche sort subtile, & apparemment sort spiritueuse. Nous n'entrerons pas dans la description exacte & sort circonsunciée que M. Littre sait de cette Glande. Nous remarquerons seulement une particularité singuliere de sa situation. Un Sinus qui la touche, c'est à dire un de ces Reservoirs où se rassemble le sang de differentes Veines, qui doit retourner au Cœur, est ouvert précisément à l'endroit où il la touche, de sorte qu'elle trempe en partie dans le sang M. Littre juge que c'est-là une espece de Bain-marie, qui entretient dans la Glande une chaleur necessaire pour ses sonctions.

La Glande Pituitaire se trouve dans tous les Quadrupedes, dans les Poissons, & dans les Oiseaux, aussi-bien que dans l'Homme, & c'est déja là un grand préjugé pour la necessité de son usage; mais on en sera encore mieux instruit par une Observation de M. Littre, où l'on verra une grande & longue maladie, & ensin la mort causée originairement par l'obstruction & l'instammation de la Glande pituitai-

re, qui est cependant fort petite.

SUR LA FORMATION

DE LA VOIX.

N a dit autresois que pour certains Ouvrages d'Esprit, il falloit un petit sujet que l'invention de l'Auteur étendit; il semble que cela pourroit s'appliquer à tout ce qu'a donné M.

^{*} V. les M. p. 83.

M. Dedare sur la formation de la Voix dans las Memoires de 1700, & de 1706, & à ce qu'il donne encore ici; car quoiqu'en ces matieres il ne s'agisse pas de saire jouer l'imagination, & de mettre dans les choses ce qui n'y étoit pas, e'est pourtant une espece d'invention, & plus ingenieuse peut-être que les inventions Poetiques, que de trouver dans un aussi petit sujerque la formation de la Voix autant de choses différentes, qui lui appartiennent toutes, & qu'il

étoit fort aisé de n'y pas appercevoir.

M. Dedert avoit établi * que ce qui forme la Voix c'est que la Glotte diminue son ouvertuzre. & bande ses lévres de sorte que l'air tancé avec plus de vîtesse par cette ouverture rétrecie les fait fremir en passant, & leur cause des vibrations, & que ce qui forme les tons ce sone les differens degrez d'ouverture de la Glotte. Mais quelques preuves qu'il en ait apportées. les yeux sont encore plus surs que le raisonnement, ou du moins il est todjours agréable qu'ils viennent l'appuier. M. Dodart indique dans PHomme une autre Glotte visible, qui cependant est presque inconnue, & qui agit de la même maniere que la vrais. C'est l'ouverture des Lévres, telle qu'elle est quand on veut siffler. Il est certain que cene ouverture naturellement assez grande pour le simple souffie, est considérablement rétrecie quand on sisse, & qu'elle l'est d'autant plus que les tons sont plus hauts.

Cette Glotte que M. Dodart appelle l'abiale a cela de particulier par rapport à la guttarale ou vocale qu'elle n'a aucun canal, aucun corps

^{*} V. l'Hist. de 1700. p. 23. & suiv. & l'Hist. de 1706. p. 19. & suiv.

DES SCIENCES, 1707. 23

d'instrument, qu'on puisse jamais soupçonner de modifier le son, ni aucunes cavitez qui puissent y contribuer par le resonnement, comme celles de la bouche & du nez contribuent à la voix. Le fon dans le fifflement n'est donc forme que par les seules vibrations des parties des 16vres, alors extrémement froncées, & agitées par le passage précipité de l'air, qui les fait fremir. Il est vrai, selon que M. Dodart l'observe, que la pointe de la langue prend quelquesois part à la formation des tons; car quand ils se snivent de fort près, la Glotte labiale n'étant pas assez déliée, ni assez slexible pour prendre a promptement les differens diametres necessaires, la pointe de la langue vient se presenter en dedans à cette ouverture. & par un mouvement très-preste la rétrecit autant qu'il faut, ou la laifse libre un instant pour revenir aussi-tôt la retrecir encore.

M. Dadart a remarqué que ce mouvement de la langue, qui d'ordinaire ne sert qu'à rendre plus parfaite l'action de sisser un Air, sinssi seul, mais plus rarement, & dans peu de personnes, pour cette même action. Ceux qui la savent executer ne remuent aucunement les sévres, ils ne font qu'appliquer contre le palais les deux côtez de la pointe de la langue, de sorte qu'ils laissent entre cette pointe & le palais une ouverture, par où l'air passe avec vîtesse, & qui en se rétrecissant plus ou moins donne les disserens tons. Dans les occasions où la Glotte lablale a besoin du secours de la langue, cette troisième Glotte, qu'on peut appeller linguale est assez désetueuse, faute d'une seconde langue.

Nous ne suivrons point M. Dodart dans une explication plus délicate, & moins necessaire au

sujet principal, de la maniere dont quelques-uns siffient sans aucune interruption, quoiqu'ils reprennent haleine, comme tous les autres Joueurs d'Instrumens à vent. Il nous suffit que les exemples sensibles de deux Glottes nouvelles poussent jusqu'à la démonstration tout ce qu'il avoit avancé sur la veritable Glotte.

Nous avons dit dans l'Hist. de 1700 * qu'aucun Instrument de Musique artificiel ne ressemble à la Glotte, il y faut ajoûter presentement les deux Glottes nouvelles, & nous avons apporté la raison qui rend ces Instrumens de Musique naturels inimitables à l'Art. Mais quelque differens qu'ils soient les uns & les autres. ils roulent sur le même principe, c'est toûjours de l'air qui par la vîtesse de ses ondulations ou vibrations comprise entre certains termes devient son, son modifié ou ton par le nombre plus ou moins grand de ces vibrations faites en même temps, ton plus fort ou plus foible selon qu'il est mû en plus grande ou en moindre quantité. 'L'Art n'a pû parvenir à cet effet que par les differentes dimensions des Instrumans, la Nature y parvient par les differens diametres d'une même ouverture, & ces diametres ne sont eux-mêmes que differentes dimensions, mais autrement appliquées. Les Loix générales sont necessaires, la Nature elle même paroît s'y être foumise, mais elle peut employer des matieres qui ne sont pas en nôtre disposition, & elle sait s'en servir d'une maniere qu'il ne nous est tout au plus permis que de connoître.

[•] p. 30.

SUR UNE HYDRÓPISIE

DU PERITOINE.

*L A Machine du Corps humain ést si prodigieusement composée, qu'outre les accidens ordinaires qui la détruisent, elle doit être sujette à une infinité d'autres plus rares, & qui trouvent l'Art sans experience.

Le Peritoine est une Membrane oni envelope tous les Visceres du Ventre, & c'est dans la grande cavité qu'elle renferme que se ramassent ies eaux des Hydropisies communes. Mais que cette Membrane se divise selon son épaisseur. à par-là devienne un sac particulier, propre à untenir des eaux épanchées, assurément ce doit tre une espece d'Hydropisie extraordinaire, & qu'il seroit pardonnable à la Medecine, ou de ne pas connoître, ou de ne pas soupçonner saclement. Ce cas si singulier peut arriver par l'obstruction & par le gonflement de quelquesunes des Glandes contenues dans l'épaisseur du Peritoine. Ces Glandes gonflées écartent, autant qu'il leur est necessaire, les deux plans contigus de fibres qui formoient la superficie exterieure & l'interieure de la membrane, & par la separation de ces plans d'autres Glandes, contenues dans la même épaisseur, sont déchirées, de sorte que leur partie destinée à la siltration demeure attachée à un plan, & leur conduit excretoire destiné à jetter la liqueur filtrée hors de l'épaisseur du Peritoine, demeure attaché à HIST. 1707. l'an_

♥ V. les M. p. 667.

l'autre. Cependant la partie destinée à filtrer fait tonjours sa fonction, mais la liqueur qui en sort ne peut plus tomber que dans l'épasseur du Peritoine, & plus il s'en amasse, plus elle continue de separer les deux plans qui avoient déja commencé à se détacher.

Il est aisé de juger que cette espece d'Hydropisse doit être fort lente dans ses commencemens, que pendant un temps sort considérable elle ne doit causer aucune alteration à la santé, mais seulement être incommode par l'augmentation du volume & du poids du ventre, & que les douleurs ne commenceront que quand la liqueur épanchée dans l'épaisseur du Peritoine se sera aigrie & corrompue par un long séjour, & que ses soussires falins exaltez picoteront les sibres de la Membrane.

Ce sont-là les principaux points d'un Système que M. Littre s'est fait sur cette maladie, à l'occasion d'une Dame qui en mourut au bout de 4 ans. Il rend la justice à un de ses Conferers d'apprendre au Public qu'il l'avoit devinée, toute rare qu'elle est. Il en sait l'histoire, donne les marques qui la doivent accompagner, & ausquelles on la reconnoîtra, & ensin propose les moyens de la guerir. Il faut aller chercher toutes ces instructions dans leur source.

SUR LES CATARACTES

DES YEUX.

L'Histoire de 1706 † a exposé le sentiment d'un petit nombre de Modernes sur les Cataractes, qu'ils confondent avec le Glaucoma. contre l'opinion ancienne & générale. Cette question qui avoit déja été traitée dans l'Academie, s'y renouvella cette année, à l'occasion d'un Livre intitulé, Traité des Maladies des yeux. L'Auteur est M. Antoine Chirurgien de Méry sur Seine, habile Anatomiste, &, ce qui pourroit donner du poids à la nouvelle hypo-. théte des Cataractes, un de ses plus ardens Défenfenrs.

Quand on agitoit cette matiere dans l'Academie, on objectoit contre la nouvelle hypothêse, que si lorsqu'on abat une Cataracte c'évoit le Crystallin qu'on abatît, ceux à qui on auroit fait l'operation ne verroient pas; car le moyen de s'imaginer que les refractions necessaires à la vision se fassent sans le Crystallin? Quelques-uns répondoient, non pour soûtenir cette opinion. mais pour ne laisser rien passer legerement, que le Crystallin étant abatu, l'humeur Aqueuse. & la Vitrée devoient couler dans la place vuide qu'il laissoit, & y prendre la figure de ce moule, & qu'il étoit possible qu'elles sissent à l'égard des refractions l'office du Crystallin, quoique moins parfaitement. M. Antoine rapporte dans son Livre qu'une femme à qui il avoit abatu le Crystalin de chaque œil, devenu Glaucomati-

* V. les M p. 654. & 731. + p. 15. & suiv. ,

que, & qui voyoit après cette operation, étant morte, il trouva les deux Crystallins effectivement abatus, & placez en dessous entre l'humeur Vitrée, & l'Uvée, où il les avoit rangez avec l'Aiguille, ce qui prouve & qu'il avoit fait ce qu'il avoit prétendu faire, & que l'on voit sans Crystallin.

La sincerité de M. Antoine ne fut poinr mise en doute, mais le fait peroissoit toujours surprenant. Il n'étoit pas impossible que l'humeur Aquense & la Vitrée se môlassent ensemble, mais leur differente nature devoit causer dans chaque petite goutte de l'une & de l'autre differentes refractions, & par consequent une fi grande irrégularité dans le total des refractions. qu'il ne se pouvoit former aucune peinture surla Retine. On supposoit que comme ces deux. Humeurs sont d'une differente consistence, elles font des refractions differentes, & c'est un point qui passe pour constant, mais on s'appercoit tous les jours que trop de choses passent pour constantes. M. de la Hire le sils examina ce fait, il prit l'œil d'un Bœuf, & trouva que Phumeur Aqueuse & la Vitrée ne faisoient que les mêmes refractions.

Gette difficulté qui empêchoit de croire qu'il stat possible de voir sans Crystallin, étant levée, le fait de M. Antoine sut justifié, pourvû cependant que la semme dont il parle ne vit pas bien distinctement les objets; mais de ce qu'il est possible de voir sans Crystallin, il ne s'ensuit pas qu'on l'abatte tonjours quand on croit abattre une Cataracte, ce il n'y a pas moyen de le croire après un fait que M. Littre sit voir à la

Compagnie.
C'étoit l'œil d'un Homme de 22 ans, où il

y avoit une Cataracte on pellicule qui fermois entierement l'ouverture de la prunelle, formée par la membrane Iris. Cette pellicule étoit mince, un peu opaque, & attachée à toute la circonference interieure de l'Iris, à un tiers de ligne du bord de la prunelle, & à une ligne & demie du Crystallin, qui étoit dans son état naturel. Voilà donc une vraie Cataracte, entierement differente d'un Glancoma, telle en un mot qu'on a toûjours crû qu'elles étoient.

Ce n'est pas cependant que l'on est du entreprendre de l'abatre, comme l'on fait d'ordinaire, on auroit rainé l'Iris, à laquelle elle étoit attachée, ce qui suroit cansé de grandes dou-leurs, & une plus grande difformité que la Caturacte. C'est une remarque que fait M. Mery

par rapport à la pratique.

It en a fait encore d'autres fur ce même sujet. & même un commencement de découverte Anatomique. Il a vû tirer à un Homme un Crystallin entierement glaucomatique & tout pfatreux, qui n'étant plus arrêté dans sa place, passoit & repassoit par le trou de la prunelle, quelquesois venoit se mettre au de-vant de l'Iris, & alors causoit des doulours insupportables au Malade, & quelquesois s'en retournoit derriere l'Iris. Un habile Chisur-gien fit à la Cornée une incision qui la traversoit presque entierement, & tira par-là ce Crystallin. Toute l'humeur Aqueuse s'écoula par l'incision, mais cette playe sut guerle fort aisement & en peu de temps, il y resta une petite cicatrice, & l'humeur Aqueuse se renouvella. M. Mery a vû dans une femme morte un autre Crystallin glaucomatique, mais fi adherents à l'Iris, qu'il n'auroit pas failu son-B 3

ger à le tirer. Le figne que donne M. Mery pour reconnoître si un Crystallin glaucomatique, ou une Cataracte sont adherans à l'Iris, c'est qu'alors cette Membrane n'aura plus le mouvement par lequel elle se rétrecit à la lu-

miere, & se dilate à l'obscurité.

Sur ce que la Cornée ayant été coupée se reprend aissement, & sur ce que la perte de l'humeur Aqueuse se répare avec la même facilité, M. Mery croit qu'on pourroit tirer les Cataractes hors de l'œil par une incision faite à la Cornée, & que cette mansere dont il ne paroît pas qu'il y ait rien à apprehender, préviendroit tous les perils ou les inconveniens de l'operation ordinaire. Il est bien sûr que la Cataracte ne remonteroit point, & ne causeroit point les inflammations qu'elle peut causer, lorsqu'on la loge par force dans le bas de l'œil. On pourroit, pour une moindre difformité, saire l'incission au bas de la Cornée, & non-pas vis à vis de la prunelle.

Dans l'œil où le Crystallin glaucomatique étoit adherent à l'Iris, M. Mery ne trouva point d'humeur Aqueuse au devant de l'œil, entre l'Iris & la Cornée transparente. Delà il soupconna que la source de cette humeur devoit être au delà de l'Iris, & il croit l'avoir trouvée dans de petites Glandes, inconnues jusqu'à present à cause de leur extrême petitesse, & jointes aux sibres du Ligament Ciliaire qui tient le Crystallin suspendu. Mais cette découverte n'est pas encore assez averée, & dans cet œil où M. Littre sit voir une Cataracté tendue devant le trou de la prunelle, il y avoit de l'humeur Aqueuse entre l'Iris & la Cornée transparente, ce qui n'auroit pas dû être sil'unique source de cet-

te humeur étoit au-delà de l'Iris, car la Cataracte sembloit empêcher entierement la communication d'un côté à l'autre. Une découverte naissante, quelque vraye qu'elle soit, ne peut

guere manquer d'être envelopée d'un grand nombre de difficultez, dont il n'y a que le temps qui la puisse dégager entierement.

DIVERSES OBSERVATIONS

ANATOMIQUES.

I

M'ONSIEUR Lémery a dit qu'un Chien ayant mangé du sang d'un Hydrophobe qu'on avoit saigné, en étoit devenu enragé.

M. Littre a ouvert un Enfant de 4 ans, à qui il n'a trouvé aucun vestige de Rein gauche, ni d'Uretere du même côté. Le Rein droit n'en étoit pas plus gros, & la Vessie étoit plusspetite que de coûtume; apparemment parcequ'elle avoit été peu étendue par la petite quantité d'urine qui y tomboit. Aussi l'Enfant urinoit-il peu pendant sa vie. D'un autre côté il avoit beaucoup de serosité dans le Pericarde, & dans les Ventricules du Cerveau, & toutes les parties molles de son Corps, principalement la substance du Cerveau, en étoient extrémement abrenvées. Delà venoit sans doute, qu'il avoit toujours été trisse, pesant, engourdi, & presque indifferent pour toutes choses. S'il urinoit peu, il mouchoit & crachoit beaucoup. Les serositez qui dominoient excessivement dans sa B 4

33 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROTALE Constitution, & le peu qui s'en separoit du fang par un Rein uniqué, rendirent sa vie si courte.

HII.

M. Chemel a fait voir l'Artere Pulmonaire d'un Homme remplie de tubercules pierreux, attachez inégalement autour de sa surface interieure, & dont quelques-uns communiquoient avec d'autres placez sur la surface exterieure, & ne faisoient avec eux qu'un même corps. Ils étoient tous composez de plusieurs grains pierreux liez ensemble, & n'avoient aucune figure déterminée. L'Homme étoit mort subitement; il avoit de la difficulté de respirer, des palpitations frequentes, une siévre lente, & étoit maigre, & d'un teint pâle & sivide. On lui trouva la poitrine pleine d'eau, & le Cœur extraordinairement gros.

1 V.

M. Gandolphe Medecin de Marseille, Correspondant de M. Tournesort, apporta à l'Academie une Relation très-exacte qu'il avoit saite d'une maladie singuliere, & peu connue, qui lui avoit passe les mains. C'étoit une dilatation prodigieuse des Ovaires; une Demoiselle de Marseille, agée de 26 ans, en étoit mortee. Il lui trouva les deux Ovaires gros chacun comme la tête, le droit pesant y livres 14 onces, le gauche 4 onces de moins, tous deux durs, lisses, d'une superficie inégale formée de differentes portions de sphere. L'Artere & la Veine Spermatique qui rampent sur la surface de l'un & de l'autre Ovaire avoient tout au plus, la premiere deux tiers de ligne, & l'autre deux ligues de diamettre dans leur plus grande largeur, & devenoient presque absolument insen-

DES SCIENCES. 1707.

fibles dans leurs ramifications, mais les vaisseaux Lymphatiques, toûjours joints aux vaisseaux sanguins, avoient extraordinairement groffi; il y en avoit dont le diametre étoit de plus d'une ligne. Il est à propos de remarquer pour l'exactitude anatomique que les Vaisseaux Lymphatiques de l'Ovaire gauche se terminoient à deux Glandes, & ceux du droit à quatre, qui toutes étoient encore inconnues.

Cette extraordinaire dilatation des Ovaires, qui auroit pû faire naître l'esperance d'en découvrir la structure interne, ne donna aucune connoissance nonvelle, parceque s'il y a des dilatations qui manifestent la structure, il y en a aussi qui la détruisent. M. Gandolphe ayant coupé les Ovaires, ne vit par tout qu'une même substance unie, compacte, blanchatre, d'un rouge & d'un jaune clair en quelques endroits, des cavitez rondes & ovales, irregulierement disposées, à demi pleines d'une lymphe un peurougeâtre, & dont la plus grande auroit pû tenir un œuf de Pigeon, nul vestige sensible de Vaisseaux Spermatiques, ni Lymphatiques. En pressant la substance des Ovaires, il n'en sortoit presque pas de sang, encore n'étoit-ce qu'une sero-sité rouge. M. Gandolphe sit bouillir quelques morceaux de ces Ovaires, & ne découvrit rien de plus. Ayant fait évaporer la lymphe qui étoit dans les cavitez ou cellules, & celle des vaisseaux Lymphatiques, dont la surface des Ovaires est toute semée, il vit que l'une & l'autre s'épaississificit également en forme de gelée ou de colle.

La Matrice paroissoit être devenue plus petite par la maniere dont l'Ovaire gauche l'avoit title en se groffissant. Il étoit sorti du bas ventre,

Lucup

quand on ouvrit le corps environ 3 pintes d'eau claire, sans bourbe, sans odeur, sans sediment. Il y en avoit une pinte dans la poitrine, très-peu de sang dans les vaisseaux & de la poitrine, & du ventre. Les Muscles, & les Os, voisins des Ovaires gonflez, étoient abbreuvez de sang, & se réduisoient en pâte, quand on les pressoit avec la main. Les Os étoient friables en quelques endroits. Tout

le reste du corps étoit sain.

Il est aisé d'imaginer les desordres que devoit causer cette dilatation excessive des Ovaires. D'un côté l'Estomac & les Poumons, de l'autre une partie des Intestins étoient violemment comprimez. La Matrice ayant été rappetissée de sorte que son tisse en étoit changé. l'écoulement des Regles ne se faisoit plus. Les routes du sang & de la lymphe resserrées en une infinité d'endroits ruinoient toute l'œconomie de la circulation, les liqueurs arrêtées ou se corrompoient, ou s'extravasoient, leurs sels ou leurs souffres trop exaltez picotoient les parties nerveuses, & causoient des douleurs vives, &c. Sur cela, il est à propos de remarquer pour la pratique, que quand la Demoiselle malade sentoit de violentes douleurs dans le ventre, M. Gandolphe n'ayant pû les calmer par l'Opium, les calmoit par l'Huile de Corne de Cerf données en lavement jusqu'à demi-once, dissoute avec un jaune d'œuf. Il croit que la cause de ces douleurs étoient des vents qui se formoient dans les boyaux comprimez, & y causoient des distentions violentes. On entend assez qu'il n'étoit pas question de trouver des remedes, qui pussent aller à la source de tout le mal; tout l'Art de la Medecine

re-

ne peut pas concevoir des esperances si présom-

ptueuses.

Si l'on ne peut porter les remedes jusqu'à ceue source, du moins M. Gandolphe a tâché de la découvrir par un Système ingenieux. Il regarde l'Ovaire comme destiné à nourrir & à déveloper jusqu'à un certain point les œufs qu'il contient, & c'est une idée qui revient à ce que nous avions dit dans l'Hist. de 1703 *, qu'un Ovaire est peut-être la Matrice commune de tous les petits œufs, au lieu que la Matrice est l'Ovaire particulier de chaque œuf qui s'y dévelope entierement, & devient fœtus. M. Gandolphe concoit que comme un œuf doit prendre peu de nourriture dans l'Ovaire, & une nourriture très-délicate, l'humeur qui y coule pour cet usage est plus fine, plus sereuse, & a moins de mouvement que celle qui nourrit le fœtus. Auffi les Arteres qui la distribuent immediatement sont plus minces que celles qui portent la nourriture au fœtus dans la Matrice; & à cause de leur extrême petitesse, elses ré-pandent à proportion dans l'Ovaire plus de lymphe & moins de sang, que les Arteres n'en ré-pandent dans la Matrice. Delà vient aussi que les vaisseaux Lymphatiques des Ovaires sont plus apparens, que ceux de la Matrice, qui ne le deviennent qu'à mesure que le sœtus CTOÎt.

M. Gandolphe admet un ferment qui doit tous les mois se separer en même temps & dans la Matrice, & dans les Ovaires, & dans les Mammelles. Si par quelque accident particulier, par exemple, par son trop d'épaisseur il ne peut se separer dans la Matrice, & qu'il

B 6

. P. 53:

reflue dans les Ovaires, il les dilatera & d'autant plus facilement que les canaux de la Lymphe cedent à cause de leur extrême délicatesse. Ces canaux comprimez rendent le cours, ou, pour parler plus juste, le retour de la lymphe plus lent, elle sejourne, s'amasse, & comme elle est cette gelée qui en s'appliquant à chaque partie l'augmente & la nourrit, elle fait croître la substance de l'Ovaire, & la fait croître en tous sens, ce qui est peut-être particulier à cette partie, apparemment parceque la Lymphe y est plus abondante, & qu'elle a de tous côtez rompu ses canaux. Cette premiere dilatation une sois entendue, tout le reste s'en déduit sans peine.

La même maladie a été observée encore une fois par M. Gandolphe dans une semme de 42 ans, qui depuis l'âge de 28 ans avoit le ventre sort gros, qui avoit toujours été assez reglée, excepté quelques mois avant qu'elle s'apperçut de la grosseur de son ventre, qui n'avoit qu'une très-petite sièvre, & ne se plaignoit d'aucune autre incommodité que de ne pouvoir prendre que sort peu de nourriture. Elle mourut, & M. Gandolphe ne lui trouva que l'Ovaire droit enssé, mais il'l'étoit si prodigieuse-

ment qu'il pesoit près de 14 livres.

On voit par la nature de cette Maladie, qu'elle peut aller assez loin sans être mortelle, car ni le peu de sang qui passe dans les Ovaires n'y contractera de mauvaises qualitez par la lymphe qui y séjourne, ni cette quantité de lymphe arrêtée n'est necessaire à toute la masse du sang. Ce qui est funesse ce sont les compressions des parties voisines, quand la dilatation des Ovaires est parvenue à un certain excès. Il faut encore compter pour un esset suns sans dans DES SCIENCES. 1707. 37

un antre sens, des soupçons injustes de grofseile, que cette maladie peut donner, & il est bon que l'on sache que toutes les apparences possibles peuvent se rencontrer ensemble, & être sausses.

Nous renvoyons aux Memoires *
Une Observation de M. Littre sur un
Anevrisme.

CHIMIE.

SUR LA VITRIFICATION

DE LOR.

LEs Objections fortifient les bons Systèmes, elles font voir la necessité de les admètre. Nous avons expliqué dans l'Hist. de 1702 t celui de M. Homberg sur la vitrification de l'Or au Miroir ardent. Une partie de l'Or s'en va en sumée, c'est le Mercure qui étoit entré dans sa composition, une autre partie se vitrisse, c'est sa terre pénétrée par ses souffres. Voilà le précis du Système, qui a été traité dans toute son étendue.

Comme les matieres qu'on expose au foyer du Miroir ardent sont portées sur un Charbon, & que

* V. les M. p. 21. † V. les M. p. 50. ‡ p. 47. & suiv.

On a insisté contre cette réponse, & l'on a prétendu que non-seulement les rayons du foyer, mais principalement ceux qui se reflechissoient de dessus le metal sondu vitrisioient les cendres du charbon, & qu'il se reflechissoit plus de rayons de dessus l'Or qui est plus compacte, que de dessus l'Argent, qui par la grandeur de ses pores en absorbe une grande quantité.

M. Homberg se défend en opposant qu'il n'y a aucune apparence qu'en comparaison des rayons directs du foyer, ceux qui se reflechissent de dessus le metal soient à compter pour quelque chose, qu'ils ont d'autant moins de force que le metal fondu prenant une figure spherique, & d'une très-grande courbure, parcequ'il est toujours en fort petite quantité, ils ne se peuvent reflechir qu'en s'écartant baucoup les uns des autres, que quand on regarde de l'Or & de l'Argent sondus au soyer, on est aussi é-blouï

blouï de l'éclat de l'un que de l'éclat de l'autre, & qu'on ne s'apperçoit en aucune maniere que l'Or reflechisse plus de rayons que l'Argent, qu'œsin si l'on expose au soyer un Charbon, ses cendres se vitrissent dans l'instant par les rayons directs, ce qui leur devroit arriver aussi lorsqu'elles stotent sur de l'Argent sondu, sans que le secours des rayons reslechis sût aucunement necessaire. Le Système de M. Homberg sur la composition de l'Or & de l'Argent substitte donc toûjours, & l'on peut croire que les premiers principes de ces Metaux, après s'être sauvez de tous les seux des Laboratoires, se sont rendus à celui du Miroir du Palais Royal.

SUR UNE VEGETATION

DU FER.

L'Arbre de Diane, qui étoit une espece de vegetation unique dans la Chimie, ne l'est plus depuis la curieuse découverte de l'Arbre de Mars, dûe à M. Lemery le fils. C'est une autre Plante Chimique, toute différente de la première, & qui, pour ainsi dire, ne croîr que dans d'autres climats. Nous avons expliqué ce que c'est dans l'Hist. de 1706 †, & nous supposons ici cette explication. Il ne s'agit que d'exposer plus en détail le Système de M. Lemery.

L'Est rit de Nitre, qui est un Acide fort vif, dissout le Fer, parceque selon la nature des Acides, il a beaucoup d'action sur les huiles ou les

couf-

V. les M. p. 388. † p. 48.

foussires, & que le fer en contient beaucoup*. Quelquesois cette dissolution de fer se crystallise, c'est-à-dire que plusieurs petites particules de nitre, chacune intimement unie avec une particule de metal, comme avec son alcasi, & par-là composant une espece de sel moyen, mais trop petit pour être apperçû, s'accrochent plusieurs ensemble, & forment des grains, que leur grosseur rend sensibles. Mais ces crystaux ne se conservent pas toûjours en cet état, ils ont trop peu de solidité & de consistence, & le tout se remet à la fin en liqueur, comme il y étoit auparavant.

D'un autre côté, si l'on mêle de l'Esprit de Nitre, & de l'Huile de Tartre, il arrive après une grande & assez longue fermentation, que les acides du nitre engagez dans les alcalis du Tartre, forment un sel moyen, un veritable salpetre, qui se précipite au sond du vaisseau. Seulement il reste quelques particules de nitre stotantes dans un peu de siegme qui surnage, & à mesure que ce siegme s'évapore, ces particules qui ne peuvent s'élever aussi haut, s'attachent aux parois internes du vaisseau, & y composent une espece de petit enduit très-leger.

On voit par-là que la dissolution du fer par l'Esprit de nitre a quelque disposition à faire des crystaux, mais peu solides, que le mésange de l'Esprit de nitre & de l'Huile de tartre en forme toûjours de grossiers & de pesans; ces deux Experiences réunies, & se modisant l'une l'autre sont la vegetation du fer,

on l'Arbre de Mars.

Qyand on verse de l'Huile de Tartre sur une

^{*} V. l'Hist. de 1706. p. 4a. & luiv.

DES SCIENCES. 1707. 41 dissolution de fer par l'Esprit de Nitre, cet Acide, quoiqu'intimement uni avec les souffres du fer, ne laisse pas d'agir encore avec beaucoup de force sur l'Alcali du Tartre. Cette action, fort vive d'abord, dure long-temps en s'affoiblissant toûjours un peu. Pendant ce tempslà il arrive & que les souffres du fer avec lesquels les particules du nitre se sont liées, se brisent, s'attenuent, s'exaltent toûjours de plus en plus par le choc continuel de l'acide & de l'alcali, & que du nitre uni avec le tartre il se forme des crystaux plus solides que dans la premiere experience, à cause du Tartre, & moins pesans que dans la seconde, parceque le nitre est, engagé avec des souffres, naturellement trèsvolatils. Les crystaux qui se trouvent les premiers formez, poussez par le mouvement de la fermentation, s'attachent par leur onchuosité aux parois du verre lorsqu'ils les rencontrent, & en même temps s'élevent par leur legereté. D'autres qui leur succedent à chaque moment, s'élevent plus haut par leur secours, & en s'accrochant à eux. La froideur de l'air leur donne une confistence plus ferme, & plus de force pour se soutenir les uns les autres. Ainsi en s'étendant tofljours sur toute la superficie interieure du verre qui est au-dessus de la liqueur, ils viennent à y tracer par leurs differens contours, & par l'irrégularité de leurs figures des especes de branchages, qui la tapissent, & qui ne representent pas mal ceux d'une Plante rampante, comme la Vigne, ou le Lierre. Quand la superficie interne du verre est une fois entierement tapissée, il vient une seconde couche de crystaux qui se pose sur la premiere, & elle se forme plus aisément

& plus vîte par deux raisons. Les souffres.

qui volatilisent ses crystaux sont plus exaltez par une longue durée de la fermentation, & elle a plus de facilité à s'accrocher à la premiere qui lui est homogene, que la premiere n'en a eu à s'accrocher à la superficie du verre. Lorsqu'il y a quelques couches posées les unes sur les autres, les petits interstices qu'elles laissent entre elles deviennent autant de Tuyaux capillaires, où le reste de la liqueur s'éleve fort promptement. Il y en a une partie qui se crystallise en chemin par la froideur de l'air, & augmente d'autant la vegetation, l'autre partie va jusqu'au haut du verre, & y forme l'endroit le plus toussu de l'Arbre, ou se répand hors le verre, si elle n'a pû se crystalliser au haut, ou descend en se crystallisant le long de la superficie exterieure, & y compose une autre vegetation.

Voilà en abregé quel est le Système de M. Lémery. S'il est vrai, les conséquences qu'il produit le doivent être. Par exemple, un Esprit de Nitre plus chargé qu'à l'ordinaire des souffres du fer sera plus propre à la vegetation; si l'Huile de Tartre est en trop grande quantité, le melange doit s'épaissir, se fixer, & devenir incapable de la vegetation Chimique, mais il doit en redevenir capable, & se revivisier par de nouvel Esprit de nitre; trop d'Esprit de nitre doit nuire auffi, parceque les souffres du fer trop attenuez abandonnent les crystaux, qui par-là perdent leur volatilité; quand on a une vegetation dans un verfe, si on y verse la li-queur propre à en faire une nouvelle, celle-ci doit se former beaucoup plus promptement que n'a fait la premiere, parcequ'elle a la premiere pour base, & pour filtre; l'Arbre de Mars. com-

composé de matieres la plûpart si volatiles, doit en laisser échaper toujours quelque partie, & se fletrir avec le, temps; si on détruit cet Arbre, après quelque temps de durée, & qu'on en re-compose une liqueur, elle doit saire un second Arbre moins beau que le premier, &c. Toutes ces conséquences, qu'on peut regarder comme autant d'épreuves du Système, ont été verinées par l'experience, & il paroît que M. Lé-mery ayant pris heureusement le bout du fil, n'a eu qu'à le suivre, & à se laisser conduire sans

peine de verité en verité.

Nous n'avons point compris dans l'explication générale une vegetation particuliere, que produisent certains changemens dans l'operation. Si l'on prend une dissolution du fer par l'Esprit de Nitre, où il se soit fait naturellement de ces crystaux legers, qui viendroient à se fondre, & si l'on épaissit ensuite cette dissolution par une quantité suffisante d'Huile de Tartre, il sort de cette matiere épaisse plusieurs petites tiges qui s'élevent sans s'appuier contre les parois du vaisseau. Ce sont comme des Hertes qui naissent de la Terre, &, pour une plus parfaite conformité, elles croissent sensiblement iorsqu'on les arrose avec de l'eau. Il est aisé d'appliquer à cela les principes généraux qui ont été établis.

M. Lémery a voulu voir si l'operation réussiroit en substituant au fer quelque autre metal. à l'Esprit de nitre quelque autre Acide, & à l'Alcali fixe du Tartre quelque Alcali volatil, mais de tout ce qu'il a tenté, rien n'a encore produit aucune vegetation. Ce seroit une espece de merite à son Experience que d'être uni-que, mais c'en seroit un autre aussi considéra44 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE ble que de nous conduire à trouver dans tous les Metaux des vegetations pareilles à celle du fer, ou du moins dans le fer d'autres vegetations différentes.

SUR L'HYDROMEL

VINEUX..

L'Histoire de 1706 * a expliqué quelle est la nature du Miel. L'Hydromel en est une préparation que M. Lémery a faite, & en même temps étudiée avec soin, parcequ'elle resemble si parfaitement à du Vin d'Espagne, qu'elle en peut tenir lieu, dans les Païs où l'on manque de Vin. Elle est de peu d'usage dans la Medecine, ainsi cette recherche n'a pas tant pour objet une utilité solide, que le plaisir du goût, qui tout plaisir qu'il est n'est pas toujours indigne de l'attention des Philosophes.

L'Hydromel est du Miel délayé dans une quantité suffisante d'eau, & sermenté par une longue & douce chaleur. Celle du Climat & de la saison ne doit pas être negsigée, quand on la peut employer avec le seu. L'effet de cette sermentation, ainsi que de celle du Moût, est d'exalter les principes actifs. Les sels embarrassez dans les Huiles ou dans les soussires tendent à s'en déveloper, ils ne le peuvent sans briser & sans attenuer les Huiles, qui par-là viennent à former un Esprit instanmable.

M. Lémery a mis sur 20 livres de beau Miel blanc 30 pintes d'eau. Quand par l'évaporation continuelle de l'eau, que le seu cause, la

liqueur est devenue assez épaisse & assez forte Pour soutenir un œuf, & ne le pas laisser tomber an fond, l'Hydromel est suffisamment cuit pour pouvoir être gardé. Cette grande quantité d'eau sert à rendre la coction plus lente, & par consequent la fermentation plus parfaite, à par-là elle donne occasion au Miel de jetter entierement toutes ses impuretez, & ses écumes, cue l'on a soin d'enlever.

L'Hydromel mis dans les Vaisseaux où l'on rent le garder, y fermente encore comme le Vn, & y acquiert un goût plus vineur. Pour ider cette fermentation, il faut le tenir un mois a deux dans un lieu chaud. M. Lémery mit le en auprès d'une Cheminée où il y avoit du feu or & nuit. Après cela, il le porta dans une ambre sans seu. La liqueur y baissa toûjours 13 peu pendant un certain temps, parcequ'elle condensoit, & l'on avoit soin de remplir le Fileau. Il est bon que l'Hydromel soûtienne effoid d'un Hiver, avant qu'on le boive, il en ci plus vineux, & en perd plus parfaitement l'odar, & le goût du Miel.

Il enivre comme le Vin, & l'yvresse en est plus orgue, parcequ'il est d'une consistence plus siqueuse, & que par conséquent les Esprits s'en débarrassent plus difficilement, contituent de s'élever au Cerveau pendant un plus

long-temps.

M. Lémery a tiré par les voies ordinaires de Clivres d'Hydromel vineux 32 onces d'une Eau de vie foible, & de ces 32 onces 10 onces d'un Esprit ardent, semblable à l'Esprit de vin. La Jueur restée dans la Cucurbite n'a plus parufritueuse. M. Lémery l'ayant sait évaporer jus-qu'à consistence de Miel, a voulu voir ce qu'il en

M. Geoffroi conjecture qu'une liqueur est purement transparente, & sans aucune couleur, tant que ses petites parties ne sont pas dens sou serrées les unes contre les autres jusqu'à un certain point; au-delà de ce point, viennent les couleurs, & ensin le Noir, qui est le dernier degré de la condensation dans cette

hypothese. Il y a déja du temps que l'on sait par experience que la folution de Tournesol, qui est bleue, rougit par des Acides, & verdit par des Alcalis, c'est-là un des Essais Chimiques auquel on se sie le plus pour reconnoître ces deux sortes de sels. La solution de Tournesol contient beaucoup d'huile de la Plante, & cette huile mêlée avec differens sels se colore differemment. C'étoit-là déja un grand préjugé en Physique, que des differens melanges des Huiles ou des Sels devoient naître toutes les couleurs, car les loix générales commencent ainsi d'ordinaire à se déclarer, ou plutôt à se faire entrevoir par quelques effets particuliers. Mais cette idée n'avoit point été suivie; & M. Geoffroi paroît être le premier qui se soit mis sur la voie.

Comme il n'a encore trouvé parmi les Huiles des Vegetaux que celle de Thin, & parmi les Huiles des Mineraux que celle d'Ambre jaune, qui par diffèrens Sels prissent diffèrentes couleurs, il faut avouer que ses experiences sont fort bornées, & qu'il y auroit trop de précipitation & de temerité à en rien conclure de général. Cependant, pour contenter en partie une certaine impatience naturelle, on peut croire sur les faits de M. Geoffroi, que les Huiles prennent le rouge orangé par les Acides qui domi-

nent,

DES SCIENCES. 1707.

49

sent, toutes les nuances qui sont depuis le rouge couleur de chair jusqu'au pourpre & au violet soncé, par un Sel volatil urineux ou alcali, le violet très-soncé & qui peut passer pour noir, par un Acide qui survient par dessus le mélange qui fait le violet plus clair, le bleu, par les Alcalis sixes mêlez avec les volatils, & de plus par une plus grande condensation de la substance de l'Huile, le verd, par le même mélange, mais par une moindre condensation de l'Huile, ou plutôt par une assez grande ra-resaction.

M. Geoffroi soupçonne que les combinaisons qui produisent ces differentes couleurs dans des experiences Chimiques, se trouveront les mêmes dans les differentes ages, ou dans les differentes parties d'une Plante, & produiront ses services de cette pensée, mais encore mesois ce Système, s'il continue d'en être un, me fait que de naître, & d'ailleurs toute la Theorie des Couleurs est fort délicate, & jusqu'ici reu connue. Ce seroit une belle découverte que de trouver dans la couleur des substances Chimiques un caractère certain de leur nature; mais il est fort à craindre que tout le seu des Couleurs ne se passe sur une superficie très-legere, qui ne tire guere à conséquence pour le sond, ou qui n'y ait qu'un rapport très-caché.

SUR LES DIFFERENS

VITRIOLS.

Et particulierement sur l'Encre faite avec du Vitriol.

* I L est assez rare, & par conséquent d'autant plus agréable, de connoître quelque chose à fond, & de voir un Système se soûtenir également de tous les côtez. Celui de M. Lémery le fils sur son Arbre de Mars a déja dû donner une idée de ce plaisir philosophique, en voici encore un exemple qui part de la même main. Il s'agira d'abord de l'Encre ordinaire, & l'on verra ensuite cette speculation s'élèver plus haut.

La solution de Vitriol mélée avec la teinture de Noix de Galle devient fort noire sur le champ, & c'est l'Encre dont on écrit. M. Lémery le fils a conjecturé que comme le Vitriol dont on fait l'Encre est du fer dissous par un Acide avec lequel il est intimement mêlé, & que d'un autre côté la Noix de Galle est un Alcali ou Absorbant, cet Alcali rencontrant les Acides qui tenoient le fer dissous, s'unissoit avec eux, & leur faisoit lâcher le fer, qui alors se revivifioit, & reparoissoit dans sa noirceur naturelle. Ainsi c'est proprement avec du fer que l'on écrit, mais pour lui donner cet usage, il a fallu qu'il fût divisé d'abord en parties presque infiniment petites, comme il l'est dans le Vitriol, & qu'après avoir été si finement & si subtilement

^{*} V, les M. p. 713.

DES SCIENCES. 1707. 51

ment divisé, il fût separé de l'Agent qui avoit

causé la division, & qui le tenoit caché.

Tout concourt à établir cette Hypothése de M. Limery. Des cinq especes de Vitriol, celui qu'on appelle de Cypre ou de Hongrie est le seul dont la base soit du Cuivre, au lieu que dans les autres c'est du ser, & ce Vitriol est le seul qui ne fasse point d'Encre. L'Esprit de Vitriol mêlé avec la teinture de Noix de Galle ne fait point d'Encre, parcequ'il n'a plus les parties ferrugineuses, qu'il tenoit dissoutes. La nême teinture de Galle mêlée avec de la limaille de fer fait de l'Encre, mais moins prompte-ment, que si elle agissoit sur une solution de Vitriol, parceque dans cette solution elle trouve le fer tout divisé autant qu'il le doit être, & cu'il faut qu'elle divise celui qui est en limaille. Ele fait de l'Encre avec les dissolutions du fer par les Esprits de Sel, de Nitre, de Souffre, d'Alun, de Vinaigre, aussi bien qu'avec la dis-Elution de fer par l'Esprit de Vitriol. Si après. cue l'Encre est faite, on y jette quelques gout-tes d'Esprit de Vitriol, la couleur noire dispareit, parceque le fer se réunit au nouvel Acide, a redevient Vitriol. Par la même raison, les Acides effacent les taches d'Encre.

Si des Alcalis ou Absorbans, tets que l'Eau de Chaux, l'Esprit de Sel Ammoniac, l'Huile de Tartre, ne font pas de l'Encre avec le Vitriol, aussi-bien que la teinture de Galle, M. Lémery répond que ces premiers s'unissent à l'Acide qui tient le fer dissous, & ne le détachent pas d'avec le fer, comme fait la Noix de Galle. Et pourquoi détache-t-elle le fer d'avec son Acide? C'est qu'elle est sulphureuse, & a par conséquent plus d'action, au lieu que ces autres Absorbans

C2

sont plus salins, & plus terreux. Et, ce qui prouve cette peusée, c'est que si on les anime par l'addition de quelque Soussire, ils deviennent propres à faire de l'Encre. Le ser étoit l'Alcali impregné de l'Acide du Vitriol, & comme le ser est constamment très-sulphureux, un autre Alcali doit ne l'être pas moins, pour lui pouvoir dérober son Acide.

Si le fer separé de son Acide ne le précipite pas au fond de la liqueur, ainsi qu'il arrive à d'autres metaux abandonnez par leurs dissolvans, c'est qu'il a moins de pesanteur, & que d'ailleurs la teinture de Galle étant sulphureuse a une viscosité propre à le soûtenir. Et pour confirmer cette idée, M. Lémery a éprouvé que des matieres qui laissoient précipiter le fer, le soûtenoient quand on y méloit que substance visqueuse.

Voilà toute la Mechanique de l'Encre affez amplement expliquée, & suivie assez curiensement jusque dans ses moindres dépendances. Delà M. Lemery passe à des observations ou à des reslexions plus utiles & plus interessantes.

Le Vitriol pris interieurement est d'un grand usage dans la Medecine, mais c'est celui dont la base est le ser, car si le Cuivre y dominoit, il pourroit être très dangereux. La noirceur qu'une solution de Vitriol prendra par la Noix de Galle, & les differens degrez de cette noirceur, feront reconnoître, s'il contient du ser, & s'il y a quelque melange de cuivre.

M. Lemery a trouvé par experience que les Vegetaux que l'on compte pour Remedes Aftringens, tels que le Sumac, l'Ecorce de Grenade, les Balaustes, &c. sont propres, aussibien que la Noix de Galle, à faire de l'Encre, que les Purgatifs, tels que le Sené, la ManManne, le Jalap, l'Agaric, &c. n'en font point, & qu'enfin les Purgatifs, qui comme la Rhubarie, & les Mirabolans, resserrent & sonissent après avoir purgé, en penvent saire, d'où s'ensuit une maniere bien facile & assez su-

re d'éprouver les qualitez d'un Vegetal que l'on ne connoîtroit point.

SUR LA NATURE

DU FER.

*IL est bon qu'il naisse des contestations dans l'Academie, & peut-être n'y sont-estes que trop rares. L'interêt particulier de prouver ce que l'on peuse anime & échausse l'amour que

l'on a en général pour la Verité.

On a vii dans l'Hist. de 1704 † que du mêiange du Souffre, ou d'une matiere inflammable, d'un Sel vitriolique, & d'une Terre, Mi
Geoffrey a tiré du Fer. Dans une de ses opérations, l'Argille lui a fournt l'Acide vitriolique
aussi-bien que la Terre, & l'Huile de Vitriol a sourni l'Acide, l'Huile de Terebentine le Souffre,
à toutes deux la Terre. Comme il avoit observé qu'il se trouve toûjours quelques parcelles
de ser dans les Cendres calcinées des Plantes,
il crut que ce metal s'y pouvoit sormer aussi par
la réunion des trois mêmes principes, à pour
s'assurer si cet esset étoit nécessaire de infaillible,
il demanda aux Chimistes en 1705 ‡ s'il étoit
p'sible de trouver descendres de Plantes saus serve.

C. 2

V.les M.p. 6. & 224. † p. 48. † V. l'Hist. de

M. Lémory le fils crut que le fer contenu dans les cendres des Plantes ne s'y étoit point formé par la calcination, mais qu'il avoit été séellement dans les Plantes mêmes, & s'étoit élevé dans leurs vaisseaux avec les sucs de la serre. Cela le conduisit à la découverte de son Arbre de Mars, dont nous avons parlé dans l'Hist de 1706 * & ci-dessus †.

l'Hist. de 1700. Et ci-delius j.

Il tient toujours pour sa premiere opinion.
Scion lui, toutes les matieres d'où M. Geoffroy a tiré du ser en contenoient réellement. Il y en a, il n'importe que ce soit en grande, ou en petite quantité, non-seulement dans l'Argille, où il est sensule à le vûe par un Couteau aimanté, non-seulement dans l'Huile de Vitiol, qui est tirée d'un Mineral dont la base est le ser, mais ce qu'on euroit moins soupconné, dans l'Hinile de Lin, dans celle de Terebentine, dans celle d'Almandes douces & d'Olives, & il rappurte les operations par lesquelles il réduit ces Huiles à une terre où se trouve du ser.

M. Geoffroy répond que de quelque manière qu'on se prenne à sirer du ser de l'Argille, on y en trouvera infiniment moins que quand on l'a mê-lée avec l'Huile de Lin, & que par conséquent ce métange produit du ser, que pour les Huiles, il est constant que ce ne sont par des substances simples, mais composées d'une Terre, d'un Acide, & d'une partie sulphuseuse ou inflammable, qui sont précisément les trois principes qu'il demande pour la sormation du ser, & que selon toutes les apparences ces trois principes dispersez dans ces Mixtes se réunissent par les operations de M. Lémery.

De cette réponse de M. Geoffroy il suit que

P. 58. + P. 19.

. les matieres vegetales contiennent les principes des minerales; & il adopte cette consequence. qui quoique paradoxe est assez conforme à la grande uniformité de la Nature. Il est parestlement obligé à ne pas reconnoître pour un principe du fer le Mercure, qui cependant passe or-dinairement pour la base des Metaux. Il institue même que le Mercure pourroit n'entrer dans aucun, & que le Souffre, l'Acide, & la Terre suffisent. Leurs differentes doses, leur union plus ou moins forte, leurs differentes manieres de s'unir, feroient tout. M. Geoffroi fait voir par des experiences curienses que le Fer, le Cuivre, le Plomb, & l'Etain déponillez de leur souffre, & réduits à une terre qui se peut vitrifier soit par un grand seu, soit par le Miwir ardent, reprennent leur forme metallique, quand on leur rend un souffie, même vegetal. Quane à l'Or & à l'Argent, les Experiences du Mirok ardent prouvent affet leur souffre: mais quand ils ont été réduits en terre, ou vitrifier, on n'a på jusqu'ici les remettre en metal par l'addition de quelque soussire nouveau; cependant il n'y a pas encore lieu d'en desesperer, & si l'on y pouvoit rénfsir, on seroit sur & que le Mercure n'entre point dans leur compoficion; non-plus que dans celle des Meraux imparsaits, & que potir la production artificielle des deux Metaux parsaits, il ne faudroit que savoir quelles sont les Terres propres & particulieres à chacun; puisque par l'union de quelque souffre elles deviendroient metal, de même que l'Argille, felon M. Geoffroi, devient fer.

Voilà jusqu'où ce ser artificiel a cievé les idées & les esperances de fon Auteur, mais il sant avoner que ce ne sont encore que des idées

6 des esperances; il reste bien des difficultez à surmonter.

Pour en revenir au point précis de la question qui est entre M. Lémery & M. Genffrey, M. Lémery prétend que quand même M. Geoffrey auroit fait veritablement du fer, il ne seroit pas en droit de conclure, que le fer des cendres des Plantes n'existoit pas réellement dans les Plantes, & que c'est un effet de la calcination. Car quand on analyse le Vitriol, on y trouve du fer, est-ce à dire que ce fer soit un effet de l'analvse & du feu? Il est bien fur que non, puisqu'en composant du Vitrioi artificiel, parsaitement semblable au naturel, on y met actuellement du fer, que l'on retire de même par l'analyse, quoiqu'il ait dispara dans le Mixte. M. Lémery promet encore des réponses plus précises au Système de M. Geoffiey, mais des réponses que l'on veut fonder fur des faits & des experiences, demandent un peu plus de temps que si elles ne devoient rouler que sur des tours ingenieny.

OBSERVATION CHIMIQUE.

MONSIEUR Lémery en parlant de l'Urine de Vache, qui commence à être un remede assez usité, en sit voir qu'il avoit distillée, à qui étoit bleue ou verte, à d'une odeur peu agréable. Quelques jours après M. Geoffroy en sit voir, qu'il avoit distillée aussi, mais qui étoit blanche, claire, à d'une odeur fort douce en comparaison de l'autre. Il est vrai qu'il l'avoit prise en hiver, au lieu que M. Lémery avoit pris

la sienne en été, de peut-être la disserence des saisons avoit-elle fait celle de la couleur- de de l'oder. Peut-être aussi y avoit-il en quelque sermentation de plus dans l'operation de M. Lémey; on s'en éclaircira, mais ensin il est bon que l'on sache d'avance qu'on peut ôter à ce remede tout son désagrément, du moins en le prenant en certaines circonstances.

Nous renvoyons aux Memoires
Les Observations de M. Lémery sur l'Urine de Vache.

† L'Examen des Eaux de Vichi & de Bourbon

BOTANIQUE.

SUR LES CHAMPIGNONS.

Es Modernes, soit par le Microscope, soit par une certaine exactitude dans leure recherches, qui leur est presque aussi particuliere que le Microscope, ont découvert la semence de plusieurs Plantes, que l'on avoit toûjours cri n'en avoir point, celles des Fougeres, par exemple, du Polypode, &c. Ces semences sont ou si petites, ou placées si extraordinairement,

* V. les M. p. 41. † V. les M. p. 126. & 145. † V. les M. p. 72.

18 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

ment, qu'on ne les apperçoit point à la vûc simple, ou qu'en les appercevant on pent aisément ne les pas prendre pour ce qu'elles sont.

Nous fommes encore dans le même cas que les Anciens à l'égard des Champignons, & de quelques autres Plantes. Quelque industrie que l'on y ait apportée, quelque averti que l'on soit que la semence peut être dans des endroits où l'on ne s'avise pas naturellement de la chercher. on n'a pû leur en trouver aucune. La culture même des Champignons sembleroit confirmer qu'ils n'en ont point. M. Tournefort en fait un détail fort exact, fort instructif, & d'autant plus curieux qu'il augmente la merveille de la naissance des Champignons. En général, ils naissent du fumier, on pour parler plus préci-sément, du crotin de Cheval, tout se réduit-là. Mais quel rapport de ce crotin avec les Champignons? Quelle vertu a-t-il de les produire? On pourroit donc croite aussi avec les Anciens qu'un Bœuf pourri produit des Abeilles, que la Moele épiniere d'un Homme most exposé longtemps à un Soleil bien chaud se change en un Serpent, &c. Car ces metamorphoses si éloignées & si peu vrai semblables ne le sont pas plus que celle du crotin de Cheval en Champignons.

Mais il en faut revenir à de certains principes philosophiques & rigoureux, qui donnent des bornes à de pures possibilitez trop incertaines & trop vagues. Quand on considere combien la structure d'une Plante est composée, & délicatement composée, il est absolument inconcevable qu'elle résulte du concours fortuit de quelques sucs diversement agitez. Il l'est aussi que ce concours fortuit soit en même temps & si re-

gulier qu'il produise toûjours dans la même espece une infinité de Plantes parfaitement semblables, & si limité, malgré l'étendue infinie que le fortuit doit avoir, qu'il ne produise jamais aucune espece, qui est été jusque-là inconnue. De plus des que l'on peut appercevoir la plus petite partie d'une Plante naissanté, on la voit déja toute formée, & il est sensible qu'elle ne fait plus ensuite que se déveloper. & croître, marque certaine qu'elle n'a rien fait de plus depuis le premier instant de sa naissance; car seroit-ce le temps où nous commençons à la voir, qui changeroit subitement toute la maniere d'operer de la Nature? Enfin le nombre des Plantes qui ont certainement des semences. à qui en viennent, est sans comparaison le plus grand, & c'est-là un préjugé philosophique très-fort pour toutes les autres, ou, pour mieux dire, beaucoup plus qu'un préjugé. Si les An-ciens avoient fait toutes ces attentions, ils n'auroient pas erd si facilement qu'il y ait des Plantes fans femence.

Nous serions encore moins excusables qu'eux, si nous pentions comme eux, nous pour qui le nombre des Plantes qui n'ont point de semence visible, est beaucoup plus petit. Nous pouvons donc avancer sans crainte qu'elles en ont toutes, & nous assurer que si l'experience peut jamais alter jusqu'à démêler le fait, elle nous justifiers.

Mais il est très-certain que les graines des Plantes ne peuvent pas éclorre par tout. Il faut qu'elles rencontrent de certains sucs qui soient propres d'abord à pénétrer leurs envelopes, ensuite à exciter une fermentation, premier principe du dévelopement de la petite Plante, &

C &

60 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

enfin à se joindre à ses petites parties. & à les augmenter. Delà vient la diverlité infinie entre les lieux qui font naître & qui nourrissent diverses Plantes. Quelques unes même ne naissent que sur d'autres Plantes particulieres, dont le tronc ou l'écorce, ou les racines, ont seules le suc qui leur convient. Ce que M. Tournefort & appris de M18 Mery & Lémery est encore plus surprepant. Il y a une espece de Champignons qui viennent sur les bandes, & les attelles appliquées aux fractures des Malades de l'Hôtel-Dieu. On en verra dans son Memoire des circonstances plus particulieres, qui sont peut-être necessaires pour cet effet. Après cela, on ne sera pas étonné que le crotin de Cheval préparé, comme le rapporte M. Tournefore, soit une espece de terre ou de Matrice, capable de faire germer les Champignons ordinaires.

Il suit delà que les graines de Champignons doivent être répandues en aussi grande quantité dans une infinité d'autres lieux où elles ne germent pas, & pour tout dire, par toute la Terre, & par conséquent aussi les graines invisibles d'un grand nombre d'autres Plantes. Il faut convenir que l'imagination se révolte d'abord contre cette multitude prodigieuse de graines differentes semées indifferemment par tout, & inutilement en une infinité de lieux, cependant dès qu'on vient à raisonner, il la faut admettre. D'où viendroient sans cela des Plantes marécagenses, qui naissent dans des Terres devenues Marais, & qui auparavant n'y avoient jamais paru? D'où viendroient les Plantes nouvelles que d'autres accidens semblent quelquefois produire en certains lieux, par exemple, les Pavots noirs qui sortent des Landes brûlées en Lauguedoc, en Provence, & dans les liles de l'Archipel, - & que l'on ne voit plus les années suivantes, cette grande quantité d'Erysimum la-tifolisme majus glabrum, qui parut après l'incendie de Londres sur plus de deux cens arpens de terre où il étoit arrivé, &c? Ces sortes de faits, & beaucoup d'autres qu'on pourroit apporter, également incontestables, prouvent en même temps, & la grande multitude de semences répandues par tout, & la necessité de certaines

circonflances pour les faire éclorre.

Ce Système est d'autant plus vrai-semblable, 1º. Qu'il est certain presentement que les Plantes au'on crovoit n'avoir point de semences, & susquelles on en a découvert, sont celles qui en ont le plus. 2°. Que ces petites semences Penvent être plus aisément transportées en une infinité de lieux par mille hazards disferens. 2º. Ou'à cause de leur extrême petitesse elles sont plus à couvert des injures du dehors. & se conservent plus long-temps sans aucune alteration. On peut dire que par cette même raison elles sont plus délicates sur le choix des sucs, qui les doivent déveloper; & ont besoin de circonstances plus particulieres & plus rares.

Si à cette speculation sur les graines invisibles des Plantes, on joint celle des Oeufs invisibles des Insectes qui doit être toute pareille, la Terre se trouvera pleine d'une infinité inconcevable de Vegetaux & d'Animaux déja parfaitement formez & dessines en petit, & qui n'attendent pour paroître en grand que certains accidens savorables, & l'on pourra imaginer, quoiqu'en-core très-imparsaitement, combien doit être riche la Main qui les a semez avec tant de

profusion.

C 7 SUR

SUR LE SUC NOURRICIER

DES PLANTES

Utre la ressemblance qui est entre les Vegetaux & les Animaux par les Graines & par les Oeufs, ils en ont encore une assez parfaite par les liqueurs qui les nourriffent, & un certain plan général de structure est tellement le même de part & d'autre, que l'on pourroit presque penser que les Vegetaux sont des Animaux aufquels il manque le sentiment & le

mouvement volontaire.

M. Reneaume a donné quelques observations sur le suc nourricier des Plantes, & principalement sur la transpiration qui s'en fait. Il y a déia plus de 160 ans que deux Auteurs Franciscains ont commencé à désabuser le monde sur la Manne de Calabre que l'on croyoit qui tom-. boit du Ciel, & ont découvert qu'elle sortoit des branches & des feuilles d'une espece de Fresne. Quand on est une fois sur les bonnes voyes. on va loin en peu de temps. On a trouvé depuis un si grand nombre de sucs, qui transpirent des Plantes, comme la Manne de Calabre, que M. Tournefort en a fait 4 classes differentes, ceux qui contiennent beaucoup de Sel essentiel de la Plante, tels que le Sucre ordinaire, la Manne de Calabre, celle de Briançon, &c. les Refines, comme celles du Sapin; les Gommes, par exemple, la Gomme Arabique, enfin les Gommes-Resines. On sait que la difference

V. les M.p. 359

rence des Resines, & des Gommes consiste en ce que les Resines sont plus sultureuses, & les Gommes plus aqueuses, de sorte que les premieres se sondent dans l'Esprit de vin, & les autres dans l'Ean. Les Gommes-Resines se sondent en partie dans l'Esprit de vin, en partie dans l'Eau.

Il peut arriver que des Plantes s'affoiblissent à perissent ensin par une trop grande transpiration de leur suc nourricier, comme les Animaux par de trop frequentes à de trop abondantes sucurs. C'est ains, selon la remarque de M. Reneaume, que les Noyers de Dauphiné meurent ordinairement, après qu'ils ont été trop chargez d'une espece de Manne qu'ils jettent, à que par cette raison les gens du Pays traignent sort de voir sortir en trop grande quantité. Ce n'est pas que cet Arbre n'ait beaucoup de suc nourricier, M. Reneaume le prouve par un sait assez remarquable, mais à le tisse serve de son écorce à des seuilles, à la grande quantité de fruits sort charnus qu'il a à nour-ir, semblent montrer qu'il n'est pas dessiné à disper inutilement beaucoup de suc par la transpiration.

Il y a une autre maniere dont les Plantes perdent leur suc nourricier, du moins par rapport à nous, & à nos usages. C'est en l'employant en rejettons, en chevelu, en branchages inutiles, ou en une si grande quantité de fruits, que peu d'années après elles demeurent épuisées, & ne produisent plus. L'Art de l'Agriculture à trouvé les remedes, ou les précautions necessires. C'est pour prévenir ces deux maux à la

fois que l'on taille les Vignes.

On a déja remarqué, & M. Reneaume le con-

64 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

firme par ses observations, que la Racine est l'Estomac de la Plante, & qu'elle fait la premiere & principale préparation du suc. Delà il passe, du moins pour la plus grande partie, dans les vaisseaux de l'Ecorce, & y recoit une nouvelle digestion. Les Arbres crensez & cariez, à qui il ne reste de bois dans leur tronc que ce qu'il en faut précisément pour soûtenir l'écorce, & qui cependant vivent & produisent prouvent assez combien l'écorce est plus importante que la partie ligneuse. Les feuilles contribuent à la perfection du suc nourricier, comme on le voit par les Arbres dont les Chenilles ont rongé les feuilles, & qui quoiqu'ils eussent fleuri, n'ont point de fruits cette année-là, ou n'ont que des avortons. L'action de l'air ou du nitre de l'air ou de la rosée sur les feuilles est fort senfible par la difference de couleur & de goût, qui est entre les Plantes élevées à l'air, & celles qui ne l'ont pas été.

Tels sont les Principes, dont M. Reneaume fait dans son Memoire une application plus particuliere. Les détails de l'Agriculture sont d'euxmêmes assez agréables, & comme tous les Hommes étoient naturellement destinez à cette sonction, il semble qu'il reste toûjours à ceux qui ne s'en occupent pas, d'en étudier du moins la

Theorie avec plaifir.

DIVERSES OBSERVATIONS BOTANIQUES.

I.

Ans le même temps que l'on eut à l'Academie la Lettre du Medecin Espagnol de Caracas à M. de Pas sur la pierre de l'Iguana, ainsi qu'il a été ci-dessus *, on eut aussi un Ecrit du même M. de Pas sur une Plante de la Neuvelle Espagne, appellée Chancelagua. Elle croît plus abondamment aux environs de Panama, que par tout ailleurs, elle est d'un goût amer, à peu près comme celui de la Centaurée, & quand on l'infuse dans l'eau chaude, on s'apperçoit d'une odeur aromatique, qui approche un peu du Baume du Perou. C'est-là tout ce que nous pouvons dire sur sa Description, M. de Pas, par qui nous la connoissons, ne s'est attaché qu'à ses vertus.

Il assure qu'elle convient parsaitement à toutes les maladies, où il faut procurer de grandes transpirations, & dépurer la masse du sang, & que par conséquent elle est specifique dans la Pleuresse, dans les Catarres suffoquans, dans les Rhumatismes, dans les shevres malignes, où il n'y a pas une grande chaleur. Il amême éprouvé qu'elle étoit bonne dans les siévres intermittentes, & il croit qu'elle soulageroit la goutte purement bumorale, & non-pas cretacée. Il sufsit d'avertir les Medecins qu'elle n'agit qu'en saisant beaucoup sermenter & élever le sang, &

par-

par là ils verront bien quelles circonfpections & quelles précautions elle demande, s'ils en font usage, qu'il faut saigner auparavant la donner sur le declin de la ffevre, &c. La dose de cette Plante doit être au moins d'un gros, & peut aller insqu'à deux. On fait bien bouillir une bonne tasse d'eau, & l'on y met la Plante coupée par petits morceaux. On couvre bien exactement le vaisseau où elle infuse pendant un demi quatt-d'heure, & on fait prendre cette potion au malade la plus chaude qu'il se peut. Pour en ôter le dégoût, il est permis d'y mêter quelque remede de la même espece, c'est-à-dire un sudorifique & cordial qui soit agréable. Après que la Malade a pris cette infusion, on te couvre bien . & on le laisse sner. Les Indiens connoissent depuis long-temps les vertus de la Chancelagua, mais ils les cacholent soigneusement aux Espagnols, qui ne se sont pas attirez leur affection; ce n'est une depuis très-peu de temps que les Espagnols ont découvert ce sernede. M. de Pas dit que queiques personnes en ont apporté en France, & ne se servoient que des sommitez de la Plante. Il prétend que l'ufage en deviendra quelque jour aufi général, que celui du Quinquina, autre remede d'Amerique. On auroit peut-être quelque lieu de se plaindre de ce que la Medecine est un peu trop en garde contre les nouveautez.

M. Homberg a dit qu'un assez grand Pays de la Marche de Brandebourg, qui étuit demeuré inculte pendant les Guerres de Suede, s'étant couvert de grands Sapins, on se trouva fort embarrassé ensuite à le désricher, & à exterminer ces grands Arbres, parceque soit quand on

DES SCIENCES. 1707. 67 les coupoit, soit quand on les brûloit, ils repoussoient tobjours du pied, & produi-soient des racines qui arrêtoient à tout mo-ment le soc de la Charrue, qu'ensin le ha-2ard apprit anx paylans que ceux autour desquels on avoit fait des feux de paille, suffisans seulement pour en noircir l'écorce, pourrissoient sur pied'insqu'à l'extremité des racines en 3 ou 4 ans, de forte que ces racines devenoient trizbles comme du bois vermoulu, & ne refiftoient plus au soc, & que cet expédient fut pratiqué par tout le Pays avec grand succès. La pensée de M. Humberg sur ce fait, est que la chaleur des feux de paille ayant extremement dilaté les vaisseaux de l'Ecorce de ces Sapins, elle en avoit fait crever la plûpart, & de plus avoit fondu la seve en même temps qu'elle s'extra-Vasoit. Comme elle est fort refineuse dans cette espece d'Arbres, elle a beaucoup de facilité à se fondre. Elle s'étoit ensuite resroidie, & parlà avoit caufé une obstruction générale dans les tuyanz de l'Ecorce, qui, selon M. Homberg, & la plûpart des Physiciens modernes, portent toute la nourriture de l'Arbre. Il avoit donc dû cesser de se nourrir, & en même temps la seve arrétée, & qui ne pouvoit s'évaporer, devoit s'aigrir, faute de mouvement, parceque les Refines.
ont beaucoup d'Acide. Les Acides exaltez corrodoient la substance de l'Arbre, & le pourrissoient. S'il est été coupé, l'ouverture des tuyaux de l'Ecorce auroit donné lieu à la séve de s'évaporer, & tout ce que causoit son séjour ne seroit pas artivé, du moins st. promptement.

Nous renvoyons aux Memoires * la Description d'une Rose monstrueuse par M. Marchand.

Il a continué ses Descriptions de Plantes ré-

servées pour un Ouvrage particulier,

Et M. Chomel, la Description des Plantes d'Anvergne.

and an enterental and succession of the successi

GEOMETRIE.

SUR L'HYPOTHESE

DU TOURNOYEMENT

DE LA TERRE,

Compliquée avec cellé de Galilée touchaut la Pesauteur des Corps.

t Usqu'ici c'étoit une question que de savoir si l'hypothèse du tournoyement de la Terre peut s'accorder avec celle de Galille sur la Pesanteur. De grands Geometres ont pais les deux partis contraires, & l'on ne doit pas en être surpris; ces sortes de questions qui demandent une fine Theorie du monvement sont par elles-mêmes sort délicates, de elles étoient encore plus difficiles avant la déconverte des Insini-

^{*} V. les M. p. 650. † V. les M. p. 14.

finiment petits. Maintenant M. Varignon avant en main ses formules des forces centrales dont nous avons tant parlé, il s'en sert pour décider infailiblement le procès, & il donne en mê-me temps un exemple de l'usage dont elles peuvent être.

Supposé que la Terre tourne sur son axe, il faut que son Atmosphere la suive. & tourne avec elle d'un monvement parfaitement égal. car sans cela, une pierre qui tombe verticalement d'une hauteur considerable, ne tomberoit pas sur le même endroit de la terre auquel elle répondoit au commencement de sa chute. D'ailleurs Galilée a supposé que la Pesanteur est une force constante, c'est-à-dire dont l'action est toûjours égale dans tous les instans de la chute d'un corps, & delà il a conclu que dans une même chute les hauteurs verticales parcourues en differens temps étoient comme les quarrez

des temps employez à les parcourir.

A raffembler ces conditions, un corps tombant en l'air décrit donc une Courbe qui résulte du mouvement circulaire de l'Atmosphere par laquelle il est emporté, & du mouvement en ligne droite imprimé par la pesanteur, & tel que les differentes parties de cette ligne droite sont entre elles comme les quarrez des temps correspondans. La pesanteur est une force centrale que l'on conçoit comme inherente au centre de la Terre, & qui tire les corps vers ce point par des rayons qui y concourent tous. En déterminant l'expression des Infiniment petits de la Courbe que décrit le corps qui tombe. M. Varigues trouve suffi tôt l'expression de la force centrale qui a part à la description de cette Courbe, & l'on voit que cette force est variable,

70 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE & non-pas constante, comme la suppose Galide.

·Ce qui la rend variable, ou pour parler plus précilément, ce qui rend son action inégalité c'est que la vitesse qu'elle imprime au Corps se Jon une ligne droite, le mouvement circulaire, parcequ'il est circulaire, en retranche necessairement une partie, ainsi que le démontre M. Varignon. Delà il suit que le mouvement circulaire en retranche une partie d'autant plus grande, qu'il est plus circulaire, ou décrit un plus petit cercle, ou, ce qui est la même choie, que le Corps approche plus du centre de la Terre. L'action de la pesanteur diminue donc toûjours à mesure que le Corps qui tombe approche de ce centre, & s'il y arrivoit, elle deviendroit nulle. Aussi voit on par la formule, qui selon la Theorie de M. Varignon exprime la pesanteur, qu'elle devient dans ce dernier cas infinie, c'est-à-dire que son action, modifiée comme elle doit l'être, étent nulle, il faudroit que la force fût infinie pour agir encore. On voit pareillement que quand le monvement circulaire est infiniment peu circulaire, c'est-à-dire, quand le Corps tombe d'un point infiniment éloigné du centre de la Terre qui tourne, ou quand elle ne tourne point, & qu'il tombe d'un point qui n'est qu'à une distance finie de son centre, ou quand elle tourne. & qu'il tombe d'une distance finie, mais que l'on prend les rayons concourans au centre de la - Terre pour paralleles, à cause de la grande distance où ils concourent, la pefanteur agit toute entiere, & devient une force constante.

Il est donc certain que si la Terre tourne, & si l'acceleration de la chute des Corps se sait fe-

lon les quarrez des temps, la pesanteur n'est pas, une force constante, que si elle est constante, l'uneou l'autre de ces suppositions n'est pas vraie, & ensin que ces trois choses ne sont compatibles ensemble que prises deux à deux de telle maniere qu'on voudra.

Il y a même encore plus. Le même raisonnement par lequel M. Variguou prouve que si la Terre tourne, & si l'acceleration des chutes se fait selon le Système de Galilée, la pesanteur m'est pas constante, prouve qu'elle ne l'est pas non-plus dans les chutes obliques à l'Horizon, quoique la Terre soit supposée immobile.

Mais tout cela ne doit s'entendre que dans la rigueur geometrique. La formule même da M. Variguon fait voir que dans les deux hypothéses qui empêchent l'action de la pesanteur d'eire égale, son inégalité ne pourroit être senible, à moins qu'un Corps ne tombât d'une hanteur sans comparaison plus grande que toutes celles d'où nous pouvous faire des expetiences. Car que l'on tire au centre de la Terre deux lignes, l'une qui parte du point d'où le Corps tombe, l'autre du point où il tombe sur la terre, toute l'inégalité de l'action de la pesanteur est rensermée dans la différence de ces deux lignes, & cette difference n'est qu'un point par rapport à la longueur de la plus courte, qui est de 1500 lieues. On peut donc supposer hardiment en Physique les trois choses que la précision geometrique rendroit incompatibles, & en effet on les a toujours supposées sans s'appercevoir d'aucune erreur.

Voilà à quoi sert l'exactitude de la Geometrie. Elle nous donne dans toute sa pure72 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
té le Vrai, que la Physique & les experiences
alterent toûjours, & elle nous fait voir jusqu'à quel point, nous qui ne pouvons éviter
de nous tromper, nous nous trompons impunément.

SUR QUELQUES PROPRIETEZ

DES PENDULES,

Et de la Parabole par rapport aux Pendules.

UN Corps étant suspendu à un fil, si on le tire de son point de repos, qu'on lui fasse décrire un arc quelconque, qui sera necessairement circulaire, & aura pour rayon la lon-gueur du fil, ou du Pendule, & qu'ensuite on laisse retomber ce corps, il décrira en descendant le même arc qu'on lui avoit fait décrire en montant, passers de l'autre côté de son point de repos, & décrira de ce côté-là en remontant un arc égal à celui qu'il avoit décrit en descendant par son poids. Cette force qu'il a pour remonter lui vient de ce qu'en descendant pendant toute la premiere moitié de sa vibration, il a acquis de la vitesse par l'acceleration continuelle de sa chute, & comme cette vîtesse est toujours proportionnée à la hauteur d'où il est descendu, & qu'elle en est en quelque sorte l'effet, elle est toûjours capable de le faire remonter à cette même hauteur. On suppose ici, selon le Système de Galilée recû de tous les Philosophes, que les Vitesses sont comme les racines quarrées des Hauteurs. T.2

• V. les M. p. 61.

La hanteur d'où descend un corps qui décrit un arc circulaire est le sinus verse de cet arc. Les sinus verses, aussi bien que les droits, engmentent avec les arcs, & lorsqu'ensin l'arc est de 90 degrez, le sinus verse & le droit sont égaux au rayon du cercle. Si une ligne déterminée, qui est le sinus droit ou verse d'un certain arc ou angle dans un cercle déterminé, est prise anssi pour sinus droit ou verse dans un autre cercle, elle sera sinus d'un plus grand arc ou d'un plus grand angle dans un plus petit cercle,

à réciproquement.

l'appelle Axe du mouvement d'un Pendule: la ligne tirée de son point de suspension à son point de repos. Un Pendule qui vient de décrire en descendant, un arc quelconque, étant arrivé à ce point, on suppose que dans cet instant il vienne à être raccourci, de quelque maniere que cela se fasse; il est certain qu'il avoit acquis la force de remonter de l'autre côté de l'are de son mouvement à la même hauteur on au même finus verse d'où il étoit descendu. & il est évident que pour être raccourci, il ne doit tien perdre de cette force. Mais parcequ'il of raccourci. son mouvement se fera dans un plus petit cercle, puisque la longueur du Pendule est toliours le rayon du cercle où se fait le monvement, donc le finus verse qui demeure le même sera sinus d'un plus grand angle, ou, ce qui est la même chose, le Pendule sera un plus grand angle avec l'axe de son mouvement, & s'en 6cartera davantage que s'il n'eût pas été raccourci. Quand il sera revenu pour la seconde fois à son point de repos, qu'on le raccourcisse encote, il a encore la force de remonter à la même hanteur que la premiere fois, il y remontera. HIST. 1707. mais

male en s'écutant encore davantage de l'ansi de fine mouvement. On voit que cet écart s'augmentera toujours, tant que l'on consinuera et accourcir le Pendule, et que la hauteur à laquelle il remontera dans toutes ses vibrations son révolutions sera toujours celle qui aura été déterminée par le premier aré qu'il aura décrite en descendant.

Lorfque la longueur du Pendule en dimirment todjours vienden à être égale à cette hauteur ou à ce finus verse constant, le Pendule décrina en remontant un quart de cercle entier. & fera un angle droit avec l'axe de son monvement, ou, re qui est la même chose, remontera à la hauteur de son point de suspension. Si sa longueur devient encore plus peute, il décrira plus d'un quart de cercle, fera un angle obtus avec l'axe. semonters plus hant que le point de suspension. se enfin quand se longueur ne sem précisément ame la moitié du finus verse confiant, il décrire une demi-circonference, & s'élevera jusque'à Pare au desfins du point de suspension. Delà il tombera perpendiculairement le long de l'axe. de fans diferère ancun arc.

Si de ce point de l'are jusqu'où le Pensule p'étoit alors élevé, on tire une lignedroite à l'experiment du premier arc circulaire d'où il est tombé, il est ciuir qu'à l'exception des deux points suprêmes de, ceste ligne, il n'y en aura aucum sui il se trouve à la fin des vibrations qu'il sera se ne conscrissant toûjours, car ceste ligne, puisqu'elle est droite, suit dans toute son étendue le même angle avec l'axe, et le Pendule en contraine en fait toûjours un plus grand. Tons les points où il se trouvera à la fin de ses vibrations, seront done une Course, puisqu'elle au-

ra deux points communs avec la ligne droite supposse, et ne se confondra pas avec elle. On de mande quelle est cette Courbe, en supposant le raccourcissement successif du Pendule tosseurs

égal & uniforme.

Mr. Carré trouve par une voie fort simple; que c'est une Parabole, dont le parametre est double du finus verse constant. Son sommet est le point où le Pendule s'éleve lorsqu'il s'éleve juiqu'à l'ane, car les Ordonnées de la Court be sont des perpendiculaires à l'axe da mouvement, tirées de l'extrémité de l'arc où le Pentduie s'estélevé, & alors puisqu'il s'estélevé juf qu'à l'axe en décrivant une demi-circonference: l'Ordonnée est multe: De plus, quand le Pendule s'éleve jusqu'à l'axe, sa longueur, ou, ce qui est alors la même chose, la distance du sommet au point de suspension, est la moitié du sinus verse constant, & par consequent le quatt du parametre de la Parabole; donc le poine de list penfron 'est le foyer, puispa'en toute Parabole la distance du sommer au foyer est-le quart de parametre. Ainsf en imaginant que du fover de la Parabole pris pour centre foient décrits fur differens rayons une infinité d'ares circulaires. terminez à la circonference de la Parabole, ces arcs feront ceux que parcourra le Pendule totte jours raecourci, il les parcourratous, seion M. Carré, avec la même vîtesse, & il est vrai que le finus verse, ou la hauteur dont la racine quara rée exprime la vîtesse acquise, est todjours la même, de de plus M. Garre trouve qu'il les parcourra entemps éganx, parceque dans ila char-teaccelerée des corps les temps font comme les viteffes:

Si donc ane infinité de écreles concentriquer

76 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

étant donnez, on demandoit la Courbe qui les coupat de maniere que les arcs qu'elle, détermineroit fussent parcourus par un Pendule en temps égaux, ou avec la même vîtesse, cette Courbe seroit une Parabole qui auroit pour foyer le centre commun de tous ces cercles; & si de plus la vîtesse que devroit avoir le Pendule étoit déterminée, il faudroit que le parametre de la Parabole fût double de la hauteur d'où le Pendule devroit tomber pour acquerir cette vîtesse. sont-là de nouvelles proprietez de la Parabole par rapport aux Pendules, quoique d'un côté cette Courbe soit si connue & si maniée, & que de l'autre les plus habiles Geometres depuis Galilée aient eu pour la Theorie des Pendules une curiosité particuliere. Mais il n'est pas aisé que la plus longue suite des plus profondes recherches épuile rien parfaitement.

En confidérant le raccourcissement successif du Pendule, nous ne l'avons point poussé plus loin que la moitié du sinus verse constant, & c'est alors que le Pendule atteint jusqu'au sommet de la Parabole; mais il est indubitable qu'il pourroit être encore plus court à l'infini, & quels effets en devroient arriver? Nous ne les avons pas examinez jusqu'ici, afin de démêler dayantage

les idées.

On voit alors en jettant les yeux sur l'équation qui exprime la Parabole, que ses Ordonnées deviennent imaginaires, & par conséquent le Pendule ne peut plus aller jusqu'à cette Courbe, ce qui est naturel, puisqu'il a parcouru tous ses points jusqu'à son sommet, le dernier de tous, mais ce n'est pas à dire qu'il n'ait plus aucun mouvement. Il s'éleve tossjours jusqu'à un point de l'axe, mais plus bas que le sommet de la Pa-

tabole, car quoiqu'il ait une force suffisante pour s'élever jusque-là, son peu de songueur ne le lui permet plus, & moins il a de longueur; plus le point où il s'éleve est bas par rapport à celui où il tend à s'élever. Il a donc une tendance à s'élever qui n'est pas entierement remplie ni satisfaite, & comme, lorsqu'elle l'étoit entierement, il s'élevoit jusqu'au sommet de la Parabole en décrivant une demi-circonference. il doit lorsqu'il ne s'éleve pas tant décrire plus d'une demi-circonférence, pour employer ce qui lui reste encore de sorce. On trouve qu'il décrit une circonference entiere autour de son point de suspension lorsque sa longueur est au finus verse constant comme 2 à 3. Cette détermination dépend de la Theorie des forces centrituges, car c'en est une veritable que la force avec laquelle le Corps tend à s'élever plus haut qu'il ne peut, & tire le fil qui le tient suspendu, mais nous n'entrerons pas presentement dans cette confideration. Si le sinus verse constant étant toûjours 5, la longueur du fil est entre 2 & 21, le corps ne décrira pas une circonference entiere, mais fera quelques vibrations au-defsus du point de suspension, plus ou moins grandes selon qu'il sera plus ou moins court dans les limites marquées. Si sa longueur est au-dessous de 2, il décrira une virconference & fera de plus quelques vibrations au-dessous du point de sufpension, & pourra même recommencer plusieurs fois la même circonference.

Jusqu'ici nous n'avons supposé le Pendule que faisant ses vibrations laterales, & dans un même plan, cé qui est la consideration la plus ordinaire, mais si l'on supposoit qu'il les fit de maniere à décrire la surface d'un Cone droit, 78 HISTOIRE DE L'AKADEMIE ROYALE

& qu'on le concût tofijours raccourci comme You a fait, il faut voir quels changemens s'en-Inivroient. Il est facile de les déserminer. L'are du mouvement du corps, est le même que celui du Cone droit, & la distance où il en est dans sa premiere révolution & avant que d'être accourci, donne la même hauteur à laquelle il est élevé, ou le même finus verse que s'il faisoit les vibrations laterales. Ce finns est encore conftant. Au lien que le Pendule faisant ses wibrasions laterales décrivoit parson raccourcissoment des arcs de cerçles de differens rayons, il décrit Phaintenant des circonferences entieres, dont les rayons sont les differentes diffances de l'extrémité du Pendule à l'axe; au lieu qu'il se trouvoit fuccessivement dans tous les points d'une Parabole, il se trouvera dans tous ceux d'un Solide ou Conoïde parabolique, & comme il parcouroit en temps égaux tous les arcs circulaires terminez à la Parabole, il parcourra de même en temps égaux toutes les circonferences qui composent la surface du Conoide. Dans le cas où il s'élevoit à la hauteur de son point de suspension. & faifoit un angle droit avec l'are, il s'élevera encore à cette hauteur, & fera cemême angle, mais il décrira autour de son point de suspension un cercle horizontal: & dans le cas où il s'élevoit au sommet de la Parabole, il s'élevera au sommet du Conoïde parabolique, & décrira autour de ce point un cercle infiniment petit, qui répondra à l'Ordonnée nulle de Parabole. S'il manque encore quelque chose à cette comparaison, il est trop aisé de le suppléer.

SUR LES ROULETTES.

ORSQUE M. Nicole apporta à l'Academie son Problème général sur les Roulertes, dont nous avons parlé dans l'Hist. de 1706 t, il étoit étranger, mais depuis étant devenu membre de la Compagnie, il lui a fait revoir ce même Problème, & elle se donne maintenant

comme une choie qui lui appartient.

L'exemple de cette Theorie suffiroit seul pour prouver que quand on veut saisir ce qu'il ya de plus général dans une recherche geometrique, il faut employer non-seulement l'Hypothèse, mais encore le Calcul des infiniment petits.On employe cette Hypothese, quand on considere les Courbes, comme formées d'une infinité de lignes droites infiniment petites, aufquelles répondent dans les Abscisses & dans les Ordonnées des differences de même nature, & l'on employe le Calcul .. lorsqu'on donne des noms & des expressions à ces droites infiniment petites, & qu'on les fait entrer dans les operations algebriques, Les Anciens ont connu l'hypothèse des infiniment petits, car ils ne sont autre chose que ces grandeurs moindres qu'aucune grandeur donnée on finie, dont ils se sont servis quelquesois, mais ni ils n'ont poussé cette hypothèse jusqu'aux differens Ordres ou Genres d'Infiniment petits, ni ils n'en ont connu le Calcul, ce qui les a extrêmement bornez.

Lorsqu'on veut s'élever à une Theorie générale, par exemple, à celle des Roulettes, & D. 4

^{*} V. les M. p. 103. + p. 117. 118.

80 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

trouver, comme M. Nicole, une Equations telle, que de ces trois Courbes, la Génératrice la Base, la Roulette, deux quelconques étarat données, on trouve aussi-tôt la troisième, & cela, soit que le point décrivant se prenne sur la circonference de la Génératrice, ou seulement fur son plan, qui est infini, il est visible qu'il faut trouver quelque chose de commun à toutes les Courbes possibles. Or elles n'ont rien de commun ou d'égal, da moins généralement parlant, que par leurs Infiniment petits. Si on fait rouler un arc fini de Cercle sur une ligne droite, on peut découvrir par les proprietez de l'une & de l'autre ligne, & par le mouvemerse ou'on donne à la Génératrice, quelle Rouleste doit en résulter ; mais si tout le reste deme urant le même, on suppose que la Génératrice qui étoit un arc de Cercle, soit un arc de Parabole, ces deux arcs n'ayant rien de commun, il faudra faire une seconde recherche toute differente de la premiere, & l'une ne servira de rien pour l'autre. Si l'on avoit seulement consideré une portion infiniment petite d'un arc de cercle, appliquée pendant un mouvement d'un instant sur une portion infiniment petite de la Base, cette portion infiniment petite de Cercle pouvant être également portion de toute autre Courbe, tous les rapports qui autoient pû naî-tre de cette consideration auroient également appartenu à toutes les Courbes imaginables, & cela comme on voit, en vertu de l'hypothêse de l'Infiniment petit.

Mais pour arriver au général, ce ne seroit pas assez d'avoir pris cette hypothèse, il faudroit encore en employer le calcul. Toutes les Courbes possibles se divisent en deux especes en Geometriques, & en Mechaniques, &, comme nous l'avons dit dans l'Hist. de 1704*, ces deux especes ne peuvent être exprimées d'une manière qui leur soit commune, si elles ne le sont par leurs infiniment petits. Il est donc necessaire de faire entrer les Insiniment petits en toute Equation qui doit comprendre toutes les Courbes

poffibles.

La Theorie de M. Nisole pour les Roulettes, établie sur de pareils fondemens, est si générale, qu'à mesure que l'on y fait des restrictions, elle produit encore des formules infiniment générales, quoiqu'elles le soient moins. Par exemple, elle-contient une distance indéterminée du point décrivant au point de la Génératrice par où commence le roulement, & par conséquent si l'on égale cette distance à Zero, le point décrivant est sur la circonference de la Génératrice, & la formule donne toutes les Roulettes infinies qui dans cette supposition naissent de Génératrices quelconques roulant sur des Bales quelconques. Dans cette formule ainfi reftrainte, on peut encore faire plusieurs restrictions, qui ne l'empêcheront pas d'être infinie. On peut supposer que la Base soit un Cercle, & l'on a une infinité d'especes differentes de Roulettes qui peuvent naître sur des Bases circulaires. Si de plus, la Génératrice est un Cercle, on a toutes les Épicycloides. Si le Cercle, qui est la Base, est infini, il vient enfin la Cycloïde ordinaire, qui après avoir été long-temps seule, & par elle-même l'objet de l'attention des plus grands Geometres, & maintenant abîmée dans la Theorie universelle.

Nous avons déja dit dans l'Hist. de 1 706 que D s

^{*} p. 142. & 143.

L Histoire de l'Academie Royale

la plus curieuse découverte de M. Nivole sur cette-matiere, est qu'une Courbe geometrique poulant sur elle-même produit une Roulette qui est aussi geometrique, en quelque endroit que loit pris le point décrivant, & que puisque ce point peut être pris en une infinité d'endroits sur le plan de la Génératrice, il n'y a point de Courbe geometrique, qui n'en puisse produire une infinité d'autres. Cette Proposition d'une fivaste étendue vient s'offrir d'elle-même par la Mesthode de M. Nicole. Car la diffance du point décrivant à la Génératrice demeurant indéterminée, & sentement la Génératrice & la Base étant supposées la même Courbe, dont l'Equation ne renferme point d'Infiniment petit, on voit auffi-tot que la Roulette générale, qui en résulte, n'en renserme point non-plus, & par confequent est geometrique. Ainsi quand un Cercle roule for un Cercle égal, toutes les Epicycloides qui en maissent sont geometriques, soit qu'esses soient simples, allongées, ou accourcies , c'est-à-dire, soit que le point décrivant soit pris sur la circonference du Cercle générateur, où au dedans, ou au dehors. Ce n'est pas cependant que l'égalité de la Génératrice & de la Base soit une condition necessaire en fait de Cercles, il suffit que leurs rayons ayent un rapport de nombre à nombre. Delà vient que la Cycloide, ou fimple, ou allongée, ou accour-cie, est mechanique; elle a pour Génératrice, & pour Base, deux Cercles, t'un fini, l'autre infini, dont par consequent le rapport n'est pas exprimable en nombres.

SUR DES QUADRATURES

DE SUPERFICIES CYLINDRIQUES,

QUI ONT DES BASES CONIQUES.

*QUAND on compoît une proprieté dans une Courbe, s'il y a quelque autre Courbe analogue & de même espece, la même proprieté s'y doit trouver avec certaines modifications, & elle sett d'indice aux Geometres, qu'il y a là quelque découverte à faire, à peu près comme les vapeurs du matin, & quelques autres marques sont reconnoître aux Fonteniers les sources cachées.

La superficie d'un Cylindre peut être conçse comme, formée d'une infinité de lignes droites égales, paralleles, & infiniment proches, élevées perpendiculairement sur le plan d'un Cercle, & dont chacune part d'un point de sa circonference. Si l'on conçoit tous les Sinus d'un quart de Cercle élevez chacun perpendiculairement sur le point de la circonference qui lui répond, ils formeront une superficie cylindrique, mais décroissante, si on la prend depuis le plus grand Sinus qui est le Rayon, jusqu'au plus petit qui est Zero. M. Pascal, l'un des premiers Geometres de son Siecle, a démontré que cette inperficie cylindrique étoit égale au quarré du Rayon.

Tous ces sians ne sont que des lignes qui remplissent & qui forment l'aire d'un quart de D 6

V. les M. p. 426.

\$4 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

Cercle, & l'on pourroit d'abord être surprisque ces mêmes lignes qui ne forment que cet espace non quarrable, lorsqu'elles sont toutes arrangées & disposées sur le rayon, viennent à former un espace & plus grand & quarrable, sans augmenter ni en nombre ni en grandeur., lorsqu'elles sont disposées sur la circonference du quart de Cercle. Muis il est assé de concevoir d'où vient ce changement, & principalement selon le Système des infiniment petits. Le rayon du Cercle étant conçû comme divisé en parties infiniment petites & égales, les sinus, lorsqu'ils font arrangez fur ce rayon, forment chacun avec la partie du rayon infiniment petite qui lui répond, & à laquelle il est perpendiculaire, un rectangle ou espace infiniment petit, & la somme infinie de tous ces espaces est l'aire du quart de cercle. Si ces memes Sinus font disposez for la circonference du quart de cercle, il fautila concevoir divifée en un nombre de parties infiniment petites égal au nombre des parties du rayon, & chaque Sinus multiplié par chacune de ces parties fait un rectangle ou espace infruiment petit, qui cst l'élement de la superficie cylindrique. Mais les parties infiniment petites de la circonference du quart de cercle étant en même nombre que celles du ravon, doivent necessairement être plus grandes, & delà vient que la superficie cylindrique est plus grande que l'aire du quart de cercle, & puisque ces deux espaces sont differens, l'un peut être quarrable fans que l'autre le soit. La difference de longueur, inconnue jusqu'à présent, qui est entre le rayon & la circonference du quart de cercle, produit la difference, pareillement incon-nue, qui est entre l'aire du quart de cercle,

DES SCIENCES. 1707. 85 à la superficie cylindrique égale au quarré du ravon.

M. de la Hire a voulu voir si d'autres Lignes prifes dans quelque autre Section Conique, comme les Sinus le sont dans le Cercle, & élevées de même selon leur ordre naturel sur la circonference de cette Section, n'auroient pas aussi la proprieté de composer une superficie quarrable. Il nomme toujours cette superficie cylindrique. quoique la base n'en soit pas circulaire. Il a tronvé par des voyes fort faciles que cette proprieté du Cercle convient à toutes les Sections Coniques. Par exemple, dans la Parabo-le la Directrice étant tirée, c'est-à-dire une ligne perpendiculaire à l'Axe. & aussi éloignée du sommet que le sommet l'est du foyer, étant ensuite élevées perpendiculairement sur, la circonference de la Parabole aux points qui leur répondent, elles font une superficie cylindrique égale à un certain espace contru dans la Parabole.

Toutes les quatre Sections Coniques se transforment aisément les unes dans les autres, parceque ce n'est proprement qu'une même Courbe differemment modifiée. On peut, par exemple, les rappeller toutes à une même idée génerale, en n'y confiderant que les deux fovers. Ou ces foyers sont renfermez sous la même circonference, ou ils ne le sont pas. S'ils sont sous la même circonference, ou ils sont à une distance fisie l'un de l'autre, & c'est une Ellipse, ou l'un est à une distance infinie de l'autre, & c'est une Parabole, ou ils sont infiniment proches à confondus en un & c'est un Cercle. S'ils ne sont pas renfermez tous deux sous la même circonference, c'est une Hyperbole, ou pour parler plus

86 Histoire de l'Academie Royale

plus précisément, les deux Hyperboles opposées. Il est donc souvent facile de trouver par le moven d'une de ces Courbes ce qui doit lairépondre dans l'autre. Si l'on veut-, par exemple. trouver une ligne qui soit à l'Ellipse ce qu'est la Directrice à la Parabole, on jegera que puisque la Parabole a un de ses foyers infiniment éloigné de l'autre, & que sa Directrice qui se rapporte aux foyers est une ligne droite ou une circonference d'un Cercle infini, la Directrice de l'Ellipse doit être un Cercle fini, concentrique à l'Etlipse, & aussi éloigné du point qu'on prend pour sommet, que ce sommet l'est du foyer le plus proche. En effet, c'est par ce Cercle que M. de la Hire détermine dans l'Ellipse les lignes qui forment la superficie cylindrique qu'il cherche, de même qu'il avoit déterminé par la Directrice de la Parabole les lignes qui y font le même office. De l'Ellipse à l'Hyperbole , le passage est aisé.

Tout l'art de cette recherche confife en général à trouver dans chaque Courbe une fuite infinie de lignes droites, telles que chacune d'elles multipliée par l'arc infiniment petit de la Courbe correspondant; fasse un rechangle égal à l'Element de quelque espace connu dans la Courbe. Par la M. de la Hire a beaucoup étendu ce qui, selon la vile de M. Pascal, n'appartenoit qu'au Cercse. Les veritez que l'on découvre les premieres ne sont jamais que de petits ruisseaux qui ont des sources éloignées & fécondes, que l'on tronve en remontant toll-

jours.

SUR UN PROBLEME

DE TRIGONOMETRIE

SPHERIQUE.

LA Trigonometrie Spherique est sort disserente de la Rectiligne. Par exemple, au lieur qu'un Triangle rectiligne ne peut avoir plus d'un angle droit, un Triangle spherique en peut avoir deux, & même trois. C'est sinsi que le Triangle spherique formé par l'Equateur, le Meridien, & l'Horison a deux angles droits dans la Sphere oblique, & trois dans la droite. La Trigonometrie spherique est plus compliquée que la rectiligne, & ses operations sont plus penibles, & c'est rendre un service aux Geometres que de ramener, autant qu'il est possible, la moins simple, à celle qui l'est davantage.

M. Ozanam l'a fait par la résolution de ce Problème, Trouver par les Tables des Sinus la Declinaison d'un point donné de l'Ecliptique saus aucune commoissance de la Trigonometrie spherique, b' par une seule Analogie. Il est visible qu'un point de l'Ecliptique étant donné, sa distance au plus proche Equinorie, qui est un arc de l'Ecliptique est donnée, on sait d'ailleuse que l'angle de l'Ecliptique est donnée, on sait d'ailleuse que l'angle de l'Ecliptique est de l'Equateur est de 23 degrez 4, se la Declinaisson que l'on cherche, qui est un arc d'un Cercle perpendiculaire à l'Equateur, est le côté opposé à cet angle. Voila donc un triangle spherique qui a un angle droit dont l'hypo-

88 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

l'hypotenuse est l'arc de l'Ecliptique déterminé & connu, & un angle aigu de 23 degrez ½. Par-là M. Ozanam détermine en ne se servant que de lignes droites, que comme le sinus total, qui est la premiere mesure de toute Trigonometrie rectiligne, est au sinus de l'arc de l'Ecliptique, ainsi le sinus de l'angle de 23½, est au sinus d'un arc qui sera la Declinaison cherchée. Une seule proportion fondée sur une Trigonometrie, qui n'est que rectiligne, résout donc ce Problème de Trigonometrie spherique.

De cette même résolution, M. Ozanam tire encore, & avec facilité, cette proposition fondamentale de la Trigonometrie spherique, que dans tout triangle spherique les sinus des angles sont proportionels aux sinus de leurs Bases, au lieu que dans un triangle rectiligne ce sont les Bases mêmes qui sont proportionnelles aux sinus de leurs angles; mais c'est que dans un triangle spherique ces Bases, ou les Côtez sont

des arcs de Cercles.

Ous renvoyons aux Memoires

* Les Regles de M. Rolle pour trouver les
Rayons des Dévelopées.

C Ette année parut un Ouvrage posthume de M. le Marquis de l'Hôpital, qui avoit déja été promis dans l'Hist. de 1704 †, intitulé Traité Analytique des Sections Coniques, & de leur usage pour la résolution des équations dans les

^{*} V. les M. p. 476. † p. 165 & 166.

les Problèmes tant déterminez qu'indéterminez. Comme le dessein de cet Odvrage est absolument le même que celui d'un Livre de M. Gaissale, dom nous avons parlé dans l'Hist de 1705*, nous supposerons ici toutes les idées, ce tous les principes que nous expliquames alors.

Le Livre de M. le Marquis de l'Hôpital commence par un Traité des Sections Coniques, d'abord prises separément, ensuite comparces entre elles, de quoique par rapport à l'objet qu'il se propose, ce sût affez de les comsiderer dans le plan, il les considere aussi dans le solide, c'est-à-dire dans le Cone où elles sont nées. Cette maniere, si naturelle & si simple en apparence, de rechercher leurs proprietez dans leur premiere formation, est cependant la plus difficile & la plus compliquée, mais elle l'est devenue infiniment moins, depuis que M. de l'Hôpital a trouvé, selon sa coutume une route nouvelle dans cette Theorie. La matiere des Sections Coniques, toute usée qu'elle est, n'a pas laissé de se trouver encore susceptible entre les mains de certains tours originaux, qui n'ap-partiennent qu'à un grand Maître; car sa mort nous donne une entiere liberté de parler de lui-Entre ces tours finguliers, & en quelque sorte hardis, on peut remarquer celui qu'il prend pour faire passer une Section Conique par & points donnez.

La nature des Sections Coniques, & sur tout la maniere de les décrire avec le moins de choses données qu'il soit possible, étant établie, on a en général tout ce qui est necessaire pour la construction des Equations indéterminées du 2d

P. 124. & luiv.

HISTORE DE L'ACADEMIE ROYALE

degré, de détoutes ses Equations déterminées jusqu'au 4mp degré inclusivement. Mais il refte de savoir en partiouller appliquer telle Equation à telle Section. M. de l'Hôpisal a executé cont ce que M. Guisnes avoit promis pour tri, siente que nous l'avons dit dans l'Hist de 1705 . Il a pris les Equations les plus composées qui pusfent se rapporter aux trois sections Conseques, ou pluste aux quatre, car le Cercle peut pusser pour une espece d'Ellipse; & il a donné les caracteres infailibles sufquels on recomment on'une telle Equation se rapporte à une telle Bedrion. Quelques-uns de ces caracteres font fort different de ceux qui servient reconnectre ou les Equations simples que M. Guistée a confiderées seules, & ausquelles il a réduit les autres, on quelquefois sentement les Equations composees. Il est vrai que M. de l'Hôpisal n'a démontré en riqueur & apriori ; 'ni que les Equations composées qu'il donne soient les plus composées qu'il se puisse, ni que les ca-racteres qu'il assigne naisseut necessairement de la nature des Sections; il a voulu apparemment épargner à ses Lecteurs une disension trop étendue, & trop épineuse; mais outre qu'on apperçoit déja suffisamment quelques-uns de les principes, ceux qui voudront s'en assurer pleinement retrouveront sans doute les mêmes sources où il a puisé.

Quand on a donc une Equation indéterminée du 2^d degré, il faut d'abord-reconnoître à quelle Section elle appartient, ensuite la comparer à l'Equation générale de M. de l'Hépical, selon la maniere qu'il enseigne, & l'on décrit infailliblement & sans peine la Courbe ou la

portion

portion de l'Equation proposée. C'est-là une estion de l'Equation proposée. C'est-là une espece de favour qu'il fait à tous les Geometres, à qui il sauve entierement sur ce point le travail de l'invention & de la recherche, &

qui n'om plus qu'à operer.

Mais il y a eu un autre point préliminaire. furquoi on ne lour peut rien sauver, c'est de trouver par les conditions du Problème propose l'Equation que l'on construira ensuite. Arrià la plus fimple, exprimer de la maniere la plus maturelle les conditions du Problème, de les remplir, pour sinsi dire, à moins de frais. c'est un par effet du gonie & de l'industrie particuliere du Geometre. Les Regles ne vont point pulque là , de tout ce qu'a pû faire M. de l'His puel a été d'en donner dans son Livre un grand nombre d'exemples, que personne n'étoit plus capable de donner. It les a choisis entre les Probicases on les plus difficiles, ou les plus utiles, on les plus famoux, & par tout il y a fait briller l'Art qui uni étoir particulier. & a communiqué les secrets autant qu'il le pouvoit.

La methode de confiruire une Equation déterminée, est de la changer en deux indéterminées chacune d'un degré inferieur, & telles que les interfections de leurs Lieux ou des Courbes aufquelles elles fe rapportent donneur les Racines de l'Equation déterminée. Il faut que les deux détérminées puissent toûjours rendre la déterminée, quand on fera évanouïr une des inconnues, & de plus que les deux indéterminées soient les plus simples, ou se rapportent à des Courbes les plus simples qu'il

foit possible.

Pour

Pour construire une Equation déterminée du 3 me ou du 4me degré, les deux Equations indéterminées ou les deux Lieux les plus simples que l'on puisse employer sont tous deux du 2d degré. Pour une Equation déterminée du 5me & 6me degré, ces Lieux sont l'un du 2d, l'autre du 3me. Pour le 7me, 8me, & 9me degré, ils sont tous deux du 3me. Pour le 10me, 11me, & 12me degré, ils sont l'un du que, l'autre du 4me degré. Pour le 13me, 14me, 15me, & 16me degré, ils sont tous deux du 4me. Pour le 17me, 18me, 10me, & 20me, ils font l'un du 4me, l'autre du sme. Pour le 21me, 22ms, 23me, 24me, & 25me, ils sont tous deux du me. &c. Tout cela n'est prouvé que par induction, mais comme il scroit & curieux & utile d'avoir une Regle par laquelle on trouvât d'abord le degré des deux Lieux les plus simples qui puissent construire une Equation déterminée quelconque, M. de l'Hôpital a fait cette observation sur la progreffion des Nombres que nous venons de marquer. Tonte Equation déterminée dont le degré est un nombre quarré se construit par deux Lieux d'un degré égal à la racine. Depuis ce quarré jusqu'au quarré prochain & superieur. les Equations dont le degré est quelqu'un des nombres moyens se partagent en deux especes par rapport à la construction. Les unes se construisent par deux Lieux, dont l'un est égal à la racine du moindre quarré, l'autre à celle du plus grand, & les autres Equations se construisent par deux Lieux égaux à la racine du plus grand. Les premieres sont celles dont le degré est depuis le moindre quarré jusqu'au nombre égal à ce quarré plus sa racine, les secondes sont celles dont le degré est depuis ce nombre jusqu'au plus

plus grand quarré. On vient d'en voir des Exemples, & delà il est aisé de tirer une Regle de pratique. Comme les intervalles entre les quarrez consecutifs vont tossours en augmentant, il suit que plus le degré des Equations déterminées est élevé, plus il y a un grand nombre d'Equations plus élevées les unes que les autres, qui se construisent par des Lieux du même degré. Ces rapports de certaines suites de Nombres à certaines choses ne sont pas des hazards, & il seroit fort curieux, mais peut-être quelquesois sort difficile, d'en découvrir la premiere & la veritable cause.

En donnant des exemples de constructions de disserens degrez, M. de l'Hôpisal ne manque pas les occasions plus particulieres d'instruire qui peuvent se presenter; tantôt il enseigne à employes de certains tours d'adresse, qui facilitent les operations, tantôt il fait voir en quoi quelques Regles ordinaires ou qui viennent des plus grands Maîtres peuvent être désectueuses, à en général il rassemble tout ce qu'on a sû jusqu'ici sur cette matiere, ou mêlé avec tout ce qu'il avoit pû y découvrir, ou rectisse par ses vûes, mais de tout cela nous ne pouvons entreprendre d'en donner aucune idée; ces sortes de choses sont, pour ainsi dire, trop attachées au lieu qui les contient.

Seulement nous dirons un mot du morceau qui finit tout le Livre, c'est une Methode générale pour la division d'un arc de cercle quelconque en un nombre impair de parties égales, ou, ce qui revient presque au même, pour l'inscription d'un Polygone regulier quelconque dans le cercle. Ces Problèmes produisent necessairement des Equations déterminées d'un degré d'au-

tant plus élevé que l'arc circulaire deil être divilé en un plus grand nombre de parties, ou que

le Polygone a plus de effici.

Nous avons parlé dans PHR. de 1702 * de la Methode que trouva feu MP. Bernoulli, après celles de M. son frere, pour la Section indéfinie des Ares circulaires; elle confistoit en nne Progression des Cordes correspondentes, fort subtilement trouvée, & c'est en esset à des Progreffions ou Series que doivent toujours aboutir les résolutions de ces sortes de Problèmes, grand on veut qu'elles soient générales: M. de l'Habial a trouvé une Progession toute nouvelle, demontrée en toute rigueur, qui marche toffjours d'un pas égal, & ne laisse aucun vuide on'il faille remplir fur la foi des termes connus, comme il arrive quelquefois. Elle lui produit meme, & des Theoremes entierement nouveaux für le Cercle, quoique si manie & deptis si longtemps, & des reflexions fines fur certaines fuites de Nombres, & principalement für les Blombres figurez, ce qui peut être très-utile dans la Theorie des Combinaisons.

Des Progressions ou Series qui sont un peu composées demandent naturellement des Fables qui les représentent, & où l'on ira chercher le terme dont on aura besoin, par exemple, la premiere des 5 Cordes qui couperont en 5 parties égales un arc donné. Mais comme on peut n'avoir pas cette Table toute faite, M. de l'Aspital donne une Equation générale par laquelle on trouvera tout d'un coup le Terme que l'on voudra. It va même jusqu'à donner la construction d'un instrument, qui executera telle division d'arc que l'on voudra en un nombre

impair de parties, & c'est-là tout ce qu'on peut.

punais defirer en cette matiere.

Als Methode de la Section indéfinie d'un are circulaire, dont la Trifection de l'angle, cherchée arties Antiens, n'est que la cas le plus simple, M. de l'Hôpisal joint la Methode de trouver tant de moyennes proportionelles qu'on voudra entre deux grandeurs données, autre Problème, dont le cas le plus simple est la Duplication du Cube, cherchée anssi par les Anciens. Il en donne la résolution geometrique, à en même temps un Instrument qui executera geometriquement tout ce qu'on vondra.

C'eff par-là que finit l'Ouvrage. Il y manque la Theorie des Courbes Mechaniques, que nous avions amnoncée dans l'Hist. de 1704*, elle entoit dans son dessein, mais il ne l'avoit pas encore sute quand il est mort. Ce qu'il n'a put donner au Public est une pertu presune entierque

ment irréparable.

En général le plan de ce Livre est actui de la Geometrie de M. Definites, mais beaucoup plus étendu et plus complet. M. Definites s'étoit contenté d'énoncer simplement ses vôes, à d'une manière si succinéte, qu'il a eu besoin de Commentateurs. M. de l'Hôpical les rend tous inutiles, à il va beaucoup plus loin qu'eux. Il falloit à M. Descartes un tel Interprete, ou plus tou tel successeur de son genie.

P. 165.

ASTRONOMIE.

CONTRACTOR OF STREET, CONTRACTOR OF STREET, CONTRACTOR OF STREET, CONTRACTOR OF STREET, CONTRACTOR OF STREET,

SUR LA SECONDE INEGALITE'

DES SATELLITES DE JUPITER,

T Es observations des Satellites de Jupiter faites par l'Academie depuis l'an 1670 jusqu'en 1675, découvrirent dans leurs mouvemens une inégalité que l'on n'y connoissoit pas encore. On voyoit quelquesois le premier Satellite. par exemple, sortir de l'ombre de Jupiter plus tard qu'il n'auroit du faire selon le calcul des Tables, qui d'ailleurs répondoit assez juste aux observations, & quelquefois en sortoit précisément dans le temps prescrit par le calcul. Cette inégalité n'étoit point assez légére pour être attribuée à de petites erreurs qui se glissent toûiours dans les operations les plus exactes, elle alloit dans son plus grand excès jusqu'à 14'.

M. Caffini, & Mr. Roemer, alors membre de l'Academie, l'ayant examinée de près, trouverent qu'elle se rapportoit aux différentes distances de Jupiter à la Terre, ou, ce qui revient au même, à ses diverses configurations avec le Soleil, qu'immédiatement après une opposition de Jupiter au Soleil, qui est le temps où Jupiter est le plus proche de nous, le premier Satellite sortoit de l'ombre de Jupiter dans le temps

mar-

V. les M. p. 32.

riarqué par les Tables, qu'ensuite il en sortoit toûjours plus tard, jusqu'à ce qu'ensin il en sortit 14' plus tard, proche la conjonction de Jupiter au Soleil, qui est le temps où Jupiter est le plus éloigné de nous, & où il l'est plus que dans l'opposition de toute l'étendue du diametre de l'Orbe annuel décrit par la Terre autour du Soleil. Comme cette inégalité du mouvement du Satellite sembloit dépendre de ce que Jupiter & lui sont vûs de la Terre & non du Soleil, on l'appella seconde inégalité, selon les principes établis dans l'Hist. de 1704 *.

Une conjecture fort ingenieuse sur la cause de cette inégalité se presenta d'abord aux deux Altronomes. Ils conçûrent que le mouvement de la Lumiere n'étoit pas instantanée, comme l'avoient crû jusque-là tous les Philosophes, mais qu'elle employoit quelque temps à se répandre, que cela supposé, si le Satellite sortoit plus tard de l'ombre quand nous étions plus éloignez de lui, ce n'étoit pas qu'il en sortit esfectivement plus tard, mais que sa lumiere avoit été plus de temps à venir jusqu'à nous, parceque, pour ainsi dire, nous avions sui devant

M. Cassini proposa cette pensée dans un Ecrit qu'il publia au mois d'Août 1675, pour annoncer aux Astronomes la seconde inégalité qu'il avoit découverte dans les Satellites de Jupiter. Il leur prédisoit pour les en assure qu'elle seroit cause qu'une Emersion du premier Satellite qui devoit arriver le 16 Novembre suivant, arriveroit 10 plus tard qu'elle n'étoit calculée.

Mais M. Cassini ne demeura pas long contes dans la pensée que la propagation successive and Hist. 1707.

. p. 86.

la Lumière produissit cette seconde inégalité, & au contraire M. Roemer s'attacha à cette hypothèse, & la sostint avec tant de sorce & de subtilité qu'il se la rendit propre, & qu'un grand nombre d'habiles Philosophes l'ont prise de lui.

Elle étoit digne en effet d'inspirer à un Homme d'un grand esprit une espece de passion. Pourquoi la Lumiere pourron-elle traverser un espace en un instant, plutôt qu'un Bloc de marbre? Le mouvement du corps le plus subril ne pent être que plus prompt que celui du corps le plus pesant & le plus massif, mais il ne peut pas plus être instantanée. Un préjugé trop favorable aux Cieux & aux Corps celestes leur a fait donner bien des prérogatives qu'ils commencent à perdre. On les avoit crus incapables d'alteration, on en est presentement desabusé par l'experience, mais si on avoit bien raisonné, c'auroit été de tout temps un grand préjugé contre eux, que les changemens des Corps sublunaires. Les mêmes Loix de la Nature ont cours par tout, & les Cieux ne doivent nullement être privilegiez. Si l'on veut que le monvement de la Lumière ne soit pas un changement réel de lieu, un transport effectif, mais une simple pression de quelque matiere subtile, une ondulation, le Son n'en est qu'une non-plus, & il ne se répand pas en un instant. De plus les 14 Minutes que la Lumiere doit employer à traverser l'Orbe annuel, c'est à dire à parcourir 66 millions de lieues, donnent une facilité agréable à faire des calculs sur ce mouvement, à lui comparer celui du Son, à fonder des speculations élevées & fubtiles, & tout sela persuade en faveur de l'hypothése.

Cependant M. Maraldi la combat presente-

ment,

DES SCIENCES. 1707. 95 ment, & d'une maniere assez forte. Il prouve que tout ne s'y accorde pas, & c'est assez, car une hypothèse est obligée de répondre à tout.

Il cit vrai que d'une opposition de Jupiter à une conjonction, on d'une conjonction à une opposition les Eclipses du premier Satellite vairent felon que le demanderoit le mouvement successif de la Lumière. Il est vrai de plus qu'entre ces deux termes, c'est-à-dire, vers les quadratures de Jupiter avec le Soleil, la variation des Eclipses du Satellite est la moitié de la variation totale, de même que la variation de la distance de Jupiter à la Terre est alors la moitié de la variation totale de cette même distance depuis ane opposition jusqu'à une con-

onction.

Mais il fandroit encore que du Perihelie à l'Aphelie de Jupiter ou réciproquement, il v tut une variation dans les Eclipses du Satellite; car du Perihelie à l'Aphelie de Jupiter la varia-tion de sa distance à l'égard du Soleil, est le quart du diametre de l'Orbe annuel de la Terie, & si la lumiere traverse cet Orbe en 144, ele parcourt le quart de son diametre en 4 à peu près, qui sont une quantité assez sensible pour l'Astronomie d'aujourd'hui. Il s'ensuit donc que fi l'on a plusieurs observations des Eclipses du Satellite pendant l'opposition de Jupiter, mais que dans les unes Jupiter ait été à ion Perihelie, & dans les autres à son Aphelie. elles doivent donner une variation sensible dans les Eclipses du Satellite; mais M. Maraldi, qui a un grand nombre d'observations entré les mains, prouve que cette variation ne s'y rencontre jamais, & que l'on gâteroit les Tables si l'on y vouloit introduire à cet égard la confide-E 2

ration du Perihelie & de l'Aphelie de Jupiter.

Il faudroit de plus dans l'hypothèse du monvement successif de la lumiere, que la seconde inégalité du premier Satellite lui sût commune avec les trois autres; les dissernces de leurs distances à la Terre ne sont rien, ni par rapport à l'énorme distance où ils en sont tous, ni par rapport à la prodigieuse rapidité qu'on est obligé d'attribuer à la lumiere. Mais M. Maraldi fait encore voir que les trois Satellites les plus élevez ont, à la verité, des secondes inégalitez, aussi-bien que le premier, mais sort disserntes, & beaucoup plus grandes, au lieu qu'elles de-

vroient être égales à la fienne.

Il paroit donc qu'il faut renoncer, quoique peut-être avec regret, à l'ingenieuse & séduisante hypothèse de la propagation successive de la lumiere, ou du moins à l'unique preuve certaine que l'on crût en avoir, car une preuve manquée ne rend pas une chose impossible. Il est vrai que si la lumiere traverse 66 millions de lieues sans y employer le moindre temps dont nous puissions nous appercevoir, il y a sujet de craindre qu'elle ne se répande en un instant, il faudroit qu'elle eût une vîtesse au delà de toute vrai-semblance. A quoi tient-il que nous ne tombions dans de grandes erreurs? Si Jupiter n'eût eu qu'un Satellite, & si son excentricité à l'égard du Soleil eût été moindre, & ces deux choses-là étoient fort possibles, nous nous serions tenus fûrs que la lumiere traversoit en 14' l'Orbe annuel de la Terre.

SUR L'ECLIPSE DE LUNE

DU DIX-SEPT AVRIL

L'ECLIPSE de Lune du 17 Avril ne fut observée que fort imparsaitement par les Astronomes de l'Academie; des nuages qui passoient presque à chaque moment devant la Lune leur déroberent un grand nombre de Phases, & leur rendirent douteuses la psûpart de cel-

les qu'ils leur laisserent appercevoir.

Mrs Callini. & Maraldi virent au travers des nuages le bord oriental de la Lune déja un peu éclipsé à 11h 57' du 16 Avril, & Mrs de la Hin observerent pour premiere phase 3 doits 36 schiptez à oh 11 du 17. Ces deux observations s'accordent à donner le commencement de l'Eclipse beaucoup plutôt que oh 5' du 17, temps auquel il avoit été marqué par la Connoissance des Temps. Elle s'est trop écartée du Ciel sur ce point, & l'Academie ne fait point de difficulté de l'avouer. Les calculs, quoique longs & penibles, ont été refaits tout de nouveau par ceux même qui ne les avoient pas faits en premier lieu. & qui n'y avoient nul interêt personnel; on n'a pû y découvrir d'erreur. Il se peut que les irrégularitez de la Lune, qui en a plus qu'aucune autre Planete, ne soient pas encore toutes connues, ou ne le soient pas parfaitement.

C'est dans les observations difficiles que les Astronomes ont lieu de faire paroître plus d'indus-

V. les M. 215. 220. 458. 491. 734.

102 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE dustrie. M. de la Hire avoit deux observations fûres, éloignées l'une de l'autre de 22', & entre ces deux il en avoit 8 de douteuses. Il fit reflexion que cette Eclipse étoit centrale à trèspeu de chose près, c'est-a-dire, que le centre de la Lune passoit par celui de l'ombre, & qu'en vertu de ce passage direct & perpendiculaire, l'ombre devoit marcher d'un pas égal sur le corps de la Lune, & y couvrir ou y laisser découvertes des parties égales en des temps égaux. Comme il avoit 8 observations douteuses entre 2 sûres, il partagea en 10 intervalles de temps éganx les 22 Minutes qui étoient l'intervalle des deux bonnes observations, & par-là il tronva les 10 parties égales correspondantes du diametre de la Lune, où l'ombre devoit s'être trouvée successivement. En comparant à ces phases certaines celles qu'il avoit par ses observations douteuses, ou celles qu'elles lui donnoient, il vit à quoi pouvoit monter l'erreur, & jusqu'où il pouvoit se fier à des operations faites dans cet-te espece de desordre. D'un autre côté Mrs Casfim & Maraldi suppléerent aux observations qui leur manquoient par celles qui leur vinrent de divers endroits. Par exemple, ils avoient observé avec sureté le commencement de l'Emersion, M. le Marquis Salvago leur envoia de Gennes le moment de l'Immersion totale, & par la difserence connue des Meridiens de Paris & de Gennes, ils eurent ce moment pour Paris. Ils eurent donc le temps de la demeure entiere de la Lune dans l'ombre, & ils le trouverent de 1h 47' 50", & se rencontrerent dans la même Minute avec la Connoissance des Temps, qui le donne de 1h 47'8". Son erreur ne confiste donc qu'à avoir retardé l'Eclipse.

Si

DES SCIENCES. 1707. 103

Si l'on se souvient de ce qui a été dit dans l'Hist. de 1704 * sur les différentes refractions de l'Atmosphere, & sur les changemens qu'elles peuvent causer dans l'ombre de la Terre, on ne sera étonné, ni que pendant l'obscurité totale la Lune ait toûjours été fort rouge, ni que vers le centre de l'ombre on y ait vû une espece de Tache plus noire, ni que cette Tache ait paru changer de figure, & de place, ainsi

que l'a observé M. de la Hire.

Lemême P. Boutin Missionnaire Jesuite, qui, comme nous l'avons dit dans l'Hist. de 1706 †, avoit observé au Port de Paix dans l'Isle de S. Domingne l'Eclipse de Lune du 28 Avril 1706. observa celle-ci dans le même lieu. Par son observation de la premiere Eclipse l'Isle de S. Domingue, & par conséquent toute l'Amerique étoit de 6 degrez, c'est-à-dire de 150 lieues à peu près plus occidentale qu'elle ne l'est par les meilleures Cartes que nous ayons eues jusqu'à present : mais par l'observation de la leconde Eclipse, cette grande disserence diminue, & l'Amerique n'est plus que de 2 degrez & demi plus occidentale qu'on ne croioit. Les observations de l'une ni de l'autre Eclipse n'ont pasété faites avec tous les Instrumens necessaires, mais il paroît que ce sont celles de la premiere dont on peut le plus se désier. -

^{* 73 &}amp; fuiv. 1. p. 141. & 142.

SUR LA DERNIERE

CONJONCTION ECLIPTIQUE

DE MERÇURE AVEC LE SOLEIL,

Et en général sur la Planete de Mercure.

*NOus avons dit dans l'Hist de 1706 † que Mercure est assez dissicile à voir, tant parcequ'il est fort petit, que parcequ'il est toûjours fort proche du Solcil, & par-là son mouvement doit être dissicile à déterminer, mais il l'est encore par deux autres raisons. Cette Planete va fort vîte, & son Orbe est fort excentrique au Soleil, ce qui rend son mouvement fort inégal dans de petits intervalles de temps.

Les Conjonctions écliptiques de Mercure avec le Soleil, c'est-à-dire, ceiles où il passe devant le Soleil, & en éclipse une petite partie, doivent donc être fort importantes, puisque de tous les points de son cours ce sont les plus propres à des déterminations exactes & précises. Depuis qu'il y a des Astronomes, on n'a encore que 6 de ces Conjonctions, toutes 6 dans le

Siécle passé.

La plûpart des Tables Astronomiques en promettoient une septième le 5 Mai de cette année, & qui devoit être visible à Paris. Par les Tables Rudolphines, Mercure devoit entrer dans le Soleil à 5^h 15' du matin, & n'en sortir qu'à midi & demi. Par les Tables de M. de la Hire

Mer-

^{*}V. les M. P. 223. 252. 255. & 463. + p. 133. & fuiv.

DES SCIENCES. 1707. 105.

Mercure ne devoit entrer dans le Soleil que vers les 4^h du soir, & par consequent il n'y avoit qu'environ la moitié de son passage qui dût

che visible sur notre Horizon.

D'un autre côté, M. Halley, habite Astronome Anglois, & qui a observé dans l'Isse de Sainte Helene en 1677 la quatriéme conjonction écliptique de Mercure, avoit trouvé par son calcul qu'il ne devoit entrer dans le Soleil qu'à 8h 15' du soir à Paris, & qu'il en devoit sortirà 4h 15' du matin, c'est à dire, que la conjonction dans toute sa durée devoit nous être invisible. Il ne faut point être étonné de voir de grands Astronomes s'accorder si peu sur Mercure, c'est la moins connue de toutes les Planctes.

L'évenement répondit au calcul de M. Halley, du moins en ce qu'il n'y eut point de conjonction, tant que le Soleil fut sur l'Horizon de Paris le 5 Mai, car le temps permit assez d'observer, & l'on ne vit rien. M. Wultzelbaur a écrit depuis à l'Academie qu'il avoit aussi observé le Soleil à Nuremberg tout ce jour-là, & le

our suivant, sans rien appercevoir.

M. de la Hire le fils, étonné de voir manquer les Tables de M. son Pere pour Mercure, quoiqu'elles eussent paru jusque-là si justes *, sit plusieurs observations de Mercure assez proche du Meridien après le 5 Mai, & y trouva les Tables conformes. Il en avoit sait d'autres pareilles avant ce jour-là, ausquelles les Tables se rapportoient aussi fort exactement. Si l'on supposé, comme il y a beaucoup d'apparence, que la conjonction soit arrivée selon le calcul de M. Halley, il y aura environ 4 heures de difference entre ce calcul & celui de M. de la Hire, & pour

* V. l'Hist. de 1706. à l'endroit cité et dessus.

produire ces 4 heures, il ne faut dans l'endroit de son Orbe où Mercure étoit alors, que 6' ou 7' de degré dans sa position de plus ou de moins, ce qui est une quantité peu considerable pour cette Planete. & peut-être une erreur causée par quelque irregularité de son mouvement. Si la Lune même peut avoir des inégalitez que nous ne connoissons pas encore, aintique nous l'avons dit ci-dessus *, à plus forte raison sera-

4-il permis à Mercure d'en avoir.

A cette occasion M. Cassini fit de nouvelles recherches sur Mercure. Il faut d'abord établir son moven mouvement. Pour cela, on ne sauzoit avoir des observations de Mercure dans les mêmes points de son cours, faites dans des temps trop éloignez. Nous en avons dit les raisons dans l'Hist. de 1703 † en parlant du Soleil, & elles s'appliquent à toutes les autres Planetes. Leurs révolutions vrayes ou apparentes sont inégales entre elles, & elles se réduisent à l'égalité avec d'autant moins d'erreur, que l'on en confond ensemble, pour ainsi dire, un plus grand nombre, car on en est plus sur que toutes les irrégularitez possibles, combinées de toutes les manieres, y sont comprises. Mais à l'égard de Mercure les observations les plus anciennes rapportées par Ptolomée sont fort grossieres, & sort incertaines. On connoissoit meme si peu le mouvement de Mercure, aussibien que celui de Venus, que quelques Astronomes ne croyoient pas que ces Planetes eufsent une partie de leurs Orbites entre le Soleil & la Terre, & que Ptolomée, tout habile qu'il étoit, crut du moins qu'elles ne pouvoient pafser directement sous le Soleil, parce qu'en effet OR

on n'en avoit aucune observation. Dans les Siécles qui suivirent celui de Ptolomée, on cultiva peu l'Astronomie; & Mercure sut moins observé qu'aucune autre Planete. On crut l'avoir vû dans le Soleil du temps de Charlemagne, quoique selon les hypothèses de Ptolomée, qui dominoient alors, ce phenomene fût impossible. Averroes'au 12me Siécle sit la même observation. Kepler lui même la fit aussi en 1607,& il en sut si transporté de joye & si glorieux qu'il la chanta en vers Latins. Mais quand quelques années après on eut inventé les Lunettes, quand on eut découvert dans le Soleil des Tachés qui sont quelquesois si grandes qu'on les peut appercevoir à la vûe simple, enfin quand on se fut bien assuré que Mercure vû dans le Soleil,& par conséquent dépouillé d'un certain faux éclat, qui dans l'obscurité nous augmente tous les corps lumineux, seroit si petit qu'on ne pourroit absolument le voir sans Lunette, on reconnut que tout ce qu'on avoit pris jusque-là pour lui n'étoit que quelque grande Tache, & Kepler avous sa méprise en grand homme, & rectifia dans la suite le calcul qui l'avoit frompé, Il le rectifia si bien que ce sut lui qui annonça la conjonction qui devoit arriver le 7 Nov. 1631, la premiere des 6 du Siécle passé, observée par Gassendi, & si sameuse chez les Astronomes. La derniere des 6 arriva le 3 Nov. 1697, & fut observée par les Astronomes de l'Academie. Ce sont donc là les deux les plus éloignées sur lesquelles on puisse fonder la recherche du mouvement moyen de Mercure, & elles ne comprennent qu'un espace de 86 ans. Elles ne sont pas non plus entierement à souhait, en ce qu'elles n'ont pas en leur milieu précisément

au même point du Zodiaque, mais à 3 degrez l'une de l'autre; or il seroit à propos que les deux termes extrêmes, entre lesquels sont renfermées toutes les révolutions d'un Astre, fussent au même point du Zodiaque afin qu'ils renfermassent un certain nombre de révolutions parfaites, mais une différence de 3 degrez est affez legere, & de plus M. Cassini répare ce défaut en comparant des conjonctions moins éloignées, où il se trouve heureusement de trop, ce qu'il y avoit dans celles-ci de trop peu. Ces deux conjonctions extrêmes sont avantageuses en ce qu'elles ont été toutes deux près du même nœud, qui est l'ascendant, & en ce qu'elles comprennent 274 révolutions de Mercure. M. Cassini trouve enfin & par leur moyen & par celles qui sont arrivées entre deux, que le mouvement moyen journalier de cette Planete est de 4° 5'32", comme M. Bonilland l'avoit trouvé. & comme M. de la Hire le donne dans ses Tables. Nous negligeons ici les Tierces & les Quartes, sur lesquelles les Astronomes peuvent disconvenir sans cesser de s'accorder fort exactement.

Les conjonctions de Mercure avec le Soleil ne pouvant arriver que fort piès d'un des nœuds de l'Orbite de Mercure avec l'Ecliptique, puifque le centre du Soleil ne fort point de l'Ecliptique, chaque conjonction est fort propre à la détermination du point du Zodiaque où étoit alors le nœud *, & differentes conjonctious donnent le changement qui est arrivé au lieu du nœud, ou le mouvement qu'il a fait pendant un certain temps, car on sait que les nœuds de toutes les Planetes sont mobiles. M. Cassini trous-

^{*} V. l'Hiff. de 1706. |p. 119. & 120.

DES SEIENCES. 1707. 109 trouve le mouvement de ceux de Mercure est de l'26, en un an. M. de la Hire dans ses Tables lui donne une seconde de moins.

Quoique les conjonctions de Mercure ne soient pas sort savorables pour déterminer l'inclination de son Orbe sur l'Ecliptique, car, selou ce qui a été dit à l'endroit ci-dessus cité de l'Hist. de 1706, elles arrivent dans des points trop éloignez de la plus grande latitude qui donne cette inclination, M. Cassini n'a pas laissé de s'en servir à cet usage. Par son calcul l'inclination de l'Orbite de Mercure est de 60 54, par

ceiles de.M. de la Hire 6º 52'.

Mercure ainfi que toutes les autres Planetes a son Orbe excentrique au Soleil. On observe que dans une révolution sa plus grande digression à l'égard du Soleil est plus ou moins grande que celle d'une autre révolution, & il est évident que deux plus grandes digressions les plus inégales que l'on ait observées donnent la plus grande variation de la distance de Mercure au Soleil, ou son excentricité. Elle est plus grande à proportion de l'Orbe, que celle d'aucune autre Planete. Il n'est pas si difficile de la déterminer pour Mercure, que de distribuer dans toutes les parties de son Orbe l'Equation qu'elle produit. Nous supposons toutes ces idées connues par l'Hist. de 1704*. La raison de cette difficulté, selon M. Cassini, est que pour savoir quel est le mouvement vrai qui répond à un certain arc de l'Orbe d'une Planete, il fant savoir précisément & fûrement la grandeur de cet arc; or quand Mercure est vers ses plus grandes digressions, les arcs qu'on lui voit parcourir sont vus de la Terre si obliquement, E 7 qu'il

* p. 80, & fuiv.

qu'il est aisé de se tromper sur leur grandeur, de quand il est dans ses conjonctions, les arcs qu'il parcourt sont à la verité, vis directement, mais le mouvement qui leur répond ne tirepas à conséquence pour le reste de l'Orbe, à cause de la grande excentricité.

M. Cassini ayant établi les principes du calcul de Mercure, conclut que la conjonction a du arriver la nuit entre le 5 & le 6 Mai, & que comme Mercure a passé fort près du centre du Soleii, ce qui augmente la durée de la conjonction, elle a pû égaler à peu près celle de la nuit

qui étoit de 8 heures pour notre climat.

Si Mercure étoit vû du Soleil . & qu'on supposât son mouvement vrai égal au moyen, tel qu'on l'a établi, il ne seroit pas 8 heures, mais seulement 2 à parcourir un demi degré, c'est-àdire, un espace égal au diametre apparent du Soleil. Mercure employe 8 heures à parcourir ce même espace, parcequ'il est vu de la Terre, dont le mouvement se compliquent avec le fien en change beaucoup l'apparence. C'est la même chose pour toutes les Planetes, tant superieures qu'inferieures. L'apparence de leur mouvement est changée à tel point par celui de la Terre, que quelquefois elles paroissent n'ayoir aucun mouvement, & c'est alors qu'on les appelle Stationnaires. Par-là on peut aisément comprendre que leur mouvement apparent soit extrêmement rallenti. Mercure dans ses conionctions inferieures avec le Soleil, telle qu'étoit celle dont il a été question ici, est toujours entre deux Stations, c'est-à-dire entre deux points de son cours où il paroît n'avoir aucun mouvement.

SUR LES REFRACTIONS.

*MONSIEUR Cossini a continué de traiter avec le P. Loval la matiere des Refractions, qu'ils avoient commencée l'année précedente, ainsi que l'a dit l'Hist. de 1706, †

Nous y avons remarqué que de ce que l'arc de la circonference de la Terre, compris depuis l'Observatoire du P. Laval, jusqu'au point de la Mer le plus éloigné qu'il pût appercevoir, varioit en apparence selon ses observations entre 13'\frac{1}{2}, & 15, M. Cassini avoit conclu que cet Observatoire étoit élevé sur la surface de la Mer de 175 pieds. Maintenant le P. Laval a mesuré actuellement cette hauteur, & il ne l'atrouvée que de 144 pieds. Il y a plus. Par les dernieres observations du P. Laval, son horizon varie entre 11'46", & 14'30".

La connoissance assez exacte que l'on a du rayon de la Terre, & la hauteur de l'Observatoire du P. Laval actuellement mesurée, donnent sûrement l'arc de la circonference qui doit être apperçu de cette hauteur. M. Cassini le trouve de 13'14". Les refractions élevent & par consequent rapprochent de la ligne horizontale qui passe par nôtre œil l'extrémité de cet arc, & en sont paroîtrs l'inclinaison moindre, ainsi toutes les variations qu'il a audessous de 13'14" doivent être attribuées aux refractions, mais celles qu'il a au-dessus ne leur appartiennent point, cas il seroit contre leur nature d'abaisser l'extrémité de l'horizon. Voici quelle est, selon M. Cassini de le l'horizon.

* V. les M. p. 249. † p. 127. &cluiv.

fini, la cause de cette seconde espece de variations. Quand on pointe la Lunette à l'extrémité de l'horizon de la Mer, on veut attraper l'endroit où la Mer parost se joindre au Ciel. Or il y a des temps où une lisiere de la Mer d'une certaine étendue sait la sonction de Miroir, & renvoye à nôtre œil l'image du Ciel, de sorte qu'on croit voir le bord inserieur du Ciel où is n'est pas, & que l'on pointe plus bas-

qu'il ne faudroit.

M. Cassini dit que d'une hauteur 10 fois plus grande que l'Observatoire du P. Laval, il a observé plusieurs fois que l'arc terminé à l'horizon de la Mer étoit de 42' sans aucune variation sensible, d'où il conclut que les variations sont plus grandes dans les petites hauteurs. & peut-être ne subsistent plus dans les grandes. Cela semble contraire à ce qui a été dit dans l'Hist. de 1706 à l'endroit cité ci-dessus, que la hauteur apparente des objets vûs sur terre varie d'autant plus, qu'ils font plus éloignez, ouplus élevez, parceque les differentes couches de vapeurs que traversent les rayons visuels en sont plus différentes, & causent par conséquent de plus grandes refractions; mais cette contradiction peut être levée.

Un quart de la circonference de la Terre, compris depuis un Observateur jusqu'à l'Horizon rationel, étant divisé en 90 degrez égaux, à compter du point où est l'Observateur, il est clair que pour voir le 89^{me} degré cet Observateur devroit être très-élevé, ou, ce qui est la même chose, que la Tangente du 89^{me} degré prolongée jusqu'à ce qu'elle rencontrât une ligne tirée par le centre de la Terre, & par le point d'où l'on compte les degrez, ne la ren-

con

contreroit qu'à un point fort élevé. Mais enfin cette Tangente, quoique fort longue, feroit une ligne finie. Pour voir le 90me degré, il faudroit que cette tangente fût infinie, ou, ce qui est le même, que l'Observateur fût infiniment élevé, d'où il suit que dans l'étendue du 39 au 90me degré les arcs apperçûs augmenteront peu, & que les hauteurs où il faudra s'élever pour les appercevoir augmenteront prodigieusement, & qu'en général dans tout le quart de cercle les arcs augmenteront d'autant moins, & que par conséquent différens arcs seront d'autant plus aisez à confondre, que les hauteurs feront plus grandes. Il se speut donc faire qu'à une hauteur de 1440 pieds, les disserens arcs apparens causez par des retractions, même plus grandes qu'à de moin-

dres hauteurs, se confondent les uns avec les autres, & avec l'arc veritable, qui seroit apperçs dans un milieu uniforme. Il est évident que ce raisonnement ne peut avoir lieu pour les objets éle-

vez ou éloignezvûs sur terre, comme des Clochers.

Les refractions qui diminuent l'arc terminé à l'horizon sont le même effet, que si la Terre avoit une plus grande circonference, car en ce cas-là on n'en appercevroit d'une même hauteur qu'un arc d'un moindre nombre de degrez ou de minutes. Ceux qui voudroient trouver par cette voye la grandeur de la circonference ou du rayon de la Terre, & qui n'observeroient pas de plus grands arcs que celui de l'horizon du P. Laval, s'exposeroient donc à faire toûjours le rayon de la Terre plus grand qu'il n'est, & leur erreur, selon la remarque de M. Cassini, pourroit presque aller à 1, ce qui est très considerable, parcequ'entre 11'46", & 13'14", qui est l'arc veritable, la difference est à peu près 4

114 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE de la moindre grandeur. Si l'on observoit d'une plus grande hauteur, & que l'on eût un arc, par exemple de 42", on ne servit pas sujet au même inconvenient, mais il seroit très-difficile de s'assurer que l'on eut un arc de 42' précisément, & la moindre erreur necessairement re-

petée un grand nombre de fois sur la circonference entiere iroit fort loin. Il est très-important d'avoir une espece de Balance, où l'on puisse peser les erreurs de differentes Methodes qui vont à une même fin. On sait par-là quelle Methode est à préserer, quand on est le maitre du choix, & quand on ne l'est pas, on fait insqu'où doit aller la confiance pour celle qu'on employe.

SUR LES TACHES

DES SATELLITES DE JUPITER.

LEs Satellites de Jupiter, invisibles à la vue simple, sont si petits même avec les plus excellentes Lunettes, que s'ils ont des Taches, c'est à dire, des parties moins propres à reflechir vivement la lumiere du Soleil, & plus obscures que le reste de leur globe, il est absolument impossible de les distinguer sur leur disque. Mais ce qui ne se voit pas immediatement peut être vû par des conséquences necessaires que la Raison fournit, & c'est ainsi que Mrs. Caskni & Maraldi ont vu des Taches dans les Satellites de Jupiter. Comme cette maniere de voir demande des yeux préparez, il faut auparavant avoir de certaines connoissances sur la Theorie de ces Satellites. Un

V. les M. p. 375.

DES SCIENCES. 1707. TIT

Un Satellite ne jette son ombre sur Jupiter que lorsqu'il est dans la partie inferieure de son Orbite, & en conjonction avec Jupiter à l'égard du Soleil, c'est-à-dire placé sur une ligne droite tirée du Soleil à Jupiter. Si dans le même temps la Terre est sur cette ligne entre le Soleil & Jupiter, ce qui fait l'opposition de Jupiter au Soleil, il est manifeste que nous ne pouvons voir l'ombre du Satellite, puisqu'il nous la cache lui-même, & qu'elle est directement derriere lui. Si la Terre n'est plus sur cette ligue, nous pouvons voir en même temps & le Satellite & l'ombre qu'il jette sur Jupiter, & cela d'autant plus facilement, ou, ce qui revient au même, nous voyons le Satellite & son ombre d'autant plus separez, que la Terre est plus loin de la ligne supposée. Et comme elle ne peut s'en éloigner plus que d'un quart de cercle, & qu'alors Jupiter est en quadrature avec le Soleil, c'est dans les quadratures de Jupiter qu'on voit le mieux & un Satellite & son ombre en même temps, & qu'on voit une plus grande distance entre le Satellite & son ombre sur Jupiter. On voit un Satellite hors de dessus le disque de Jupiter, & quelquesois assez éloigné, tandis que son ombre est sur ce disque. Alors le Satellite est veritablement en conjonction avec Jupiter, puisqu'il ne peut lui jetter son ombre, sans être entre lui & le Soleil, mais il n'est pas en conjonction avec Jupiter à nôtre égard, car, puisque nous ne le voyons pas sur le disque de Jupiter, il n'est pas entre Jupiter & la Terre. Il y a un autre temps où il passe entre la Terre & Jupiter, mais alors il n'est pas veritablement & à l'égard du Soleil en conjonction avec Jupiter, auffi ne lui jette-t-il pas son.

om-

ombre. On ne doit donc point voir l'ombre d'un Satellite sur Jupiter, tandis qu'il est en conjonction à nôtre égard, outandis que nous le voyons passer sur le disque de Jupiter, mais seulement avant ou après cette fausse conjonction, & dans

le temps de la vrave. Toutes les Planetes principales tournent autour du Soleil, & les Subalternes autour des Principales & le Soleil autour de lui-même d'Occident en Orient. C'est le mouvement universel & unique de nôtre Tourbillon. Mais à moins que nous ne soyons au centre d'un mouvement circulaire, ou à moins que nous n'ayons nousmêmes un mouvement circulaire que nous attribuons au Corps qui en est le centre, il ne nous paroît pas toujours que ces mouvemens se fassent dans le sens qu'ils se font réellement. Nous voyons toûjours le Soleil & la Lunealler d'Occident en Orient, parceque l'un est le centre de notre mouvement, & que nous fommes au centre du mouvement de l'autre. Mais un Satellite de Jupiter, qui réellement & à l'égard de Jupiter va toujours d'Occident en Orient, ne nous paroît avoir cette direction que dans la moitié superieure de son Orbe, & nous lui en voyons une contraire dans l'inferieure. De même les Taches du Soleil nous paroissent toûjours aller sur son disque d'Orient en Occident, parceque nous ne voyons que la moitié inferieure de la révolution du Soleil sur son axe. Cette même raison s'étend aux Retrogradations & aux Stations des Planetes. Cela supposé

Quand la Terre apassé entre Jupiter & le Soleil comme elle fait sa révolution en moins de semps que Jupiter, elle avance vers l'Orient plus que lui, & le laisse derrière elle à l'Occident. D'ua

DES SCIENCES. 1707. 117 autre côté les Satellites vûs de la Terre dans la moitié inferieure de leur Orbe, tournent autour de Jupiter d'Orient en Occident. Delà il arrive qu'après que la Terre a passé entre Jupiter & le Soleil . la fausse conjonction d'un Satellite précéde la vraye; c'est-à-dire, que la Terre. plus orientale que Jupiter, voit un Satellite qui va d'Orient en Occident, passer entre elle & lupiter, avant qu'il passe entre le Soleil & Jupiter, & par conséquent elle ne verra l'ombre du Satellite für Jupiter qu'après qu'elle aura vit passer sur Jupiter le Satellite même, & ce qui revient au même, l'ombre sera orientale à l'égard du Satellite.-Ce seroit le contraire, si au lieu de considerer la Terre qui a passé entre Jupiter & le Soleil, on la consideroit qui s'achemine pour y passer.

Lorsque les Satellites sont en conjonction avec Jupiter à nôtre égard, nous ne les voyons point sur le disque de cet Astre, si ce n'est quelquesois vers les bords, lorsqu'ils entrent dans Jupiter, ou qu'ils en sortent. Les parties de Jupiter, qui sont vers ses bords, vues plus obliquement, & par conséquent avec moins d'éclat, & dans une espece de penombre, peuvent laisser appercevoir les Satellites; hors delà l'é-

clat est trop grand.

Par la même raison de l'obliquité des bords, quand les Taches du disque de Jupiter y sont arrivées par la révolution de cette Planete autour de son axe, elles paroissent diminuer de grandeur & de vîtesse.

Ces connoissances supposées, il sera facile d'entendre comme on a découvert des Taches dans les Satellites de Jupiter. Le 26 Mars à 64 so' du soir, M. Maraldi apperçût dans Jupiter

celles de la Lune, ou passageres comme celles de Jupiter & de Mars, & M. Cassini ne l'entreprend pas. Si elles sont fixes, il est clair que puisqu'on ne les voit pas todjours lorsqu'un même Satellite passe devant Jupiter, les Satellites tourneront sur leurs axes, & qu'il faudra un grand nombre de leurs conjonctions avec Jupiter pour s'assurer qu'une Tache soit la même, & pour prédire ses retours, qui dépendront de la composition de leur mouvement autour de Jupiter, & de leurs révolutions sur leurs propres axes. Si elles sont passageres, il faudra encore une plus longue suite d'observations pour s'assurer qu'aucune periode ne les ramene.

M. Cassini donne un exemple du peril qu'il y a à ces sortes de déterminations trop précipitées. Le 5me Satellite de Saturne, dont nous avons dit dans l'Hist. de 1705 * qu'il devenoit toûjours invisible dans la moitié Orientale du Cercle qu'il décrit autour de Saturne, a commencé au mois de Sept. 1705 à y être visible, aussi bien que dans la moitié Occidentale où il l'avoit toûjours été. Par-là les conjectures que nous avons rapportées cessent d'avoir lieu. Des Philosophes n'ont point de regret à ces petits commencemens de Systèmes, que la Nature dément ensuite; ils ne les aiment qu'autant qu'ils la représenteroient, & non parcequ'ils leur appartiennent.

P. 152.

SUR LES FORCES CENTRALES

DES PLANETES.

PRES avoir tant parlé des forces Centrales dans cinq des Volumes précédens, après avoir même regardé ce sujet comme épuilé, il semble qu'il ne soit plus permis de le traiter encore, sans se justifier envers le Public. Cette espece de justification, & le fond de la matiere vont se trouver mêlez ensemble.

Nons avons parlé assez au long dans l'Hist. de 1705 \(\frac{1}{2}\), de la proportion que Kepler a si ingenjeusement & si heureusement découverte entre les distances des Planetes au Soleil, & leurs révolutions autour de ce centre commun. Les distances sont comme les racines cubiques des quarrez des révolutions. Nous avons dit comment cette Regle a été verifiée au-delà de ce que Kepler même eût osé esperer, & combien on a lieu maintenant de la tenir pour absolument sûre, mais nous avons ajoûté qu'elle n'étoit sondée que sur une induction de plusieurs saits, & non-pas démontrée à priori par les Loix du Mouvement.

Si l'on suppose qu'elle soit vraye, & en même temps que les Orbes des Planetes soient des Cercles dont le Soleil soit le centre commun, ce qui est assez vrai sensiblement, & peu disserent du vrai exact, on voit aussi-tôt par un calcul d'une ligne que les vîtesses réelles des Pla-Hist. 1707.

[.] V. les M. p. 634. † p. 149. & fuiv.

son Histoire : de l'Academie Royale

netes sont en raison retiversée des racines quarrées de teurs distances au Soleil, c'est-à-dire, par exemple. qu'une Planete 4 fois plus éloismée du Soleil qu'une autre auroit 2 fois moins de vitesse. Mercure tourne autour du Soleil en 3 mais à peu près, & il en est environ 3 fois plus proche que la Terre, d'où il suitévidemment que la Terre pour avoir une vitelle égale à celle de Mescure devroit sourner en 9 mois antour du Soleil, scependant elle ne tourne qu'en 12, elles donc moits de vitesse réelle, de oe qu'elle en a ella, pen près à celle de Mercure comme 3 est à 4, ou, selon la conséquen-ce de la regle de Kepler, comme 1 est à la raeine de 2, car comme 3 est plus que la moitié de 4, ainsi 1 est plus que la moidé de la racine de 3. puisqu'il est précisément la moitié de la racine de 4 qui est 2. Il en va de même de Venus, qui a moins de vîtesse que Mercure, & plus que la Terre, & pour les autres Planetes principales, dont on ne voit pas immédiatement les distances au Soleil, comme celles de Mercure & de Venus, quand on ne supposeroit pas leurs distances connues par la regle de Kapler, on me laisseroit pas de les tirer d'ailleurs, & par-là on verroit toûjours que leurs vitesses réelles diminuent à mesure qu'olles s'éloignent du Soleil. Les Planetes subalternes, c'est-à-dire les 4 Satellites de Jupiter, & les 5 de Saturne, dont on voit immédiatement les distances à un centre commun, suivent exactement la regle de Kepler.

Elle est si inviolablement observée par les Corps celestes, qu'une même Planete la suit dans tous ses changemens de distance à l'égard du Soleil, & qu'elle augmente de vitesse à me-

· BES SCIENCES. 4707. 123 sure qu'elle approche de son Perihelie, ou ma contraire; & en effet une Planete qui s'approcheon s'éloigne du Soleil, ce qu'elles font continnellement à gaufe de l'excentricité de leurs Orbes, est dans le même cas que si c'étoient dent ou plusieurs Planetes differences, qui oufsent des Orbes differens, peu éloignez les uns des autres. Quand le Saleil approche de fon Petigée, on voit la vitelle augmenter plus que fou diametre, ce dui marque que l'augmenta-tion de vîtesse n'est pas une simple apparence, capite par une plus grande proximité, mais qu'il y entre aussi quelque chose de réel, qu. ce qui est la même chose, que la Terre se ment récilement plus vite, quand elle est plus proche du Soleil. Il en arrive autant aux autres Planetes. Mais dans leurs changemens de diftance, on me s'apperçoit pas que leurs vitesses changent selon la raison renversée des racines des diffances, elles ne paroissent changer que selon les distances mêmes. La raison en est que la difference des deux distances d'une meme Planete au Soleit, lorsqu'elle est dans son Aphelie & dans fon Perihelie, est fort petite en comparaison de la difference des distances de deux Planetes. Ainsi si les distances d'une même Planete sont 36 & 37, & celles de deux Planetes 1 & r., les racines de 36 & de 37 qui sont 6 & un nombre irrationel un pen plus grand que 6, & beaucoup plus petit que 7, auront un rapport très peu different de celui de 26 & de 37, mais les racines de 1 & 5, qui sont 1 & un nombre irrationel un peu plus grand que 2, out un rapport très different de celui de a & de 5. Aussi suffit-il dans la pratique de l'Astrono-

mie de s'en tenir à la regle de Ptolomés, que

les vîtesses réelles d'une même Planete changent selon ses distances au Soleil, mais dans la rigueur geometrique, elles changent selon les racines des distances, si la regle de Kepler est admise.

Ptolomée ne regjant les vîtesses d'une même Planete que sur ses distances, a du par une suite necessaire établir, comme il a fait, que les semps qu'une Planete employe à parcourir des arcs de cercle semblables dans son Aphelie. & dans son Perihelie sont entre eux comme les quarrez des distances, mais selon Kepler ils doivent être comme les distances multipliées par leurs racines, ce qui à l'égard d'une même Planete est peu different de la regle de Proloenée., & ne l'est beaucoup qu'à l'égard de deux differentes Planetes, où Ptolomée n'a pas prétendu étendre sa regle. Mais il paroît que si elle étoit geometriquement vraye à l'égard d'une même Planete, elle le seroit aussi à l'égard de deux, que quoiqu'elle suffise pour la pratique de l'Astronomie, elle ne suffit pas pour la Physique, qui doit avoir des regles plus générales, & ou'enfin il en faut revenir à celle de Kepler, fauf à la dispenser d'une précision inutile en certaines occasions.

Il seroit donc très avantageux pour le Système Physique de la pouvoir démontrer, & de alécouvrir tout d'un coup des causes necessaires de ce qui n'a été jusqu'à present connu que par une longue suite de lentes observations. Ce seroit exposer aux yeux des Hommes l'interieur, pour ainsi dire, de la Machine des Cieux, ou du moins un de ses principaux ressorts. M. Villemos Docteur en Theologie, Curé d'un Fauxbourg de Lyon, en a formé le dessein dans un

DES SCIERCES. 1707. 125

Livre très-ingenieux, qui a paru cette année; intitulé Nouveau Système; ou nouvelle Explicazion du Monvement des Planetes. Cet Ouvrage brille d'invention & de genie, & il merite que les Savans y fassent beaucoup d'attention, soit pour en embrasser les découvertes, qui seront fort importantes, lorsqu'elles seront vrayes, soit pour ne se pas laisser éblouir à les idées qui ne seroient que specieuses. Nous n'en rouchérons ici que ce qui regarde la regle de Ka-

pler.

M. Villemor applique aux Corps celestes la Theorie des Forces centrales. Nous avons dit dans l'Hist. de 1700 ° que M. le Marquis de l'Histial avoit donné pour principe fondamental de ces forces considerées fettlement dans le Cercle, que comme le Rayon d'un Cercle que décrit un Corps, est au double de la Hauteur d'où il faudroit qu'il fût sombé pour aquezir lelon le Système de Galilée da vîtesse qu'il a, ains la Pesanteur est à sa force Centrisuge. Delà il suit évidemment que puisque les Hauteurs d'où les Corps tombent sont tobjours comme les quarrez des vîteffes qu'ils ont acquiles en sombant, si l'on prend d'ailleurs la Pessinteur pour constante, ou pour i, l'expression de la sorce centrale sera de quarre de la vitesse divisé par le rayon du Cercle. C'est cette expression qua prend M. Villemot. La force centrale d'une Planete sera donc d'autant plus grande que sa vitesse réelle sera plus grande, et le rayon de son cerole, ou sa distance an Soleil plus petite. Or par les observations Astronomiques, & plus précisément encore par la regle de Képler, qui donne la proportion des vîtesses réclies des Ria-FAZ

p. 104.

226 Histoire de L'Academie Royale

metes à leurs distances, il est constant que les moins éloignées du Spicit ont plus de vitesse, donc elles ont une force cemule plus grande, donc elles devroient sortir de leurs Spheres, séchaper vers les extrémites du Tourbillon, de faire dessendre en leur place les Planetes superieures.

M: Villames répond que quoique les forces centrales de deux Planetes, de Venus & de Mars, pas exemple; soient inégales, celles des déux larfaces spheriques qui contiennent Venus & Mars, sont égales, & il le démontre d'une manière très simple & très niste, en multiplime la force centrale de Venus & de Mars; pois chique pour un point de st dum farfaces, pur le quarge du rayon de chaque sphere, par les quarent expriment le rappur des deux surfaces spheriques, & est deux produits qui expriment les fosces centrales des deux surfaces; se tecuvent égaux. On conçoit aidément que la plus grande surface, qui est celle dont tous les points ous moins de sorce centrales, en est récompensée par être plus grande.

Ce no servit pas-là seulement une réponse. Le une difficulté sormée couve: la regle de Mepler, ce servit une déunous ration à primi de cutse regle. Le M. Villemet aurait inconstitublement la gésire de l'avoir trouvée le promier,
aux puisque les Spherés, ni les Corps celestes nu
se confondent pas, it y a un équilibre; il est foit
naturel de le mettre entre les différentes surfaces spheriques, puisqu'ensin ce n'est que de ses
starfaces qu'est composé tout le Tourbillon; de
cet équilibre naît la regle de Kopler par une sui-

te necoffaire.

Mais l'équilibre de Mi Villemes, quoiqu'ime-

ginéfant spinituellement, n'est pas fans désimple té. One lui paux oppuser que, malgré d'inégalité, des forces centrisuges de deux surfaces distrique, puises cincuncidans leur totalité, il suffice pour confondre tout, que cinque point de la Spicre inséguez ait plus de force centrisuge que chaque point correspondant de la superiou-re; che quidhue cos pointacomposant un fluide, et n'out multe haison ensemble e chaque des plus forts dois s'échaper, pour aller prendre la place du plus foible qui lui répond. Et la strong de de chacun de ses pointes, qui est détaché de chacun de ses points, qui est détaché

Pour prévenir cette difficulté, on pognois mouse liéquisière entre les parties mêmes des differentes infaces faheriques, en supposant leurs dension empefantants franciques inégales, Alors on disait qualifers furpalie Vanus en no-Ameur épochique » ausant qu'il est necessaire pour récompenser précisément le moins de force centrifuge qu'il a parcla vitelle, et per le diftance au Soleil. Il en iroit de même de chaque partie du fluide qui compose la surfaço spherique où Mars faineut. Bueste, l'expression que Mr. Villemos donne à la fosca ocutation suppo-& comme nous l'avons dit, que le pelanteur foit constante, on égale entre differens corps, or il n'est nullement vrai-semblable qu'elle le soit, & dès qu'elle ne l'est pas, elle entre necessairement dans la force centrale. & le fait croître ou diminuer avec elle. Il est d'ailleurs fort apparent que la matiere qui est vess le centre du Tourbillon soit la plus subtile, & qu'elle aille toûjours en devenant plus groffiere & plus dense vera les extrémitez. Il est visible que F 4 ľé-

l'équilibre étant et ce cas-là entre chaque partie d'un finide inferieur quelconque, & chaque parfie correspondante d'un autre fluide superieur, il ne pourroit plus être entre les surfaces spheriques, & que les plus grandes auroient une plus grande force centrifuge, sans qu'il arrivat cependant aucun dérangement.

Mais si l'on prenon cette idée, ce ne seroit pas démontrer que la regle de Kepler est neces-faire selon la Theorie des sorces centrales, ce seroit seulement faire vois qu'elle est possible & s'accorde avec cens Theorie, lorsqu'on supposera que les densitez de la masiere stuide du Tourbillon augmentent depuis le centre jusqu'aux extrémites.

A Veilà quelques unes des reflexions qu'on peut faire fur l'une des plus belles vûes du Livre de M. Villemor. M. Bomie a proposé une autre difficulté que nous restroyons entierement à son Memoire * le a principalement fait voir que plusieurs Theorèmes de cet Auteur étirent surt maurellement de la Theorie connue des forces Gentrales, mais enfin si M. Villemot a démontré la regle de Kepler, la gloire qui lui en appartient n'en est pas moindre, paroeque les sources de sa démonstration étoient, pour ainsi dire, publiques; elles ne laissoient pas d'être en même temps cachées pour tous les autres.

V. les M. p. 634.

LAPPARITION

D' U.N-E-COMETE.

NE Comete qui a paru cette annce ; & qui, selon ce que nous avons dit dans l'Hist de 1706 t est la cinquieme qu'on sit vûe depuis 9 ans, rend encose plus vrai ce que nous dimes alors ; que les Cometes n'avoient été rares jusqu'à present, que faute d'Observateurs. & comme leur rareté étoit une des principales causes qui les rendoient si terribles, ou auroit cette raison de moins, pour les craindre; s'il étoit encore question de se rassurer sur un sujet

fi frivole.

La Comete de cette année fut apperçue à l'Observatoire pour la premiere fois le 25 Novembre par Mis Cassini & Maraldi, proche de plusieurs petites Etoiles qui sont entre la Constellation d'Antinous, & celle du Capricorne. Elle paroissoit à la vue simple comme une Etoile de la seconde grandeur, & avec une Lunette de 12 pieds elle étoit assez claire & assez grande, mais mal terminée, ce qui est assez ordinaire, environnée d'une nebulosité, & ans ancune apparence de queue ni de chevelure. Le 20 Novembre on reconnut qu'elle avoit fait environ 4 degrez : en 24 heures, & le 30, 3 degrez ½ d'où l'on conclut qu'elle avoit déja passé son Perigée, puisque son mouvement apparent diminnoit, & même comme il diminuoit affez confiderablement, il y avoit lieu

. V. les M. p. 738. † p. 130.

iga Historia de l'Alcademia Rossia.

lieu de foupconner qu'auprémier jour qu'on l'avant apperçue elle avoir deju passi le Perigre de quelques jours. Par les observations suivantes, un discrania que chivoir été le 22, 6 jours avant

on'on l'est vue. . Dans l'Article que nous venons de citer de l'Hist-de 1706, nous avons donné une idée de la Methode par laquelle M. Coffini en suppolant que pendant le peu de temps qu'une Comete parolt, elle a un mouvement sensiblement égal. & qui se fair sur une signe sensiblement droite, il donne pour chaque jour la dimination de fa vitesse apparente depuis le Perigée, à prédit par conséquent les lieux du Ciel où elle se doit tronver. Il faut pour cela des observations da mouvement de la Comete en 24 heures, immédiatement avant ou après le Perigée. Mais fi on ne les a pas, & que, comme il est arrivé cette fois-ci, on n'ait vit la Comete qu'après on Perigee, on peut par le moyen de quelques observations exactes qui l'auront suivi, retrograder jufque-la, & determiner ce point.

Le mouvement de la Comeie étoit du Midia as Septentrion, & Min Cassini & Maraddi déterminement qu'il se faiseit à peu près sur un grand Cercle, qui coupoir l'Echiptique an 5me degré d'Aquarius, & passoit obliquement entre les Poles de l'Ecliptique, & ceux de l'Equateur, de sorte qu'à l'égard des Poles de l'Ecliptique sa plus petite distance éroit de 4 degrez, & de 9 à l'égard desceux de l'Equateur. Puisqu'il s'en salloit si peu que son Cercle ne passat par les Poles de l'Ecliptique, il lui étoit piesque perpendiculaire, ce qui est extrémement rare: Le cours de cet Astre étoit donc presque entierement perpendiculaire an mouvement général

du Fourbillon , & cele favorifaroit le Système de M. Killemer, qui place leu Cometes au des

füs der Saturne, dans une Region on il n'y a plus de mouvement commun ni reglé, tell que celui du fluide qui emporte toutes les Plans-

tes, mais seulement des Courans irreguliers, dont les directions penvent être en tous sens.

La Cousea de cette anure, qui veneit du Midi, n'aura pa cue withle dans son Rerigée ou le 22 Novembre qu'à la partie Meridionale de la Terre, selon la Theorie de M: Gaffair. Deux jours agrès nous auriens pet la voir peu élenée sur l'Horizon, mais it est assez natures: que foit à cause des bronillards dont l'Horizon, soit saute de chercher ce qu'on ne deix effectivement pas chercher à chaque moment & dans toute l'étendue du Ciel, on n'ait rien apperçu jusqu'an 28.

Le monvement journalier de cette Comete supposé égal, étoit, selon M. Cassair, de 1822, de 18 plus petite distance à la Terre, au lieu que celui de la Comete de 1 you étoit de 1822 ou de 1822. Si l'en suppose les distances des deux Cometes égales, celle de 1 726 aveit donc près de 4 sois plus de vitesse réche que l'autre, & si les distances ne sont pas égales, les vitesses

téclies ne leur. sont pas proportionnées.

La Comete de cette aunée étoit la plus grande, car à 48 degres de son Parigée elle le pasoissoit encore plus que la précédente dans son Perigée même. Les Decembre, environ à 60 degrez de son Perigée, estle de cette année pamissoit à la Lametre aussi grande que Jupiter. Dans le Système de ceux qui placent toutes les Cometes an-dessis de Saurae, qui est à une F 6 132: HISTOIRE BE L'ACADEME ROVACE

distance de la Terre double de celle de Jupiter, une Comete qui paroit égale à Jupiter a un diametre au moins double de celui de Jupiter, & est 8 sois plus grosse, & puisqu'ou croit Jupiter 8000 sois plus grosse que la Terre, elle est 64000 sois plus grosse, dans le cas où elle aura été vûe à son-Perigée égale à Jupiter. Mais comme celle de cette aura été vûe à lorsqu'elle étois deux sois plus éloignée de la Terre que dans son Perigée, il s'ensuivroit que son diametre seroit au moins 4 sois plus grand que celui de Jupiten, & qu'elle seroit 64 sois plus grosse, c'est à dire 512000 sois plus grosse que la Terre.

Elle diminua toujours de grandeur & de vîtesse apparente. Le 22 Decembre on avoit beau-

coup de peine à la voir sans Lunette.

SUR DES TACHES

DUSOLEIL

Er amas de Taches que l'on avoit commencé de voir le 7 Decembre 1706 *, & qui, s'il. eût été spherique, eût êté 1728 fois plus gros que la Terre, paroissoit assez considerable, pour pouvoir durer pendant plus d'une révolution du Soleil autour de son axe, & peux revenir sur l'Hemisphere apparent, après s'être caché dans l'autre, durant là derniere moitié à peu près du mois de Decembre. Gependandon n'apperçut le 2 Janvier qu'une Facule fort claire, au milieu de laquelle il paroissoit une Tache grisa-

^{*} V.l'Hist. de 1706. p.154;

DBS SCIERCES. 1707. 133

tre, très-foible. La Facule passa par le Meridien 1 7" après le centre du Soleil, qui étoit plus élevé qu'elle de 1 23". Le lendemain il-

a'yavoit plus ni Facultai Tache.

Avant que d'aller plus loin, & de commencer une nouvelle histoire des Taches, il cit bon d'expliquer pourquoi nous en marquons toljours il foigneusement les hauteurs par support au centre du Soleil, & de quelle impor-

unce est cette détermination.

Pour s'assurer si une Tache qui reparoît est la même qui a été vûe en premier lieu, il ne suffit pas qu'elle reparoisse dans le temps que demande l'hypothèse des 27 jours & demi, il faut encore qu'elle ait la même position sur le globe du Soleil; or on observe exactement sa position apparente asin d'en pouvoir conclure la vraye, sort différente de la premiere, & la seule dont on ait besoin.

Un Cercle diurne du Soleil, c'est-à-dire, ou l'Equateur, ou un Parallele à l'Equateur, étant concû comme s'il en traversoit le disque appatent, la portion de ce Cercle comprise dans le dilque en est un diametre parallele à l'Horizon, lorsque le Soleil est au Meridien, temps où l'on observe ordinairement les Taches. Leur hauteur apparente, ou, ce qui revient au même, leur position au-dessus ou au-dessous du centre do disque se prend par rapport à ce diametre. & des deux moitiez dans lesquelles il divise le uisque, on peut appeller la superieure Septenmonale, & l'inferieure Meridionale, Mais le Soleil ayant un Equateur réel de son mouve-ment de 27 jours 7, il a par consequent deux Hemitpheres réels, dont le fuperieur par rapport à nous peut être appellé Septentrional, & l'infe-

134 HISTORE DE L'ACADEME ROPALE

l'inferieur Meridienal, & cette division réelle. & vraye du globe du Soieil, ne répond pas à la division apparente du disque, de soite que les Taches du paroissent dans la moitié meridionale, par exemple, soient toujours dans l'hemisphere meridional.

· Si le Soleil est dans l'Equateur. le diametre horizontal de fon-difene à midi étant dene une petite portion de l'Equateur, il faut consevoir que l'Écliptique coupe dans le Soleil ce diametre horizontal au contre du disque apparent sous un angle de 23 degres !- Si le Saleil est dans an Parallele à l'Equateur, l'Ecliptique coupe dans le Soleil ce Parallelo, ou le diametre hogizontal au centre du disque apparent sous un angle moindre que 23 degrez 1, parceque l'huete fous lequel l'Echique coupe les Paralleles. va toujours en diminuant depuis l'Aquateur jusqu'à un Tropique où il devient un angle de contingence ou d'attouchement, de instituent petit. On fait quelle est pour chaque Parallele on pour chaque jour cette diminution. Ainst Pon a pour-chaque jour d'observation l'angle Lous lequel le diametre horizontal du Soleil à midi est coupé dans le Soleil par l'Estiptique. On la peut donc traces sur le disque apparent. L'Ecliptique étant tracée, sas Poles sont neces-sairement éloignez de 30 degrez, et tous deux soujours sur la circonference du disque apparent, parceque le centre du Soleil & celui de la Terre ne sortant jamais du plan de l'Ecliptique. ses Poles doivent totiours être vus par la Terpe sur le Smieil. Les Poles de l'Esliptique sur la circonference du difque apparent étant déterminez, on fait d'ailleurs que ceux de l'Equateur réel du Soleil en sont tobjours éloignez de ,7.

de

degrez ; parceque telle est l'inclination de l'exe du Soleil sur le plan de l'Ecliptique, mais il refle à savoir où ils sont, on ; ce qui revient au même, à décrire l'Equateur du Soleil sur son

dilane.

Si l'on rapporte un cercle sur une superficie plate, ou ce en est la môme chose, qu'on en fasse la projection, et si l'oril est dans le plan de ce cerele, il ne parofira sur cette superficio que comme une ligne droite, mais fi l'œil n'est pas dans le plan du cercle, il paroitta comme uno demi-Ellipse, d'amant plus ouverte, que l'œil-fera plus éloigné de ce plan. On fait que quand le Soleil est dans le 8me des Gemeaux ou du Sagittaire, les dest Poles de son Equateur réel sont ves en même temps par la Terre sur la circonference du disque apparent, ou ce qui reviene au même, que la Terre est alors dans le plan de l'Equateur du Soleit, ausi bien que dans le plan de l'Ecliptique où elle estroujours. Elle woir donc & l'Ecliptique & l'Equateur du Soleil comme deux lignes droites qui se coupent dans leur milien sous un angle de 7 degrez 34 mais hors de ces deux temps-là, la Terre niciant plus dans le plan de l'Equateur du Soleil, & au contraire s'en étoignant toûjours pendant 3 mois, elle le voit comme une demi-Ellipse, qui s'ouvre todjours de plus en plus, & devient plus differente d'une ligne droite. Cette demi-Ellipse à mesure qu'elle s'ouvre conpetoujours suffi l'Echiptique du Soleil dans un point plus éloigné de fon miffeu, jusqu'à ce quienfin su bout de 3 mois la demi-Ellipse étant la plus ouverte qu'elle puisse être, elle coupe l'Ecliptique du Soleil à fes deux extrémitez ou à deux points de la circonference du disque, ce qui fait que

136 HISTOIRE DE L'ACADEME ROYALE

le grand axe de l'Essipsé est cette Eclipsique même, & que le petit axe est la distance du milieu de l'Ecliptique ou du centre du disque apparent à l'Ellipse. Cette distance sera de 7 degrez! pris fur un grand Cercle du Soleil. Supposons qu'en cet état la demi-Ellipse soit au-dessous du centre apparent du disque, il faut comme elle represente l'Equateur du Soleil qui a totiours ses Poles éloignez de 90 degrez, qu'un de ces Poles, qui étoient tous deux visibles 3 mois auparavant sur la circonference du Soleil, se soit abaissé de 7 degrez 2 vers le centre, & soit même au milieu d'une corde du disque. Par-là il est aisé de comprendre & comment il retourne pendant les 3 meis suivans vers un autre point de la circonference du disque jusqu'à ce qu'enfin il y arrive, & quelles sont toutes ses situations movennes pendant ces 6 mois, & comment le Pole opposé qui avoit été invisible devient visible à son tour, & fait un chemin tout semblable. En un mot, le monvement annuel de la Terre autour du Soleit, fait que les Poles de l'Equateur du Soleil-paroissent décrire en un an autour de ceux de son Ecliptique un cercle dont le rayon est de 7 degrez : On sait donc pour chaque jour de l'année quelle ligne ou droite ou Elliptique, ou plus ou moins Elliptique doit représenter l'Equateur du Soleil sur son disque, & comment elle est poséepar rapport à son Écliptique, dont on a la position pour ce méme jour par rapport à un diametre horizontal. & par conféquent on fait quelle est sur le globe du Soleil & par rapport à son Equateur la position réelle des Taches, dont on avoit observé la position apparente. Reprenons maintenant l'Histoire des Taches.

Le

DES SCIENCES. 1707. 137

Le 25 Fevrier, on en appercut vers le bord oriental du Soleil plusieurs, qui formoient trois peus amas, dont les deux superieurs avoient chacun une Tache assez grande, & assez noire. Elles étoient toutes environnées d'une nebulofité. Quelques-unes étoient plus hautes, & quelques-autres plus basses que le centre du disque. On les vit s'avancer vers le bord occidental selon l'hypothèse des 27 jours ; jusqu'au i Mars, après quoi le temps, ne permit plus de les observer. M. Casini le fils trouva selon la Theorie que nous venons d'expliquer, qu'elles étoient dans l'Hemisphere meridional du Soleil avec une declinaison de 6 on 7 degrez pris sur la circonference du Soleil. Celles du mois de Decembre 1706 devoient avoir à peu près la même polition, & il voulut voir si elles pouvoien être les mêmes selon l'hypothèse des 27 jours, Mais parceque la plus Occidentale de celles de Decembre avoit passé par le milieu du Disque le 12 à 6 heures du soir, & que la plus Occidentale de celles de Fevrier y avoit dû passer le 1 Mars à 8 heures du soir, l'intervalle de ces deux passages ne contenant point 27 ½ un nombre de fois à peu près juste, il s'ensuit ou que ces deux Taches étoient différentes, ou que si c'étoit la même, elle avoit quelque mouvement particulier, ce qu'on ne doit pas supposer tout-à-fait gratuitement.

Le 20 Mars, on apperçut dans le Soleil un amas de Taches, dont la plus occidentale étoit, la plus groffe. Elle dut passer par le milieu du disque le 28 à 9 heures du soir. Le 14 on apperçut vers le bord oriental un nouvel amas de Taches, de sorte que l'on en vit deux en même temps, phonomene qui selon ce que nous avons déja dit dans

l'Hist.

198 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

l'étife de 1705 °, commence à n'être plus firs re qu'il l'étoit. Mi Cassimi le fils détermina que la plus grofse Tacho du premier anna étrait dans l'Hernisphère meridional du Solail avec une declinaison de 9 dégres, & la plus grosse du second dans le même Hemisphere avec une declinaison de 6 à 7 degres.

On n'appercut point de Taches depuis le 3 Avril jusqu'au 19 Mai, que l'on en vicum amas dont la plus große étoit le plus accidentale. Elle devoit avoir passé par le milieu du disque le 11 à midi avec une declination meridienate, de 6 à

7 degrez.

Le 28 Septembre il paret me Tache vers la bord oriental. Qu'occitinua de l'observer jusqu'an 3 Octobre, et on trouva qu'elle avoit parte par le milieu du disque le 2 Octobre vers le minuit,

arce une declination de 7 à 8 degres.

Le 14 Novembre, on vit une Tache si proche du centre du Soleil, qu'elle devoit pusser par le milieu du disque le meme jour sur les pheures du soit avec une declinaisem meridionale de 12 à 13 degres. Le 16 elle disparut sort éloignée encore du bord occidental, di l'on en vit une autre beaucoup plus grosse vers le bord oriental. On continua de l'observer, di le 27 qu'else approchait sort du bord oriental, on en vit une autre vers le bord oriental, de le phenomene qu'on croyoit si rare parut deux sois encette se le année. Mais ce qui est encore plus extraordinaire, c'est que la nouvelle Tache étoit dans l'Hemisphere septentrional, où elle avoir une declinaison de 13 dègrez à peu près.

Ms Caffini & Maraldi ne le fonviennent point d'avoir vir dans cet Hemisitere du Soleil aucu-

ne

ne sutre. Tache que celle qui parut au mois. d'Avril 1709 depuis le 7 jusqu'au 17*. Nous ne marquames point afors la circonstance de sa postion for le globe du Soleil, elle y avostunes declination septembrionale de 13 à 13 degrez. En général les Taches qui paroissent en si grande quantité, sont toutes dans l'Hemisphere meridional, ét it y en a un grand nombre qui ont les mêmes declinations.

Cette remarque favorise une pentée de M. de la Hire, rapportée dans l'Hist. de 1700 †, que la plupare des Taches pourrelent être les pointes ou les éminences de quelque grande masse soille et irrégulière, fixe dans un comain endroit du Soleil, à cela près qu'elle pent ou s'élever sur la surface de ce grand fiquièr, ou s'y étifosier plus ou moins. Ce sent la même chose, si longveut que co liquide ait un mouvement par lequel tante il couvre entierement la grande masse solide, tantêt il la laisse plus ou moins découverte.

La conformité & l'égalité de declination des deux Taches Septembrionales de 1709 & de 1707 donna lieu de chercher fielles ne pourroient point être la même Tache, selon l'hypothèse des 2% jours 4. Celle: de 1705 det passes par le milieur de Soleil le 12 Avril fur les 8 heures du matin, & celte de 1707 le que Novembre à 7 heures du foir. & il fe tronua que l'intervalle des deux passages divisc par 27 1 donnoit 35 révolutions juste à sans refte. Il y a donc lieu de croire que ce n'étoit que la même Tache, & que l'Hemisphere Septentriorui du Soleil a quelque grande malle solide pareille à celle du Meridional, mais qui se tient plus long-temps enfoncée, ou que le liquide découvre plus rarement. Il n'est pas étonnant que la Philosophie

* Klitist. de 1405. p. 160. † p. 152

phie begaye sur des choses si éloignées de la portée de nos yeux, & si foiblement apperçues, il l'est seulement qu'on sit été si loin, & qu'on ait pû, par exemple, distinguer geometriquement les deux Hemispheres réels du globe du Soleil.

Le 15 Décembre on vit une Tache vers le bord oriental. Par sa declinaison meridionale de 13 degrez, & par l'hypothés des 27 jours ;, elle pouvoit être la même que celle qui commença à paroître le 16 Novembre. On l'observa jusqu'au 21 Decembre, elle étoit fort diminuée, & le mauvais temps acheva de la dérober aux yeux.

Ous renvoyons aux Memoires

(a) Les Observations de Saturne, de Mars, & d'Aldebaram vers le temps de la conjonction de Saturne avec Mars, par M. de la Hire.

(b) Les Reflexions de M. Cassini le fils sur l'Eclipse de Mars par la Lune observée à Monspellier & à Marseille.

(c) L'Observation qu'a faite M. de la Hire

de la conjonction de Jupiter avec Regulus.

(d) L'Observation qu'a faite M. Maraldi du passage de Mars par l'Étoile nebuleuse de l'E-crevisse.

(a) V. les M. p. 166. (b) V. les M. p. 246. (c) Y. les M. p. 385. (d) V. les M. p. 455.

GEOGRAPHIE

COURTED COURTE CONTRACTOR CONTRAC

SUR UNE MANIERE

DE LEVER LA CARTE

D'UNPAYS.

Les grands frais qu'il faut faire pour levet geometriquement la Carte d'un Pais, la longueur du temps qu'il y faut employer, le petit nombre de gens qui puissent executer cet Ouvrage, & qui en vueillent bien prendre la peine, sont cause que l'en n'a que très peu de Cartes levées par les voyes geometriques qui seu-les cependant sont absolument stres. En cas qu'on ne puisse les mettres en nsage, M. Chevalier propose une autre Methode peu éloiguée de l'exactitude geometrique, & dont le grand avantage est de pouvoir être pratiquée sans aucuns strais, & sans aucune geometrie. Il ne faut qu'un peu de soin & d'attention.

On appelle Amplitude l'arc de l'Horizon compris entre le point où le Soleil se leve ou se se couche à un jour quelconque, & le point où il se leve ou se couche, lorsqu'il est dans l'Equateur. Il est visible d'abord que l'amplitude est d'autant plus grande que le Soleil est plus éloigné de l'Equateur, ou a une plus grande declination, & l'on voit aussi par les différentes positions de la Sphete, que plus elle est oblique, ou plus un Pole 142 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROTALE

est élevé pour un lieu, plus l'amplitude y est grande, tout le reste étant égal. La declinaison du Soleil, & l'élevation du Pole, sont donc les deux Elemens d'où dépend la grandeur de l'Amplitude, & l'on construit des Tables de la variation des Amplitudes selon celle de leurs Elemens.

Je Tappose que le sieu où je suis, Beris, par exemple, est au centre d'un assez grand cercle tracé sur un Carton, & digisé en 36a. Comme je sai par les Tables que l'Amplitude-sossitiale, la plus grande de toutes, est à Paris de 37 degrez, en negligeant les Minntes, je prends sur mon Cercle pour l'Amplitude Equinoxiale ou nulle le point d'où commencent ses divisions, & le 3 mes degré suivant répond à l'Amplitude Soissinale. Cet espace de 37 degrez répond à 3 mois, & je le divise selon, la Table des Amplitudes pour chaque jour de ces 3 mois, ou plusôt de 5 jours en 5 jours, parceque les amplitudes ne changem pas sensiblement d'un jour à l'autre. J'en sais austint pour les amplitudes des des autres 9 mois de l'année.

Je suppose aussi que le rayon de mon Cercle représente une étendne de 2 lieues, & je le dinise en 8 parties égales, qui par conséquent vatent chacune un quart de lieue, & par chacune de ces divisions je décris des Cercles concentriques au premier. M. Chevalier appelle Chaffis

se Carton, où font ces figures. ..

Cela fait, à tel jour que ce soit au l'on pourra observer le lever ou le coucher du Soleil, je mots sur le Chassis deux fils de ser bien à plomb, l'un au centre, l'autre sur le point du cercle exterieur, qui répond au jour choisi, je place le Chassis bien horizontalement, je le tourne de ma-

DES SCIENCES 1707. 142 maniere qu'au moment du lever ou du coucher du Soleil' l'ambre des deux fils de fer soit sur la même ligne droite, & je l'arrête ferme dans cette situation. Il est certain qu'elle est telle que nontes les divisions du cercle exterienr répondent exactement à celles de l'Horizon', que le gome degré, par exemple, depuis une amplitude Equinoxiale est un Pote &c. en un mot, que le Chassis est bien vrienté. Alors, si ie fuls dans un lieu assez étévé pour débouvrir une étendue de 3 heues à la ronde, je dirige erachement à tel lieu que je venx, à un Clocher, une Regle qui est mobile autour du centre du Chaffis . & je suis sur que ee Ctocher est à l'égard de Paris dans la position déterminée par la regle, au Sud-Est, par exemple, & par conséquent il fant que ce Clocher soit écrit dans mon Chassis sur cette ligne. Reste à savoir à quel point; or on suppose que je sai à peu près la distance de tous les lieux qui ne sont pas étolgnez de plus de 2 lienes du lieu où j'habite, de sur sout cette connoissance est fort familiere à la Campagne, où se fernit le plus grand usage du Chaffis. Comme il est

fidérables.

Ce que j'ai fait pour Paris, M. Chevalier vent que 30 ou 40 personnes, qui seront aux environs de Paris & éloignées les unes des autres de 2 lieues au plus, le fassent chacune pour le lieu de sa demeure; non-pas que chacun soit obligé à faire son Chassis, c'est une operation qui demande la main d'un Geome-

divisé en quarts de lieue, je place le Clocher felon sa diffance compue ou fur un des cercles concentriques, ou entre deux cercles, & ne puis tomber sur cela dans des érreurs con-

144 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

tre, mais un Geometre l'ayant fait, il en envoye une copie à ces 30 ou 40' personnes, qui n'ont plus que la peine de prendre les elignemens des lieux voisins, ainsi que nous l'avons dit, & c'est dequoi très-peu de gens seroient incapables. Les 30 ou 40 petites Cartes étant faites, on les remet entre les mains du Geometre, qui sait les assembler, & en compo-se la Carte des Environs de Paris.

Comme on envoye le même Chassis à tous ceux qu'on veut employer, on suppose que les amplitudes sont les mêmes pour des lieux peu éloignez, ce qui n'est vrai que sensiblement. Aussi cette Methode de lever une Carte ne peutelle avoir lieu que pour un petit Païs, & il est bon que la Ville ou le lieu principal sur lequel seul on regle les amplitudes soit au milieu du Païs qu'on veut lever, afin que les petites er-reurs des lieux particuliers se compensent les

unes les autres.

Il semble que sans employer les amplitudes on pourroit orienter le Chassis par le moyen de la Meridienne du lieu, qui est ordinairement connue à la Campagne, mais elle ne l'est qu'af-sez groffierement, & s'il falloit la trouver avec plus de précision, peu de gens y réussiroient. La methode de s'orienter par les amplitudes avec un Chassis tout fait, est plus sûre, & n'a aucune difficulté. Ce n'est pas que l'autre ne puisse aussi servir avec succès.

On peut remarquer sur la Methode des amplitudes, que l'erreur qui est insensible pour un petit Païs, sera encore d'autant moindre que les operations se feront dans un Païs qui aura moins de latitude, ou dans un temps plus proche des Equinoxes, parceque dans ces

denx

DES SCIENCES. 1707. 145

deux circonstances les amplitudes de differens leux sont moins differentes. Celle des deux circonlances qui les rend moins differentes els sont de la latitude, & comme elle est affez gende en France, il en faudroit d'autant plus sestrer d'y faire les operations vers les Equi-

C'est assez d'avoir donné ici l'esprit général de la Methode de M. Chevalier. Comme il seon necellaire qu'un Geometre fût à la tête de Ouvrage, il imagineroit aifément les changemens que demanderoient certaines circonflances paticulieres, & les facilitez qu'on pourroit enore ménager à ceux qui opereroient. Un Evêue, qui auroit quelque inclination pour les ornces, feroit lever de cette maniere la Care de son Pais par ses Curez, qui à peine s'apvacevrojent cux-mêmes qu'ils feroient des opetions geometriques. Il y a quantité de choses bentiles, & quelquefois difficiles en apparene, qui s'executeraient presque d'elles-mêmes, mux qui font en place vouloient bien y donat un premier mouvement.

ACOUSTIQUE.

SUR LES SYSTEMES TEMPEREZ

DE MUSIQUE

EN exposant dans l'Hist. de 1701 † le Systéme général de Musique inventé par M. H151. 1707.

. V. les M. p. 259. † p. 155. & fuiv.

146 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

Sauveur, nous avons expliqué ce que c'est que des Systemes temperez, & ce qui en fait la neceffité. Nous supposons ici ces connoissances.

Nous avons dit que M. Sanveur divise le ton moyèn en 7 parties, dont il en donne 4 au semiton mujeur, & 3 au mineur, moyennant quoi l'Octave, qui contient & tons moyens, & a semitons majeurs a 43 parties, qu'il appelle Merides, c'est-à-dire que si une voix ou une corde d'Instrument allant de ut à VT, au lieu de passer par les 7 degrez ou intervalles du Système Diatonique, la plupart inégaux entre eux, passoit par 43 degrez ou intervalles égaux, elle ne formeroit plus les accords justes du Système Diatonique, Secondes, Tierces, &c, mais d'autres accords fort approchans, de sorte que ceux qui étoient agréables ne le seroient pas sensiblement moins, & que ceux qui étoient desagréables cesseroient de l'être.

Cette division de l'Octave en 43 parties n'est pas necessaire, ni unique, par rapport à l'effet qu'on en veut tirer, qui est l'adoucissement des Dissonances, avec une alteration peu sensible des Consonances. Si l'on divise le ton moyen en 5 parties, & qu'on en donne 3 au semiton majeur, & a an mineur, l'Octave ayant toûjours 5 tons moyens, & deux semitons ma-jeurs, aura 31 parties égales. De même, elle en aura 53, si l'on divise se ton moyen en o parties, & qu'on en donne y au semiton ma-jeur, & 4 au mineur. L'Octave divisée en 31 parties ou en ff donnera aufli-bien un Système

temperé, que quand elle l'est en 43. Cependant la division de l'Octave m'est pas tout-à-fait arbitraire. Il doit même fambler d'abord étrange qu'étant conçue comme composée Je cions moyens, & de deax semitons majeurs. on in puisse également diviser en 31, en 43, ou en 55, car cela ne se peut, à moins que le apport du temiton majeur au mineur ne varie. d'en effet on vient de voir que dans la tre de co trois divisions le semiton majeur est au mihour comme 3 à 2, dans la 2de comme 4 à 3. mas la 3000 comme 5 à 4; or ce rapport ne detroit-il pas être fixe & déterminé par le Syfteme Diatonique? Mais il est certain qu'il ne l'est point, parcequ'il y a dans ce Syltême deux Fons, l'un majeur, & l'autre mineur, & que conféquent le femiton majeur peut être pris par la plus grande moitié de l'un ou de l'autre de ces deux Tons inégaux, & le femiton mipeur pour la plus petite. Delà vient que le rap-Just des deux semitons varie, mais comme le Ton majeur & le mineur ont une différence déreminée. la variation du rapport des deux semitons est renfermée dans des bornes affez émites, que M. Sanveur détermine très-facilement. On voit par cette détermination que si l'on veut que la différence du ferniton majeur a du mineur loit tolijours 1, le mineur ne peut Are que 2, 2, ou 4, & par conséquent le matur que 3, 4, ou f, ce qui dans cette suppoition réduit l'Octave à ne pouvoir être divifée vu'en 31, 43, ou 55 parties égales. Si l'ou apposoit que la difference du semiton majeur in mineur fut 2, car cela est entierement arbitraire, l'Octave se diviseroit en un plus grand numbre de parties, & de plus recevroit un plus grand nombre de divisions différentes, & ces deux effets croîtrojent encore si la disference des deux semitons étoit 3, & ainsi de fuite à l'infini. Mais ces grands numbres l'eroient fort G .

148 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

incommodes dans les calculs, & ne donneroient pas une plus grande juliesse aux Temperament Ainsi l'on aura raison de s'en seniraux trois divisions rapportées. La 1se a été adoptée par M. Huygens, la 2se est de M. Sanvens, la 3se de suivie par les Musiciens.

Il faut remarquer que ces trois divisions, à toutes les autres à l'infini, dont nous avons fai voir la possibilité, supposent l'Octave partagée en 7 Tons moyens, ou 10 Semitons moyens & 2 Semitons majeurs, & toutes ensemble ne font qu'une maniere de diviser l'Octave . pz cequ'elles ne lui donnent que les mêmes Elle mens, & en même nombre. Mais si on la ci visoit en 12 Semitons moyens, ce seroit un autre maniere de la diviter, une autre effe ce de division. L'Octave n'ayant alors que 12 parties égales, elle en auroit trop peu pont donner aux accords un Temperament ailes juste, & il se trouve que les Tierces servient tellement alterées que l'Oreille ne les pourroit plus fouffrir. Aussi ce Système est abtolument rejetté par les Musiciens. Ce seroit encore pi fi l'Ostave étoit divilée en moins de 12 partid égales, ce qui arriveroit fi on la composoit de Tons majeurs, ou mineurs, avec quelque ref te. Il ne faut donc chercher un bon Syileme temperé que dans la premiere espece de divition. que nous avons suivie, & le combat se trouve réduit entre trois dans cette espece. Il ne cette plus qu'à les comparer.

M. Sauveur fait cette comparation, ou plutot pour n'être pas soupçonné de rien donner à soi interêt, il la met sous les yeux source faite par le moyen d'une Table, qui ne peut impour puisqu'elle représente chaque Système rei qu'il

dil

ell, & avec ses differences au Système Diatonique juste. On peut remarquer d'abord dans celui ce M. Sanvear quelques commoditez de prainjoe de de calcul que n'ont pas les deux autres . huis ce qui fait son avantage le plus décisif, les que ses Tierces sont moins justes que celles de M. Havgens, & que ses Quartes le sont poins que celles des Musiciens. Cela semble paradoxe, mais il est vrai qu'un Temperament tous les accords font plus également alterez préferable. Des accords juttes ou presque lulles mêlez avec d'autres qui font fort alterez. ant un mauvais effet, parcequ'ils font trop seuin à l'Orcille le défaut de tout le reste, & lui popellent trop vivement le fouvenir d'une justule, qu'il faut au contraire lui faire oublier. Welt par cette raison que les Facteurs d'Orjues, & de Clavecins suivent le Système de M. Juveur, & non celui des Musiciens ordinai-

Comme les nombres 31, 43, & 55 sont en fogrettion arithmetique, & que 43 qui apparlent à M. Sauveur, est le terme moyen, on ut voir en général pourquoi son Système tient milieu entre les deux autres, & altere tous les

scords avec plus d'uniformité.

La difference du Système de M. Sauveur soit celui de M. Huygens, soit à celui des Musillers, quoique peut-être légére en elle-même, he l'est nullement par rapport au but que l'on le propose. Il s'agit de la perfection, & plus on 30 approche, plus le peu de chemin qui reste à pae est important. Souvent même on ne croit pas qu'il en relle à faire, & il n'appartient pas tont le monde de s'en appercevoir. M.E.

MECHANIQUE.

SUR LE JET DES BOMBES,

OU EN GE'NE'R AL

SUR LA PRÖJECTION DES CORPS.

IL y a deux cens ans que les Philosophes croyoient que la ligne décrite en l'air par un boulet de canon étoit droite, tant que l'impulfion de la poudre l'emportoit confidérablement sur la pesanteur du boutet, qu'aussi-tôt que cet-te impulsion venoit à être balancée par la pesanteur, cette ligne devenoit courbe, & qu'enfin elle redevenoit droite dès que la pesanteur l'em-portoit sur l'impulsion. Il paroît bien que la science des Mouvemens composez n'étoit alors guere connue. Nicolo Tartaglia de Bresce, qui vivoit au commencement du 16me Siécle, & l'un des premiers qui ait travaillé à l'Algebre. fut le premier qui s'apperçut de la fausseté de cette idée, & qui soutint que la ligne du boulet étoit courbe dans toute son étendue. Il découvrit aussi que les coups tirez d'un canon élevé de 45 degrez ont une plus grande portée, que dans toute autre élevation de la piece, mais selon la destinée de tous les grands Genies, qui défrichent une matiere nouvelle, il se trompa fir

[.] V. les M. p. 181.

for beaucoup d'autres choses, & quand il n'eût pas été arrêsé, comme il le dit, par le scrupule d'enseigner une Science soneste, il n'eut pas fait beaucoup de mal au genre humain; fi cependant, à juger bien sainement, c'est une invention funelle que l'Artillerie, & si tout ce qui rend la Guerre plus courte & plus décisive, ne la rend pas moins meurtrière & plus innocente. Il a da perir plus d'hommes dans Troye par un Siège de 10 ans, que dans aucune Place qui ait cté bombardée. Tartaglia n'avoit pas déterminé la Courbe du boulet de canon, & il ne l'auroir pas pû sans le Système de l'acceleration des Chotes, réfervé au Grand Galilde. C'est lui qui a démontré le premier qu'un boulet tiré boriroccilement d'un lieu élevé décrit une demi-Parabole, dont le sommet est au point où il fort dela bouche du canon, & que s'il est tiré oblisement à l'horizon, il décrit une Parabole, un le sommet ell précisément au milieu de sa courfe, suppose qu'il doive tomber sur le mêur plan horizontal où est la batterie. Ensuite il comparé enfemble les projections faites toilours avec la même force, mais lous differens angles par rapport à une ligne verticale, & il a lait voir que les étendues des projections, ou les amplitudes des Paraboles font entre elles comles linus droits, & les hauteurs des fommets des Paraboles fur le plan horizontal de la batteils comme les linus verfes du double de ces anles; d'où il fuit que la plus grande étendue pullible appartient au jet fait fous l'angle de 45, susque le finus droit du double de cet angle est e rayon du Cercle, le plus grand de tous les linus, que toutes les étendues qui appartiennent i des jets également éloignez du jet de 45 en G 4 defdessure des l'Academie Royale des hauteurs des Paraboles sont d'autant plus grandes que l'angle du jet avec la verticale est plus petit, que quand cet angle est de 45 la hauteur de la Parabole correspondante tient précisément le milieu entre toutes les autres hauteurs possibles,

& que quand l'angle est de 90 la hauteur de la Parabole sur le plan de la batterie est mulle, de

même que le finus verse de 180 est nul. Galilée n'a confideré que les projections terminées au plan horizontal de la batterie, mais Torricelli son Disciple est alle plus loin, parcequ'il est venu après lui. Il a recherché où les coups devoient porter sur des endroits situez au dessus ou au-dessous de l'horizon, par exemple. sur une Montagne, les angles de projection étant connus, & il s'en est tenu là. Mais ce qu'il ajoûtoit à Galilée étoit moins important pour l'usage de l'Artillerie, que ce qu'il laissoit encore à découvrir. On he se soucie pas tant de savoir où ira le coup, que de le saire aller où l'on veut, sur une Tour, par exemple, sur un Bastion, & il faut connostre sous quel angle on doit pointer les pieces, pour y tirer juste: La Parabole que le boulet décriroit entiere en l'air; s'il devoit tomber fur un plan qui fût au niveau de la batterie, doit être coupée & arrê-tée dans sa course par le haut de la Tour, & il s'agit de trouver sous quel angle il faut pointer la piece, afin que le boulet décrive la Parabole que le haut de cette Tour rencontrera.

Feu M. Blondel de l'Academie des Sciences y proposa ce Problème en 1677, & tous les Geometres de la Compagnie s'exercerent fur ce sujet. M. Buot, M. Roemer; M. de la Hird donnerent differentes résolutions, & M. Cussimi

DES SCIENCES. 1707. 153

tenserme toute la Theorie de la projection des Corps dans une seule Proposition très-simple, à très ingenieuse. M. Blondel qui avoit étudié meure plus particulierement toute cette matiere, en composa un Livre qui parut en 1683 sous ce titre, De l'Art de jetter les Bomtes.

Il ne paroît pas que l'on ait presentement rien à desirer sur la pratique de cet Art. Peut-être seulement pourroit-on encore perfectionner l'Instrument qui sert à pointer la puece ou le Mortier, & l'on a parlé sur cela d'une idée de M. de la Hire dans l'Hist.

de 1700 °.

Mais la Geometrie étant quitte, pour ainfi dire, envers la Pratique, est en droit de pousser plus loin la speculation, & de donner quelque dose à la timple curiosité, quand l'atilité est

distaite.

Nous avons dit que la force de la projection, la viteffe du boulet étant toujours la même, es hauteurs des différentes Paraboles décrites pur des jets de différens angles diminuent touours depuis le plus petit angle que puille faire e let avec la verticule tirée pur le point d'où le a fort, julqu'à l'angle de 90; par conséquent es toyers de ces Paraboles, qui sont toûjours ans la même ligne verticale que les fommets. au-deflous, baillent aufil dans tout ce moument. D'un autre côté, depuis l'angle infiniment petit fait avec la verticale du jet jusqu'à l'angle de 45 les étendues des jets ou les amplandes des Paraboles augmentent toûjours, & camme la liene où font le fommet & le foyer, s'ell i-dire l'axe de la Parabole coupe toujours GS

154 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

l'amplitude par le milieu, les sommets & les foyers baissent jusqu'à l'angle de 45 en s'éloignant toûjours de la verticale du jet, après quoi les amplitudes au-delà de l'angle de 45 redevenant égales à ce qu'elles étoient en deçà, chacune à sa correspondante, les sommets & les soyers se rapprochent de la verticale du jet, en continuant toûjours de baisser. Il taut la voit quelles lignes les uns & les autres décrivent dans

ce mouvement.

La hauteur verticale d'où le boulet auroit da tomber pour acquerir la vîtesse qu'il a au sortir du canon, & qu'on peut appeller bauseur deserminatrice, étant représentée par une ligne, fi du point d'où le jet sort pris pour centre, & de cette ligne prise pour rayon, on décrit un demicercle, on voit très facilement que tous les fovers des différentes Paraboles depuis l'angle infiniment petit julqu'à celui de 50, font autant de points de cette demi-circonference. Et en effet. l'angle du jet étant infiniment petit, ou. ce qui est la même chose, le boulet étant tiré verticalement de bas en haut, la Parabole, dont l'amplitude est alors nulle, n'est que la verticale du jet, ou la ligne qui repréfente la hauteur déterminatrice, & son sommet & son toyer se consondent en un seul point, qui est l'extrémité superieure de cette ligne, & en même temps de la demi-circonference dont elle est le rayon. Quand l'angle du jet est de 45, le sommet de la Parabole qui en est formée est au milieu de tous les autres fommets, ou, ce qui revient au même, il répond au milieu de la hauteur déterminatrice, & il est très-sisé de voir que le foyer de cene Parabole est sur la ligne horizontale de la batterie, & que par consequent depuis le jet vertical insqu'à celui de 45, les foyers ont decrit un quan de cercle, d'où il suit qu'ils déctiont l'autre quart depuis l'angle de 45 jusqu'à celui de 90, qui appartient au jet hori-

Tontal.

Quant aux fommets des Paraboles oni font tolinurs plus élevez que les foyers, il est visible que dans tout le mouvement qu'ils font demis le set vertical jusqu'à l'horizontal, ils ne provent descendre que jusqu'à la ligne horirontale de la batterie, c'est-à-dire qu'ils descendent la moitié moins que les foyers, car sume le jet est horizontal. le sommet de la demi-Parabole qui se décrit alors est au point foi le jet fort. On voit par une Proposition de M. le Marquis de l'Hôpital dans son Analyse des Infiniment peties, que la Courbe décrite par les sommets des Paraboles depuis le jet vertical jusqu'à l'horizontal est une demi Ellipse, qui a pour son petit axe la hautear déterminatrice, & son grand axe double

Comme les sommets & les soyers vont ensemble en s'éloignant de la ligne du jet vertical depuis ce jet jusqu'à celui de 45, & qu'ensuite is se rapprochent toujours de cette même ligne psqu'à ce qu'ils y arrivent, il s'ensuit qu'ils repulent par les mêmes lignes verticales par où il avojent déja passé, mais en d'autres points, & que par conséquent chacune de ces lignes toppe en deux points tant le demi-cercle décrit tar les soyers, que la demi-Ellipse décrite par les sommets. Il en saut excepter la verticale qui appartient au jet de 45, le plus étendu de tous, ou, ce qui est le même, la verticale où se nouvent le sommet & le soyer de la l'arabo-

G 6

156 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

le correspondante. Cette ligne touche en même temps & le demi-cercle, & la demi-Ellipse, parceque le jet de 45 est unique & n'en a aucun autre qui lui réponde. C'est aussi un principe établi en Geometrie qu'un point d'attouthement en yant dent d'intersection.

.. Cette speculation a été encore poussée plus loin. Toutes ces differences Paraboles qui depuis le jet vertical s'en éloignent tofiours jusqu'au jet de 45, & s'ouvrent toûjours de plus en plus, le coupent necessairement les unes les autres, & la fuite de tous leurs points d'intersection forme une ligne Courbe, ou, ce qui est la même chofe, il y a une Courbe qui dans toute son étendue touche toutes ces différentes Paraboles. On demande quelle elle est. M. le Marquis de l'Hôpital a démontré dans fon Li-Pre des Infiniment petits, que c'est une Parabole dont le parametre est quadruple de la hauteur déterminatrice. On la peut appeller Parabole générale ou exterienre, parcequ'elle envelope toutes les autres par dehors. Elle est le terme au delà duquel le boulet ne peut jamais aller, n'étant poussé que de la force représentée par da hauteur déterminatrice, & si l'on veut qu'il aille à l'extrémité d'une ligne inclinée au-dessus de l'horizon, par exemple, sur le haut d'une Montagne, il faut qu'il aille au point qui est commun à la Parabole générale. & à celle du iet qu'il faudra faire.

Voilà quelle est l'histoire des découvertes qui ent été faites jusqu'à present sur les Projections. M. Gaisaée a démontré le tout d'une maniere sort naturelle & fort claire, & quand on donne des preuves plus saciles de veritez déja connues, c'est un progrès pour les Sciences, aussi bien

que celui qui confiste à trouver des verirez nonvelles. La maniere de savoir n'est pas indiffetente. & devient elle-même une Science à part. Nous avons dit dans l'Hist. de 1704 * que d'habiles Geometres ont eu bien de la peine à prouver que les projections obliques à l'horizon formoient des Paraboles auffi-bien que les horimaintenant les deux cas se trouvent sans peine envelopez dans la même Prosolution, & même avec les nouvelles lumieres que l'on a, il seroit difficile de les Rparer,

wand on le voudroit.

M. Guifnée a cependant trouvé moyen d'aofter quelque chose à la Theorie des Projections. Si l'on ne veut pas que le boulet aille plou'où il pourroit aller par la force qu'on lui seppose, c'est-à dire jusqu'à la Parabole générac. & qu'il demeure en decà, il détermine quel est l'apple qu'il faut donner au jet, ou la Parabole partientiere qu'il décrira, différente de cetle co'il auroit décrite, si le coup eût dû avoir unte son étendue. Il est visible qu'en decà de 45, & à 45, l'angle du jet doit être plus petit. qu'il n'eût été. & au delà, plus grand, M. Gujuée a donné en général cette détermination otécile par plulieurs voyes différentes.

SUR LA RESISTANCE

DES TUYAUX CYLINDRIQUES

PLEINS D'EAU.

UAND il faut mesurer exactement des Imouvemens, ou, ce qui est encore plus difficile, de simples efforts, dont les directions, les leviers, les appuis, ne font pas bien sensibles, ce sont toujours des recherches fort délicares, & les plus grands Hommes font excusables de s'y méprendre, fur tour quand ils y ont travaillé les premiers. Ces circonflances accompagnent l'erreur, où M. Parent prétend que soientitombez deux des plus grands Sujets qu'air ens l'Academie des Sciences.

Un Tuyau cylindrique, que l'on suppose vertical, étant plein d'eau, sa hauteur peut être telle, ou, ce qui est la même chose, la charge de l'eau si grande, qu'il crevera par le bas . X qu'il se fera à sa superficie cylindrique une fente par où l'eau s'échapera. Il s'agit de savoir quel est cet effort de l'eau, quelle en est is mesbre, & quelle épaisseur doit avoir le tuyau pour y résister.

D'abord il faut bien concevoir que dans cet effet la base circulaire du tuyau n'est nullement enfoncée, on la suppose même inébranlable, & tout l'effort se fait contre la partie inferieure de la surface cylindrique du tuyan. de forte que quand il creve, la crevaffe est laterale & verticale. Si la base s'enfonçoit, ce seroit

implement le poids du cylindre d'eau qui agireit, & par conféquent toute son action seroit exprimée par le produit de sa haureur & de sa base, mais comme il ne s'agit pas de la base du

tuysu, c'est une autre consideration.

Que l'on imagine pour un moment un cylincre d'eau qui se tienne suspendu en l'air , sans cure enfermé dans un tuyau. Si le cercle le plus hatt de ce cylindre tombe par son poids sur celui qui est immediatement au-dessous de lui, il rendra la circonference plus grande, car je suppose que ce second cercle conserve encore la figure circulaire. Si de même le fecond cercle tombe ensuite sur le troisséme, sa circonference sera encore plus augmentée que n'avoit été celle du second, & enfin si l'on applique cette tice à tons les cercles d'eau successivement, la dironterence du dernier fera d'autant plus augmentée que le nombre des cercles supericurs fera plus grand, ou, ce qui est la même chole, que le cylindre entier sera plus haut. Mainsnant li ce même cylindre est enfermé dans un tevau, tous les cercles d'eau auront la même tendance à descendre les uns sur les autres, quoiun'ils ne descendent pas réellement, ils feront conc un effort pour s'élargir, & rendre leurs irconferences plus grandes, & cet effort ne peut s'exercer que contre les parois du tayau; il ira odjours en augmentant de force depuis le haut pliqu'au bas, & enfin au bas du tovau il fera d'autant plus grand, que le tuyau fera plus haut. perceque la circonference où tous les cercles d'eau tendent à se mettre en sera d'autant plus

Si la hauteur du tuyan demeurant la même, on suppose que sa circonference augmente, on pour-

160 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE'

pourroit croire d'abord que l'effort de l'eau contre les parois du tuyau augmente aussi, car quoique la circonference du tuyau étant augmentée, le nombre de ses parties qui résistent à l'effort de l'eau le soit aussi en même raison, le nombre des parties d'eau qui agissent est augmenté selon une plus grande raison, qui est celle de l'aire ou du quarré de la seconde circonference à l'aire ou au quarré de la premiere. Mais il faut faire reflexion que si une partie d'eau quelconque tend à descendre, & par conséquent à élargir le cercle correspondant du tuyau, une autre partie d'eau égale, qui est placée entre elle & le tuyau, a la même tendance, & la repousse en sens contraire avec un effort égal que par-là il ne reste de parties d'eau dont les efforts ne soient point détruits par d'autres, que celles qui s'appuyent immediatement sur les parois du tuyau, que ce sont les seules dont l'action s'exerce sur ces parois; & que par conséquent leur effort n'est point augmenté par l'augmentation de la circonference, puisque chaque nouvelle partie d'eau a aussi une nouvelle partie du tuyan qui la soûtient.

On pourroit donc augmenter à l'infini la circonference du tuyau, sans être obligé d'augmenter l'épaisseur de la matiere dont il est fait; cependant il est certain que l'experience y est entierement contraire, & même le raisonnement, quand cette mechanique est bien approfondie.

felon les vûes de M. Parent.

L'effort que nous avons jusqu'ici consideré dans l'eau est un effort perpendiculaire aux parois du tuyau, & le même que s'il agissoit par des rayons tirez d'un point quelconque de l'axe à ces parois, or ce n'est pas cet effort perpendiculai-

BES SCIENCES. 1707. 161

culaire qui creve ou déchire le tuyau. Il est bien vrai qu'il n'y en a pas d'autre qui agisse, mais il ne déchire pas le tuyau entant qu'il lui est

perpendiculaire.

Il faut concevoir dans la circonference circulaire du tuyau deux côtez contigus infiniment petits, & faisant entre eux un angle obtus infiniment peu different de celui de 180, & de plus un rayon tiré du centre à cet an-gle, & qui est la direction de l'essort perpendiculaire. Afin que le tuyau se déchire, il est necessaire que ces deux côtez infiniment petits le séparent, & s'ils se séparent, c'est la même chose que si deux puissances opposées les tiroient directement chacune à elle, ou, ce qui est le même, selon les directions de ces côtez mêmes. L'effort perpendiculaire qui agit par le rayon ne déchire donc le tuyan, qu'en-tant qu'il produit ces deux nouvelles direc-tions, qui sont infiniment près de lui être perpendiculaires, & il ne faut plus que com-parer l'effort de l'eau, entant qu'il est per-pendiculaire au tuyau, à lui-même entant qu'il le déchire. Or selon les regles de la Mechanique on sait comparer différentes sorces, quand on connoît feurs directions, & par cette voye M. Parent trouve en formant un triangle des directions supposées que l'effort perpendiculaire est à l'effort qui déchire comme un des côtez circulaires infiniment petits est au rayon. Mais parceque l'effort perpendiculaire pris en son entier agit fur toute une circonference de cercle, il faut multiplier le côté circulaire infiniment petit par le nombre infini des autres côtez, ce qui fait la circonference même, & parceque l'effort qui déchire n'agit que sur un point, on le laif-

162 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

laisse tel qu'il étoit dans l'infiniment petit, & par conséquent l'effort perpendiculaire est à celui qui déchire comme la circonference au rayon,

c'est-à-dire plus de 6 fois plus grand.

Delà il suit évidemment que la hauteur du tuyau demeurant la même, si sa circonference augmente l'essort que l'eau sait pour le crever augmente aussi, puisqu'il est tossours la même partie d'une plus grande quantité. Il augmentera aussi, si la circonserence du tuyau demeurant la même, la hauteur augmente, puisque l'esfort perpendiculaire en est visiblement plus grand. Il ne paroît pas necessaire de remarquer que plus la pesanteur specifique de la liqueur est grande, plus son essort l'est aussi, & que celui du Mercure, par exemple, le seroit plus que celui de l'eau.

Selon cette Theorie il est aisé d'exprimet geometriquement l'effort par lequel une liqueur creve son tuyau. Il est clair que la force par laquelle le tuyau réssse, c'est-à-dire, son épsisseur, doit être égale à cet effort, & cela produit une Equation, mais ce n'est encore qu'une Equation générale. & qui n'apprend point quelle doit être cette épaissour selon la matiere dont on fera le tuyau, selon la hanteur & le diametre déterminé qu'on lui voudra donner, & selon la liqueur qu'il contiendra. Pour cela, il faut une Experience exacte sur la matiere dont il sera fait. S'il doit être de plomb, par exemple, il faut savoir quel poids suspendu à une bande de plomb d'une certaine épaisseur, & d'une certaine largeur, sera necessaire pour la rompre & pour la déchirer, après quoi, il est clair que l'épaisseur du Tuyan qu'on fera de plomb devra être d'autant plus grande, que le produit

DES SCIENCES 1707. 163

de l'épaissent & de la largeur de la bande de plomb de l'Experience aura été plus grand par rapport au poids qui aura fait la rupture. Une fraction dont ce produit sera le Numerateur, & ce poids, le Dénominateur; exprimera donc en général la résistance du Plomb, & si l'on multiplie par cette fraction l'essort de l'eau exprimé dans l'Equation générale, on la déterminera à représenter l'épaisseur necessaire à tous les Tuyaux qu'on sera de plomb. Ensuite pour un tuyau d'une certaine hauteur, ou d'un certain rayon, il ne faudra que mettre dans l'Equation générale cette hauteur ou ce rayon déterminé.

Dès que l'on a une Equation qui donne l'épaisseur des Tuyaux necessaire pour résister à l'eau, tout le resté étant déterminé ou connu, on a par la même Equation la hauteur qu'ils pourront avoir, si l'épaisseur est déterminée avec tout le reste. De même on aura, si l'on veur, le diametre qu'on leur pourra donner. C'est sur ces principes que M. Parens a construit une Table pour les Tuyaux de Cuivre & de Plomb, & seulement pour les dimensions qu'ils peuvent avoir dans l'usage. Elle épargnera le calcul de son Equation à ceux qui vondront aller jusqu'à

SUR UNE THEORIE GENERALE

DES MOUVEMENS SOIT UNIFORMES,

SOIT VARIEZ A DISCRETION.

SIL n'étoit question précisément de considerer les Mouvemens acceleréz, ou, ce qui revient au même; les retardez, & même les unisormes, que par rapport à l'ulage, & aux applications Physiques, se Système de Galilée seroit sussidant. Ce grand Homme a eu cette gloire, très-peu commune, que quoique premier Inventeur en cette matiere, il a frapé droit au but, & que son hypothèse qui a passe par le severe examen de tant d'habiles Philosophes, subsiste toujours en son entier. Elle s'est trouvée aussi exactement consorme à l'experience qu'on se puisse desirer, & même on a transporté avec succès à d'autres sorces constantes & continuellement appliquées, telles que les Forces centrales, ce que Galilée avoit pensé sur la Pesanteur, ainsi que nous l'avons dit dans l'Hist. de 1700 †.

Mais c'est une curiosité très-digne de l'Esprit philosophique que de s'élever au-dessus de la Theorie de Galilée, & de pénétrer jusqu'à la premiere source d'où ce ruisseau a pris son cours. De plus on saissit avec plus de force de veritez particulieres, quand on tient les veritez générales, qui les produisent, & on en est plus éclairé, quand on peut être admis à les contempler dès leur naissance. C'est-la ce que prétend prin-

* V. les M. p. 283. f P. 114.

BES SCIENCES. 1707. 165

principalement M. Varignon dans la Theorie que purs allons expliquer.

D'abord pour mettre ensemble, & sous un même coup d'œil les Mouvemens accelerez ou numéz, ou en un mor les Mouvemens vacet avec les uniformes, il ne faut songer qu'aux uniez, de même que pour sormer une idée géurale d'une Ligne qui pourra être ou droite ou courbe, il saut la concevoir courbe. Un legere différence de supposition changera, quand m roudra, la ligne courbe en droite & le annument varié en uniforme. Le plus composse renferme toûjours le plus simple, & l'inégal se réduit aissement à ce qui est égal.

Un Mouvement varié est ceiui dont la Vitelle augmente ou diminue à chaque instant. La variation de la vîtesse, pour pouvoir être l'objet de nos recherches, doit avoir quelque Regle, & l'fair que cette regle soit prise sur quelque autre grandeur qui entre dans le Mouvement même. Or il n'y en a que deux, l'Espace, & le

Tangs.

M. Varignon ne regle les mouvemens variez que fur les Temps, & il infinue que l'autre mauere de les regler est impossible, & qu'il pourra le faire voir quelque jour, mais en attendant mus donnerons quelque idée de cette impossibilité, psin que la matiere que nous trattons

en foir plus complete.

Si l'on regle la variation de la vitesse sur l'Etpace, soit un mouvement acceleré dont l'augmentation de vitesse suive les espaces parcourus, de sorte que la vitesse d'un Corps qui est
munbé de 2 Toises ayant été exprimée par 1 à
latin de la 1se Toise, le soit par 2 à la sin de la 2de;
il est clair que cette hypothète produit une absurdité.

dité, car le Corps qui en acquerant successivement i degré de vitesse a parooure une Toise, doit : candis qu'il acquiert-fucceffivement un 24 degré de vîtesse égal, parcourir plus d'une 2de Toile, puilque quand il mauroit en que son re degré de vîtefie entierement acquis ; il aproit du avec ce seul degné parceurir plus d'une 2 de Toile dans un temps égal au premier, &r à plus forte raison doit il parcourir plus d'une 2 de Toise dans le se temps , puisqu'au se degré de vitelle entiemment acquis, il le joint inceffamment quelque portion du 1d degré qu'il acquien saccessivement. L'absurdité seroit plus grande, si l'augmentation de vîtesse suivoit les quarrez des Espaces, & que le Corps à la fin de la 2de Toile eut 4 degrez de vitelle, & ce seroit encore pis si la puissance des Espaces étoit plus élevée.

En général, il fuit de ceraisonnement qu'afin qu'une hypothèse sur l'augmentation de la vitesse soit possible, il strut que la vitesse acquise à la fin de la 2^{de} Toise soit moins que double de celle qui étoit acquise à la fin de la r^{te}, & par conséquent l'augmentation de la vitesse ne pent suivre aucune puissance parsaite des Espa-

ces parcouras.

Je dis parfaise, car nôtre raisonnement ne comprend pas les imparfaises ou Racines quelconques, & si l'on veut que la vitesse suive les Racines quarrées ou cubiques &c. des Espaces, on trouvera que ces hypothèses sont possibles, puisque la vitesse acquise à la sin de la 12de Toise étant la racine quarrée ou cubique &c. de a ne sera pas double de la vitesse i acquise à la sin de la 12 Toise. Mais il faut remarquer que ces hypothèses retombent dans celles où l'angunentation

DES SCIENCES. 1792, 160 tation, de la viselle fuit quelque puillance pat-

faite des Temps, des is, per exemple, on veut qu'elle suive les racines quarrées des Espaces, c'est là une conséquence necessaire du Système de Galilée, qui la regle sur la 1re puissance des Temps, c'est-à-dire sur les Temps même. On la peut donc regler sur quelque puissance parfaite des Temps, ce qui produira la puissance impandes Temps, ce qui produira la puissance impandes

faite correspondante des Especes.

On peut aussi selon le principe que nous avons établi regles la vitesse sur les Racines quelconques des puissances quelconques des Espaçes,
pourvû que l'Exposant de ces Racines soit un
nombre plus grand que celui des Paissances;
par exemple, la vitesse acquise à la fin de la 2de
Toise peut être la racine 3me de 4, 2de puissance de l'espace, car cette grandeur est beaucoup
au-dessous de 2. Mais ces hypothèses sont les
mêmes que si on avoit reglé la vitesse sur les
puissances imparsaites des Temps, & dans l'exemple proposé elle suivroit leurs racines quarrées. Il
n'y a donc d'hypothèses possibles que celles qui
reglent la vitesse sur quelque paissance des Temps
parsaite ou imparsaite.

Les Puissances n'étant, comme il a été dit dans l'Hist. de 1706*, qu'une espece particuliere d'un genre qu'on appelle Fonctions, ou Affections, M. Variguen, pour s'élever à la plus grande universalité possible, suppose la variation de la vitesse reglée sur telle fonction des

Temps one l'on vondra.

Il s'agit de trouver une formule infiniment générale, par laquelle on puille pour un infant quelconque d'un montement varié déterminer

l'espace parcouru en vertu de la vitesse de ce monvement depuis qu'il a commencé.

Les effets sont tothjours proportionnels aux causes, & tout espace parcouru est un effet dont la cause est la vitesse qui l'a fait parcourir. Si cette vitesse est unisonne, la cause est tothjours la même, & l'esset ou l'espace plus grand en même raison qu'elle est plus grande, & qu'elle a agi plus long-temps. Si la vitesse est variée, il faut la goncevoir comme l'assemblage ou la somme d'une insinké da causes differentes, dont chacune a agi dans chaque insint insiniment petit, & par conséquent l'espace parcouru est proportionel à cette somme insinie de causes.

Puisque la vîtesse variée doit toûjours se regler sur quelque fonction des Temps, il doit y avoir une Courbe générale, qui par ses Ordon-nées croissantes on décroissantes réprésente les vîtesses de tous les instans, & par ses Abscisses correspondantes les fonctions des Temps. Ainsi l'art de trouver la valeur d'une somme infinie quelconque des Ordonnées de cette Courbe, ou, ce qui est le même, l'espace curviligne quelconque formé par la Courbe, sera l'art de trouver la valeur de la vîtesse variée d'un temps fini quelconque, toûjours proportionelle à l'es-pace parcouru; & si l'on veut comparer ensemble deux differens espaces parcourus, soit en vertu de la même vîtesse variés qui aura agi pendant deux Temps inégaux, soit en vertu de deux vîtesses differemment variées, il fandra comparer les deux espaces curvilignes, soit de la même Courbe, soit des deux differentes Courbes produites par les deux differentes suppositions de vîtesse. Voilà quelle est la formule générale

DES SCIENCES. 1707. 169 de M. Varignon, avec laquelle il entreprend de satisfaire à tout.

Si l'on veut que la vîtesse soit uniforme, il est évident que l'espace curviligne devient rectiligne, & ne le devient qu'en ce cas-là. Comme hors delà, ce sont des espaces curvilignes qui donnent le rapport des espaces parcourus. on ne peut se dispenser d'employer le Calcul Integral & les integrations sont d'autant plus difficiles, que les Courbes qui représentent la variation de la vîtesse ont une équation plus composée, ou ce qui revient au même, que les fonctions des temps sont plus compliquées. M. Varignon donne d'abord quelques exemples de ces sortes d'integrations, où il paroît avoir eu en vile de faire britler l'art de ce Calcul, que l'on ne sait pas encore, & que l'on ne saura peutêtre jamais manier comme le Differentiel. Mais ensuite il se réduit à des exemples plus simples, où la variation de la vîtesse ne suit que les puissances des Temps.

La vîtesse qui est reglée sur les Temps peut l'être de deux manieres, ou sur les temps écoulez, ou sur les temps qui sont à écouler dans le reste de la durée totale du mouvement. La vîtesse d'un mouvement acceleré se regle plus naurellement de la premiere maniere, & celle d'un mouvement retardé de la seconde, car elles sont d'autant plus grandes, l'une que le temps écoulé, l'autre que le temps à écouler est plus grand. Mais cela n'empêche pas que la vîtesse d'un mouvement acceleré ne se puisse regler sur les temps à écouler, seulement elle sera d'autant plus grande que ce temps sera plus petit ou, ce qui est le même, elle sera en raison renversée de ce temps, au lieu qu'il étoit en Hist. 1707.

raison directe du temps écoulé. De même lavitesse d'un mouvement retardé peut se regler sur le temps écoulé, mais elle sera en raison renversée de ce temps, au lieu qu'elle étoit en raison directe du temps à écouler. Or ce changement de raison directe en renversée arrive necessairement par la seule expression algebrique, quand l'exposant de la puissance des temps devient de positif negatif. & par conséquent cet exposant pris indéterminément pour positif ou pour negatif, convient à toutes les vîtesses soit accelerées, soit retardées, que l'on regle sur quelque puissance des temps. Puisqu'il est si faeile de changer un mouvement acceleré en retardé, dans quelque hypothèse que ce soit, on réciproquement, nous ne parlerons ordinairement que des mouvemens accelerez, que l'on rendra, si l'on veut, retardez en les renverfant.

Naturellement. & en ne concevant aucune limitation arbitraire, un mouvement accelerécommence par être infiniment petit, & finitpar être infiniment grand dans un temps infini. Mais il ne peut aussi commencer par être fini, ainsi qu'il arrive, lorsqu'on ne laisse pas tomber librement une pierre dans l'air, mais qu'on la jette de haut en bas avec une certaine force. Alors la vîtesse accelerée que produit la seule pesanteur s'ajoûte continuellement à la vîtesse initiale qui a été imprimée par la cause étrangere, & qui demeure toûjours la même. C'est-là la manière la plus naturelle dont ce cas-là puisse être consideré, mais M. Varignon pour ne laisser échaper aucune hypothète possible, suppose encore que la vîtesse initiale fût considerée comme avant commencé à Zero, & comme étant

produite par l'acceleration que la pesanteur auroit causée pendant un certain temps, il y joint la vîtesse réellement causée par l'acceleration dans un instant quelconque du mouvement à compter depuis qu'il a commencé, & il regarde la somme de ces deux vîtesses ensemble comme devant suivre une puissance quelconque de la somme des deux temps qui leur répondent. Cette hypothèse entre aussi facilement qu'une plus fimple dans sa formule générale. Il remarque qu'on ne peut pas supposer que la vîtesse initiale & l'accelerée prises ensemble suivent une puissance des temps necessaire pour acquerir la seule accelerée, car quand le temps ou l'accelerée commence est nul, & l'accelerée aussi, l'initiale seroit donc pareillement nulle, ce qui est contre la supposition que l'initiale est finie.

Si l'on vent regler la vîtesse sur les temps à écouler; il sera plus naturel, ainsi que nous l'avons dit, qu'il s'agisse de mouvemens retardez. La difficulté n'est que de trouver l'expression de la vîtesse ainsi reglée. Pour cela, il faut confiderer, qu'elle doit à chaque instant être d'autant plus grande. 1°. Que le temps à éconler est plus grand, ou, ce qui est la même chose, que le temps total pendant lequel le monvement doit durer, moins le temps écoulé, est plus grand. 2°. Que la vîtesse initiale est plus grande par rapport à ce temps total, car il est visible & qu'il se perdra d'autant moins de vîtesse que ce temps total durera moins, & que plus elle aura été grande au commencement, plus il en restera à chaque instant. Ces deux grandeurs. c'est-à dire le temps à écouler, & le rapport de la vîtesse initiale au temps total, multipliées l'u-H 2

ne par l'autre expriment donc la vîtesse d'un mouvement retardé reglée sur les temps à écouler.

La formule qui en resulte est telle que quand on suppose le temps écoulé nul, la vîtesse seréduit à la seule vîtesse initiale, & que quand on suppose ce même temps écoulé égal au temps total pendant lequel le mouvement doit durer, la vîtesse est nulle ou éteinte. Delà il suit, en renversant ces idées, que dans un mouvement acceleré qui auroit en la même vîtesse initiale.la vîtesse deviendroit infinie, après le temps total fini entierement écoulé, si ce mouvement avoit sa vîtesse reglée sur les temps à écouler. Mais comme il est impossible qu'une vîtesse finie devienne réellement infinie dans un temps fini. l'hypothèse qui produirgit cette conséquence est impossible, & il en saut dire autant de quelques autres hypothèses, d'où suivroit la même conséquence. Par exemple, une Hyperbole équilatere, ou plûtôt une portion infinie de cette Hyperbole étant supposée, telle qu'elle eut pour axe une portion finie de l'une des Asymptotes. & pour Ordonnées des lignes paralleles à l'autre Asymptote, si l'on vouloit que les Abscisses représentassent les Temps d'un mouvement acceleré commençant par une vîtesse finie, & les Ordonnées les vîtesses croissantes de ce mouvement, il s'ensuivroit que dans un temps fini la vîtesse deviendroit infinie, puisque la derniere Ordonnée tirée sur l'axe fini supposé seroit infiniment grande, ou l'Asymptote même, mais l'impossibilité qu'une vîtesse finie devienne infinie dans un temps fini, fait voir que dans la natire la vîtesse d'un mouvement acceleré ne peut jamais croître comme ces Ordonnées d'Hyperbole. La Geometrie dans ses speculations généraDES SCIENCES. 1707. 173
nérales embrasse également & ce qui est possible à ce qui est impossible à la Physique, & la

Physique se réduit encore du possible à l'actuel,

infiniment moins étendu. M. Variance ayant en main les formules générales des mouvemens variez quelconques reglez sur les puissances quelconques des Temps loit écoulez toit à écouler, n'a plus qu'à faire des comparaisons des uns avec les autres, selon toutes les combinaisons qu'on veut imaginer, & il nest plus question que de calcul, & quelquerois de certaines adresses de calcul, dont il estbon de donner des exemples. Il compare aufsi les mouvemens variez avec les uniformes, & en suppotant dans un de ses cas particuliers un mouvement varié selon l'hypothèse de Galilée, il trouve auffi-tôt la fameuse Regle de ce grand Auteur, que la vîtesse d'un mouvement uniforme étant égale à la derniere vîtesse d'un mouvement acceleré, qui a commencé par être infiniment petit, l'espace parcouru en vertu du mouvement unisorme est double de l'autre. M. Varignon pousse même la curiosité jusqu'à chercher le rapport de ces deux espaces dans plusieurs autres hypothèses des temps, & l'on voit que l'espace parcouru d'un mouvement uniforme étant double de l'autre, lorsque la puissance des temps est I selon Galilée, il est triple lorsque cette puissance est 2, quadruple lorsqu'elle tit 3, & toûjours ainsi de suite, ce qui a lieu même dans les puissances imparsaites, & dans les negatives, les modifications necessaires y étant apportées.

Comme M. Varignon dans les Memoires imprimez en 1693 avoit déja donné des Regles des Mouvemens accelerez, mais moins générales,

il fait voir comment elles rentrent dans cette derniere Theorie, & enfin pour n'y laisser rien à desirer, il donne le moyen d'exprimer les rapports des forces qui seroient necessaires pour produire tous les disserens mouvemens variez qu'on peut supposer. Cela retombe encore dans la Theorie des forces centrales, qu'il a si amplement expliquée, & après tout ce que nous en avons dit en disserens Volumes de cette Histoire, il ne nous reste rien de nouveau à ajoûter pour faire sentir l'esprit de ces Methodes, ni pour en déveloper la Metaphysique.

SUR LA RESISTANCE

DES MILIEUX

AU MOUVEMENT.

TOUTE la Theorie du précedent Article fur le Mouvement fait abstraction de la Résistance que les Milieux y peuvent apporter. Cependant cette Résistance est telle qu'elle peut ou changer les Mouvemens variez en unisormes, ou du moins les rendre variez d'une autre maniere, & si on la negligeoit dans les Calculs, on courroit quelques is risque de se trouver fort éloigné du vrai. Aussi les plus grands Geometres de ces derniers temps ont-ils étudié cette matiere, mais comme elle est plus difficile qu'il ne paroît d'abord, ou ils n'ont pas tout vût, ou même ce qu'ils ont vût, ils ne l'ont pas suivi jusqu'au bout. M. Variguen, selon sa contume

^{*} V. les M. p. 492.

DES SCIENCES. 1707. 174 tume de remonter toûjours le plus haut qu'il est possible. & d'embrasser delà une étendue infinie, traite maintenant ce sujet d'une maniere si générale, qu'il renferme dans cette valte enceinte, non-seulement toutes les idées qui lui sont particulieres, mais encore toutes celles que d'autres ont enes, & pent-être même toutes celles

qu'ils pourroient avoir.

Tout monvement se fait dans un Milieu. dans l'air, dans l'eau, &c. Ce Milieu résiste à se laisser diviser & penetrer par le Corps mû, ou. ce qui est la même chose, ce Corps trouve une certaine difficulté à en déplacer les parties. s'agit de savoir combien sa vîtesse est diminuée à chaque instant par cette difficulté ou résistanœ. Pour le savoir, il est clair qu'il faut connoître, 1°. Quelle est à chaque instant la vîtesse primitive du Corps mû, c'est-à-dire, celle qu'il auroit par lui-même, si le Milieu ne lui faisoit aucune résistance. 20. Selon quelle proportion le Milieu résiste. M. Varignon suppose ces deux connoissances données en général, l'une par une Courbe quelconque des Vîtesses primitives, c'est à-dire qui représente par ses Ordonnées les Vitesses de tous les instans d'un Mouvement varié quel qu'il soit, l'autre par une Courbe quelconque des Résistances instantances, c'est-à-dire dont les Ordonnées croissent ou décroissent comme font à chaque instant les Résistances du Milieu. Par le moyen de ces deux Courbes, il en faut trouver deux autres, qui représentent par leurs Ordonnées, l'une les Vitesses perdues à chaque instant, l'autre les Vitesses qui restent. Il est bon de remarquer que la rélillance de chaque instant ciant toûjours égale à la perte de vîtesse qu'elle cause, & par conséquent la somme des vî-H 4

tesse perdues depuis le commencement du mouvement jusqu'à un instant quelconque, tossjours égale à la somme des résistances qui ont agi jusqu'à cet instant, la Courbe des Vîtesses perdues peut aussi être appellée la Courbe des Resistances totales, ou qui ont agi jusque là.

M. Varignon dispose les deux Courbes données sur un même Axe, & veut, ce qui est trèsnaturel, & presque necessaire, que les parties infiniment petites de cet axe représentent les instans du mouvement, & soient égales entre elles. Il veut aussi que les deux Courbes qu'il cherche soient disposées sur ce même axe, ce qui est toujours possible, & par conséquent les Abscisses des 4 Courbes, & les Insiniment petits de ces Abscisses seront les mêmes. Reste à trouver les Insiniment petits des Ordonnées des deux Cour-

bes que l'on cherche.

Quoique la Vîtesse perdue d'un instant quelconque, & la Vîtesse restante qui lui répond, puissent être & soient presque toujours deux grandeurs très-differentes, leur infiniment petit est le même, car il est clair que dans un instant quelconque la vîtesse perdue, qui necessairement croît toûjours, ne peut croître d'une certaine quantité infiniment petite, que la vîtesse restante de ce même instant ne décroisse de la même quantité. Deux Ordonnées correspondantes des deux Courbes cherchées auront donc toûjours le même Infiniment petit, l'une en croiffant, l'autre en décroissant; il ne faut plus que savoir quel il est. On a les Infiniment petits des Ordonnées d'une Courbe, quand on sait selon quelle proportion ils croissent ou décroissent, ceux des Abscisses correspondantes étant supposez constans, or ici les Ordonnées connues de

la Courbe des Résistances instantanées croissent ou décroissent en même proportion que les Résistances de chaque instant, c'est-à-dire que les Infiniment petits des Ordonnées de la Courbe des Vîtesses perdues, ou de celle des Vîtesses restantes, donc on a ces Infiniment petits avec ceux des Abscisses correspondantes que l'on avoit déja, donc en intégrant on a les Ordonnées elles-mêmes, c'est à-dire les deux Courbes que l'on cherchoit. Delà naît à M. Varignon une formule générale, dans laquelle il n'y a qu'à mettre telle Courbe que l'on voudra pour les Vîtesses primitives, telle autre que l'on voudra aussi pour les Résistances instantanées. & l'on n'aura plus besoin que de calcul pour avoir celles des Vîtesses perdues & des Vîtesses restantes.

Comme il faut necessairement descendre de cette immense universalité à quelque chose de moins universel. M. Varignon n'entreprend presentement de considerer que les Mouvemens primitivement uniformes, ce qui change auflitot la Courbe des Vîtesses primitives en une simple ligne droite, & réduit tout ce qui doit être donné ou connu à la seule Courbe des Résistances instantanées. C'est sur celle-là qu'il fait beaucoup de suppositions différentes, pour enseigner l'art d'en tirer les deux autres Courbes, ou, ce qui est la même chose, les differens changemens que les Résistances du Milieu differemment reglées apporteroient à un Mouvement qui par lui même auroit été uniforme: Il est évident qu'un Mouvement de cette nature, qui n'éprouveroit aucune résistance de la part du Milieu, parcourroit un espace infini dans un temps infini.

Si

Si la réfissance du Milieu étoit toûiours la même, quelle que fût la vîtesse du Corps mû, il seroit impossible que cette vîtesse diminuant todiours, & la résistance ne diminuent point, la résistance ne se trouvât au bout d'un certain temps égale à la vîtesse, ou, pour parler plus précisément, à la quantité de mouvement du Corps. & ne l'arrêtat entierement. C'est aussi ce que le Calcul donne toûjours par la formule de M. Varignon, lorsqu'on suppose que la Réfistance est constante, ou que la Courbe des Résistances instantanées est une ligne droite. Mais cette hypothese n'est nullement vrai-semblable. La Résistance se proportionne toûjours à la Vîtesse, elle est d'autant plus grande que la vîtesse l'est aussi. & en effet nous voyons que quand la vîtesse est à un certain degré, un Milieu fluide fait une si grande résissance qu'il tient lieu d'un appui solide. C'est par ce principe que les Oiseaux volent dans l'air. & que les Poissons nagent dans l'eau. Mais la résistance peut se regler sur la vîtesse en disserentes manieres, & il y en a trois plus apparentes que toutes les autres.

La résistance peut se regler simplement sur la vîtesse, de sorte que si dans le premier instant du mouvement, la résistance est, par exemple, la 10^{me} partie de la vîtesse initiale, elle sera encore dans le second instant la 10^{me} partie de la vîtesse initiale diminuée d'une 10^{me} partie, elle sera dans le troisséme instant la 10^{me} partie de la vîtesse de cet instant, c'est-à-dire de la vîtesse du second diminuée d'une 10^{me} partie &c.

Mais puisque la réfissance du Milieu consiste dans la difficulté que le Corps mû trouve à en

DES 8 CIENCES. 1707. 179

déplacer les parties, il paroît qu'elle doit suivre, non la vîtesse simplement, mais les quarrez de la vîtesse; car le Corps doit avoir d'autant plus de difficulté à déplacer les parties du Milieu qu'il les déplace plus vîte, & plus il les déplace vîte, plus il en déplace une grande quantité à la fois, & dans le même temps, ce qui fait une raison doublée, ou les quarrez de la vîtesse.

On peut encore penser qu'outre la résistance qui suit les quarrez de la vîtesse, le Milieu en apporte une autre qui vient de la viscosité de ses parties, d'une certaine glu qui les tient comme colées ensemble, & que la plupart des Physiciens admettent même dans l'eau. La résistance de cette viscosité ne se proportionnera qu'au nombre des parties qu'il faudra détacher, & par conséquent à la simple vîtesse, car plus le Corps mû ira vîte, plus il trouvera de ces parties à séparer les unes d'avec les autres. Selon cette troisième idée qui s'ajoûte à la seconde, la résistance seroit donc exprimée par une somme faite de la vîtesse, & de son quarré, & diminueroit toûjours comme cette somme.

Voilà les trois hypothèles les plus vrai-semblables. La premiere est celle qui l'est le moins, & la troisseme celle qui l'est le plus. M. Varignon les éprouve toutes trois par sa Coupelle algebrique, si l'on peut parler ainsi, c'est-à-dire, qu'il les presente à sa formule générale, & voit les conséquences qui en naissent. Si la résistance sui la vitesse simplement, le Corps qui par son mouvement unisorme auroit dû parcourir dans un temps infini un espace infini, n'en parcourra qu'un fini, ou, ce qui revient au même, il y aura à une distance finie du point où il est par-

H 6:

ti un Terme où il ne pourra jamais arriver dans aucun temps fini, quelque grand qu'il puisse être. Si la résistance suit les quarrez de la vîtesse, le Corps parcourra dans un temps infini un espace infini, ainsi qu'il auroit fait par son mouvement uniforme, mais un espace infini moindre. Si la résistance suit la somme de la vêtesse de son quarré, c'est la même chose que dans le premier cas.

Ces conséquences, quoique geometriquement démontrées, n'en sont pas moins surprenantes, soit par elles-mêmes, soit par la difference qui est entre elles, & qui ne paroît guere proportionnée à la difference des suppositions. La Geometrie rend ces veritez sûres, sans se mettre en peine de les rendre probables, & nous avons crû que pour ne laisser rien à desirer, il seroit assez à propos d'en faire voir la probabilité, par le moyen d'une certaine Metaphysique qui éclai-

re, tandis que la Geometrie convainc.

Nous avons dit dans l'Hist. de 1706 * que la somme de tous les termes de la Progression harmonique décroissante à l'insini, \frac{1}{2}, \frac{1}{3}, \frac{1}{4}, \frac{1}{3}, \frac{1}{4} \text{ &c.} est infinie, & que la somme de toute Progression geometrique infinie décroissante telle que \frac{1}{2}, \frac{1}{4}, \frac{1}{8} &c. n'est que sinie; mais nous n'en avons pas dit la raison. Ce n'est point parcequ'il y a plus de termes dans la Progression harmonique, que dans la geometrique, qui n'a aucun terme qui ne soit dans l'harmonique, & manque de plusieurs qui y sont, cette difference n'iroit qu'à rendre les deux sommes infinies inégales, ce qui est possible, & celle de la Progression harmonique la plus grande. Il faut aller plus loin pour découvrir la veritable cause.

De la divisibilité à l'infini, que je suppose constante & recue, il suit necessairement qu'un Tout fini quelconque, un Pied, par exemple, est un composé de fini & d'infini. Ce Pied est fini entant qu'il n'est qu'un Pied, mais il est infini entant qu'il contient une infinité de parties dans lesquelles il est divisible aussi-bien qu'en 12 pouces, & qu'il contient par conséquent aussi réellement que ces 12 pouces. Si ces parties dont le nombre est infini sont concues séparées les unes des autres, elles feront une Serie ou suite infinie, & cependant leur somme ou leur assemblage ne sera qu'un Pied. Il est donc déja très-possible & très-naturel, qu'une Serie composée d'un nombre infini de termes. ne fasse qu'une somme finie; seulement il faut n'y mettre que des termes tels, qu'ils puissent tous séparément les uns des autres être parties d'un même tout fini. Or c'est ce qui arrive dans la Serie qu'on appelle progression geometrique décroissante à l'infini, par exemple, dans 1, 4, 4 &c. Car il est visible que si l'on prend d'abord 2 d'un pied, ensuite 2 de ce qui reste, ou 2 d'un pied, ensuite ! de ce qui reste encore,ou ! d'un pied, on procedera à l'infini en prenant toûjours de nouvelles moitiez décroissantes, toutes distinctes les unes des autres, & qui toutes ensemble ne feront que le Pied.

Dans cet exemple non-seulement on ne prend que des parties qui étoient dans le Tout séparément les unes des autres; mais on prend toutes celles qui y étoient, & delà vient que leur somme refait précisément le Tout. Mais si l'on suivoit cette progression geometrique \frac{1}{3}, \frac{1}{2}, \frac{1}{27} &c. c'est-à-dire que l'on prît d'abord \frac{1}{3} d'un Pied, ensuite sur ce qui resteroit \frac{1}{2} d'un Pied, ensuite

sur ce qui resteroit encore 3 d'un Pied &c, il est bien vrai que l'on ne prendroit point de parties qui ne fussent séparément les unes des autres dans le pied, mais on ne prendroit pas toutes celles qui y seroient, puisqu'on ne prendroit que des tiers qui sont de plus petites parties que des moitiez. Par conséquent tous ces tiers décroissans, quoiqu'en nombre infini, ne referoient pas le tout, & il est démontré qu'ils n'en feroient que la moitié. De même tous les quarts décroissans à l'infini en feroient le tiers, toutes les centiémes parties en feroient la quatre-vingt-dix-neuviéme, de forte que la somme infinie d'une progression geometrique décroifsante, non-seulement est toûjours finie, mais peut-être plus petite que quelque grandeur finie

que l'on veuille affigner.

Que si une Serie infinie decroissante exprime des parties qui ne puissent pas être dans un Tout séparément les unes des autres, mais telles que pour prendre leurs valeurs, il faiût supposer la même quantité prise plusieurs sois dans un même Tout, alors la somme de ces parties doit faire plus que le Tout, & elle fera infiniment plus, c'est-à-dire que la Serie sera infinie, si la même quantité prise plusieurs fois, l'est une infinité de fois. En suivant la Progression harmonique $\frac{1}{2}, \frac{1}{3}, \frac{1}{4}$ &c. si l'on prend $\frac{1}{2}$ d'un Pied ou 6 pouces, ensuite 4 pouces, il est clair qu'on ne peut plus prendre 4 de Pied, on 3 pouces, fans prendre 1 pouce de plus qu'il n'y en a dans le Pied, & par conséquent sans prendre une seconde fois un pouce déja pris. Puisque le Tout est déja plus qu'épuisé par les trois premiers termes de la progression, on ne peut plus prendre les termes suivans, sans prendre quelque chose

DES SCIENCES. 1707. 183

de ce qui a déja été pris. & comme ils sont en nombre infini, il est fort possible que par là me même quantité sinie soit repetée un nombre infini de sois, ce qui rendra la somme de la pro-

greffion infinie.

Je dis seulement qu'il est possible, car outre que je ne veux ici que faire voir la possibilité qu'il y a que de deux Series infinies, l'une sasse une somme sinie, l'autre une infinie, il est vrai qu'il peut y avoir telle autre Serie, où les premiers termes ayant épuisé le Tout, les suivans, quoi qu'en nombre infini, ne seroient qu'une somme sinie. Et en esset dès qu'il est démontré par les progressions geometriques qu'il y a des Series qui sont moins que le Tout, & moins à l'infini, il saut qu'il y en ait qui fassent plus à l'infini, & ensin infiniment plus. Il n'y a point de Serie de Nombres, qui ne

puisse être exprimée par des Lignes qui suivront la même raison, & qui pourront être les Ordonnées d'une Courbe, disposées sur un Axe. Par conséquent fi les Ordonnées d'une Courbe sont décroissantes & en progression geometrique, elles ne feront toutes ensemble qu'une somme finie, & d'ailleurs l'Axe sera infini, puisque la derniere Ordonnée doit être Zero, & que dans une progression geometrique décroissante Zero ne peut être qu'à une distance infinie de quelque terme que ce soit. La somme des Ordonnées d'une Courbe est la même chose que l'espace curviligne qu'elle renserme, cet espace sera donc fini, quoiqu'étendu à l'infini ainsi que l'axe. On a un exemple de ce Paradoxe. dans la Logarithmique, dont les Ordonnées sont en progression geometrique décroissante. Tout le monde sait que l'espace curviligne de l'Hyperbole

perbole entre les Asymptotes est infini aussi-bien qu'étendu à l'infini, ce qui est plus naturel, mais aussi les Ordonnées décroissantes de l'Hyperbole ne sont pas en progression geometrique.

Il aété dit dans l'Article précédent * que l'espace parcouru par un Corps étoit toûjours proportionnel à la somme de toutes les vîtesses qui le lui avoient fait parcourir à chaque instant, ou, ce qui est la même chose, à l'espace curviligne d'une Courbe, dont les Ordonnées représenteroient toutes ces vîtesses. Il ne faut donc plus pour voir quel seroit l'espace parcouru par un mouvement que retarderoit la résistance du Milieu, que déterminer quelles seroient dans les différentes hypothèses de la résistance, les Courbes des Vîtesses restantes à chaque instant, car ce sont ces vîtesses qui agissent.

Si la réfissance suit simplement la vîtesse, & qu'elle en soit, par exemple, la 10^{me} partie, on trouvera très-facilement par un simple calcul d'Arithmetique que la vîtesse du premier instant étant 1 ou 10, celle du second sera 20, celle du troisséme 31, celle du quatriéme 720, celle du troisséme 31, celle du quatriéme 720, &c. Or 310 est le quarré de 30, 7100 en est le cube &c, & par conséquent les vîtesses restantes suivront une progression geometrique décroissante, leur Courbe sera une Logarithmique, leur somme sera sinie, & l'Axe insini, c'est-adire que l'espace parcouru par le Corps, quoiqu'en un temps insini, ne sera que sini.

Si la résissance suit les quarrez de la vîtesse, & que comme dans l'exemple & dans l'hypothése précédente, elle retranche la 10me partie de la vîtesse initiale, les vîtesses des deux premiers instans seront donc comme 10 & 9, & les résis-

DES SCIENCES. 1707. 185

tances comme 100 & 81, d'où il suit que la réfistance qui de 100 devient 81 diminue plus que la vîtesse qui de 10 devient 9, ou, ce qui est la même chose, de 100, 90. Dans l'hypothêse précédente, la résissance toûjours proportionel-le à la vîtesse faisoit que les vîtesses restantes étoient en progression geometrique, ici elles n'y doivent plus être, puisque la résistance dimi-nue selon une plus grande proportion que la vîtesse. Les vîtesses restantes doivent en même temps être ici plus grandes qu'elles n'étoient, car elles sont moins diminuées par une moindre résistance, & par conséquent il n'est pas étonnant qu'elles fassent une somme infinie, & soient représentées par les Ordonnées d'une Hyperbole, qui forment l'espace Asymptotique infini. aussi bien qu'étendu à l'infini. Le Corps mû parcourra donc par sa vîtesse toûjours décroissante un espace infini dans un temps infini, ainsi qu'il auroit fait par son mouvement uniforme, mais l'un de ces espaces infinis sera moindre quel'autre, en même raison que l'espace Asymptotique infini pris depuis une Ordonnée qui représentera la vîtesse initiale, est moindre que le rectangle fait de cette Ordonnée & de l'Axe infini.

Si la résistance suit la somme de la vîtesse, & de son quarré, c'est-à-dire, si, par exemple, les vîtesses des deux premiers instans sont comme 10 & 9, & les résistances comme 110 & 90, ou 11 & 9, il est visible que la résistance diminuera plus que la vîtesse, aussi bien que dans la seconde hypothèse, mais qu'elle ne diminuera pas selon une grande proportion, car le rapport de 100 à 81 est plus grand que celui de 11 à 9. Les vîtesses restantes diminuées par une

plus grande tésissance seront donc moindres, & cela fait entrevoir la possibilité que leur Serie infinie ne fasse qu'une somme finie. Il se trouve en esset par le calcul qu'elles en font une, quoiqu'elles ne soient pas en progression geometrique, & delà il suit que le Corps mu ne parcourt en un temps infini qu'un espaçe sini.

Dans ces trois hypothèses le mouvement ne s'éteint par la résistance du Milieu qu'au bout « d'un temps infini, ou ce qui est la même chose, ne s'éteint point, & par-là il paroît qu'aucune des trois n'est parfaitement conforme à la Nature, car quel est le mouvement qui au bout d'un certain temps ne s'amortisse tout à fait dans un Milieu qui lui-résiste toûjours? Sur cela, on pourroit penser qu'un mouvement d'une certaine lenteur est physiquement nul, quoiqu'il subsiste geometriquement, de même qu'en divisant une Ligne quelconque en moitiez décroifsantes on n'arriveroit jamais geometriquement à son extrémité, quoiqu'on y fût arrivé sensiblement & physiquement, dès qu'il ne resteroit plus que des parties d'une certaine petitesse. Si l'on veut appliquer cette idée au sujet dont il s'agit ici, l'erreur geometrique sera physiquement plus sensible, lorsque dans un temps in-fini l'espace sera fini, que lorsqu'il sera infini, car dans ce second cas le Mobile n'a point de terme où il se do ive arrêter, au lieu que dans le premier il en a un où, à la verité, il ne doir iamais arriver, mais dont il doit s'approcher toûjours; or quand il s'en sera approché jusqu'à un certain point, il y sera physiquement arrivé, & cessera sensiblement de se mouvoir. La premiere & la troisiéme hypothèse produisent également cette conséquence, mais puisque

DES SCIENCES. 1707. 187

la troisième est d'ailleurs la plus vrai-semblable des trois, elle doit encore par cette raison avoir

une entiere préserence.

Ce n'est pas qu'elles soient les seules qu'on puisse imaginer, on en trouvera une infinité d'autres en reglant la résistance sur la raison directe ou tenversée des puissances parsaites ou imparsaites de la vîtesse, mais ces hypothèles seront plûtût geometriques que physiques, c'està-dire, propres à faire naître des Gourbes singulieres, ou à sournir des exemples des fines du Calcul, & non-pas conformes à ce que nous connoissons de la Nature. Cependant sur ces hypothèles geometriques, il y a deux remar-

ques à faire.

1º. Elles se trouvent quelquesois les mêmes que d'autres hypothéses très-physiques. Ainsi supr poser la résistance du Milieu constante, quelle que soit la vîtesse du Corps mû, c'est la même chose que supposer qu'un Corps se meut dans un milieu qui ne résiste point, & qu'il y a une force constante qui s'oppose à son mouvement. Or c'est ce qui arrive selon l'hypothèse ordinaire de la Pesanteur, lorsqu'un Corps est jetté de bas en haut. Auffi tout ce qui s'ensuit du Systême de Galilée pour un Corps jetté de bas en haut, s'ensuit pareillement pour un Corps mû dans un Milieu dont la résistance seroit constante; dans l'un & l'autre cas, la vîtesse s'éteint en un temps fini, l'espace parcouru jusqu'à l'ex-tinction de la vîtesse n'est que la moitié de celui qui l'auroit été sans la résistance du Milieu, ou sans la Pesanteur &c. On voit par-là que ces hypothèses purement geometriques ne sont pas toujours si peu physiques ou si inutiles qu'elles le paroissent d'abord, & qu'en prenant la route

route d'une speculation qui peut sembler vaine,

on se retrouve dans des veritez d'usage.

2°. Toutes les connoissances que nous avons du mouvement par la Physique, nous persuadent que dans un Milieu qui résiste il doit absolument s'éteindre au bout d'un certain temps, cependant cette extinction absolue n'arrive dans aucune des hypothéses que nous appellons phyfiques. & si elle ne se trouve que dans quelquesunes des geometriques, par exemple, dans celles où la réfissance suivroit la raison renversée des puissances quelconques de la vîtesse, car il est clair que si la vîtesse est éteinte au bout d'un certain temps par une résistance constante, à plus forte raison le seroit-elle par une résistance qui croîtroit à mesure que la vîtesse diminueroit, & qui croîtroit même selon une plus grande raison que la vîtesse ne diminueroit.

Jusqu'ici nous n'avons reglé la résistance que sur la vîtesse, & c'est en esset la seule idée qui soit naturelle, mais M. Varignon sait voir par beaucoup d'autres hypothèses purement geometriques l'usage immense de sa Theorie universelle. Il suppose, par exemple, que la résistance suive ou les temps écoulez, ou ceux qui se doivent écouler jusqu'à la fin du mouvement, ou les espaces parcourus, ou ceux qui restent à parcourir, ou les arcs de la Courbe des Vîtesses restantes correspondans aux espaces parcourus, ou les arcs de cette même Courbe correspondans aux espaces qui restent à parcourir &c. & tout cela sournit une ample moisson de

Geometrie.

Les deux Remarques qui viennent d'être faites sur les hypothèses purement geometriques où la résistance se regle sur la vîtesse, ont encoDES SCIENCES. 1707. 189

re lieu à l'égard de celles-ci. Quand on suppose, par exemple, que les résistances sont en raison des espaces qui restent à parcourir jusqu'à
l'entiere extinction des vîtesses, cette hypothèse si bisarre en apparence est la même que cette
autre si simple & si naturelle, que les résistances sont en raison des vîtesses. Il en va de même de quelques autres hypothèses, qui se presentent, pour ainsi dire, sous une sigure monstrueuse, & se démasquent par la Methode de
M. Varignon. Quelques unes produisent aussi
l'extinction absolue de la vîtesse, & n'ont rien
d'ailleurs de conforme à la Physique, & il semble qu'il y ait à cela quelque espece de fatalité.

SUR LES MINES.

L a déja été dit dans l'Hist. de 1702 † que le ressort de l'Air est le principe des plus surprenans effets de la Poudre à canon. M. Chevalier ayant à traiter des Mines, a suivi la même idée, mais en la fortifiant par des preuves nouvelles, & lui donnant une plus grande étendue, qui devient elle-même une espece de preuve. Il a même calculé la force de la poudre pour enlever des poids, par exemple, les Terres qu'on fait santer quand les Mines jouent mais nous ne nous y arrêterons pas, parceque tout cela n'a nul besoin d'éclaircissement. Nous marquerons seulement que les principes de ce calcul sont d'un côté, la quantité d'air qui doit être dans une certaine quantité de poudre, soit tépandu entre les grains, soit intimement mêlé dans

* V. les M. p. 698. † p. 11. & suiv.

100 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE dans leur substance propre, le poids que l'air est capable de soûtenir dans son état moyen. l'augmentation d'un tiers que reçoit la force de son ressort par la chalenr de l'eau bouillante, l'augmentation au moins cent sois plus grande qu'il dôit recevoir par la chaleur du feu; de l'autre côté, tout ce qui se perd de cette sorce, soit parcequ'elle n'est pas simplement employée à enlever un poids, mais à l'enlever avec une certaine vîtesse, & de plus à rompre la liaison des parties qu'il faut necessairement qu'elle sépare. & de plus encore fort souvent à comprimer & à fouler inutilement des Terres qu'elle · ne peut enlever aux côtez & au fond de la Mine, soit parcequ'une partie de l'effort de la poudre se dissipe par le canal qui porte le seu, soit parcequ'elle a encore à surmonter la pesanteur de toute la Colonne correspondante de l'Atmosphere, & à lui imprimer une grande vîtesfe &c.

Quand une Mine est chargée d'une trop grande quantité de poudre, les terres sautent au loin avec violence, & il reste un grand trou, dont assez souvent les Ennemis peuvent se servir, en y saisant un logement. Il saut remarquer que ce trou est cylindrique, ou en sorme de Puits. Mais quand la Mine est chargée à propos, les terres qui ne sautent pas si loin, retombent dans le trou qu'elle a fait, & par-làle rendent inutile aux Ennemis. Il a la sorme d'un Cone, dont le sommet servie que la proportion la plus avantageuse que puisse avoir ce Cone, pour recevoir toutes les terres qui retombent, est que sa hauteur soit égale au rayon de fa basse.

DES SCIENCES. 1707. 191

Si l'on demande d'où vient en ces deux cas la difference des figures, voici ce qui se peut maginer. Je suppose pour plus de simplicité une Mine cubique dont il n'y ait que la face superieure qui puisse être enlevée, les cinq autres étant inébranlables. Cette face superieure est appuyée sur les quatre laterales, & quand la poucre en commencant à s'enflamer viendra à faire contre elle son premier effort, elle le sera plus grand, on plutot avec plus d'avantage, vers le milien que par tout ailleurs, parceque la distance des appuis y est plus grande, ou les bras de Levier plus longs. Je veux que la poudre soit en assez petite quantité & encore assez peu endamée, pour ne pouvoir ébranler la face fuperieure sans le secours qu'elle tire de la longueur du bras du levier par lequel elle agit. Il y aura donc à ce milieu un petit cercle qui commencera à s'ébranler. Dans le second instant, la poudre continuant à s'enflamer, & acquerant plus de force, ébranlera un cercle superieur & contigu au premier & plus grand, parce-qu'elle n'aura pas besoin pour agir d'un fi long bras de levier, & ainfi de suite, jusqu'à ce que toute la poudre se soit enflamée, ou ait acquis sa plus grande force, les cercles iront toujours en croissant, & le plus grand de tous sera à la surface de la Terre, ce qui produit necessairement la figure Conique du trou. Mais si la quantité de la poudre dont la Mine est chargée, est plus grande, elle aura assez de force pour agir indépendamment du bras de levier. elle ébraniera & enlevera dès son premier esfort toute la face superieure de la Mine.horsmis peut-être les angles, & par conséquent tout ce qui sera audessus de cette face & au-

ra la même étendue. Delà vient le trou Cylin-

drique.

Comme il est à propos que les terres retombent dans le trou, il faut faire ensorte qu'il soit d'une figure Conique, & de la plus parfaite qu'il se puisse par rapport à cet effet, c'est-à-dire qu'il ne faut charger la Mine que d'une certaine quantité de poudre assez juste. Pour cela, la methode de M. Chevalier est de chercher par les regles ordinaires le poids d'un Cone de terre, tel que sa hauteur fût égale au rayon de sa base, après quoi l'on trouve la quantité de poudre necessaire pour l'enlever; mais comme cette quantité varie selon les differentes terres, qu'il faut plus de poudre, par exemple, pour enlever de vieille maçonnerie bien liée, ou même de l'Argille, que de la terre remuée, M. le Maréchal de Vauban avoit fait sur cela des experiences fondamentales, que M. Chevalier rapporte, & qui donnent tout ce qu'on peut desirer pour égaler à un Cone de quelque terre que ce soit la quantité de poudre dont on aura besoin. Déterminer une Mine à saire un trou Conique, & non-pas Cylindrique, & Conique dans une certaine proportion de la hauteur au rayon de la base, auroit peut-être paru du premier coup d'œil un Problème assez bisarre.

M Onfieur des Billettes a continué la Description de l'Art du Doreur de Livres commencée l'année précédente, il y a ajoûté celle de l'Art du Bateur d'or, & ensuite la maniere de faire le Sucre.

M. Jangeon a donné la Description de l'Art de faire la Soye.

Nous

NOus renvoyons aux Memoires

* Une Machine de M. de la Hire pour retenir la Roue qui sert à élever un Mouton dans de grands Ouvrages.

† Les Experiences de M. Parent sur la Ré-

sistance des Bois de Chêne & de Sapin.

‡ Une nouvelle construction des Pertuis par M. de la Hire.

MACHINES OU INVENTIONS

APPROUVE'ES PAR L'ACADEMIE

PENDANT L'ANNE'E 1707,

Ī.

NE espece de Moulin de l'invention de M. du Guet, placé aux côtez d'un Navire, pour faire joüer, par le mouvement que l'eau a par rapport au Vaisseau, plusieurs Pompes capables de tirer beaucoup d'eau, qui épargneront à l'Equipage la peine de pomper. On a trouvé que cette proposition étoit vraye dans la speculation, qu'elle pouvoit être executée utilement en plusieurs rencontres, & que dans d'autres il pourroit y avoir des difficultez, surquoi il seroit bon de consulter Messieurs de la Marine.

HIST. 1707.

I

II.

* V. les M. p. 240. † V. les M. p. 680. ‡ V. les M. p. 726.

Une Chaise à Porteurs, inventée par M. l'Abbé Wilin, où la Mechanique est ingenieusement appliquée, pour faire que la Chaise, soit en montant, soit en descendant un Escalier, prenne telle situation, droite ou panchée, que voudra la personne qui sera dedans.

III.

Une Machine pour remonter des Bateaux, inventée par M. Lavier, qui a paru fort bien entendue, & nouvelle, quoiqu'il employe des especes de Crocs qui s'appuyent contre le fond de la Riviere, ce qui a déja été proposé par plusieurs autres. Il a paru encore que le mouvement seroit lent, & que les frotemens, & le choc de l'eau qu'il faudroit surmonter, feroient perdre une partie de la force des Hommes, qui seroient mouvoir la Machine.

IV.

Une Machine de M. de la Garouste pour faire mouvoir quatre Moulins à blé tout à la fois, qui n'a paru qu'une application industrieuse de son Levier, qui travaille en allant & venant, & du reste ne doit donner aucun avantage.

V.

Le Parasol où Parapluye de M. Marias, dont il a été parlé dans l'Hist. de 1705 * perfectionné par son Inventeur, aussi grand, aussi solide, & aussi aisé à tendre que ceux qui sont en usage, & cependant n'ayant, lorsqu'il est plié, qu'un demi pié de long, & un pouce & demi de diametre, & ne pesant qu'environ quatre onces.

VI.

Une Tente d'Armée à Pavillon du même în-

venteur, plus parfaite aussi que celle dont il a été parlé au même endroit de l'Hist. de 1705. Elle est plus serme que les autres, & étant faite de Coutil, & ayant 10 pieds en quarré, elle se peut replier en un volume de 5 piez à de long, & de demi pié de diametre, & ne pese qu'environ 40 liv. Un seul homme peut la tendre, & la porter toute tendue d'un lieu à un autre. Le grand vent aide à la tendre, loin d'y nuire. Il

Une Epée de M. de la Chaumette, qui sert de Bayonnette au bout du Fusil, & d'Esponton au bout de la Canne, par un anneau au pommeau, & une écroue à la garde.

le forme une espece de grenier dans le haut.

ELOGE

DE M. REGIS.

PIERRE SILVAIN RECIS naquiten 1632 à la Salvetat de Blanquefort dans le Comté d'Agenois. Son Pere vivoit noblement, & étois affez riche, mais il eut beaucoup d'Enfans, & M. Regis qui étoit un des cadets se trouva avec

peu de bien.

Après avoir fait avec éclat ses Humanitez de la Philosophie chez les Jesuites à Cabors, il étudia en Theologie dans l'Université de cette Ville, parcequ'il étoit destiné à l'Etat Ecclestassique, de il se rendit si habile en 4 aus que le Corps de l'Université le sollicitant de prendre le Bonnet de Docteur, lui offrit d'en faire tous les stais. Mais il ne s'en crut pas digue, qu'il n'est

étudié en Sorbonne à Paris. Il v vint, mais s'étant dégoûté de la longueur excessive de ce que dictoit un célébre Protesseur sur la seule question de l'heure de l'institution de l'Eucharistie. & ayant été frapé de la Philosophie Cartesienne qu'il commença à connoître par les Conferences de M. Robaut, il s'attacha entierement à cette Philosophie, dont le charme, indépendamment même de la nouveauté, ne pouvoit manquer de se faire sentir à un esprit tel que le sien. Il n'avoit plus que 4 ou 5 mois à demeurer à Paris, & il se hata de s'instruire sous M. Robant, qui de son côté, zelé pour sa doctrine, donna tous ses soins à un Disciple qu'il crovoit

propre à la répandre.

M. Regis étant parti de Paris avec une espece de mission de son Mastre, alla établir la nouvelle Philosophie à Toulouse par des Conferences publiques qu'il commença d'y tenir en 1665. Il avoit une facilité agréable de parler, & le don d'amener les matieres abstraites à la portée de ses Auditeurs. Bien-tôt toute la Ville fut remuée par le nouveau Philosophe, Savans, Magistrats, Ecclesiastiques, tout accourt pour l'entendre, les Dames même faisoient partie de la foule, & si quelqu'un pouvoit partager avec lui la gloire de ce grand succès, ce n'étoit du moins que l'illustre Descartes, dont il annoncoit les déconvertes. On soûtint une These de pur Cartesianisme en François, dédiée à une des premieres Dames de Toulouse, que M. Regis avoit rendue fort habile Cartesienne, & il présida à cette These. On n'y disputa qu'en François, la Dame elle-même y résolut plusieurs difficultez considérables, & il semble qu'on affectat par toutes ces circonstances de faire une abjuration plus parfaifaite de l'ancienne Philosophie. M²⁵ de Toulouse, touchez des instructions & des lumieres que M. Regis leur avoit apportées, lui firent une pension sur leur Hôtel de Ville, évenement presque incroyable dans nos mœurs, & qui semble appartenis à l'ancienne Grese.

M. le Marquis de Vardes, alors exilé en Languedoc, étant venu à Toulouse, y connut auffitot M. Regis, & l'obtint de la Ville avec quelque peine pour l'emmener avec lui dans son Guvernement d'Aigues-mortes. Là, il se l'attacha entierement par l'estime, par l'amitié, & par le merite qu'il lui fit voir, &, ce qui est à la gloire de l'un & de l'autre, il n'eut pas besoin de se l'attacher par d'autres moiens, qui passent ordinairement pour plus efficaces. Il tacha de s'occuper avec lui, ou plûtot de s'amuser de la Philosophie Cartesienne, & comme il avoit brillé par l'esprit dans une Cour très-délicate, peut-être le Philosophe ne profita-t-il pas moins du commerce du Courtisan, que le Courtisan de celui du Philosophe. L'un de ces deux differens caracteres est ordinairement composé de tout ce qui manque à l'autre.

M. de Vardes alla à Montpellier en 1671, & M. Regis qui l'y accompagna y fit des Conferences avec le même applaudissement qu'à Toulouse. Mais enfin tous les grands talens doivent se rendre dans la Capitale, M. Regis y vint en 1680, & commença à tenir de semblables Conferences chez M. Lémery, Membre aujourd'hui de cette Academie. Le concours du monde y su si grand, qu'une maison de particulier en étoit incommodée, on venoit s'y assurer d'une place long-temps avant l'heure marquée pour l'ouverture, & peut-être la severité de cette His-

toire ne me défend-elle pas de remarquer qu'on y voyoit tous les jours le plus agréable Acteur du Theatre Italien, qui hors delà cachoit sous un Masque & sous un badinage inimitable l'esprit se-

rieux d'un Philosophe.

Il ne faut pas trop réuffir; les Conferences avoient un éclat qui leur devint funeste. Feu M. l'Archevêque de Paris, par déference pour l'ancienne Philosophie, donna à M. Regis un ordre de les suspendre, deguisé sous la forme de conseil ou de priere & envelopé de beaucoup de louanges. Ainsi le Public sut privé de ces Assemblées au bout de 6 mois, & au milieu de son goût le plus vif, & l'on ne fit peut-être, sans en avoir l'intention, que prévenir son inconstance, & augmenter son estime pour ce qu'il perdoit.

M. Regis plus libre ne songea plus qu'à faire imprimer un Système général de Philosophie, qu'il avoit composé, & qui étoit le principal su-jet de son voyage à Paris. Mais cette impression fut traversée aussi pendant 10 ans. Enfin à force de temps & de raison toutes les oppositions furent surmontées, & l'Ouvrage parut en 1690 sous ce titre. Système de Philosophie contenant la Logique. la Metaphysique, la Physique, & la Morale, en 3 Volumes in 4°.

L'avantage d'un Système général, est qu'il donne un spectacle plus pompeux à l'Esprit, qui aime todiours à voir d'un lieu plus élevé, & à découvrir une plus grande étendue. Mais d'un autre côté c'est un mal sans remede que les objets vûs de plus loin & en plus grand nombre le sont aussi plus confusément. Differentes parties sont liées pour la composition d'un Tout, & fortifiées mutuellement par cette union, mais chacune en particulier est traitée avec moins de soin. soin. & souffre de ce qu'elle est partie d'un Systême général. Une seule matiere particuliere bien éclaircie satisferoit peut-être autant, sans compter que dès-là qu'elle seroit bien éclaircie, elle deviendroit toûjours affez générale. Si l'on considere la gloire de l'Auteur, il ne reste guere à qui entreprend un pareil Ouvrage, que celle d'une compilation judicieuse, & quoiqu'il puille, comme M. Regis, y ajoûter plusieurs idées nouvelles, le Public n'est guere soigneux

de les démêler d'avec les autres.

Engagé comme il l'étoit à défendre la Philosophie Cartesienne, il répondit en 1691 au Livreintitule, Censura Philosophia Cartesiana, forti d'une des plus savantes mains de l'Europe, & feu M. Bayle, très-fin Connoisseur, ayant va cette Réponse, jugea qu'elle devoit servir de modele à tout ce qu'on en feroit à l'avenir pour la même cause. L'année suivante M. Rogis se défendit lui-même contre un habile Professeur de Philosophie, qui avoit attaqué son Système général. Ces deux Réponses qu'il se crut obligé de donner en pen de temps, & une augmentation de plus d'un tiers qu'il avoit faite immédiatement auparavant à son Système dans le temps même qu'on l'imprimoit, lui causerent des insirmitez qui n'ont fait qu'augmenter toûjours dans la suite. La Philosophie elle-même a ses passions & ses excès, qui ne demeurent pas impunis.

M. Regis eut à soûtenir encore de plus grandes contestations. Il avoit attaqué dans sa Physique l'explication que le P. Mallebranche avoit donnée dans sa Recherche de la Verité de ce que la Lune paroît plus grande à l'Horizon qu'au Meridien. Ils écrivirent de part & d'autre, & 12

la question principale se réduisit entre eux à savoir, si la grandeur apparente d'un objet dépendoit uniquement de la grandeur de son image tracée sur la Retine, ou de la grandeur de son image, & du jugement naturel que l'Ame porte de son éloignement, de sorte que, tout le reste étant égal, elle le dût voir d'autant plus grand, qu'elle le jugeroit plus éloigné. M. Regis avoit pris le premier parti, le P. Mallebranche le second, & ce dernier soutenoit qu'un Géant 6 fois plus haut qu'un Nain, & placé à 12 pieds de distance, ne laissoit pas de paroître plus haut que le Nain placé à 2 pieds, malgré l'égalité des images qu'ils formoient dans l'œil, & cela, parcequ'on voyoit le Géant comme plus éloigné, à cause de l'interposition de differens objets. Il nioit même à M. Regis que l'image de la Lune à l'Horizon fût augmentée par les refractions, du moins de la maniere dont elle auroit dû l'être pour ce phenomene, & il ajoûtoit differentes experiences par lesquelles la Lune cessoit de paroître plus grande dès qu'elle étoit vue de façon qu'on ne la jugeat pas plus éloignée. M. Regis cependant défendit toujours son opinion, & comme les Ecrits, selon la coûtume de toutes les disputes, se multiplioient assez inutilement, le P. Mallebranche se crut en droit de terminer la question par la voye de l'autorité, mais d'une autorité telle qu'on la pouvoit employer en matiere de Science. Il prit une Attestation de 4 Geometres des plus fameux, qui déclarerent que les preuves qu'il apportoit de son sentiment étoient démonstratives, & clairement déduites des veritables principes de l'Optique. Ccs Geometres étoient seu M. le Marquis de l'Hô-pital, M. l'Abbé Catelan, M. Sauveur, & M.

Varignen. M. Regis fit en cette occasion ce que lui inspira un premier mouvement de la nature, il tâcha de trouver des reproches contre chacun d'eux. Le Journal des Savans de l'an 1664 sut

le Theatre de cette guerre.

Il le fut encore, du moins en partie, d'une autre guerre entre les mêmes Adversaires. M. Regis dans sa Metaphysique avoit souvent attaqué celle du P. Mallebranche. Une de leurs prin-Cipales contestations roula sur la nature des Idées, sur leur cause ou efficiente, ou exemplaire, matiere si sublime & si abstraité, que s'il n'est pas permis à l'Esprit humain d'y trouver une entiere certitude, ce sera pour lui une assez grande gloire d'avoir pû y parvenir à des doutes fon-dez & raisonnez. Les deux Metaphysiciens agiterent encore, si le plaisir nous rend actuellement beureux, & se partagerent aussi sur cette question, qui paroît moins metaphysique. Comme les Ouvrages du P. Mallebranche lui avoient fait plusieurs Disciples habiles & zelez, quelques-uns écrivirent aussi contre M. Regis qui se contenta d'avoir paru sur la lice avec leur Maître.

L'inclination qu'il avoit toûjours conservée pour la Theologie, & l'amour de la Religion, lui inspirerent ensuite une autre entreprise, déja tentée plusieurs fois par de grands Hommes, digne de tous leurs esforts, & de leur plus sage ambition, & plus necessaire que jamais dans un Siécle aussi éclairé que celui-ci. Il la finit en 1704, malgré ses infirmitez continuelles, & publia un Livre in 4° sous ce titre, L'Usage de la Raison & de la Foi, ou l'Accord de la Foi & de la Raison. Il le dédia à M. l'Abbé Bignon, à qui il dit dans son Epitre, qu'il ne pouvoit citer les

Ennemis on de la Raison ou de la Foi e Juge à qui les droits de l'une & de l'au mieux conuns. & que si on le recusoit rost que parcequ'il s'étoit trop déclaré ; les deux. La maniere dont il parvient cord fi difficile est celle qu'emploieroi tre éclaire à l'égard de deux Freres, quels il voudroit étouffer toutes les se division. M. Regis fait un partage s la Raison & la Foi, & assigne à chaci jets & des emplois si séparez, qu'elles plus avoir, pour ainfi dire, aucune se brouiller. La Raison conduit l'H qu'à une entiere conviction des preu ques de la Religion Chrétienne, apr le le livre & l'abandonne à une aut non-pas contraire, mais toute differe finiment superieure. L'éloignement gis tient la Raison & la Foi ne leur de le réunir dans des Systèmes qui acc les idées de quelque Philosophe don Revelation, ou quelquefois même tion à ces idées. Il ne veut point que ni Aristote, ni Descartes même appuis gile, il paroît croire que tous les Svi Losophiques ne sont que des mode faut point que des veritez éternelles s's des opinions passageres, dont la ruin être indifferente. On doit s'en tenir tueuse simplicité des Conciles, qui déc iours le Dogme divin, sans y mêter d tions humaines. Tel est l'esprit généra vrage, du moins par rapport au titre Regis y fait entrer une Theorie des F: l'Homme, de l'Entendement, de la &c. plus ample qu'il n'étoit absolumen

nes Sciences apr mi

Il lai a donné même pour comisión à l'airé de l'Amer de Dies, personne a partir de l'Amer de Dies, personne a partir d'une minima de management d'une minima de management de l'aire de l'

Inter in terms of a service of

707. 20 perieuse, mais 2, parcequ'il ner à tout le rendu dédait effet on l'est ur égard, que at mieux com-

ettre Associé a tuparavant Ele-

E

E'CHAL

AN.

Chevalier, Seis, Pierre-pertuis, Epiry, le Crens de France, Cheumissaire général roix de l'Ordre de la Citadelle de Mai 1633 d'Ur. Carmognol. Sa su le du Nivernois, & Vanban depuis plu

n Cadet, & quid -rvice, ne lui lain qu'i 206 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE qu'une bonné éducation, & un Mousquet. A l'âge de 17 ans, c'est-à-dire en 1651, il entra

l'âge de 17 ans, c'est-à-dire en 1651, il entra dans le Regiment de Condé, Compagnie d'Arcenai. Alors fen M. le Prince étoit dans le parti

des Espagnols.

Les premieres Places fortifiées qu'il vit le firent Ingenieur, par l'envie qu'elles lui donnerent de le devenir. Il se mit à étudier avec ardeur la Geometrie, & principalement la Trigonometrie, & le Toisé, & dès l'an 1652 il sut employé aux Fortifications de Clermont en Lorraine. La même année il servit au premier Siège de Sainte Menebout, où il sit quelques logemens, & passa une Riviere à nage sous le seu des Ennemis pendant l'assaut, action qui lui attira de ses Superieurs beaucoup de louanges & de caresses.

En 1653 il fut pris par un parti François. M. le Cardinal Mazarin le crut digne dès-lors qu'il tàchât de l'engager au service du Roi, & il n'eut pas de peine à réuffir avec un Homme, né le plus fidelle sujet du monde. En cette même année, M. de Vauban servit d'Ingenieur en second sous le Chevalier de Clerville au second Siège de Sainte Menebont, qui sut reprise par le Roi, & ensuite il sut chargé du soin de saire

réparer les Fortifications de la Place.

Dans les années suivantes, il sit les sonctions d'Ingenieur aux Siéges de Stenai, de Clermont, de Landrecy, de Condé, de S. Guilain, de Valensiennes. Il sut dangereusement blessé à Stenai, de Valenciennes, de n'en servit presque pas moins. Il recst encore trois blessures au Siége de Monmedi en 1657, de comme la Gazette en parla, on apprit dans son Pays ce qu'il étoit devenu, car depuis 6 ans qu'il en étoit parti, il n'y étoit point

DES SCIENCES. 1707. 207 point retourné, & n'y avoit écrit à personne.

& ce fut-là la seule maniere dont il y donna de

ses nouvelles.

M. le Maréchal de la Ferté, sous qui il servoit alors, & qui l'année précedente lui avoit fait present d'une Compagnie dans son Regiment', lui en donna encore une dans un autre Regiment, pour lui tenir lieu de pension, & lui prédit hautement que si la Guerre pouvoit l'épargner, il parviendroit aux premieres dignitez.

En 1658 il conduisit en ches les attaques des Sièges de Gravelines, d'Ipres, & d'Oudenarde. M. le Cardinal Mazarin, qui n'accordoit pas les gratifications sans sujet, lui en donna une assez honnête, & l'accompagna de louanges, qui, selon le caractere de M. de Vauban, le

payerent beaucoup mieux.

Il nous suffit d'avoir représenté avec quelque détail ces premiers commencemens, plus remarquables que le reste dans une Vie illustre, quand la Vertu dénuée de tout secours étranger a eu besoin de se faire jour à elle-même. Desormais M. de Vauban est connu, & son Histoire devient une partie de l'Histoire de Fran-

Après la Paix des Pirenées, il fut occupé ou à démolir des Places, ou à en construire. Il avoit déja quantité d'idées nouvelles sur l'Art de sortisier, peu connu jusque-là. Ceux qui l'avoient pratiqué, ou qui en avoient écrit s'étoient attachez servilement à certaines regles établies quoique peu sondées, & à des especes de superstitions, qui dominent tosjours long-temps en chaque genre, & ne disparoissent qu'à l'arrivée de quelque Genie superieur. D'ailleurs ils n'a-

n'avoient point vû de Siéges, ou n'en avoient pas assez vû, leurs Methodes de fortifier n'étoient tournées que par rapport à certains cas particuliers qu'ils connoissoient, & ne s'étendoient point à tout le reste. M. de Vauban avoit déja beaucoup vû & avec de bons yeux, il augmentoit sans cesse son experience par la lecture de tout ce qui avoit été écrit sur la Guerre, il sentoit en lui ce qui produit les heureuses nouveautez, ou plutôt ce qui force à les produire, & enfin il osa se déclarer Inventeur dans une matiere si perilleuse, & le fut toujours iusqu'à la fin. Nous n'entrerons point dans le détail de ce qu'il inventa, il seroit trop long. & toutes les Places fortes du Royaume doivent nous l'épargner.

Quand la guerre recommença en 1667, il eut la principale conduite des Siéges que le Roi fit en personne. S. M. voulut bien faire voir qu'il étoit de sa prudence de s'en assurer ainsi le succès. Il recût au Siége de Douai un coup de mousquet à la joue, dont il a toûjours porté la marque. Après le Siège de l'Isle qu'il prit sous les Ordres du Roi en 9 jours de tranchée ouverte, il eut une gratification considerable, beaucoup plus necessaire pour contenter l'inclination du Maître, que celle du Sujet. Il en a reçû encore en differentes occasions un grand nombre, & toujours plus fortes, mais pour mieux entrer dans son caractere nous ne parlerons plus de ces fortes de récompenies qui

n'en étoient presque pas pour lui.

Il fut occupé en 1668 à faire des projets de Fortifications pour les Places de la Franche-Comté, de Flandre, & d'Artois. Le Roi lui donna le Gouvernement de la Citadelle de l'Isle, qu'il venoit de construire, & ce fut le premier Gouvernement de cette nature en France. Il ne l'avoit point demandé, & il importe & à la gloire du Roi & à la sienne que l'on sache que de toutes les graces qu'il a jamais reçûes, il n'en a demandé aucune, à la reserve de celles qui n'étoient pas pour lui. Il est vrai que le nombre en a été si grand qu'elles épuisoient le droit qu'il avoit de demander.

La Paix d'Aix la Chapelle étant faite, il n'en fut pas moins occupé. Il fortifia des Places en Fiandre, en Artois, en Provence, en Roussillon, ou du moins fit des desseins qui ont été depuis executez. Il alla même en Piémont avec M. de Louvois, & donna à M. le Duc de Savoye des desseins pour Verue, Verceil, & Turin. A son départ, S. A. R. lui sit present de son Portrait enrichi de Diamans. Il est le seul Homme de guerre pour qui la Paix ait toûjours été aussi la-

borieuse que la Guerre même.

Quoique son emploi ne l'engageat qu'à travailler à la sûreté des Frontieres, son amour pour le bien public lui faisoit porter ses vûes sur les moyens d'augmenter le bonheur du dedans du Royaume. Dans tous ses Voyages il avoit une curiosité, dont ceux qui sont en place ne sont communément que trop exempts. Il s'informoit avec soin de la valeur des Terres, de ce qu'elles rapportoient, de la maniere de les cultiver, des facultez des Paysans, de leur nombre, de ce qui faisoit leur nourriture ordinaire, de ce que leur pouvoit valoir en un jour le travail de leurs mains, détails méprisables & abjects en apparence, & qui appartiennent cependant au grand Art de gouverner. Il s'occupoit ensuite à imaginer ce qui auroit pû rendre le Pays meil-

meilleur, de grands Chemins, des Ponts, des Navigations nouvelles, Projets dont il n'étoit pas possible qu'il esperât une entiere execution, especes de songes, si l'on veut, mais qui du moins, comme la plûpart des veritables songes, marquoient l'inclination dominante. Je sai tel Intendant de l'rovince qu'il ne connoissoit point, & à qui il a écrit pour le remercier d'un nouvel établissement utile, qu'il avoit vû en voyageant dans son département. Il devenoit le debiteur particulier de quicon-

que avoit obligé le Public.

La guerre qui commença en 1672 lui fournit une infinité d'occasions glorieuses, sur tout dans ce grand nombre de Siéges que le Roi sit en personne, & que M. de Vanban conduisit tous. Ce sut à celui de Mastricht en 1673 qu'il commença à se servir d'une Methode singuliere pour l'attaque des Places, qu'il avoit imaginée par une longue suite de reflexions, & qu'il a depuis toûjours pratiquée. Jusque là il n'avoit fait que suivre avec plus d'adresse & de conduite les regles déja éta-. blies, mais alors il en suivit d'inconnues, & fit changer de face à cette importante partie de la Guerre. Les fameuses Paralleles & les "Places d'Armes parurent au jour; depuis ce temps, il a toujours inventé sur ce sujet, tantôt les Cavaliers de tranchée, tantôt un nouvel usage des Sapes & des demi-Sapes, tantôt les Batteries en ricochet, & par-là il avoit porté son Art à une telle persection, que le plussouvent ce qu'on n'auroit jamais ofé esperer, devant les Places les mieux défendues il ne perdoit pas plus de monde que les Affiégez.

C'étoit-là son but principal, la conservation des

DES SCIENCES. 1707. 211

des Hommes. Non-seulement l'interêt de la guerre, mais aussi son humanité naturelle les lui rendoit chers. Il leur sacrissoit toûjours l'éclat d'une conquête plus prompte, & une gloire assez capable de seduire, &, ce qui est encore plus difficile, quelquesois il résissoit en leur faveur à l'impatiènce des Généraux & s'exposoit aux redoutables discours du Courtisan oisse. Aussi les Soldats lui obéissoient-ils avec un entier devouement, moins animezencore par l'extrême consiance qu'ils avoient à sa capacité, que par la certitude & la reconnoissance d'être ménagez autant qu'il étoit possible.

Pendant toute la guerre que la Paix de Nimegne termina, sa vie sut une action continuelle, & très-vive; former des desseins de Siéges, conduire tous ceux qui surent faits, du moins dès qu'ils étoient de quelque importance, réparer les Places qu'il avoit prises, & les rendre plus fortes, visiter toutes les Frontieres, fortifier tout ce qui pouvoit être exposé aux Ennemis, se transporter dans toutes les Armées, & souvent d'une extrémité du Royaume à l'au-

tre.

Il fut fait Brigadier d'Infanterie en 1674 Maréchal de Camp en 1676, & en 1678 Commissaire Général des Fortifications de France, Charge qui vaquoit par la mort de M. le Chevalier de Clerville. Il se défendit d'abord de l'accepter, il en craignoit ce qui l'auroit sait desirer à tout autre, les grandes relations qu'elle lui donnoit avec le Ministere. Cependant le Roi l'obligea d'autorité à prendre la Charge, & il saut avouer que malgré toute sa droiture il n'eut pas lieu de s'en repentir. La Vertu ne laisse pas de réussir quel212 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE quelquesois, mais ce n'est qu'à force de temps

& de preuves redoublées.

La Paix de Nimegue lui ôta le penible emploi de prendre des Places, mais elle lui en donna un plus grand nombre à fortifier. Il fit le fameux Port de Dunquerque, son Chef-d'œuvre, & par conséquent celui de son Art. Strafbourg & Casal, qui passerent en 1681 sous le pouvoir du Roi, surent ensuite ses travaux les plus considerables. Outre les grandes & magnifiques Fortifications de Strasbourg, il y sit saire pour la navigation de la Bruche des Ecluses, dont l'execution étoit si difficile, qu'il n'osa la consier à personne, & la dirigea toûjours par lui-même.

La guerre recommença en 1683, & lui valut l'année suivante la gloire de prendre Luxembourg, qu'on avoit cru jusque-là imprenable, & de le prendre avec sort peu de perte. Mais la guerre naissante ayant été étoussée par la Treve de 1684, il reprit ses sonctions de Paix, dont les plus brillantes surent l'Aqueduc de Maintenon, de nouveaux Travaux qui persectionnent le Canal de la communication des Mers, Mont-

royal, & Landau.

Il semble qu'il auroit dû trahir les secrets de son Art par la grande quantité d'Ouvrages qui sont sortis de ses mains. Aussi a-t-il paru des Livres dont le titre promettoit la veritable maniere de fortisser selon M. de Vanhan, mais il a toûjours dit, & il a fait voir par sa pratique qu'il n'avoit point de maniere. Chaque Place differente lui en sournissoit une nouvelle selon les differentes circonstances de sa grandeur, de sa situation, de son terrain. Les plus difficiles de tous les Arts sont ceux dont les objets sont chan-

geans,

DES SCIENCES. 1707. 213

geans, qui ne permettent point aux Esprits bornez l'application commode de certaines Regles fixes, & qut demandent à chaque moment les ressources naturelles & imprévues d'un genie heureux.

En 1688, la Guerre s'étant rallumée, il fit sous les Ordres de Monseigneur les Siéges de Philisbourg, de Manheim, & de Frankendal. Ce grand Prince su si content de ses services, qu'il lui donna 4 Pieces de canon à son choix pour mettre à son Château de Bazoche, récompense vrayement militaire, privilege unique, & qui plus que tout autre convenoit au Pere de tant de Places sortes. La même année il sut sait Lieutenant Général.

L'année suivante il commanda à Dunquerque, Bergues, & Ypres, avec ordre de s'ensermer dans celle de ces Places qui seroit affiegée, mais

son nom les en préserva.

L'année 1690 fut singuliere entre toutes celles de sa vie; il n'y sit presque rien, parcequ'il avoit pris une grande & dangereuse maladie à faire travailler anx Fortisications d'Ipres, qui étoient sort en desordre, & à être toujours present sur les travaux. Mais cette oissveté qu'il se seroit presque reprochée sinit en 1691 par la prise de Mons, dont le Roi commanda le Siége en personne. Il commanda aussi l'année d'après celui de Namur, & M. de Vauban le conduisit de sorte qu'il prit la Place en 30 jours de tranchée ouverte, & n'y perdit que 800 Hommes, quoiqu'il s'y sût fait 5 actions de vigueur très-considerables.

Il faut passer par dessus un grand nombre d'autres exploits, tels que le Siège de Charleroi en 93, la desense de la Basse-Bretagne con-

tre les Descentes des Ennemis en 94 & 95, le Siège d'Ash en 97, & nous hâter de venir à ce qui touche de plus près cette Academie. Lorsqu'elle se renouvella en 99, elle demanda au Roi M. de Vauhan pour être un de ses Honoraires, & si la bienséance nous permet de dire qu'une place dans cette Compagnie soit la récompense du merite, après toutes celles qu'il avoit reçues du Roi en qualité d'homme de guerre, il falloit qu'il en reçue une d'une Societé de Gens de Lettres en qualité de Mathematicien. Personne n'avoit mieux que lui rappellé du Ciel les Mathematiques, pour les occuper aux besoins des Hommes, & elles avoient prisentre ses mains une utilité aussi glorieuse peutêtre que leur plus grande sublimité. De plus, l'Academie lui devoit une reconnoissance particuliere de l'estime qu'il avoit todjours eue pour elle; les avantages solides que le Bublic peut tirer de cet établissement avoient touché l'endroit le plus sensible de son ame.

Comme après la Paix de Ryswir il ne sut plus employé qu'à visiter les Frontieres, à saire le tour du Royaume & à former de nouveaux Projets, il eut besoin d'avoir encore quelque autre occupation, & il se la donna selon son cœur. Il commença à mettre par écrit un prodigieux nombre d'idées qu'il avoit sur disterens sujets qui regardoient le bien de l'Etat, non-sculement sur ceux qui lus étoient les plus samiliers, tels que les Fortisications, le détail des Places, la Discipline militaire, les Campemens, mais encore sur une infinité d'autres matieres qu'on auroit crues plus éloignées de son usage, sur la Marine, sur la Course par une en temps de guerre, sur les Finances

m&

même, sur la Culture des Forêts, sur le Commerce, & sur les Colonies Françoises en Amerique. Une grande passion songe à tout. De toutes ces differentes vues il a composé 12 gros Volumes Manuscrits, qu'il a intitulez ses Oisivetez. S'il étoit possible que les idées qu'il y propose s'éxecutassent, ses Oissvetez seroient plus utiles que tous ses tra-

La succession d'Espagne ayant fait renaître la guerre, il étoit à Namur au commencement de l'année 1703, il y donnoit ordre à des réparations necessaires, lorsqu'il apprit que le Roi l'avoit honoré du Bâton de Maréchal de France. Il s'étoit opposé lui-même quelque temps auparavant à cette suprême élevation. que le Roi lui avoit annoncée, il avoit représenté qu'elle empêcheroit qu'on ne l'employat avec des Généraux du même rang, & feroit naître des embarras contraires au bien du service. Il aimoit mieux être plus utile, à moins récompeuse, à pour suivre son goût, il n'auroit fallu payer ses premiers travaux que par d'autres encore plus necessaires.

Vers la fin de la même année il servit sous Monseigneur le Duc de Bourgogne au Siége du vieux Brisach, Place très-considerable, qui suit réduite à capituler au bout de 13 jours & demi de tranchée ouverte, & qui ne coûtz pas 300 Hommes. C'est par ce Siège qu'il a fini, & il y fit voir tout ce que pouvoit son Art, comme s'il est voulu se resigner alors tout entier entre les mains du Prince qu'il avoit pour Spectateur & pour Chef. Le tître de Maréchal de France produifit les

inconveniens qu'il avoit prévûs: il demeurs deux

deux ans inutile. Je l'ai entendu souvent s'en plaindre; il protestoit que pour l'interêt du Roi & de l'Etat il auroit foulé aux pieds la dignite avec joye. Il l'auroit fait, & jamais il ne l'eût il bien meritée, jamais même il n'en eût si bien soûtenu le veritable éclat.

Il se consoloit avec ses savantes Oisivetez. Il n'épargnoit aucune dépense pour amasser la quantité infinie d'instructions & de Memoires dont il avoit besoin, & il occupoit sans cesse un grand nombre de Secretaires, de Dessinateurs, de Calculateurs, & de Copistes. Il donna au Roi en 1704 un grand Manuscrit, qui contenoit tout ce qu'il y a de plus sin & de plus secret dans la conduite de l'Attaque des Places, present le plus noble qu'un Sujet puisse jamais saire à son Maître, & que le Maître ne pouvoit recevoir que de ce seul Sujet.

En 1706, après la Bataille de Ramilli M. le Maréchal de Vauban fut envoyé pour commander à Dunquerque, & sur la Côte de Flandre. Il rassura par sa presence les esprits étonnez, il empêcha la perte d'un pays qu'on vouloit noyer pour prévenir le Siége de Dunquerque, & le prévint d'ailleurs par un Camp retranché qu'il sit entre cette Ville & Bergues, de sorte que les Ennemis eussent été obligez de faire en même temps l'investiture de Dunquerque, de Bergues, & de ce Camp, ce qui étoit absolument im-

praticable.

Dans cette même Campagne, plusieurs de nos Places ne s'étant pas défendues comme il auroit souhaité, il voulut défendre par ses confeils toutes celles qui seroient attaquées à l'avenir, & commença sur cette matiere un Ouvrage, qu'il destinoit au Roi, & qu'il n'a pû sinir en-

tiere-

tierement. Il mourut le 30 Mars, 1767 d'une fluxion de poitrine accompagné d'une grosse fièvre qui l'emporta en 8 jours, quoiqu'il sût d'un temperament très-robuste, qui sembloit lui promettre encore plusieurs années de vie. Il avoit 74 ans, moins un mois.

Il avoit épousé Jeanne d'Aunoi de la Famille des Barons d'Espiri en Nivernois, morte avant lui. Il en a laissé deux filles, Me la Comtesse

de Villebertin, & Me la Marquise d'Uffé.

Si l'on veut voir toute sa Vie militaire en abregé, il a fait travailler à 300 Places anciennes, & en a fait 33 neuves; il a conduit 53 Siéges, dont 30 ont été faits sous les Ordres du Roi en personne, ou de Monseigneur, on de Monseigneur le Duc de Bourgogne, & les 23 autres sous differens Généraux; il s'est

trouvé à 140 actions de vigueur.

Jamais les traits de la fimple Nature n'ont été mieux marquez qu'en lui, ni plus exempts de tout melange étranger. Un sens droit & étendu, qui s'attachoit au Vrai par une espece de sympathie, & sentoit le Faux sans le discuter, lui épargnoit les longs circuits par où les autres marchent, & d'ailleurs sa Vertu étoit en quelque sorte un instinct heureux, si prompt qu'il prévenoit sa Raison. Il méprisoit cette politesse superficielle dont le monde se contente. à qui couvre souvent tant de barbarie, mais sa bonté, son humanité, sa liberalité lui composoient une autre politesse plus rare, qui étoit tonte dans son cœur. Il seyoit bien à tant de vertu de negliger des dehors, qui, à la verité, lui appartiennent naturellement, mais que le Vice emprunte avec trop de facilité. Souvent M. le Maréchal de Vanban a secouru de som-HIST. 1707.

mes assez considérables des Officiers qui n'étoient pas en état de soûtenir le service, & quand on venoit à le savoir, il disoit qu'il prétendoit leur restituer ce qu'il recevoit de trop des bienfaits du Roi. Il en a été comblé pendant tout le cours d'une longue vie, & il a eu la gloire de ne laisser en mourant qu'une fortune mediocre. Il étoit passionnément attaché au Roi, Sujet plein d'une fidelité ardente & zelée, & nullement Courtisan; il auroit infiniment mieux aimé servir que plaire. Personne n'a été si souvent que lui, ni avec tant de courage, l'introducteur de la Verité; il avoit pour elle une passion presque imprudente, & incapable de ménagement. Ses mœurs ont tenu bon contre les Dignitez les plus brillantes, & n'ont pas même combatu. En un mot, c'étoit un Romain qu'il sembloit que nôtre Siécle eût dérobé aux plus heureux temps de la Republique.

Sa place d'Academicien Honoraire a été remplie par M. le Maréchal d'Estrées, Vice-Admiral de France, Grand d'Espagne, Chevalier des Ordres du Roi, Gouverneur du Comté Nan-

tois.

CONCENSARIO CONCEN

E L O G E

DE M. L'ABBE' GALLOIS.

JEAN GALLOIS nâquit à Paris le 14 Juin 1632 d'Ambroise Gallois Avocat au Parlement, & de Françoise de Launai.

Son inclination pour les Lettres se déclara, dès qu'il pût laisser paroître quelque inclination,

DES SCIENCES. 1707. 219

& elle se fortifia toûjours dans la suite. Il s'engagea dans l'Etat Ecclesiastique, & recût l'Ordre de Prêtrise. Son devoir lui fit tourner ses principales études du côté de la Theologie, de l'Histoire Ecclesiastique, des Peres, & de l'Ecriture Sainte, il alla même jusqu'aux Langues Orientales, necessaires du moins à qui veut remonter iusqu'aux premieres sources de la Theologie, mais il ne renonça ni à l'Histoire profane, ni aux Langues vivantes, telles que l'Italien. l'Espagnol, l'Anglois & l'Allemand, ni aux Mathematiques, ni à la Physique, ni à la Medecine même, car son ardeur de savoir embrassoit tout, & s'il est vrai qu'une érudition si partagée soit moins propre à faire une réputation finguliere, elle l'est du moins beaucoup plus à étendre l'Esprit en tous sens, & à l'éclairer de tous côtez.

Outre la connoissance des choses que les Livres contiennent, M. l'Abbé Gallois avoit encore celle des Livres eux-mêmes, Science presque séparée des autres, quoiqu'elle en résulte, & produite par une curiosité vive qui ne neglige aucune

partie de son objet.

Le premier travail que le Public ait vû de M. l'Abbé Gallois a été la traduction Latine du Traité de Paix des Pirenées, imprimée par ordre du Roi, mais bien tôt son nom devint plus illustre par le Journal des Savans. Ce fut en 1665 que parut pour la premiere fois cet Ouvrage dont l'idée étoit si neuve & si heureuse, & qui subsiste encore aujourd'hui avec plus de vigueur que jamais, accompagné d'une nombreuse posterité issue de lui, & répandue par toute l'Europe sous les disserens noms de Nouvelles de la Republique des Lettres, d'Histoire des On-

vrages des Savans, de Bibliotheque universelle, de Bibliotheque choisie, d'Acta Eruditorum, de Transactions Philosophiques, de Memoires pour l'Histoire des Sciences & des beaux Arts, &c. M. de Sallo Conseiller Ecclesiastique au Parlement en avoit conçû le dessein, & il s'associa M. l'Abbé Gallois qui par la grande varieté de son érudition sembloit né pour ce travail, & qui de plus, ce qui n'est pas communchez ceux qui savent tout, savoit le François, & écrivoit bien.

Le Journal prit dès sa naissance un ton trop hardi, & censura trop librement la plûpart des Ouvrages qui paroissoint. La Republique des Lettres, qui voyoit sa liberté menacée, se souleva, & le Journal sut arrêté au bout de 3 mois. Mais comme le projet par lui-même en étoit excellent, on ne voulut pas le perdre, & M. de Sallo l'abandonna entierement à M. l'Abbé Gallois, qui ouvrit l'année 1666 par un nouveau Journal dédié au Roi, où il mit son nom, & où il exerça toûjours avec toute la moderation necessaire le pouvoir dont il étoit revêtu.

M. Colbert touché de l'utilité & de la beauté du Journal prit du goût pour cet Ouvrage, & bien-tôt après pour l'Auteur. En 1668 il lui donna dans cette Academie presque encore naissantée une place avec la fonction de Secretaire en l'absence de seu M. du Hamel, qui sut 2 aus hors du Royaume. M. l'Abbé Gallois enrichissoit son Journal des principales découvertes de l'Academie, qui ne se faisoient guere alors connoître du Public que par cette voye, & de plus, il en rendoit souvent compte à M. Colbert, & lui portoit les fruits de la protection qu'il accordoit aux Sciences. Dans la suite ce Ministre, tol-

todiours plus content de sa conversation. l'envoyoit querir lorsqu'il venoit à Paris; sa curiosité sur quelque matiere que ce sût le trouvoit todiours prêt à la satisfaire. & s'il falloit une discussion plus exacte & plus prosonde, personne n'étoit plus propre que M. l'Abbé Gallois à y réuffir en peu de temps, circonstance presque absolument necessaire auprès de M. Colbert. Enfin ce Ministre, qui se connoissoit en Hommes. après avoir éprouvé long-temps & l'esprit & la litterature & les mœurs de M. l'Abbé Gallois, le prit chez lui en 1673, & lui donna toûjours une place & à sa Table, & dans son Carosse. Cette faveur si particuliere étoit en même temps. & une récompense glorieuse de son savoir, & une occasion perpetuelle d'en faire un usage agreable. & une heureuse necessité d'en acquerir encore tous les jours.

M. Colbert favorisoit les Lettres, porté nonfeulement par son inclination naturelle, mais
par une sage Politique. Il savoit que les Sciences & les Arts suffiroient seuls pour rendre un
Regne glorieux, qu'ils étendent la Langue d'une Nation peut-être plus que des Conquêtes,
qu'ils lui donnent l'Empire de l'Esprit & de l'Industrie, également stateur & utile, qu'ils attirent
chez elle une multitude d'Etrangers, qui l'enrichissent par leur curiosité, prennent ses inclinations, & s'attachent à ses interêts. Pendant
plusieurs Siécles, l'Université de Paris n'a pas
moins contribué à la grandeur de la Capitale que
le séjour des Rois. On doit à M. Colbert l'éclat
où furent les Lettres, la naissance de cette Academie, de celle des Inscriptions, des Academies
de Peinture, de Sculpture, & d'Architecture,
les nouvelles saveurs que l'Academie Françoise

recût du Roi, l'impression d'un grand nombre d'excellens Livres dont l'Imprimerie Royale fit les frais, l'augmentation presque immense de la Bibliotheque du Roi, ou plûtot du Trésor public des Savans, une infinité d'Ouvrages que les grands Auteurs ou les habiles Ouvriers n'accordent qu'aux caresses des Ministres & des Princes, un goût du Beau & de l'Exquis répandu par tout, & qui se fortifioit sans cesse. M. l'Abbé Gallois ent le sensible plaisir d'observer de près un semblable Ministere, d'être à la source des desseins qui s'y prenoient, d'avoir part à leur execution, quelquesois même d'en inspirer, & de les voir suivis. Les Gens de Lettres avoient en lui auprès du Ministre un Agent toûjours chargé de leurs affaires, sans que le plus souvent ils eussent eu seulement la peine de l'en charger. Si quelque Livre nouveau, ou quelque découverte, d'Auteurs même qu'il ne connût pas, paroissoient au jour avec réputation, il avoit soin d'en instruire M. Colbert, & ordinairement la récompense n'étoit pas loin. Les liberalitez du Roi s'étendoient jusque sur le Merite étranger . & alloient quelquefois chercher dans le fond du Nord un Savant surpris d'être connu.

En 1673 M. l'Abbé Gallois fut reçû dans l'A-cademie Françoise. Quoique l'Eloquence ou la Poësie soient les principaux talens qu'elle demande, elle admet aussi l'Erudition qui n'est pas barbare, & peut-être ne lui manque-t-il que de se parer davantage de l'usage qu'elle en fait, & même du besoin qu'elle en a. M. l'Abbé Gallois quitta le Journal en 1674, & le remit en d'autres mains. Il étoit trop occupé auprès de M. Colbert, & d'ailleurs ce travail étoit trop assujettissant pour un Genie naturellement aussi libre

que le sien. Il ne résistoit pas aux charmes d'une nouvelle lecture qui l'appelloit, d'une curiosité soudaine qui le saississe, & la regularité

qu'exige un Journal leur étoit sacrifiée.

Les Lettres perdirent M. Colbert en 1683. M. l'Abbé Gallois avoit ajoûté à la gloire de leur avoir fait beaucoup de bien, celle de n'avoir presque rien fait pour lui-même. Il n'avoit qu'une modique pension de l'Academie des Sciences, & une Abbave si mediocre qu'il sut obligé de s'en détaire dans la suite. Feu M. le Marquis de Seignelai lui donna la place de Garde de la Bibliotheque du Roi dont il disposoit, mais la Bibliotheque étant sortie de ses mains, il récompensa M. l'Abbé Gallois par une place de Professeur en Grecau College Royal, & par une pension particuliere qu'il lui obtint du Roi sur les fonds de ce College, attachée à une espece d'inspection générale. M. de Seignelai ne crut pas que son Pere se fût suffisamment acquité, & puisqu'on n'en sauroit accuser le peu de goût de M. Colbert pour les Lettres, il en faut louer l'extrême moderation de M. l'Abbé Gallois.

Lorsque sous le Ministere de M. de Pontchartrain, aujourd'nui Chancelier de France, l'Academie des Sciences commença par les soins de M. l'Abbé Bignon à sortir d'une espece de langueur où elle étoit tombée, ce sut M. l'Abbé Gallois qui mit en ordre les Memoires qui parutent de cette Academie en 1692 & 93, & qui eut le soin d'en épurer le stile. Mais la grande varieté de ses études interrompit quelquesois ce travail qui avoit des temps prescrits, & le sit ensin cesser. L'Academie ayant pris une nouvelle sorme en 1699, il y remplit une place de Geometre, & entreprit de travailler sur la Geometre, & entreprit de travailler sur la Geome

K 4

trie des Anciens, & principalement sur le Recueil de Pappus, dont il vousoit imprimer le texte Grec qui ne l'a jamais été, & corriger la traduction Latine, fort désecueuse. Rien n'étoit plus convenable à ses inclinations, & à ses talens qu'un projet qui demandoit de l'amour pour l'Antiquité, une prosonde intelligence du Grec, la connoissance des Mathematiques, & il est fâcheux pour les Lettres que ce n'ait été qu'un projet. Une des plus agréables Histoires, & sans doute la plus philosophique, est celle des pro-

grès de l'Esprit humain.

Le même goût de l'Antiquité qui avoit porté M. l'Abbé Gallois à cette entreprise, ce goût fi difficile à contenir dans de justes bornes, le rendit peu favorable à la Geometrie de l'Infini. embrassée par tous les Modernes. On ne peut même distimuler, puisque nos Histoires l'ont dit, qu'il l'attaqua ouvertement. En général il n'étoit pas ami du Nouveau, & de plus, il s'élevoit par une espece d'Ostracisme contre tout ce qui étoit trop éclatant dans un Etat libre, tel que celui des Lettres. La Geometrie de l'Infini avoit ces deux défauts, sur tout le dernier, car au fond elle n'est pas tout à fait si nouvelle, & les partisans zelez de l'Antiquité, s'il en est encore à cet égard, trouveroient bien mieux leur compte à soûtenir que les anciens Geometres en ont connu & mis en œuvre les premiers fondemens, qu'à la combattre, parcequ'elle leur étoit inconnue.

Comme toutes les objections faites contre les Infiniment petits avoient été suivies d'une solution démonstrative, M. l'Abbé Gallois commençoit à en proposer sous la forme d'Eclaircissemens qu'il demandoit, & peut-être les différen-

DES SCIENCES. 1707. 225
tes ressources que l'esprit peut sournir n'auroientelles pas été si-tôt épuisées, mais d'une santé
parfaite & vigoureuse dont il jouissoit, il tomba tout d'un coup au commencement de cette
année dans une maladie dont il mourut le 10

Avril.

llétoit d'un temperament vif, agissant, & fort çai; l'esprit courageux, prompt à imaginer ce qui lui étoit necessaire, fertile en expediens, capable d'aller loin par des engagemens d'honneur. Il n'avoit d'autre occupation que les Livres, ni d'autre divertissement que d'en acheter. Il avoit mis ensemble plus de 12000 Volumes, & en augmentoit encore le nombre tous les jours. Si une aussi nombreuse Bibliotheque peut être necessaire, elle l'étoit à un Homme d'une aussi vaste Litterature, & dont la curiosité se portoit à mille objets differens, & vouloit se contenter fur le champ. Ses mœurs, & fur tout son desinteressement, ont paru dans toute sa conduite auprès de M. Colbert. La charité Chrétienne donnoit à son desinteressement naturel la derniere perfection; il ne s'étoit réservé sur l'Abbaye de S. Martin de Cores qu'il avoit possedée qu'une pension de 600 livres, & il les laissoit à son Successeur pour être distribuées aux Pauvres du Païs.

Sa place de Geometre Pensionnaire a été remplie par M. Saurin.

E L O G E

DE M. DODART.

DENIS DODART, Conseiller-Medecin du Roi, & de S. A. S. Madame la Princesse de Conti la Douairiere, & de S. A. S. Monseigneur le Prince de Conti, Docteur Regent en la Faculté de Medecine de Paris, naquit en 1634 de Jean Dodart, Bourgeois de Paris, & de Marie du Bois, fille d'un Avocat. Jean Dodart, quoique sans Lettres, avoit beaucoup d'esprit, &, ce qui est préférable, un bon esprit. Il s'étoit fait même un Cabinet de Livres, & savoit assez pour un homme qui ne pouvoit guere savoir. Marie du Bois étoit une semme aimable par un caractere fort doux, & par un cœur fort élevé au dessus de sa fortune. Nous ne faisons ici ce petit portrait du Pere & de la Mere, qu'à cause du rapport qu'il peut avoir à celui du Fils. Il est juste de leur tenir compte de la part qu'ils ont eue à son merite naturel, & d'en faire honneur à leur memoire.

Ils ne se contenterent pas de saire apprendre à leur fils le Latin & le Grec, ils y joignirent le Dessein, la Musique, les Instrumens, qui n'entrent que dans les éducations les plus somptueuses, & qu'on ne regarde que trop comme des superfluitez agréables. Il réussit à tout de maniere à donner les plus grandes esperances, & il eut achevé ses études de si bonne heure, qu'il eut le temps de s'appliquer également au Droit & à la Medecine, pour se déterminer mieux

DES SCIENCES. 1707. 227

sur la profession qu'il embrasseroit. Il est peutêtre le seul qui ait voulu choisir avec tant de connoissance de cause; il est vrai qu'il satissai-

soit aussi son extrême avidité de savoir.

Il prit enfin parti pour la Medecine; son inclination naturelle l'y portoit, mais ce qui le détermina le plus puissamment, c'est qu'il n'y vit aucun danger pour la justice, & une infinité d'occassons pour la charité; car il étoit touché dèslors de ces mêmes sentimens de Religion, dans

lesquels il a fini sa vie.

On imagine aisément avec quelle ardeur & quelle perseverance s'attache à une étude un homme d'esprit, dont elle est le plus grand plaisir. & un homme de bien, dont elle est devenue le devoir essentiel. Il se distingua fort sur les bancs des Ecoles de Medecine, & il nous en reste des témoignages authentiques, aussi-bien que du caractère dont il étoit dans sa plus grande jeunesse. Guy Patin parle ainsi dans sa 186me Lettre de l'Edition de 1692. Ce jourd'hui & Juillet (1660) nons avons fait la Licence de nos vieux Bacheliers, ils sont 7 en nombre, dont celui qui est le second, nommé Dodart, âgé de 25 ans, est un des plus sages & des plus savans hommes de ce Siécle. Ce jeune homme est un prodige de sagesse & de science, monstrum fine vitio, comme disoit Adr. Turnebus de losepho Scaligero. Il dit ensuite dans sa Lettre 190. Notre Licentie qui est si savant, s'appelle Dodart. Ilest fils d'un Bourgeois de Paris, fort honnête bomme. C'est un grand garçon, fort sage, fort modeste, qui sait Hipocrate, Galien, Aristote, Ciceron. Scneque, & Fernel par cœur. C'est un garçon in-comparable, qui n'a pas encore 26 ans, car la Facultélui fit grace au premier Examen de quelques mois qui lui manquoient pour son âge, sur la bonne opinion K 6 qu'on

qu'on avoit de lui dès auparavant. Toutes lescirconstances du témoignage du M. Patin sont assez dignes d'attention. Il étoit Medecin, fortsavant, passionné pour la gloire de la Medecine, il écrivoit à un de ses Amis avec une liberté nonseulement entiere, mais quelquefois excessive, les éloges ne sont pas fort communs dans ses Lettres, & ce qui v domine c'est une bile de Philosophe très-indépendant, il n'avoit avec M. Dodart nulle liaison ni de parenté ni d'amitié, & n'y prenoit aucun interêt, il n'a remarqué aucun autre des jeunes Etudians, enfin il ne se donne pas pour devot, & un air de devotion qui n'étoit pas un démerite à ses yeux, devoit être bien sincere. & même bien aimable. Si l'amour propre étoit un peu plus délicat, on ne compteroit pour louanges que celles qui auroient de pareils assaisonnemens. M. Patin dans ses Lettres 207, 208, 219, continue à rendre compte à son Ami de ce que fait M. Dodart. Tantôt il l'appelle nôtre Licentie si sage & si savant, tantot nôtre savant jeune Docteur. Il ne le perdoit point de vûe, toûjours poussé par une simple curiofité d'autant plus flateuse, qu'elle étoit indifferente.

Les suffrages naturellement les plus opposez se réunissoient sur M. Dodart. Le P. Deschamps d'une Societé sort peu aimée de M. Patin, ayant un jour entendu par hazard le jeune Docuur dans une leçon aux Ecoles de Medecine, sut si touché de sa belle Latinité, que sur le rapport qu'il en sit à M. le Comte de Brienne, alors Secretaire d'Etat pour les affaires étrangeres, ce Ministre commença à penser à lui, & s'en étant informé d'ailleurs, il eut une extrême envie de se l'attacher en qualité de son premier

mier Commis. Les commencemens de ceux qui n'ont pour eux que leur merite sont affex obscurs, & assez lents, & l'établissement de M. Dodart étoit alors fort mediocre, cependant ni une fortune considerable qui venoit s'offrir d'elle-même, ni l'éclat féduisant d'un emploi de Cour, ne purent le faire renoncer à son pre-mier choix. Sa fermeté étoit soûtenue par des principes plus élevez qui lui persuadoient que le Ciel l'avoit placé où il étoit. M. de Brienne, pour l'engager insensiblement, exigea qu'il lui fît du moins quelques Lettres plus importantes, & plus secrettes, il eut cette déserence, mais il se défendit d'un piège que tout autre n'auroit pas attendu.

Sa constance pour sa profession sut récompensée. Il vint assez promptement à être connu. & Me la Duchesse de Longueville le prit pour son Medecin. Elle étoit alors dans cette grande pieté, où elle a fini ses jours, & l'on sait que dans l'un & l'autre temps de sa vie elle a fait un cas infini de l'esprit, non-pas seulement de cet esprit qui rend un homme habile dans un certain genre, & qui y est attaché, mais principalement de celui qu'on peut porter par tout avec soi. Elle y étoit trop accoûtumée pour s'en ponvoir passer, & toute autre Langue lui eût été trop étrangere. Un bon Medecin, mais qui n'est eu, ni cette sorte d'esprit, ni beaucoup de pieté, n'est été guere de son goût. Bientôt elle honora M. Dodart de sa confiance.i'entens de celle que l'on a pour un Ami. La grande inégalité des conditions ne lui en retrancha que le titre.

Feue Me la Princesse de Conti Douairiere. Mere de Mars les Princes de Conti & de la Roshe-K 7

che-sur-Yon, voulut partager M. Dodart avec Me de Longueville, & en lui donnant chez el-le la même qualité, elle lui donna ce qui en étoit inséparable à son égard, la même confiance, & les mêmes agrémens. Mais ce qui est encore, à le bien considerer, plus glorieux pour lui que les bontez mêmes de ces deux grandes & vertueuses Princesses, il eut l'amitié de tous ceux qui étoient à elles. Il n'est pas besoin de connoître beaucoup de Maisons des Grands, pour savoir que d'y être bien avec tout le monde, c'est un ches-d'œuvre de conduite & de sagesse, & souvent d'autant plus difficile, que l'on a d'ailleurs de plus grandes qualitez. Le grand secret pour y réussir, est celui qu'il pratiquoit, il obligeoit autant qu'il lui étoir possible, & ne ménageoit point sa faveur dans les affaires d'autrui. Avoir besoin de son credit, c'étoit être en droit de l'employer. Heureusement pour un grand nombre de gens de merite, les deux postes qu'il occupoit le firent connoître de plusieurs autres personnes du premier rang, ou de la premiere dignité. J'oserai dire que malgré leur élevation ils avoient pour lui cette sorte de respect, qui n'a point été établi par les Hommes, & dont la Nature s'est réservé le droit de disposer en faveur de la Vertu.

Après la mort de Me la Princesse de Conti, il demeura attaché aux deux Princesses Ensans, & après la mort de l'Aîné, à Me la Princesse de Conti sa Veuve, & Mge le Prince de Conti. Rien n'est au-dessus du zele, de la fidelité, du desinteressement qu'il a apportez à leur service, mais on ne peut dire si de pareils Maîtres n'ont pas encore rendu en lui ces qualitez plus parfaites.

faites, qu'elles ne l'étoient naturellement. Il a cu le bonheur de réuffir auprès de la Princesse dans des maladies dangereuses qu'elle a enes, & celui de plaire à M. le Prince de Conti par les charmes solides de sa conversation. On sait combien ce grand Prince est un grand Homme, & un excellent Juge des Hommes.

En 1673 M. Dodart entra dans l'Academie des Sciences par le moyen de Mrs Perraut. Ils avoient beaucoup de credit auprès de M. Colbert, & en faisoient un usage assez extraordinaire; ils s'en servoient à faire connoître au Ministre ceux qui avoient de grands talens aussi-

bien qu'eux, & à leur attirer ses graces.

L'Academie avoit déia entrepris l'Histoire des Plantes, Ouvrage d'une vasse étendue, & M. Dodart s'attacha à ce travail. Au bout de 3 ans, c'est-à-dire en 1676, il mit à la tête d'un Volume que l'Academie imprima sous le tître de Memoires pour servir à l'Histoire des Plantes, une Présace où il rendoit compte & du dessein & de ce qu'on en avoit executé jusque-là. Nous n'avons point de lui un si grand morceau imprimé, & par bonheur la matiere lui a donné lieu d'y peindre parfaitement son caractere. Il s'agissoit d'une longue recherche, & d'une subtile discussion, & il possedoit au souverain degré l'esprit de discussion & de recherche. Il savoit de quel côté, ou plûtôt de combien de côtez differens il falloit porter sa vue, & pointer, pour ainsi dire, la Lunette. Tout le monde ne sait pas voir, on prend pour l'objet entier la premiere face que le hazard nous en a presentée, mais M. Dodart avoit la patience de chercher toutes les autres, & l'art de les découvrir, ou du moins la précaution de soupçonner celles qu'il

qu'il ne découvroit pas encore. Ce ne sont pas seulement les grands objets qui en ont plusieurs, ce sont aussi les plus petits, & une grande attention est une espece de Microscope qui les groffit. Il est vrai que cette attention scrupuleule, qui ne croit jamais avoir assez bien vû, que ce soin de tourner un objet de tous les sensen un mot que l'esprit de discussion est assez contraire à celui de décision, mais l'Academie doit plus examiner que décider, suivre attentivement la Nature par des observations exactes, & nonpas la prévenir par des jugemens précipitez. Rien ne sied mieux à nôtre Raison que des conclutions un peu timides, & même quand elle a le droit de décider elle feroit bien d'en relâcher quelque chose. On peut prendre la Présace que nous venons de citer pour un modele d'une Theorie embrassée dans toute son étendue, suivie jusque dans ses moindres dépendances, très-finement discutée. & assaisonnée de la plus aimable modestie.

Il n'étoit pas possible que M. Dodart ne portât dans l'exercice de sa profession ce même esprit, fortissé encore par son extrême délicatesse de conscience. Un Malade n'avoit à craindre ni son inapplication, ni même une application legere & superficielle, mais seulement, car il faut tout dire, sa trop grande application, qui pouvoit le rendre irresolu sur le choix d'un parti. La pratique n'admet pas toûjours les sages lenteurs de la speculation, & quelquesois la Raison elle-même ordonne qu'on agisse sans l'attendre.

L'Histoire des Plantes étoit le principal travail de M. Dodart dans l'Academie, mais non-pas le seul. Il s'attacha beaucoup à étu-

der la Transpiration insensible du Corps hu-Tous les l'hyficiens & les Medecins en voient todjours eu une idée, mais si générale k si vague, que tout ce qu'ils en savoient prorement étoit qu'il y a une Transpiration. L'ilultre Sanctorius, Medecin de Padone, est le aperiences, & en comparer la quantité à celle des déjections grossieres. Elle va beaucoup audelà de ce qu'on eût jamais imaginé, il peut sortie du Corps en un jour, selon Sanctorius, ou 8 liv. de matiere par la Transpiration, & comme il n'est pas possible qu'une si abondante evacuation ne foit fort importante, plusieurs habiles Medecins la regardent comme un des principaux fondemens, & de leur Théorie & de leur Pratique. Mais parceque Sanctorius & en le premier de si beiles vûes, il ne les a pas poussées à leur perfection. Par exemple, quoiqu'il ait conçû en général que la Transpiration devoit être differente selon les âges, il ne paroît avnir eu égard à cette difference, ni dans les observations, ni dans les conséquences qu'il en Ure, & M. Dodare s'affora par des experiences commuées durant 33 ans que l'on transpire beaucoup plus dans la jeuneile; en effet il est fort naturel, & que la chaleur du fang, plus foible meture que l'on vieillit, poulle au dehors moins de particules subtiles, & qu'en même remos les pores de la peau se resserrent. M. Do-Art étoit particulierement propre à faite ces libres d'experiences, parcequ'il faut les faire lu loi-même, & mener une vie égale & unitome, tant d'un jour à l'autre, que dans les differens ages; autrement on ne pourroit comparer fans beaucoup d'erreur ou d'incertitude

les Transpirations de differens temps. Une alternative irréguliere d'intemperance & de sobrieté brouilleroit tout.

Il fit sur ce même sujet une autre experience, pour laquelle l'uniformité de vie n'eût pas été suffisante, il falloit encore, ce qui semblera peut-être surprenant, une grande pie-té. Il trouva le premier jour de Carême 1677 qu'il pesoit 116 liv. 1 once. Il fit ensuite le Carême comme il a été fait dans l'Eglise jusqu'au 12me Siécle, il ne beuvoit ni ne mangeoit que sur les 6 ou 7 heures du soir, il vivoit de Legumes la plûpart du temps, & fur la fin du Carême de pain & d'eau. Le Samedi de Pâques il ne pesoit plus que 107 liv. 12 onc. c'est-à-dire que par une vie si austere 'l avoit perdu en 46 jours 8 liv. 5 onc. qui faisoient la 14me partie de sa substance. Il reprit sa vie ordinaire. & au bout de 4 jours il avoit regagné 4 liv. ce qui marque qu'en 8 ou 9 jours ilauroit repris son premier poids. & qu'on répare facilement ce que le jeune a dissipé. En donnant cette experience à l'Academie, il prit toutes les précautions possibles pour se cacher, mais il fut découvert. Il est assez rare, non qu'un Philosophe soit un bon Chrétien, mais que la même action soit une observation curieuse de Philosophie, & une austerité Chrétienne, & serve en même temps pour l'Academie & pour le Ciel.

Il avoit fait de pareilles observations sur la saignée, que 16 onces de sang, par exemple, se réparoient en moins de 5 jours dans un sujet qui n'étoit nullement affoibli; il reste à savoir en combien de temps se seroit cette réparation dans un Malade, & il est clair que de pareils

prin-

DES SCIENCES. 1707. 235

rincipes décideroient la grande question de l'ulité ou du danger de la saignée, & regleroient les ménagemens qu'il y faut apporter. Mais il s'en illoit bien que M. Dodart lui-même, mal--é le long-temps qu'il avoit donné à ces sores d'experiences, en eût encore fait assez. Il aroît par ce que j'en ai pû recueillir qu'or-inairement le fort de la Transpiration est cans les premieres heures qui fuivent un bon repas, quoique Sanctorius le mette à peu près vers le milieu de l'intervalle de deux repas. Toute cette matiere est encore pleine d'incertitude, & si l'on pese bien la difficulté de ras-sembler autant de faits qu'il en faudroit selon les differens âges, les temperamens, les climats, les saisons, &c. elle est si grande, que c'est presque un sujet de desepoir pour les Phyficiens.

M. Dodart avoit eu la pensée de faire une Histoire de la Medecine. M. le Clerc Medecin de Geneve, frere de l'illustre M. le Clerc de Hollande, a dignement executé ce grand dessein, & il dit dans sa Présace qu'il avoit appris qu'il s'étoit rencontré dans cette entreprise avec le savant M. Dodart. On a trouvé dans ses pa-piers plusieurs Memoires qui y avoient rapport, par exemple, sur la Diéte des Anciens, sur leur Boisson & leur Ptisane. Les recherches de

la Transpiration y devoient entrer aussi.

Il pensoit encore à une Histoire de la Musique ancienne & moderne, & ce qui a paru de lui dans les Memoires de cette Academie sur la formation de la Voix, en étoit un Préliminaire. C'est peut-être affliger le Public que de lui annoncer ces differens Projets, demeurez sans execution entre des mains si savantes, mais

il n'y a point d'habile homme qui ne lui ait donné les mêmes sujets de déplaisir; le genie & le savoir fournissent plus de desseins, & inspirent même un courage plus entreprenant, que ne comporte à la rigueur la condition humaine, & peut-être ne feroit-on pas tout ce qu'on peut, sans l'esperance de faire plus qu'on ne pourra.

Toutes ses entreprises commencées, & qui ne prenoient rien sur les devoirs, marquent atsez combien M. Dodart étoit laborieux. Ses plaisirs & ses amusemens étoient des travaux moins penibles, tels que de simples lectures, mais toûjours instructives & solides. Il lisoit beaucoup sur les matieres de Religion, car sa pieté étoit éclairée, & il accompagnoit de toutes les lumieres de la Raison la respectable observité de la Foi.

Il étoit le Medecin d'un aussi grand nombre de Pauvres, & peut-être même d'un plus grand nombre qu'il ne le pouvoit être de la maniere dont il l'étoit. Il ne les guerissoit pas seulement, il les nourrissoit; aussi avoit-il été obligé d'afsocier à ses entreprises de charité plusieurs personnes de consideration, & d'aller mandier lui-même du secours pour être plus en état d'en donner.

Agé de près de 73 ans, après de longues douleurs de Nephretique dont on ne s'appercevoit presque point, il crut avoir la Pierre, & se résolut sans peine à l'operation. Me la Princesse de Conts sit tout ce qu'il est fallu faire pour calmer l'esprit le plus agité & le plus inquiet, & le sit avec d'autant plus de générosité que les dispositions du Malade l'y obligeoient moins. Elle l'assura que M. Dodart son sils rempliroit sa place auprès d'elle, & qu'elle donneroit à Melle

237

Melle Dodart sa fille une pension qui suppléoit à la modicité du bien qu'il lui laissoit. Il n'avoit que ces deux Ensans tous deux d'un

premier lit.

On reconnut ensuite qu'il n'avoit point la Pierre. Il étoit destiné à perdre la vie de la maniere du monde la plus heureuse, par une action de charité. Un jour il s'exceda de fatigue pour des Pauvres qu'il traitoit, prit beaucoup de froid, & revint chez lui à jeun à 5 heures du soir. La fiévre qui se déclara aussi-tôt, & une suxion de poitrine l'emporterent en 10 jours. Il mourut le 5 Novembre 1707, 7 jours evant nôtre assemblée publique de la S. Martin, circonstance favorable à l'honneur de sa memoire, car comme je ne me sentis pas capable de faire son Eloge en si peu de temps, M. l'Abbé Bignon le sit presque sans préparation, tel que son cœur le sui dicta, & M. Dodart est jusqu'ici le seul qui ait eu cet avantage.

Tant que sa maladie dura, Me la Princesse de Consi envoyoit à chaque moment savoir de ses nouvelles; dès qu'il sut mort, elle executa tout ce qu'elle avoit promis. On pourroit croire que tout cela n'est parti que de la bonté générale de cette Princesse, ou d'une générosité indisserente, mais des larmes ne peuvent venir que du fond du cœur, quand aucune bien-séance ne les demande, & qu'au contraire l'extrême inégalité des personnes semble s'y opposer. A l'éloquence naturelle qu'elles ont pour faire un Eloge, se joint le prix que leur donnent les

yeur qui les ont versées.

M. Dodart étoit né d'un caractère serieux, & l'attention Chrétienne avec laquelle il veilloit perpetuellement sur lui-même n'étoit pas pro-

pre à l'en faire sortir, mais ce serieux, le d'avoir rien d'austere ni de sombre, laissoit : roître à découvert un fond de cette jove i. & durable, qui est le fruit d'une Raison épur & d'une conscience tranquille. Cette dispotion ne produit pas les emportemens de la gav té; mais une douceur égale, qui cependa peut devenir gayeté pour quelques momens, par une espece de surprise, & de tout cela c. semble se forme un air de dignité qui n'app. tient qu'à la Vertu, & que les dignitez mêr ne donnent point. Encore une chose, qui que qu'infiniment moins considerable, sied bien. que M. Dodart avoit parfaitement, c'est la n blesse de l'expression. Outre qu'elle tient je ! sai quoi de celle des mœurs, elle fait foi q l'on a vêcu dans un monde choisi, car ce n'e que là qu'elle se prend, ou se perfectionne. I avoit de plus une grande facilité naturelle de parler, à laquelle il joignoit le rare merite de n'en abuser jamais, & il s'étoit sait un stile qui sans être assecté, n'étoit cependant qu'à lui.

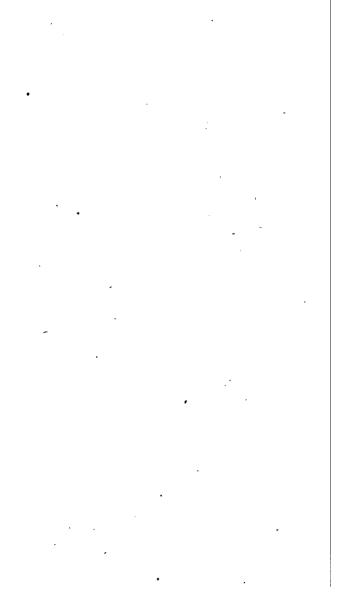
Il possedoit souverainement les qualitez d'A-cademicien. c'est-à-dire d'un Homme d'esprit qui doit vivre avec ses pareils, prositer de leurs lumieres, & leur communiquer les siennes. On n'aime pas tant en ce genre à recevoir qu'à donner, quoiqu'il soit plus difficile de donner comme il fant, que de recevoir. Si l'on a de la peine à faire le personnage d'inferieur, quand on reçoit, on en a encore plus à ne pas saire celui de superieur, quand on donne. M. Dodare entendoit parsaitement tous les deux, il proposoit ses vûes avec une modestie qui faisoit presque en leur saveur l'esset d'une nouvelle preuve, & il entroit dans ce qui étoit pro-

posé par les autres, comme s'il n'eût sû que ce qu'il apprenoit d'eux en ce moment. Il aimoit à emprunter & à faire valoir leurs idées, & il auroit plûtôt affecté que manqué l'occasion de leur en rendre une espece d'hommage. Il seroit inutile de faire une plus longue peinture de ses mœurs, tout partoit d'un seul principe, un cœur naturellement droit & noble avoit été continuellement cultivé par la Religion.

Sa place de Botaniste Pensionnaire a d'abord été remplie par M. Burlet, auparavant son Eleve, mais parceque M. Burlet étoit premier Medecin du Roi d'Espagne, il a été déclaré Veteran, & la place de Pensionnaire a été donnée à M. Morin, Medecin de l'Hôtel-Dieu, qui étoit Associé Botaniste.

F I N





MEMOIRES

DE

MATHEMATIQUE

ET

DE PHYSIQUE,

TIREZ DES REGISTERS de l'Academie Royale des Sciences.

De l'Année MDCCVII.

an care to the control of the contro

OBSERVATIONS

De la quantité de pluie qui est tombée à l'Observatoire pendant l'année 1706, & sur le Thermometre & le Barometre.

PAR M. DE LA HIRE.



Es Observations que je sais depuis long-temps de la quantité déau qui tombe sur la terre pendant chaque année, & dont je donne le résultat dans les Memoires de l'Academie au com-

mencement de l'année suivante, ont excité pluficurs Curieux en diffèrens endroits du Royaume à faire la même chose dans les lieux où ils MEM. 1707.

* 8. Janvier 1707.

sont. On a déja donné quelques-unes de ces Observations dans nos Memoires, & on les a comparées à celles de Paris; mais la plus considerable est celle que M. le Maréchal de Vanban a fait faire à l'Isle en Flandres pendant 10 années de suite, & que j'ai rapportée il y a quelque tems, d'où j'ai conclu qu'il pleuvoit un peu plus en Flandres qu'à Paris.

Voici la continuation de ces Observations, lesquelles ont été faites ici pendant l'année précedente dans toutes les mêmes circonstances, & de la même maniere que celles des années passées. La hauteur de l'eau qui est tombée à l'Ob-

servatoire a éte en

Janvier.	8lig. <u>1</u>	JuiHet.	131ig.	
Fevrier.	15 4 4	Août.	5	4 f
Mars.	3 = 1	Séptembre.	18	2 1
Avrit.	7 2	Octobre	19	ì
May.	23 1	Novembre.	·17	•
Juin.	11 ±	Decembre.	30	1 I

Somme de l'eau de toute l'année 183lig. 3 %,

ou bien 15 pouces 3 lignes 4.

Cette année a été fort séche, si l'on considere en général la quantité d'eau qui est tombée, laquelle est ordinairement de 19 à 20 pouces: mais on la doit regarder comme une des plus humides, si l'on fait attention que les plus grandes pluies arrivent ordinairement aux mois de Juillet & d'Août avec des orages, & que cette année il n'a plu dans ces deux mois ensemble qu'un peu plus de 18 lignes.

Ces années séches en été sont toujours fort avantageuses pour les blés dans ces pais-ci, dont la plûpart des terres sont humides & straiches;

Ż

& alors il n'y croît point de méchantes herbes.

& ils ne versent point.

Pour ce qui est de la chaleur, je la mesure avec le Thermometre qu'on appelle de Florence, lequel est posé dans un lieu à l'air, mais fort à l'abri du Soleil. Il est au 48° degré de sa division dans le fond des Caves de l'Observatoire, où je suppose que l'air est dans un état moyen de chaleur, & il commence à geler quand la liqueur descend dans le tuyau au 32e degré. Le plus bas où le Thermometre soit descendu au commencement de cette année a été à 20 degrez ! le 21 Janvier; mais il est presqu'aussi-tôt remonté vers le 30° degré, & la gelée n'a été que peu considerable & de peu de durée; & dans les huit premiers jours de Fevrier, où sont or-dinairement les plus grands froids, le Thermo-metre s'est toujours soutenu vers le 30e degré. Le o de ce même mois il étoit à 45 degrez, qui est presque l'état moyen: le reste du mois il a toujours été vers le 30° degré, ce qui marque une foible gelée. Pour le froid de la fin de cette année, il n'a pas été considerable, puisqu'il n'a gelé que le 21 Decembre, le Thermometre étant descendu à 28 4. Il n'est tombé que peu de neige le 4 Fevrier.

Si le froid n'a pas été grand, & que de peu de durée, au contraire la chaleur a été très-confiderable & a duré long-temps, puisque le Thermometre s'est presque todjours soûtenu vers le 60e degré dans les trois mois de Juin, Juillet & Août. Le jour le plus chaud a été le 8 Août, où le Thermometre étoit à 68 degrez vers le lever du Soleil, qui est l'heure où je l'observetoujours, & où l'air est le plus froid de la journée. Ce même jour à 2h après midi, qui est l'heure où l'air est le plus échaussé, le Thermometre étoit mon-

té à près de 82 degrez, d'où l'on connoît que l' chaleur étoit très grande, puis que le Thermome tre étoit monté de 34 degrez au-dessus de l'éumoyen; & s'il descendoit autant au-dessous en hyver, il viendroit à 14 degrez, ce qui marque ordinairement les plus grands froids que nous ressentions dans ce pais-ci.

Dans ces sortes d'Observations on doit avoir égard au vent qui cause en partie la chaleur & le froid, c'est pourquoi j'y donne aussi beaucoup d'attention. Dans le mois de Janvier le vent à toûjours été vers l'Est, tirant tantôt au Sud, & tantôt au Nord. Au commencement de Fevrier il étoit vers l'Ouest, & dans la fin du mois vers le Nord. En Mars il a été assez variable. & principalement à l'Ouest & peu à l'Est en passant par le Nord. En Avril au commencement vers le Nord-Est. & à la fin à l'Ouest. En May le vent d'Ouest a dominé. En Juin le vent étoit presque toûjours vers le Sud & l'Ouest. En Juillet au commencement & à la fin vers l'Ouest. & au milieu vers le Nord. En Août il a été prefquetoujours à l'Ouest, en tirant un peu au Nord, & fort souvent au Sud, ce qui a beaucoup contribué aux grandes chaleurs. En Septembre presque toûjours au Sud-Ouest. Au commencement d'Octobre auffi au Sud-Ouest, & à la fin versle Sud-Est. En Novembre le vent a presque toljours été au Sud & un peu aux environs, mais principalement vers l'Ouest. En Decembre presque toujours au Sud & an Sud-Ouest.

Le vent dominant de cette année a été le Sud-Ouest, comme il l'est ordinairement dans ces païs-ci à cause de la proximité de la mer, mais ce vent de Sud-Ouest a toûjours été très-violent

Il a fait quelques orages pendant l'été, mais

le plus confiderable est arrivé le 27 Juillet au matin avec un tonnerre qui a fait beaucoup de de-

fordre en plusieurs endroits.

Le Barometre qui me sert à marquer la pesanteur de l'air est toûjours placé à la hauteur de la grande Salle de l'Observatoire. Le 10 Mars le mercure y étoit élevé à 28 pouces 1 ligne ½, & le 22 Decembre il y étoit descendu à 26 pouces 9 lignes: la différence entre ces deux hauteurs a donc été de 1 pouce 4 lignes ½, ce qui est à peu près comme l'ordinaire; mais il descend rarement aussi bas à moins que d'un très grand vent & qui dure long-temps vers le Sud comme il étoit alors. J'ai remarqué fort souvent que le mercure étoit fort élevé, quoique le vent sût vers le Sud, ce qui est contre la regle ordinaire.

Le tuyau du Barometre dont je me sers toûjours est fort délié & fort long, & je soupçonne qu'il y, ait un peu d'air que je n'ai pû ôter;
car s'en ai un autre dont le tuyau est de grosseur
mediocre, où le mercure se soûtient toûjours
plus de 3 lignes plus haut. On voit de la lumiere dans le vuide de ces Barometres quand on y
agite le mercure, & l'un de ceux-ci est celui où
M. Picard de l'Academie remarqua le premier
& pour la premiere sois de la lumiere dans le
vuide des Barometres. Nous avons encore d'autres Barometres, construits d'une maniere differente de l'ordinaire, & même où l'on a laissé entrer de l'air, qui sont aussi de la sumiere.

J'ai encore observé le 31 Decembre de cette année 1706, la declinaison de l'aiguille aimantée de 9 degrez 48 minutes vers l'Ouest avec la même aiguille de 8 pouces de longueur, & dans le même lieu où j'ai accoûtumé de l'observer tous les ans, comme je l'ai marqué dans les années précedentes.

A 3 EX-

EXPERIENCES NOUVELLES

SUR LES HUILES.

Et sur quelques autres matieres où l'on ne s'étoit point encore avisé de chercher du fer.

PAR M. LE LEMERY le fils.

TE lûs le 13 Novembre 1706 un Memoire dans lequel je tâche de prouver par des raisons fondées sur plusieurs experiences, qu'ilest très-vrai-semblable que le fer monte & s'insinue dans le tissu des Plantes pendant qu'elles sont sur la terre, & qu'ainsi il y a tout lieu de croire que le fer qui se trouve dans leurs cendres n'est point un ouvrage du feu, mais qu'il existoit réellement dans la Plante avant qu'elle eût été brûlée. On me fit l'honneur de me proposer une objection, à laquelle j'aurois répondu dans le Memoire même, si la réponse n'eût été un peu longue par le détail d'experiences qu'elle demandoit. Voici cette réponse ensuite de l'objection telle qu'elle m'a été proposéé.

Objection. M. Geoffroy † a trouvé le secret de faire du fer artificiel, non-seulement avec l'huile de lin & l'argille, mais encore avec les huiles de vitriol & de terebentine mélées ensemble, & poussées par un grand feu; & ainfi, dit-on, le fer qui se trouve dans les cendres d'une Plante, s'est aussi formé des principes mêmes de cette

Plante pendant la calcination.

Avant que de répondre à cette objection, je suis bien-aise de marquer publiquement le cas * 8. Janvier 1707.

* † Pag. 382 & 383 des Memoires de 1704.

fingulier que je fais des experiences de M. Geoffroy en général, & en particulier de celles qu'il nous a données sur le fer. Ces dernieres ont tourni des vues nouvelles pour faire quantite d'autres experiences ausquelles on n'auroit peutêtre jamais penfé sans cela; & quoique nous pensions bien differemment l'un & l'autre sur le fer qu'on retire du mélange des matieres dont il a été parlé, cependant j'ose dire que je lui dois en quelque sorte le sentiment où je suis sur ce sujet, puisque je ne m'y suis particulierement attaché qu'après quelques experiences nouvel-les que je n'aurois jamais faites ni même imaginées, si je n'y avois été conduit par ses propres experiences. Au reste comme cen'est point l'envie de le critiquer, mais seulement d'éclair-cir la Verité qui me sait prendre la liberté de proposer mes conjectures, j'espere que s'il n'ap-prouve pas mes raisons, du moins approuverat-il le motif qui me fait agir.

Réponse. Je réponds donc que les matieres dont M. Geoffroy se sert, & qu'il mêle ensemble pour la production de son ser artificiel, sont toutes soupconnées, & à juste titre de contenir

réellement du fer.

Je ne dis encore que soupçonnées, quoique je pusse dire beaucoup plus, comme on le verta par la suite: mais enfin quand il n'y auroit qu'un simple soupçon à ce que j'avance, pourvû qu'il sût bien sondé, puisqu'avec ce soupçon on auroit tout lieu de douter que M. Geoffroy sût jamais fait un seul grain de ser; on ne seroit pas en droit de se serveriences pour prouver que le ser qui se trouve dans les cendres des Plantes s'y est formé de la même manière pendant le temps de la calcination, &

Cela d'autant moins que j'explique assez naturellement dans le Memoire du 13 Novembre 1706, de quelle maniere le ser peut monter & s'infinuer dans tous les tuyaux d'une Plante. Je viens présentement au détail de chacune des matieres que M. Geoffroy a employées.

Et pour commencer par l'argille, pour peu qu'elle ait été dessechée, on y trouve du ser, & j'en ai effectivement trouvé: mais pour en avoir davantage, j'ai mis une certaine quantité d'argille dans un creuset, j'ai poussé la matière par un bon seu pour en enlever l'humidité, & quand cette matière a été bien dessechée & réduite en poudre, j'y ai passé mon coûteau aimanté qui en a enlevé avec la dernière facilité plusieurs grains: Preuve évidente que ce n'est point le mêlange de l'huile de lin & de l'argille qui produit le ser, l'huile de lin par le principe da sous fre qu'elle contient, & l'argille par son acide vitriolique, comme le prétend M. Geoffroy: mais bien plûtôt que ce metal se trouve naturellement dans l'argille, comme dans toute autre sorte de terre.

A l'égard de l'huile de vitriol que M. Geoffroy mêle avec l'huile de terebentine, comme elle vient d'un mixte dont la base principale est du ser, & qu'elle en vient par une derniere violence de seu, je me suis imaginé qu'elle pourroit bien avoir enlevé avec elle quelques particules de ser, & pour éclaircir cette conjecture, j'ai fait les deux experiences suivantes.

J'avois de l'huile de vitriol d'une couleur trèsfoncée, & qui étoit depuis long-temps dans une grosse bouteille de verre; j'ai pris le fond de la liqueur qui étoit beaucoup plus épais & plus soncé que le reste; je l'ai fait évaporer au feu de

sable,

fable, il m'est resté une matiere fort noire & fort grasse au toucher, d'un goût très-acide & piquant: j'ai mis cette matiere dans un creuset, & je l'ai poussée par un bon seu; elle a perdu sa couleur noire, sa consistance grassseuse & son goût acide, & elle est devenue presque semblable par sa couleur à de la rouillure de ser; j'y ai passé mon coûteau aimanté qui en a attiré quel-

ques grains.

Je ne me suis pas contenté de cette experience ; j'ai pris d'une autre huile de vitriol moins foncée en couleur que la précedente, & j'ai choisi le dessus de la liqueur, & non pas le fond; j'ai mis cette liqueur dans une cucurbite de verre, j'y ai adapté un chapiteau & un recipient, la liqueur est montée plus claire qu'elle n'étoit auparavant, mais moins claire que l'esprit de vitriol ordinaire; j'ai trouvé au fond de la cucurbite une matiere grise, d'un goût acide. & qui s'humectoit aisément à l'air; je l'ai poussée dans un creuset par un bon feu, & elle est devenue d'un jaune moins fort que celle de la précedente operation. Il y avoit encore dans cette matiere quelques grains qui ont été enlevez par mon coûteau aimanté; mais ces grains étoient moins abondants & plus fins que ceux de l'autre mâtiere : cependant en les examinant avec attention, on les voyoit distinctement attachez au coûteau; on les y voyoit sauter quand on les separoit du coûteau, & qu'on le représentoit de nouveau à ces grains; enfin il ne m'est resté aucun lieu de douter que ce ne fût de veritables grains ferrugineux.

J'ai voulu ensuite essayer si l'on ne pourroit point retirer du fer non-seulement de l'huile de lin que M. Geoffroy mêle avec l'argille pour la

fabrique de son fer artificiel, mais encore de l'huile de terebentine qu'il mêle avec l'huile de vitriol pour la composition du même metal, comme il a déja été dit. & enfin de plusieurs autres huiles qu'il n'a point employées; j'ai mis pour cela dans une cucurbite de verre de l'huile de lin, de l'eau commune distillée & du sel de tartre, sur lequel j'avois passé auparavant mon coûteau aimanté pour m'assurer s'il n'y avoit point quelques grains de fer, & je n'y en ai point remarqué. Ce mêlange a produit une espece de savon; je l'ai pousse par un seu de sable la partie aqueuse a monté d'abord, ensuite la partie huileuse, mais avec peine, & elle étoit fort épaisse & rousse dans les commencemens, & noire sur la fin. Quand l'operation a été achevée, j'ai trouvé dans la cucurbite une masse noire, friable & cassante, sur laquelle j'ai versé de l'eau chaude pour dissoudre le sel de tartre qui en faisoit partie: la liqueur s'est effectivement chargée du sel de tartre & en même temps d'une huile noire que ce sel avoit dissout. J'ai réiteré les lotions jusqu'à ce que l'eau ne prît plus de teinture, & qu'elle n'eût plus de goût. J'ai mis dans un creuset la matiere restante qui étoit presque tout-à-fait terreuse; j'en ai ensevé par le feu ce qui pouvoit y être resté d'huile & d'humidité aqueuse, & quand elle a été refroidie, j'y ai passé mon coûteau aimanté qui en a attiré plusieurs grains.

Cette experience finie, il m'est venu un scrupule sur le ser qui s'étoit trouvé dans la partie terreuse de l'huile de lin. J'ai craint que le mélange du sel de tartre avec cette huile n'est formé le ser, ou à parler plus sincerement, j'ai craint qu'on ne me sit cette objection. Cependant ce sel est un sel alkali, & M. Geoffroy prétend p. 380 & 381 des Mem. de 1704, qu'il faut pour la sormation du ser un acide; & même un acide vitriolique. J'ai donc pris une autre voye pour éclaireir ce doute, & pour éviter les difficultez qu'on pourroit me faire au sujet du sel de tartre.

l'ai mis dans une cucurbite de verre égales parties d'huile de lin & d'eau commune distillée, & après avoir adapté un chapiteau & un recipient, j'ai poussé la liqueur de la même maniere que dans la précedente operation : la partie aquense est montée d'abord, ensuite la partie huileuse, peu differente par sa couleur de ce qu'elle étoit apparavant, mais d'une confissance plus épaisse; il est resté au fond de la cucurbite une matiere très-visqueuse & très-tenace; j'ai mis cette matiere dans un creuset neuf sur le feu, elle s'y est enflammée, & quand tout ce qu'il vavoit d'inflammable a été enlevé, j'ai retiré la matiere terreuse qui étoit restée au fond du creuset, j'y ai passé mon coûteau aimanté qui en a enlevé une quantité très-considerable de grains ferrugineux.

J'ai fait les mêmes experiences sur les huiles de terebentine, d'amandes douces & d'olives, & j'ai toûjours trouvé des grains serrugineux dans

leur partie terreuse.

On voit par toutes les experiences qui viennent d'être rapportées, que chacune des matieres dont s'est servi M. Geosfroy, prises séparément, & analysées de la maniere du monde la plus simple, donnent du ser, & qu'ainsi ce n'est point le mélange de l'huile de lin avec l'argille, & de l'huile de terebentine avec un acide vitriolique qui produit du ser, comme le prétend M. Geosfroy. On voit aussi ce que j'avois A &

déja avancé, que toutes les matieres dont il a été parlé sont tout au moins sompçonnées de contenir réellement du fer; il y'a donc tout lieu de douter que M. Geoffray ait fait du fer, & par conséquent on ne peut pas conclure de ses reperiences que le fer qui se trouve dans les cendres des Plantes, soit aussi un metal nouvellement formé.

Mais enfin supposons pour un moment que M. Geoffroy ait effectivement trouvé le secret de faire du fer artificiel en melant ensemble les matieres dont il a été parlé, & en les poussant par un grand feu; s'ensuit-il delà que toutes les matieres dont on tirera du fer par la calcination, n'en contenoient point auparavant, & que le fer s'y sera toûjours formé des principes mêmes du mixte unis ensemble d'une certaine maniere par l'action du feu? Il faudroit donc dire aussi que le fer qu'on retire du vitriol, du souffre commun, & de plusieurs autres mixtes, a été produit pendant que le feu a agi sur ces corps, ce qui seroit très faux, puisqu'on sait qu'ils contiennent réellement du fer. Or comment prouvera-t-on que le fer qui se trouve dans les cendres des Plantes, étoit moins réellement existant dans les Plantes que le fer qu'on retire par l'analyse du vitriol, ne l'étoit dans le vitriol même? Car l'un & l'autre fer se tirent de la même maniere de ces deux matieres, c'est-à-dire par la voye de l'analyse, qui ne me paroît pas produire autre chose dans l'un & dans l'autre cas. que de dégager & de desunir les parties les unes des autres: celles qui sont volatiles s'élevent, & l'Artiste ne peut pas dire qu'il les ait faites : celles qui sont fixes restent au fond du vaisseau. & je ne crois pas qu'il ait un plus grand droit d'assurer qu'elles soient son ouvrage. J'ajoûte une reflexion: Si l'on-n'avoit pas une connoissauce auffi exacte du vitriol que l'on en a, & fi on n'en avoit jamais fait, celui qui l'analysant y trouveroit du fer, auroit autant de fondement d'avancer que ce fer est nouvellement formé, que le fer des cendres des Plantes; cependant il se tromperoit, & il ne reconnoîtroit son erreur qu'en recomposant ce mineral, & en voyant de les propres yeux que le fer en fait une partie principale. Malheureusement il n'est pas aussi aisé de faire une Plante que du vitriol, & ainsi la voye de la composition ne peut servir dans les Plantes, comme elle sert dans le vitriol, à faire connoître si effectivement le ser y est entré, & s'il y est réellement existant: mais le raisonnement nous prouve qu'il y a tout lieu de le croire, comme je l'ai prouvé dans le Me-moire du 13 Novembre 1706. D'ailleurs, s'il m'est permis de dire le sentiment, ou peut-être le préjugé où je fuis sur la formation des metaux, quelle apparence y a-t-il qu'il se forme du fer par la simple analyse d'une Plante? Ce seroit certainement une double merveille que de saire du metal, & de le faire par un chemin aussi prompt & aussi aisé: mais cette voye n'est-elle pas bien facile pour n'être pas un peu suspecte? Et croit-on qu'il n'en coûte pas davantage à la nature pour la production de ce metal dans les entrailles de la terre? Car enfin le metal étant en général une matiere dont les parties essentielles sont dans une lizison plus étroite que celle des autres corps, il semble qu'elle demande pour sa formation une forte digestion, & par consequent une longue suite de temps. J'avouësai, si l'on veut, que le fer en demande moins A7.

que les autres metaux: mais je ne puis concevoir qu'il ne faille pour former du fer que le temps de brûler une Plante; & dès que je conçois aisément comment le fer peut monter dans la Plante, je trouve plus vrai-semblable de l'y croire actuellement existant, que de supposen qu'il se fasse en si peu de temps.

CALCADA DE LA CA

INCOMPATIBILITE

GEOME'TRIQUE

De l'hypothèse du Tournoyement de la Terre sur son centre, avec celle de Galilée touchant la pesanteur.

PAR M. VARIGNON.

*LE Pere Riccioli Jesuite dans son Almageste Tom. 1. Liv. 9. a sait plusieurs Argumens tirez de la chute des corps, pour prouver l'immobilité de la Terre: il parost par les Transactions Philosophiques d'Angleterre du mois de Juin 1668. que se Pere de Angelis Jesuate y a répondu. Je n'entreprens point ici d'examiner leurs raisons; mais seulement d'en rapporter une qui me vint il y a quelque temps en pensée en conséquence de ce que j'ai donné jusqu'ici des Forces centrales, laquelle me parost démontrer effectivement l'incompatibilité, du moins Geométrique, du Tournoyement de la Terre sur son centre, avec l'opinion de Galilée touchant la pesanteur & la chute des corps. Voici l'une & l'autre de ces hypothèses.

Pre-

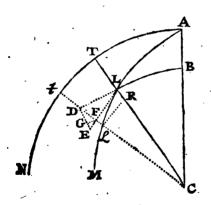
* 29. Janvier 1707.

Premiérement celle de Galilée touchant la chûte des corps, est d'en regarder la pesanteur comme une force constante & toujours la même, en vertu de laquelle les hauteurs parcourues (à compter du commencement des chutes) sont entr'elles comme les quarrez des temps employez à les parcourir.

Secondement dans l'hypothèse du Tournoyement de la Terre sur son centre, on suppose non-seulement ce tournoyement uniforme, mais encore que la Terre emporte son Atmosphere d'une vitesse proportionnée à la distance où chacune des parties de cet Atmosphere se trouve

de son centre.

D'où l'on voit que dans ces deux hypothèses à la fois, un corps tombant de A, par exemple, sur la Terre dont C soit le centre, sur le-



quel elle tourne de A vers N, doit décrire une Courbe ALM telle qu'en prenant l'arc circulai-

16 Memoires DE L'Academie Royale

re AT décrit du centre C par A, pour le temps employé à tomber de A en L; les hauteurs parcourues TL, ou AB en faisant aussi l'arc LB du centre C, doivent être par-tout entr'elles comme les quarrez de AT, c'est-à-dire $TL = AT \times AT$: Et cela par le moyen d'une pesanteur constante & totijours la même, laquelle tende sans cesse au centre C.

Or je dis que cela est impossible. Car en appellant AC, a; AT, t; & CL, y, l'on auroit $t = \sqrt{a-y}$, ou $t = \sqrt{ap-py}$ en prenant p pour l'unité. Et par conséquent $dt = \frac{-pdy}{2\sqrt{ay-py}}$ ou

 $\frac{dt^2 = \frac{ppdy^2}{44p - 4py} = \frac{pdy^2}{44 - 4y}, \text{ ou bien aussi } dy^2 = \frac{44 - 4y}{p} \times dt^2.$

Mais si l'on conçoit Ct indéfiniment proche de CT, avec le petit arc lR décrit du centre C; & qu'on appelle Rl, dx; & Ll, ds; l'on aura Ct (a). Cl (y) :: Tt (dt). Rl (dx) = $\frac{rds}{r}$.

Et par conséquent aussi $dx^2 = \frac{yydx^2}{44}$.

Donc ds^2 $(dy^2 + dx^2) = \frac{4a - 4y}{p} \times dz^2 + \frac{yydz}{aa}$ $= \frac{4a^3 - 4aay + pyy}{aap} \times dz^2.$ Donc auffi (en faifant dz conftante) $ds dds = \frac{pydy - 2aady}{aap} \times dz^2.$ Par conféquent $2 dy ds^2 - y ds dds = \frac{aap}{aap}$

Par conféquent $2 dy ds^2 - y ds dds =$ $16^{1} - 8449 + 2999 - 999 + 2449 \times dy ds^2 =$

$$= \frac{8a^3 - 6aay + py}{aap} \times dydt^2.$$

Or dans la quatriéme Regle générale des Forces centrales de la pag. 41. des Mem. de 1701 en prenant ainsi AT (qui s'y appelle DQ = z) pour le temps (t) que le corps décrivant met à parcourir AL, ou à tomber de la hauteur TL ou AB; ayant alors dz = dt, & par conféquent dz constante, ou ddz'=0; cette formule se changera ici en f= 2dyds' - ydsdds -, dont fexprime la force ou la pesanteur qui fait tomber le corps de A en L en tendant toûjours vers C. Donc cette pesanteur seroit ici $f = \frac{2a^3 - 6aay + pp}{aapp 4y 4z^2}$

 $\times dy dz^2 = \frac{2}{a^3} - \frac{6ady + pyy}{a}$, c'est-à-dire, va-

riable comme cette fraction, au lieu que dans l'hypothèse de Galilée, elle devroit être con-stante & toûjours la même. Donc cette hypothese de Galilée ne convient point avec celle du tournovement de la Terre. Ce qu'il falloit démontrer.

COROL. Il faudroit pour cela que le centre de la Terre fût infiniment éloigné; parce qu'alors CL(y) se trouvant égale à AC(a), & Pyy nul par rapport à $8a^3 - 6aay$, l'on autoit $f = \frac{8 \cdot 4^3 - 6 \cdot 4^3}{4^{-3}} = \frac{2}{p}$, qui est effectivement

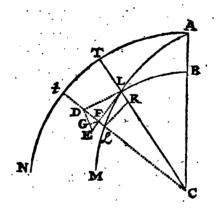
constante. Mais aussi pour lors la Terre ne tourneroit plus sur son centre; puisque l'arc AIN deviendroit une ligne droite. Donc l'hypothése de Galilée touchant la pesanteur, ne Peut convenir rigoureusement qu'avec celle de la Terre immobile, & tout au plus sensiblement avec celle de cette Terre tournante sur son centre.

SCHOL.

Schol La raison de cette varieté vient de ce que le tournoyement de la Terre sur son centre C, emportant & faisant tourner (byp.) le corps grave avec elle, ne lui permet pas de conserver tout ce que sa pesanteur lui donneroit de vîtesse vers ce point, comme il lui arriveroit s'il tomboit librement & sans obstacle le long de la droite AC sur cette Terre immobile.

Pour le voir soit LD perpendiculaire en L fur CT, & qui rencontre Ct en D; duquel point D soit DE parallele à LC, & qui rencontre en E la tangente LE, laquelle soit aussi rencontrée par Ct en F; duquel point F soit saite FG parallele à LD, & qui rencontre DE en G.

Cela fait, il est maniscste que si le corps L qui décrit la Courbe ALM, étoit abandonné à



lui-même en L, c'est-à-dire que s'il y étoit abandonné par sa force centrale tendante en C, qui par son action continuelle sur lui suivant TC

pen-

pendant que ce rayon tournoit de A vers N autour du centre C, lui a fait décrire l'arc AL, il suivroit la tangente LE de cette Courbe en L, d'une vîtesse uniforme égale à celle qu'il a en ce point suivant cette Courbe, laquelle vîtesse lui résulteroit du concours de l'effort total qu'il auroit acquis suivant LC depuis A jusqu'en L, & de son effort de rotation suivant LD; en sorte que cette vîtesse suivant LE seroit à chacune des résultantes de ces deux efforts séparément pris, comme cette même LE est à chacune des droites DE, LD, qui en sont les directions. Ainsi en prenant LE pour l'expression de la vîtesse de ce corps en L suivant cette même tangente LE, l'on aura LD pour la vîtesse de rotation en L autour du centre C, & DE pour sa

vîtesse en ce même point L suivant LC.

Mais si l'on considére que lorsque CT est en Ct, la force suivant DE ou LC, qui par son concours avec la sorce de rotation suivant LD, auroit sait parcourir LE dans l'instant Tt au corps L abandonné à lui-même en L, se change en une autre sorce suivant DF, qui par son concours avec cette sorce de rotation suivant LD, ne permet plus à ce mobile que de parcourir LF pendant cet instant; on verra que sa vîtesse suivant DE ou LC, se changera aussi en une autre vîtesse suivant DF ou lC, laquelle sera à celle-là comme DF est à DE; & qu'ainsa la perte qui se sera alors de cette premiere vîtesse suivant DE ou LC, sera à cette même vîtesse suivant DE ou LC, sera à cette même vîtesse suivant DE ou LC, sera à cette même vîtesse suivant DE ou LC, sera à cette même vîtesse comme GE est à DE. Mais pasceque la ressemblance (constr.) des triangles LDE, FGE, & FDG, DCL, donne GE. DE:: FG. LD:: FD DC. Et que

20 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

FD est un infiniment petit du premier genre par raport à DC, l'on aura aussi GE pour un insiniment petit du premier genre par raport à DE, c'est à dire, pour une première infinitiéme de DE. Donc la perte de vîtesse vers C, que le mobile sait suivant DF ou DC par le changement de sa direction LC en DC, doit être aussi une infinitiéme du premier genre par raport à ce que ce mobile en avoit suivant LC. Ainsi celle-ci étant supposée sinie, cette perte instantance de vîtesse en doit être un infiniment petit du premier genre, & saire une perte sinie de vîtesse dans un temps sini. Ge qu'il falloit démantrer.

Cela étant, il ne doit plus paroître étrange qu'une pésanteur constante, qui dans l'hypothése de la Terre immobile feroit parcourir au corps grave des hauteurs qui depuis le commencement de sa chute, seroient comme les quarrez des temps employez à les parcourir, ne lui sasse parcourir de tels espaces dans l'hypothèse de la Terre tournante sur son centre, & qu'il sui faille pour cesa dans cette derniere hypothèse une pesanteur variable de la maniere qu'on l'a vû ci-dessus.

Il est pourtant à remarquer, suivant la démonssiration précédente, que dans l'hypothèse de la Terre immobile les pesanteurs propres à faire parcourir aux corps graves des hauteurs qui soient comme les quarrez des temps employez depuis le commencement des chutes à les parcourir en tendant tosjours à son centre, ne seroient constantes que dans des chutes faites charune suivant une seule & même ligne droite laquelle passat par ce centre, ou suivant des paralleles à cette ligne si ce point étoit infiniment éloigné

éloigné comme on le suppose ordinairement dans la recherche de la Courbe de projection; & que dans tout autre cas, tel qu'est celui des projections non verticales, ces pesanteurs seroient aussi variables sur la Terre immobile que se elle tournoit sur son centre, & cela selon les différentes Courbes résultantes des conditions des chutes.

On voit de tout cela que ces trois choses: 1°. La Terre tourner sur son centre de la manière marquée ci-dessus, ou une même chutese faire en vertu d'une pesanteur agissante successivement suivant dissérentes directions non paralleles entr'elles; 2°. Cette pésanteur être constante; 3°. Les hauteurs parcouruës en vertu de cette pésanteur, être comme les quarrez des temps employez à la parcourir: sont geométriquement incompatibles ensemble, & qu'elles ne peuvent ainsi compatir que deux à deux.

CONTRACTOR CONTRACTOR

OBSERVATION

SUR

UN ANEVRISME.

PAR M. LITTRE.

*U N homme âgé de 56 ans, qui avoit toujours eu de la santé & de l'embonpoint, me fit appeller le dix Juillet dernier. Je le trouvai auprès du seu dans un fauteuil où

1. Fevrier 1707.

MEMOIRES DE L'ACADEMIE RORALE

où il étoit affis depuis 4 mois, né pouvant ni se tenir au lit, ni se prometer, parcequ'il étoufsoit, dès qu'il étoit couché, & qu'il ne pouvoit marcher, sans s'exposer à tomber en défaillance.

Il me dit qu'il dormoit fort peu, que son sommeil étoit leger & interrompu; qu'il avoit extrémement maigri; qu'il étoit très-foible, & qu'il tomboit que squesois en défaillance, même Étant dans son fauteuil, quoiqu'il prit des alimens fort nourrissans & en assez grande quantité; que sa respiration étoit difficile; qu'il ne pouvoit tourner ni fléchir le cou & la tête qu'avec beaucoup de peine; que depuis 7 mois il avoit une tumeur au cou, qui avoit toujours augmenté peu à peu, quoique de temps en temps elle diminuât fort sensiblement, mais cette diminution n'étoit pas de durée, la tumeur revenant bien-tôt à son premier volume. Il y sentoit de la douleur, principalement à la partie inferieure, avac un battement perpetuel, qui depuis un mois alloit toûjours en diminuant.

Je touchai son poux, que je trouvai soible. J'examinai ensuite la tumeur, qui étoit en partie au cou & en partie sur la poitrine. Cette tumeur étoit molle, & cedoit à la pression des doigts, mais elle revenoit à son premier état, dès que je cessois de la presser. J'y sentis un petit battement, qui répondoit exactement à celui des arteres: la couleur de la peau qui la couvroit, étoit naturelle. Toutes ces circonstances me firent juger, que cette tumeur étoit un vrai Anevrisme, c'est à dire, formé par la dilatation

extraordinaire de quelque artere.

Je demandai au Malade, s'il avoit reçû quelque coup au cou ou à la poitrine, ou s'il avoit

fait

fait des efforts violens en toussant, en éternuant, en vomissant, &c. Il me répondit qu'il n'avoit amais recû de coups', mais qu'il avoit fait penunt s jours de grands efforts & presque continuels pour vomir & pour aller à la selle, effet des pillules qu'un Charlatan lui avoit données. pour le guerir d'un rhûmatisme; que trois semaines après il avoit commencé à sentir vers le milieu de la poitrine, un battement qu'il n'y avoit pas encore senti; qu'un mois & demi ensuite une difficulté de respirer avoit succedé à ce battement, & que la difficulté de respirer avoit été suivie trois mois après d'une tumeur au con: que le battement & la difficulté de respirer avoient toûjours augmenté insensiblement, jusqu'à ce que cette tumeur y eut paru; qu'alors il n'avoit plus senti le battement de la poitrine . & qu'il avoit commencé d'en sentir un nouveau au con à l'endroit de la tumeur: que la difficulté de respirer n'avoit plus augmenté, mais qu'elle perfistoit seulement dans ie même état.

le conseillai au Malade de prendre peu d'alimens, on d'en prendre de peu nourrissans, ou de se faire saigner de temps en temps, s'il prenoit beaucoup de nourriture. Je lui conseillai austi de faire appliquer sur la tumeur un bandage qui ne la comprimat pas, mais qui soutint implement les tegumens, afin que résistans davantage à l'impulsion du sang, ils apportassent quelque retardement à l'accroissement de la tumeur.

Le Malade m'ayant fait rapeller 15 jours après ma premiere visite, me dit, que ses défaillances étoient plus grandes & plus frequentes. Je le trouvai beaucoup plus foible, & la tumeur plus grosse;

grosse; je n'y sentis plus de battement; la pentetoit livide du côté de l'aisselle droite de la largeur de 3 pouces. Il y avoit au milieu de la partie livide 2 trous presqu'imperceptibles, par où il suintoit de temps en temps quelques goutes de sang. Ces nouveaux accidens étoient apparemment causez par les medicamens acres, qu'un nouveau Charlatan avoit appliquez sur la tumeur pour la faire résoudre ou suppurer, ne connoissant pas sans doute la nature du mal, ou ignorant que les vrais Anevrismes ne se guerissent, ni par des medicamens résolutifs, ni par des suppuratifs.

Le sur-lendemain il survint une gangrene seche à la partie livide de la tumeur, & le malade mourut trois jours après. J'ouvris son cadavre, qui étoit si maigre, qu'il n'avoit presque que la peau colée sur les os. Je ne remarquai rien d'extraordinaire aux parties contenues dans la cavité du ventre, ni dans celles du crane, sinon qu'il y avoit peu de sang dans leurs Vaisseaux, aussi-bien que dans ceux de la face & des

extrémitez.

Avant que d'ouvrir la poitrine, je détachai avec un scalpelle les tegumens qui couvroient la tumeur, excepté à l'endroit gangrené où je les laissai, n'étant pas possible de les en détacher sans couper ou déchirer une partie de la tumeur, tant leur union avec cette tumeur étoit étroite; je separai ensuite la tumeur du cou, des clavicules & des parties exterieures de la poitrine; elle étoit encore fort adherante dans les endroits qui touchoient aux côtes, au sternum & aux clavicules, où elle étoit rongée & les os cariez, le reste de la tumeur étoit peu adherant. Les parties molles situées sur la poitrine au-dessous de

de la tumeur, étoient abbreuvées d'une serosi-

té jaunâtre.

Je levai enfin le sternum avec une partie des côtes & des clavicules qui y sont attachées de côté & d'autre, pour avoir la liberté de bien eraminer les parties rensermées dans la cavité de la poitrine, & d'enlever la tumeur toute entiere.

J'observai, 1º. Que le poûmon étoit sec, sietri & affaissé, & que le tronc & les branches de les vaisseaux sanguins avoient entr'eux leur pro-

portion naturelle.

2°. Qu'il y avoit une cuillèrée & demie de serosité dans la cavité du pericarde, & que le cœur

n'avoit point du tout de graisse.

3°. Que le tronc de l'aorte depuis 9 lignes audellus du cœur jusqu'à l'endroit où il prend le nom d'aorte descendante, avoit ses tuniques peaucoup plus minces & étoit fort dilaté, de sorte que presque toute la dilatation s'étoit faite en devant & enhaut, & que les 3 branches qui composent l'aorte ascendante, & qui partent d'ordinaire de la partie superieure moyenne du tronc de l'aorte, se trouvoient placées dans la

partie posterieure de ce tronc.

4º. Que la partie dilatée du tronc de l'aorte s'élevoit jusqu'à la machoire inferieure en couvrant le devant & les deux côtes du cou, en se rabattant sur toute la partie superieure anterieure de la poitrine depuis une aisselle jusqu'à l'autre, & en formant une poche assez semblable à une bouteille, dont le cou auroit été au dedans de la poitrine & le fond au dehors. Cette poche avoit 9 pouces & demi de longueur depuis le tronc de l'aorte pris dans sa grosseur ordinaire, jusqu'à la machoire inferieure. Elle é-

MEM. 1707. B toit

MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

toit large de 2 pouces en son commencement, & de 3 à la sortie de la poitrine. Son diametre sur le cou étoit de 9 à 10 pouces, & de 13 sur la poitrine. Enfin cette poche avoit au cou un demi-pied de prosondeur, & sept pouces & demi sur la poitrine.

5°. L'épaisseur des parois de cette poche étoit si différente, qu'on y en remarquoit presque de toute sorte, depuis la cinquiéme partie d'une ligne jusqu'à dix lignes. Les endroits les plus minces, aussi-bien que les plus épais, étoient hors de la poitrine : les plus minces principalement dans la partie gangrenée, & les plus épais dans la partie située sur la postrine.

6°. Qu'il y avoit au dedans de cette poche environ 2 pintes de sang, dont un tiers étoit noir, caillé & fort adherant à sa surface interieure: le second tiers étoit d'un rouge brun & à demi caillé: le troisséme étoit liquide, & avoit à peu près

la couleur & la confistance naturelle.

Enfin la surface interieure de la poche du tronc de l'aorte étoit lisse & polie en certains endroits, & inégale en d'autres. L'égalité de cette surface étoit naturelle, & elle dépendoit de la tunique interieure de la poche qui s'étoit conservée entiere. L'inégalité de la même surface étoit contre nature, & elle dépendoit de 2 causes; savoir, de l'érosion d'une partie des tuniques propres de la poche & de l'adherance de certaines sibres, qui ne disseroient de celles des polypes du cœur, &c. qu'en ce qu'elles étoient plus grosses, plus distinctes, plus fermes & plus rouges. Ces sibres composoient plusieur plans, qu'on separoit facilement les uns de autres.

Après avoir exposé la maladie de cet homm ave avec les symptomes dont elle a été suivie, & avoir rapporté ce que j'ai observé d'extraordinaire dans son cadavre; je vais tenter d'expliquer la cause de cette maladie, & de rendre raison de ses principaux accidens.

Les pillules que cet homme avoit prises étant composées de purgatifs fort violens, comme il est aisé d'en juger par la violence de leurs effets, ont vrai-semblablement donné lieu à la dilatation extraordinaire du tronc de l'aorte.

Voici mes conjectures.

1º. Dans les efforts que ces pillules lui ont fait faire pour vomir & pour aller à la selle. le diaphragme s'étant contracté avec violence, a serré & comprimé fortement l'aorte descendante, & y a presque intercepté le cours du sang: Alors le sang poussé du cœur dans le tronc de l'aorte, ne trouvant que les branches de l'aorte ascendante libres, mais insuffisantes pour le recevoir, il falloit necessairement qu'il forcat le tronc & les branches pour se faire un passage. Or si les parois du tronc se sont trouvées à proportion plus minces, ou d'un tissu moins serré que les branches, le tronc a dû se dilater & non-pas les branches; & cette dilatation a dû se faire seulement dans les parties les plus foibles du tronc; savoir, dans ses parties moyenne & gauche anterieures, comme il a été remarqué. Ces 2 parties ayant été une fois forcées par l'impulsion & la quantité extraordinaire du sang, n'ont plus été en état de lui résister, quoiqu'il n'y ait été pousse que par force & dans la quantité ordinaire, par consequent elles ont dû prêter & se dilater de plus en plus dans la suite.

2°. Les mêmes efforts causez par les pillules ont pû exciter beaucoup d'agitation dans les ef-

28 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

prits animaux, les déterminer à couler dans le cœur en plus grande quantité & avec plus de vitesse que de coûtume, à rendre ses contractions plus fortes & plus frequentes, & par conséquent à faire lancer plus de sang & avec plus d'impetuosité dans le tronc de l'aorte, à forcer ses parois, de se dilater pour le recevoir, & par-là donner lieu à la dilatation extraordinaire de cette artere.

La partie posterieure du tronc de l'aorte ne s'étoit presque point dilatée, parcequ'elle s'est trouvée plus épaisse & d'un tissu plus serré. Or parceque le tronc s'est dilaté en enhaut, les trois branches qui composent l'aorte ascendante ont dû necessairement se trouver placées à sa partie posterieure.

Les parois de la poche de l'aorte étoient trèsminces en certains endroits. & fort épaisses en d'autres. Les endroits qui étoient minces, l'étoient pour 2 raisons. 1°. Parcequ'il n'y avoit que les simples tuniques de l'artere. 20 A cause de l'extrême dilatation. que ces tuniques avoient souffert par l'impulsion du sang, & par son amas

dans la cavité de la poche.

Les parois de la poche étoient épaisses aux endroits où les fibres polypeuses s'étoient attachées à sa surface interieure, & l'épaisseur y étoit plus ou moins grande, suivant qu'il y avoit plus ou moins de ces fibres posées les unes sur les autres. Ces fibres, de même que celles des polypes, devoient avoir été formées par la lenteur du mouvement du sang, par la grossiereté & la viscosité de ses parties, & par la convenancede · leurs furfaces.

La lenteur du mouvement du sang pouvoitencore lui avoir donné lieu de s'amasser dans la

poche,

poche, de s'y coaguler, d'y causer de foibles battemens, & de se separer d'une partie de sa ierosité. Le mouvement du sang étoit lent dans la poche, parcequ'elle alloit toûjours en s'élargissant, & que son fond étant aveugle; il falloit que le sang en sortit par le même endroit qu'il v étoit entré. Or le sang qui avoit été lancé dans la poche par une contraction du cœur, étoit empêché d'en sortir par celui que la contra :tion suivante y poussoit.

Dès qu'il parut une tumeur au cou du Malade, il y fentit un battement & n'en sentit plus dans la poitrine, parceque l'impulsion du sang, qui étoit la cause du battement, faisoit beaucoup plus d'effort contre le fond de la poche qui formoit la tumeur, que contre les autres parties, & que ce fond alors étoit hors de la cavité de la poitrine. Le battement diminua peu à peu dans la tumeur, à mesure qu'il se coagula plus de sang dans la poche, qu'il s'y forma davantage de fibres polypeuses, & que les contractions du cœur devinrent plus foibles.

La difficulté de respirer n'augmenta plus après que la tumeur du cou eut paru, parceque l'impulsion du sang se faisant principalement en ligne droite, la poche de l'aorte, ne croissoit Presque dans la poitrine que selon sa longueur. Ainti lorsqu'elle fut parvenue su cou, elle n'augmenta plus dans la poitrine, par conséquent la difficulté de respirer demeura dans le

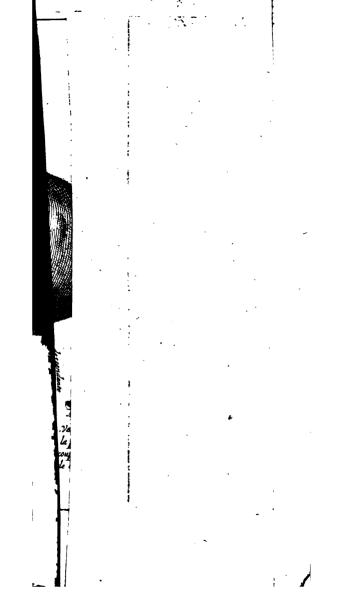
même état.

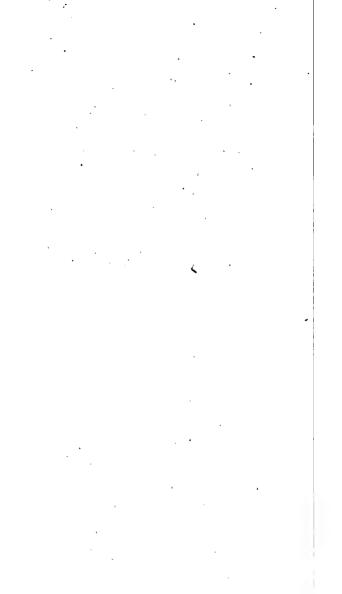
Le Malade étouffoit dès qu'il étoit couché. 1º. Parceque dans cette situation le sang lancé par le cœur dans le tronc de l'aorte, ayant beaucoup plus de facilité à couler dans la poche de cette artere que dans la fituation verticale, il en 20 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYA recevoit pour lors une plus grande quantic Parceque le sang contenu dans la partie de che située exterieurement sur la poitrine, boit alors dans la partie de la poche renfe dans la poitrine, & de là en partie dans le de l'aorte. Enfin parceque dans la fituation rizontale ou peu oblique, le sang contenu la partie de la poche qui formoit la tumeui cou, pesoit beaucoup plus sur la trachée as que dans la situation verticale, & la compris par conséquent davantage. Ces a causes voient necessairement produire l'étouffemel que cet homme sentoit dès qu'il étoit couche · Vers la fin de la maladie la tumeur diminui de temps en temps, & revenoit bien-tôt aprè son premier volume. La tumeur diminuoit temps en temps. 10. Par le resserrement & coagulation du fang. 2º. Lorsque le cœur pout soit peu de sang dans le tronc de l'aorte on qu'il l' poussoit lentement & foiblement; parce qu'alors le sang contenu dans la tumeur pouvoit sacilement tomber dans le tronc de l'aorte, & de la passer dans ses branches. La tumeur pouvoit revenir à son premier volume. 1°. Par la fermentation & la rarefaction du sang. 2º. Lorsque quelque caillot de sang bouchoit sa sortie de la tumeur dans le tronc de l'aorte, de maniere qu'il permettoit bien l'entrée à de nouveau sang, mais il s'oppo-

soit à celui qui se presentoit pour en sortir.

Les parois de la poche de l'aorte étoient rongées aux endroits où elles touchoient aux côtes, au sternum & aux clavicules, & ces mêmes endroits des os étoient cariez, parceque le tronc du corps de cet homme étant toujours vertical, une partie du sang contenu dans la cavité de la tumeur y pesoit toujours davantage sur les tuni-

ques





ques de la poche & sur le perioste de ces os. les comprimoit, & empêchoit ou retardoit le retour du sang & de la lymphe dans leurs vaisseaux. & donnoit par-là occasion à une partie de leur serosité de s'en separer. Or cetteserosité étant tobjours chargée de sels qu'elle diffout & entraîne avec elle, a pique & rongé d'abord les tu-niques de la poche, ensuite le perioste, & ensin les os. Les tuniques de la poche ont été rongées en ces endroits plûtôt qu'en d'autres, parce qu'y étant appuyées sur des os; elles étoient plustenducs, rélissoient davantage, & par conséquent donnoient plus de prise à l'action des sels. Les parties molles situées sur la poitrine au-dessous de la tumeur, étoient abbreuvées de beaucoup de serosité. out s'étoit extravasée à l'occasion de la compression que faisoit la tumeur sur ces parties.

Le corps du Malade avoit extrémement maigri, quoiqu'il usat d'alimens succulens, ét qu'il en prit une assez grande quantité; parceque la circulation étant beaucoup ralentie par la mauvaise disposition du tronc de l'aorte, les parties du sang ne pouvoient être ni assez brisées, ni poussées avec assez de force dans les pores des parties solides pour leur sournir une suffisante

quantité de nourriture.

A l'égard de sa grande soiblesse & des désaillances qui lui prenoient souvent, elles pouvoient avoir les mêmes causes que la maigreur; outre cela les désaillances pouvoient être causées par quelques caillots de sang, qui tombant de la poche de l'aorte dans son trone, bouchoient en partie quelqu'une de ses branches. Ces désaillances duroient jusqu'à ce que les caislots sussent rangez ou broyez, & attenuez par l'impulsion du sang & par le resserrement de l'artere.

B 4 CON-

CANCES CONTROL CONTROL

CONSIDERATIONS

Sur la secondo inégalité du mouvement des Satellites de Jupiter, & sur l'hypothèse du monvement successif de la lamiere,

PAR M. MARALDI.

PARMI les inégalitez que l'on observe dans les retours du premier Satellite à l'ombre de Jupiter, il y en a une qui dépend des configurations de cetté Planete avec le Soleil. & la periode de cette inégalité s'acheve dans l'espace de treize mois. M. Cassini ayant découvert certe inégalité, & ayant confideré que depuis les conjonctions de Jupiter avec le Soleil jusqu'aux oppositions etle fait accelerer les Eclipses du Satellite, & qu'elle les fait retarder depuis l'oppofition jusqu'à la conjonction, crut d'abord qu'on auroit pû expliquer cette apparence par le mouvement successif de la lumière qui met moins de temps de venir à nous, lorsque Jupiter s'approche de la Terre dans les oppositions, que lorsqu'il en est plus éloigné dans les conjonctions. Mais ayant examiné plusieurs observations des utres Satellites, il changea de sentiment.

M. Romer qui examina les mêmes inégalitez, trouva un si grand nombre d'observations du premier Satellite conformes à cette hypothese, qu'il la crût suffisamment établic; & il l'expliquad'une maniere si ingenieuse, qu'elle a été dépuis

Iuivie par plusieurs Philosophes.

M. Halley dans l'extrait qu'il a fait des Tables

^{* 9} Fevrier 1707.

du premier Satellite de Jupiter, s'étonne que M. Cassimi dans la construction de ces mêmes Tables, qu'il dit d'ailleurs avoir trouvé très-justes par la comparaison qu'il en a fait à un grand nombre d'observations, n'ait pas eu égard à toutes les équations que demanderoit cette hypothème. Il rapporte même quelques observations qu 3° & du 4° Satellite, par le moyen desquelles il trouve la sconde inégalité de ces deux Satellites à peu près égale à celle du premier, & conforme à ce que demanderoit le mouvement de la lumière.

Mais comme les observations dont M. Halley se sert sont en petit nombre, & que parmi celles-ci il y en a quelqu'une qu'il ne donne pas pour bien exacte, nous nous sommes proposé d'examiner cette hypothese par un plus grand nombre d'observations; & asin de choisir celles qui sont plus propres pour cet effet, nous avons consideré les principales apparences qui en ré-

fultent.

Il suit en premier lieu de cette hypothese que les intervalles des temps entre les Eclipses doivent aller en augmentant depuis l'opposition de Jupiter jusqu'à sa conjonction avec le Soleil, & doivent aller en diminuant depuis la conjonction

jusqu'à l'opposition.

27. La feconde inégalité qui arrive au premier Satellite de Jupiter dans l'intervalle de deux mois & quelques jours, c'est à dire un mois avant & un mois après les quadratures de Jupiter avec le Soleil, doit être environ la moitié de toute l'inégalité qui arrive entre les conjonctions & les oppositions qui est un intervalle de six mois & demi; car la variation de la distance de Jupiter à la terre qui se fait pendant deux mois proche

BS

24 Memoires de l'Academie Royale

des quadratures, est la moitié de toute la distance dont Jupiter s'éloigne de la Terre dans l'in-

tervalle de 13 mois.

3°. Cette hypothese demande une autre inégalité qui doit faire retarder les Eclipses du premier Satellite de Jupiter depuis le Perihelie de Jupiter jusqu'à son Aphelie, & les faire accelerer depuis l'Aphelie jusqu'au Perihelie, de sorte que la periode de cette inégalité doit être de 12 années; & à l'égard des Éclipses observées proche du Perihelie, celles qui arrivent proche de l'Aphelie doivent avoir une inégalité qui seroit environ la quatrième partie de celle qui dépend des configurations de Jupiter avec le Soleil; car cette variation se fait par la simple excentricité de Jupiter à l'égard du Soleil, qui est la quatrième partie du demi-diametre de l'orbe annuel.

4°. Suivant la même hypothese la secondeinégalité des trois autres Satellites de Jupiter doit être égale à celle du premier, & la variation de la seconde inégalité qui se trouve dans un pareil intervalle de jours, doit être la même dans les

trois autres Satellites.

Nous avons dit en premier lieu que les intervalles des Emersions du premier Satellite après l'opposition de Jupiter avec le Soleil doivent être plus longs que les intervalles des Immersions après la conjonction. Cela s'observe constamment dans le premier Satellite; par les observations de ses Eclipses satellite; par les observations de ses Eclipses faites proche de l'opposition de Jupiter; comparées avec les observations les plus proches des conjonctions qu'ona pû saire, on a trouvé qu'entre les Eclipses qui sont proche de l'opposition & celles qui sont proche de la conjonction, il y a une difference de 14 minu-

minutes d'heure, ce qui seroit le temps que la lumiere met à parcourir une distance égale au diamètre de l'orbe annuel dans l'hypothese du mouvement de la lumiere.

La même mégalité est aussi reglée à peu près de la maniere que nous avons dit en second lieu qu'elle devoit être dans la supposition du mouvement de la lumiere; car par les observations saites un mois avant & un mois après des quadratures de Jupiter avec le Soleil, dans l'intervalle de ces deux mois, cette inégalité se trouve environ de 7 minutes, ce qui est la moitié de toute l'inégalité qui arrive dans l'intervalle de six mois & demi, quoique par les observations elle ne se trouve pas toujours précisément de même. C'est de cette maniere que M. Cassimi a reglé dans ses Fables la seconde équation

du premier Satellite de Jupiter.

Pour ce qui est de l'inégalité qui suivant le 200 article doit résulter du différent éloignement de Jupiter at Soleil, on ne voit point la maniere d'accorder l'hypothese du mouvement de la lumiere avec les observations des Eclipses du premier Satellite faites dans l'Aphelie & dans le Perihelie; car les Tables qui représentent à une minute près les observations des Eclipses faites proche de l'Aphelie, représentent aussi avec la même justesse les observations saites proche du Perihelie de Jupiter, sans qu'il soit necessaire d'introduire l'équation que demanderoir la variation de la distance de l'Aphelie au Perihelie. Pour la verification de ce que nous venons de dire, nous rapporterons les observations sui-Vantes.

L'an 1673, suivant les hypotheses Astronomiques, Jupiter étant fort proche de son Aphe-

36 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

lie & dans fon opposition avec le Soleil, M. Calsini observa l'Immersion du premier Satellite dans l'ombre de Jupiter le 24 Janvier à minuit 24' 55". Les hypotheses de M. Cassini établies l'an 1698 donnent l'Immersion de ce Satellite à minuit 25' 18" à un tiers de minute près de l'observation, dont elle anticipe le calcul. 1697 le 15 Janvier à 2h 44' 47" du matin nous observaines une Immersion du premier Satellite de Jupiter, cette Planete étant proche de l'Aphelie. Les mêmes hypotheses donnent l'Immersion de ce Satellite à 2h 45' 16" à une demi-minute près de l'observation qui anticipe le calcul. L'an 1702 le 18 Octobre Jupiter étant proche du Perihelie & proche de l'opposition avec le Soleil, M. Cassini observa l'Emersion du premier Satellite de Jupiter à 1^h 4' 31" du matin. Le calcul tiré des mêmes Tables donne cette Emersion à 1h 5' 2" à une demi-minute près de l'observation. dont elle anticipe le calcul, comme dans les observations faites lorsque Jupiter étoit proche de l'Aphelie.

Il paroît donc que les hypotheses qui ne supposent point cette nouvelle équation s'accordent précisément aux observations, au lieu qu'en introduisant l'équation que démande le mouvement de la lumiere, le calcul anticiperoit de plus de 3 minutes & demi cette derniere observation, qui est arrivée dans le Périhelie à l'égard des deux autres qui sont arrivées proche de l'Aphelie; car entre ces deux termes il y a une variation de distance, qui étant double de la simple excentricité, est un peu plus de la moitié de la distance du Soleil à la Terre.

Nous avons remarqué en quatriéme lieu que la seconde inégalité des trois autres Satellites de

Jupi-

Jupiter devroit être égale à celle du premier; car la difference de leur distance à la Terre est si petite par rapport à la variation qui arrive à la distance de Jupiter en 13 mois, qu'elle ne peur pas faire aucune différence sensible de temps: mais cette hypothese n'est pas conforme à un très-grand nombre d'observations des autres Satellites. Nous en rapporterons quelques-unes.

L'an 1695 le 9 Février un jour après l'opposition de Jupiter avec le Soleil par l'observation de l'entrée du second Satellite sur le bord occidental du disque de Jupiter & par l'observation de sa sortie, nous déterminames son arrivée au milieu de l'ombre de Jupiter à 10h 12' 30". Le calcul tiré des Tables donne cette obtervation minutes plus tard. Nous avions observé le 19 Octobre précédent l'Immersion du second dans l'ombre de Jupiter à 4h 18'14" du matin. Le calcul tiré des Tables sans la seconde équation la donne le même jour à 3h 51' o". La difference entre le calcul & l'observation est 27' 14", qui seroit la seconde équation du second Satellité de Jupiter. A cette distance de l'opposition de Jupiter avec le Soleil, la seconde inégalité du premier Satellite seroit de y minutes; l'équation du second dans cette observation seroit donc trois fois plus grande que celle du premier, ce qui n'est pas conforme à l'hypothese du mouvement de la lumiere qui la demanderoit égale.

L'an 16,6 le 13 Mars à minuit 36'0", nous observaines l'Emersion du second Satellite de Jupiter, laquelle arriva deux jours après l'opposition de Jupiter avec le Soleil. Cette observation s'accorde à une demi-minute près avec le

38 Memoires de l'Academie Royale

calcul tiré des Tables. Nous avions observé l'an 1695 le 20 Octobre à 5^h 33' 24" du matin une Immersion du second dans l'ombre de Japiter. Le calcul tiré des Tables donne cette Immersion à 4^h 38' 13", donc la difference qui est la seconde équation du Satellite est de 35' 11". L'équation du premier Satellite à cette distance de Jupiter à l'opposition avec le Soleil seroit de 12' 30", presque deux tiers plus petite que celle que nous avons trouvée dans le se-

cond. Si l'on compare la même Emersion du second Satellite observée le 13 Mars proche de l'opposition, avec une autre Emersion du même Satellite observée la même année le 12 Juillet à 8h 24' 0", on trouvera entre les deux observations un intervalle de 120 jours 19 heures 48'; mais par le calcul il y a un intervalle de 120 jours 20h 1', donc la seconde équation seroit de 13 minutes soustrative & contraire à celle du premier, qui est environ de 10 minutes, mais additive, comme nous avons tronvé par les observations de plusieurs autres années: ce qui fait aussi connoître que le terme de cette équation dans le second Satellite n'est pas tolljours si près de l'opposition de Jupiter avec le Soleil, qu'en est le terme de l'inégalité du pre-mier, & qu'ainsi cette seconde équation nes accorde pas à l'hypothese du mouvement de la lumiere.

Nous avons encore choisi differentes observations du premier, du second & du troisseme Satellite saites à peu près dans les mêmes jours asin de connoître par les observations immediates la variation de l'inégalité qui convient à divers Satellites dans un même espace de temps,

& nous l'avons comparée ensemble pour voir si elle est égale comme elle devroit être dans l'hy-

pothese de la lumiere. L'an 1677 M. Cassini observa l'Emersion du premier Satellite dans l'ombre de lupiter le 26 Août à 112 32' 50" de temps moyen. Il observa le même jour 26 Août l'Emersion du second à 8h 46' 42". Le 4 Octobre de la même année il observa l'Emersion du premier à 10h 2' 12" temps moyen, & l'Emersion du second le 4 Octobre 11h 17' 37".

Entre les deux observations du premier Satellite il y a un intervalle de 38 jours 22h 31'
2. L'intervalle calculé est 38 jours 22h 30'51', done la variation de la seconde inégalité du premier seroit de 0' 11°, qui par les Tables seroit de 2' 5°. Entre les deux observations du second Satellite il y a un intervalle de 39 jours 2h 30' 55°. L'intervalle calculé est 39 jours 2h 21' 18°, donc la variation de la seconde équation du second Satellite est 9' 37° beaucoup plus grande que celle du premier. J'ai examiné plulieurs autres observations du premier & du second faites les mêmes jours, & j'ai toûjours tronvé leur seconde inégalité fort differente. Il y a aussi des observations du 3° & du 4° Satellite, qui étant comparées avec les observations du premier faites à peu près les mêmes jours. ne donnent pas les mêmes inégalitez, mais celles du 3º & dn 4º Satellite sont ordinairement plus grandes que celles du premier

Voici une des comparaisons. L'an 1688 le 30 Juillet M. Caffini observa l'Emersion du premier Satellite de l'ombre à 12h 11'19' de temps moyen, auquel nous avons réduit les observations suivantes. Il observa l'Emersion du 3º Sa-

tellite

40 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE tellite de l'ombre de Jupiter le 1 Août à 1h40' o' du matin. La même année on observa le 6 Septembre l'Emersion du 3° à 9h 43' 54°, & le 7 Septembre l'Emersion du premier à 10h41 14. Entre les deux Emersions du premier il y a un intervalle de 37 jours 22h 30' 55°. L'intervalle calculé sans la seconde equation est 37 jours 22h 28' 32", la différence est 2' 23°, qui est la variation de la seconde inégalité du premier Satellite dûë à cet intervalle égale à celle des Tables qui la donnent 2' 16'. Entre les deux observations du 3° Satellite il y a 36 jours 20h 3' 53°, & l'intervalle calculé sans la seconde équation est 36 jours 19h 55' 37°, donc la variation de la seconde équation du 3e est 8' 16°, au lieu que celle du premier n'est que de 2' 23°, quoi qu'elle dût être un peu plus grande? cause du plus grand intervalle des jours qu'il y a entre les deux observations du premier Satellite.

Il paroît donc par les comparaisons que nous venons de faire qu'il y a un grand nombre d'obfervations qui ne peuvent pas s'expliquer par le mouvement de la lumiere, quoiqu'il y en ait quelqu'une qui paroisse lui être favorable; & que par conséquent cette hypothese n'est pas suffiante pour expliquer la seconde inégalité des Satellites. Afin qu'une hypothese soit bonne, ce n'est pas assez qu'elle s'accorde avec quelques observations, il faut qu'elle ne répugue pas évidemment aux autres Phénomenes.

Si l'hypothese du mouvement de la Terrene pouvoit représenter que la seconde inégalité d'une ou de deux Planetes, elle ne seroit ja-

mais passée pour bonne hypothese.

DE L'URINE DE VACHE,

De ses effets en Medecine, & de son Analyse Chymique.

PAR M. LEMERY.

T'URINE en général est une liqueur sereufe empreinte de sel volatil & d'huile, qu'elle a prise dans le sang en circulant avec lui. Ces substances actives sui donnent beaucoup de vertus, & la rendent très-propre à plusieurs maladies. On sait, par exemple, que l'urine d'hom-me nouvellement renduë, étant bûë & appliquée exterieurement, soulage beaucoup les gouteux, & en guerit quelques-uns, qu'elle empêche les vapeurs en levant les obstructions, & qu'elle purge par le ventre: mais entre toutes les urines, il paroît que celle des animaux qui paissent l'herbe ou qui en font leur nourri-ture, doit être préserée pour la santé, puisque c'est proprement un extrait des parties salines les meilleures & les plus salutaires des Plantes que ces animaux ont mangées. Je croi donc que les prines de tous les bestiaux auroient beaucoup de bonnes qualitez pour les maladies; mais on s'est particulierement attaché à celle de la vache, parceque cet animal étant fort humide, aflez melancolique & pacifique, l'on a crû que son urine participeroit de son temperament, & qu'elle auroit moins d'acreté que les autres.

L'usage de l'urine de vache pour les maladies n'est pas si nouveau qu'on se l'imagine en Fran-

^{* 12.} Février 1707.

42 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

ce. Les Allemands s'en sont servis il y a tralong-temps. Les Medecins de Strasbourg l'onrenouvellée depuis quelques années, & nou

l'avons prise d'eux.

Comme le nom d'urine de vache donne aux malades une idée fale & dégoûtante, on lui en a donné un plus agréable & plus specieux. On l'appelle Eau de mille fleurs. Ce nom avoit été adapté auparavant à la fiente de vache distilée, à cause que les vaches broutent un grand nombre d'especes de sieurs dans les champs.

Le choix de l'urine de vache n'est pas indifferent: celle oui vient d'une vache paissante Yaut mieux que celle d'une vache qu'on nousrit à la ville, quoiqu'on apporte de l'herbe à cete derniere. Le bon air du pâturage joint avec le discernement que l'animal fait des herbes est bien essentiel. Il y a même de la difference entre l'orine d'une vache qui pait dans un seul clos où l'on l'a renfermée, d'avec celle d'une autre vache à qui l'on a laissé la liberté de la campagne. L'urine de celle du clos est ordinairement un peu plus âcre; mais l'urine de celle qu'on nourrit dans la ville aplus d'acreté & de force que toutes les antres, & elle échauffe davantage ceux qui en boivent. Ce quivient apparemment de ce qu'on donne à manger. à la vache de ville, outre l'herbe qu'on lui va cueillir, du son, de l'avoine, du marc de biere. On choisit donc avec raison l'urine nouvellement renduë d'une vache qui paît à la campagne; mais il faut prendre garde qu'elle n'habite pas dans ce temps-là avec le taureau, car alors sou urine seroit un peu bourbeuse, blanchâtre & de mauvaise qualité.

La vache dont on reçoit l'urine doit être plu-

ot jeune & grasse que vieille & maigre. La couleur de son poil est entierement indisferente.

La saison la plus convenable pour boire de l'urine de vache est le Printemps, pendant que les bestiaux mangent la pointe de l'herbe, mais on en prend aussi en Automne. Le bon usage de cette urine est d'en boire chaque matin à jeun deux ou trois verres à un quart-d'heure l'un de l'autre, après l'avoir passée par un linge, de se promener ensuite, & d'avaler un bouillon deux

heures après le dernier verre.

Ce ramede est un hydragogue, il purge beaucoup les serosstez par le ventre & par les urines: on continue à en prendre huit ou dix jours,
ou plus long-temps si l'on en a besoin. Quelques Allemands disent qu'il y a du danger de se
tenis trop en repos quand on a pris de l'urine
de vache, parceque si l'évacuation ne s'en est
pas faite assez tot, elle agit sur les ners & cause de petites convulsions. C'est ce que je n'ai
point vis arriver, quoique j'en aye sist prendre
à plusieurs personnes qui ne pouvoient marcher ni s'agiter.

Les maladies pour lesquelles ja me suis servi de l'urine de vache sont la jaunisse, les rhumatismes, la goutte, l'hydropisse, les vapeurs, la

sciatique. l'asthme.

Quand le matade peut être transporté, il est bien à propos qu'il aille à la campagne pour prendre ce remede, parceque l'urine lui est apportée plus naturelle & plus nouvelle; mais j'en ai vû prendre avec succès à Paris à plusieurs personnes qui n'avoient ni la commodité ni lepouvoir d'aller à la campagne. Voici les essets que j'ai reconnus de l'usage de l'urine de vache.

J'en ordonnai le Printemps dernier à une fem-

44 Menoires de l'Academie Royale

femme attaquée d'un rhumatisme qui dégénéroit en goute sciatique: elle en prit deux jour de suite seulement, étant à la campagne, apres avoir sait les remedes généraux, elle en suit beaucoup purgée par le ventre, elle jetta une grande quantité d'eaux, & elle guerit.

Un homme qui avoit un rhumatisme gonteux en prit aussi, & il s'en trouva soulagé. Plusieurs hommes sujets à la goute m'ont dit en avoir

pris, & s'en être fort bien trouvez.

Une femme attaquée d'une hydropisse naisfante en prit à Paris par mon conseil douze jours de suite, après avoir fait beaucoup d'autres remedes, elle jetta abondamment des eaux par les selles & par les urines. J'en ai fait prendre depuis ce temps-là à plusseurs autres hydropiques, elle les a purgez mediocrement & ne

les a point soulagez.

J'en ordonnai le mois de Mai dernier à un homme âgé de soixante & douze ans, qui a depuis plusieurs années une retention d'urine, & qui est sujet à la goute; au lieu de la prendre dans le même mois comme je l'avois recommandé, il n'en prit pas plûtôt qu'au mois de Juin à la campagne, dans un temps fort chaud, & par conséquent peu convenable à l'usage de ce remede. La trop grande-chaleur de la saison n'empêcha pourtant pas que l'urine de vache ne lui fit du bien aux trois premiers jours, il urinoit plus aisément qu'auparavant, & il se trouvoit soulagé; mais le quatrieme jour qu'il en but, elle lui donna un grand mal de cœur, il vomit fortement & abondamment, & il eut de grandes foiblesses. On le ramena à Paris, il me dit que la cause de ce vomissement & du mal de cœur venoit de ce que l'urine qu'il avoit prile

rise en dernier lieu étoit empreinte de la senence du taureau, qu'il s'étoit bien apperçu u'elle étoit un peu plus trouble & plus blannâtre qu'à l'accoûtumée, & qu'elle avoit un oût plus fade. Ce goût importun lui donna les rapports, & lui resta au moins un mois. Il semeura les trois mois suivans dans un trèsgrand dégoût, & dans un abbatement considesable qui le mit en danger de sa vie. Il en a été gueri principalement par l'émetique, & par les purgations ordinaires qui ont fait revenir sa goute.

Je vis au Printemps dernier un jeune homme qui guerit d'une jaunisse qu'il avoit par l'usage que je lui sis faire de cette urine à la campagne.

J'ai remarqué que presque tous ceux qui ont usé de l'urine de vache en Eté pendant les grandes chaleurs s'en sont mal trouvez: elle les a trop purgez, & elle leur a laissé une impression de chaleur & de secheresse. Ce remede est attenuant & fondant, il est bon pour dissoudre les humeurs grossieres & visqueuses, mais il épuise & desseche trop en Eté. J'ai reconnu encore que les personnes pituiteuses, grasses, replettes, en étoient bien moins satiguées & affoiblies que celles qui étoient maigres, grêles de corps, & d'un temperament sanguin & bilieux.

Je recommençai en Automne à faire prendre de cette urine à plusieurs malades, elle réussit

bien pour les rhumatismes ordinaires.

Une femme attaquée d'assime & d'hydropisie du bas ventre & des jambes, après avoir sait les remedes généraux sans diminution de son mal, prit à *Paris* de l'urine de vache pendant vingt jours: elle rendit à chaque jour beaucoup d'eaux par le ventre & par les urines, & elle en sur 48 Memoires de l'Academie Royale qu'il y a trop de plenitude dans le corps, one sujet à vomir l'urine, & elle n'agit point par ba

Analyse de l'Urine de Vache.

Cette urine est ordinairement un peu trouble. déposant peu de matiere quand on la laisse reposer, se corrompant aissement: sa couleur est jaune ou citrine: son odeur est fade, un peu differente de celle des autres urines, & ayant bien du rapport à celle de la fiente ou bouze de vache, mais moins forte. On y distingue même quelque chose qui approche un peu ce l'odeur du lait de l'animal nouveau tiré: son goût est un peu amer, salé & âcre, principalement quand l'urine vient d'une vache qui a été nourrie dans la ville.

On trouve à la campagne des vaches dont l'urine nouvellement rendué n'est qu'un peu amere, sans qu'il y paroisse de salure; mais si l'on la garde quelques heures, elle devient salée

& acre.

L'urine de vache fermente avec les acides, ce qui fait connoître que le fel qu'elle contient

est alkali.

J'ai mis en distillation dans des cucurbites de verre seize livres ou huit pintes d'urine de vache qu'on m'avoit apportée de la campagne, & qui avoit été renduë depuis deux jours: elle étoit claire, jaunâtre, d'une odeur ordinaire, d'un goût amer & salé avec un peu d'âcreté. J'ai sait boire à un malade deux verres de l'urine distillée, elle a purgé un peu, mais beaucoup moins que l'urine qui n'a point été distillée. Cette qualité purgative venoit apparemment d'une portion de sel volatil que l'eau avoit enlevée avec elle, car elle étoit un peusalée.

J'ai continué la distillation de l'urine; j'en ai tiré en la maniere ordinaire beaucoup de sel volatil & d'huile très-penetrants, & qui n'ont en rien disferé du sel volatil & de l'huile qu'on tire de l'urine de l'homme. Il est resté au sond du vaisseau une masse seche, raresiée, noire, pesant quatre onces, d'un goût amer & salé; je l'ai mise calciner à seu ouvert dans un pot qui n'étoit point vernisse, & sa couleur est devenue grise blanchâtre, j'en ai tiré par la lessive trois onces & deux dragmes & demie d'un sel fixe privé d'odeur, blanc, àcre & alkali. Il peut servir comme les autres sels fixes à exciter l'urine, si l'on en prend demi dragme ou deux scrupules à la dose.

J'ai fait secher les cendres restées après l'extraction du sel, j'en ai eu trois dragmes & dix-huit grains: elles sont grises sans odeur ni saveur; je les ai fait toucher au coûteau aimanté & même à la pierre d'aiman, mais il ne s'y

est fait aucune attraction.

J'ai experimenté par occasion si l'aiman attireroit quelque chose de la corne de cerf calcinée, de l'yvoire brûlé, du crane humain calciné, des os ordinaires brûlez, des coquilles d'huitre calcinées, & des cendres de plusieurs autres parties d'animaux, je n'y ai apperçu aucune attraction ni jonction. 50 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

Comment of the Commen

ECLAIR CISSE MENS

Touchant la Vitrification de l'Or au Verre ardent.

PAR M. HOMBERG.

N Philosophe Hollandois, qui a vû une partie de mes experiences faites au verre ardent, me demanda par Lettres il y a environ deux mois quelques éclaircissemens sur la vitrification de l'or au Soleil, & il me fit en même temps l'objection suivante, savoir; qu'il avoit observé pendant que l'or étoit en fonte au Soleil, qu'il voloit de temps en temps quelque petit flocon de cendres sur cet or, qui dans le même instant se fondoit & disparoissoit, ce qui lui avoit fait penser, qu'il pourroit bien être, que l'or restant long-temps exposé au Soleit, beaucoup de ces petits flocons de cendres se fondant inccessivement & restant sur cet or fondu, pouvoient se ramasser & se réunir en une seule goute sensible de matiere vitrisiée. & composer cette larme de verre qui nage sur cet or, que j'aurois pris pour une veritable vitrification de l'or par les rayons du Soleil, & qui dans le fondne seroit qu'une vitrification des cendres du charbon qui soutient cet or pendant qu'on l'expose au fover du verre ardent.

Je répondis à cette objection, que ce verre ne pouvoit pas être produit par les cendres qui aurojent volé sur l'or fondu, par la raison, qu'il devroit arriver une vitrification pareille sur

^{* 16} Fevrier 1707.

l'argent que l'on tient pendant quelque temps en fonte au Soleil, sur lequel les cendres voloient avec la même liberté que sur l'or fondu, & que cependant on n'observoit pas de matiere vitrifiée sur l'argent, quelque long-temps qu'on l'exposat au Soleil, ce qui devroit pourtant artiver, puisque la même cause appliquée dans les mêmes circonstances produit toujours les mêmes effets.

J'ai reçû depuis une autre Lettre de la même personne, dans laquelle on n'infiste plus sur la premiere objection; mais on me demande des éclaircissemens plus amples du même fait, & l'idée que je pourrois avoir de la manière que l'or se détruit au Soleil & se change en verre.

Je lui ai fait la réponse suivante.

Le fait en question est, que l'or fin fondu au Soleil sume beaucoup, qu'il diminue peu à peu en fumant jusques à entiere déperdition de la substance de l'or, & qu'il reste un peu de verre qui ne pese pas la dixiéme partie de cet or qui a

été dissipé par le verre ardent.

Pour satisfaire à vôtre demande, il faudroit expliquer primà ce que c'est que cette sumée, secundo pourquoi l'or diminue au verre ardent & qu'il ne diminue pas au seu ordinaire, & tertid. pourquoi après l'évaporation de l'or qui est pesant, il reste un peu de verre qui est leger.

Pour faire connoître donc prime ce que c'est que cette sumée qui sort continuellement de l'or im pendant qu'il est en une fonte violente par le verre ardent, je dirai qu'un metal parfait, comme est l'or, est composé principalement de deux matieres, favoir de mercure ou de vifargent, & de soussire metallique, qui séparément Pris sont toujours volatils, c'est à dire sont enlever.

52 Memoires de l'Academie Royale

levez en fumée par le moindre feu; mais lorsqu'ils sont joints ensemble & qu'ils sont devenus metal, de la maniere que je l'ai décrit dans mon second Memoire sur le souffre principe, qui est imprimé dans nos Memoires de l'année passée (que je vous priede lire, pour m'en épargner ici la repetition); ils perdent cette volatilité, & deviennent ii fixes, que le feu de la flame ou le feu ordinaire de nos laboratoires ne les sauroit enlever en sumée, ni les separer l'un de l'autre; mais la matiere de la lumiere poussée vivement par le Soleil & concentrée par la grande loupe, étant capable de desunir les parties du mercure d'avec le souffre qui les lie en metal (ce que je vais prouver dans l'article suivant) elle les separe, & remet le mercure aussibien que le soussire dans le même état qu'ils étoient avant que d'être devenu metal; & comme chacune de ces deux matieres separément prise est volatile, c'est à dire qu'elle peut être enlevée en fumée par le moindre feu. la chaleur du foyer du verre ardent les enleve en la fumée dont on s'apperçoit pendant tout le temps que l'or y est en une fonte violente, ensorte que cette fumée n'est autre chose que le mercure de l'or & une partie de sou souffre, qui s'évaporen par la violence du feu du Soleil.

Je crois avoir expliqué assez intelligiblemen dans les Memoires du soussire principe, ce que c'est que le soussire metallique, & de quelle ma niere il pénétre les parties solides du mercure, pour les lier ensemble & pour se changer tou deux en metal. (Voyez-les, & si vous y trouver des difficultez mandez-les-moi, je tâcherai d les éclaircir & de vous satissaire, car il me semble que j'en vois l'artissee très-clairement.

Pour

Pour expliquer en second lieu pourquoi l'or diminue aux rayons du Soleil concentrez par le verre ardent, & qu'il ne diminue pas au seu ordinaire, je dirai que le feu ordinaire ou la flame est un mélange de la matiere de la lumiere & de l'huile du charbon, ou de quelqu'autre corps qui brûle, & que les rayons du Soleil ne sont que la matiere de la lumiere seule poussée par le Soleil. (Voyez le premier Memoire du souffre principe.) Or comme une matiere simple est toujours plus petite que cette même matiere jointe à une autre qui est plus grosse qu'elle, la simple, c'est à dire la matiere de la lumiere, pourra s'introduire aisément dans les interstices, ou la composée, c'est à dire la flame ne pourra pas entrer; nous avons supposé dans l'article précédent, que l'or est un assemblage de vif-argent & de souffre metallique, les parties de ces deux matieres sont si perites que leur assemblage qui compose l'or, ne laisse pas des interstices assez grands pour que la flame s'y puisse introduire & les separer les unes des autres; mais la matiere de la lumiere étant infiniment plus petite que celle de la flame, elle peut s'introduire dans les interstices que le souffre metallique & le mercure laissent entr'eux dans la composition de la matiere de l'or, & les desunir, & comme ce metal ne consiste que dans l'assemblage étroit de ces deux matieres-là, que les rayons du Soleil sont capables de desunir, la composition de l'or doit cesser d'ètre, ou doit se détruire par les violentes secousses des rayons du Soleil; & par la raison du contraire, la flame étant trop groffiere pour s'intro-duire dans les interflices de l'assemblage des deux matieres qui composent l'or pour les desunir, ce metal doit toûjours subsister dans la plus violen-

54 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

te flame, sans en pouvoir jamais être détruit, ce qui est la raison pourquoi l'or diminue au foyer du verre ardent, & qu'il ne diminue pas au seu de nos laboratoires, quelque sont

qu'il soit.

Pour savoir enfin ce que c'est que ce verre qui reste après l'évaporation de l'or au verre ardent, je dirai que dans la composition de tous les mixtes, soit artificiels ou naturels, il se trouve tossjours dans leurs analyses une certaine portion de matiere terreuse; j'en suppose donc aussi un peu dans les metaux parfaits qui sont l'or

& l'argent.

La terre pure est une matiere absolument fire. & comme dans la destruction du metal au vene ardent il ne peut s'évaporer par la chaleur quesa , seule partie volatile, dont la principale est le mercure, sa partieterreuse doit rester commela seule matiere fixe, laquelle se vitrifie todjours quand elle se peut joindre dans un grand seu à quelque chose qui puisse lui servir de fondant, ce qui arrive dans cette operation à la partieterreuse de l'or; car le mercure du metal avantété évaporé le premier, une partie du souffre qui reste se joint pour quelque temps à cette terre, lui sert de fondant, & ils composent ensemble cette matiere vitrifiée, qui est toujours repoulsée sur la surface comme une matiere plus legere que l'or; si on expose ce verre pendant quelque temps au foyer de la grande lentille, il continue à furner, le souffre qui sui avoit servi de fondant, s'en évapore peu à peu, & ce ver-re se réduit en une terre friable qui ne se sond plus, de sorte que la goutte de verre qui sesorme sur une masse d'or sin qui est en fonte pendant long-temps au verre ardent, n'est autre cho

Te que la partie terreuse de l'or qui reste, à mesure que l'or se détruit au verre ardent, & qui a été vitrissée par le moyen du soussire de cemetal qui lui a servi de sondant; & comme la partie la plus pesante du metal est son mercure, qui dans cette occasion s'en va en sumée, le verre qui reste doit être plus leger que'l'or qui s'a produit, ce qui est la cause pourquoi après l'évaporation de l'or qui est sort pesant, il reste un

peu de verre qui est fort leger.

Il ne se fait pas une vitrification semblable de l'argent fin quand on le fait évaporer au verre ardent, la terre qui se separe de la masse de l'argent à mesure que le mercure s'en évapore, est repoussée sur la superficie de l'argent en sorme d'une poudre très-blanche & très-legere, mais qui ne se fond point au foyer de notre grande lentiste, je crois que la raison en est que le peu de soussire metallique qui entre dans la composition de l'argent (Voyez le second Memoire du souffre principe) ne suffit pas pour mettre en fonte la terre de son metal après que le mercure en a été évaporé, & qui selon toutes les apparences s'évapore lui-même avec son mercure, car la fumée qui s'en éleve est beaucoup plus abondante que dans l'évaporation de l'or; & comme cette terre y teste seule & sans fondant, elle ne change pas de figure comme fait celle de l'or, qui se joint à une partie du souffre de son metal qui lui sert de fondant, pour se liquesier en une masse de verre.

Une preuve que le manque du souffre est la cause que la terre de l'argent qui reste après l'évaporation de son mercure, ne se vitrisse pas, est que lorsqu'on introduit un souffre étranger dans l'argent, & qu'on l'expose ensuite au ver-

C 4

16 Memoires de l'Academie Royale

re ardent, sa terre se vitrisse comme celle de l'or, ce que j'ai observé en trois differens cas, dont le premier est quand on mêle parties égales d'or fin & d'argent fin, il en provient plus de verre au miroir ardent, que si la même quantité d'or y avoit été exposée seule & sans le mélange de l'argent, apparemment par la raison que la grande quantité de soussire de l'or vitrisse dans ce mélange aussi-bien la terre de l'argent que celle de l'or, qui n'auroit vîtrissé que celle de l'or si l'on n'y avoit pas mêlé l'argent.

Le second cas est, lorsqu'on introduit dans une masse d'argent un peu de l'huile ou du soussire superstu du ser, comme je l'ai monté dans mon Memoire du ser au verre ardent, inseré dans nos Memoires de l'année 1706, cet argent exposé au miroir ardent ne separe pas sa terre en sorme d'une poudre seche comme sait l'argent sin, mais elle se liquisse en verre comme celle de l'or, le soussire du ser lui servant

de fondant.

Le troisséme cas est, lorsqu'on raffine l'argent par le regule d'antimoine, quoique cet argent soit plus souple sous le marteau, & plus beau en coulcur que par aucun autre raffinage, neanmoins en l'exposant au verre ardent il sume beaucoup plus que celui des autres raffinages, & il s'amasse une matiere vitrissée sur sa superficie, au lieu qu'il s'amasse une poudre terreuse sur l'argent sin ordinaire; apparemment qu'il reste dans cet argent quelque peu de souffre du regule, qui sert de sondant à sa matiere terreuse, pour paroître en verre de la même maniere que dans les cas précedens: Je suis, Monsieur, &c.

J'ai reçû depuis quinze jours encore une Lettre tre sur cette même matiere, où un autre Hollandois m'écrit qu'il n'est pas content de la réponse que j'ai fait à la premiere objection: savoir, que ce verre pourroit bien n'avoir été produit que par les cendres du charbon qui auroient volé sur l'or, & qui s'y seroient vitrisiées par l'ardeur du Soleil, à quoi j'avois répondu: que si ce verre n'étoit autre chose que des cendres vitrifiées, il devroit s'y en trouver aussi-bien sur l'argent qui est en fonte par le Soleil comme sur l'or, puisque ces cendres ont la même facilité de voler sur l'un comme sur l'autre, & s'y fondre en verre par le même degré de feu; & comme cela n'arrive pas, j'avois jugé que les cendres du charbon qui soutient l'or pendant qu'il est exposé au Soleil, ne pouvoient pas étre la matière du verre qui se forme sur cet or.

Mon Hollandois m'a repliqué que cette réponse ne satisfait pas à l'objection, puisqu'il est aisé de prouver, dit-il, que les cendres se doivent vitrifier sur l'or, & ne se pas vitrifier sur l'argent au même degré de foyer du verre ardent, ce qu'il prétend faire de cette maniere : Il suppose en premier lieu que dans cette operation ce ne sont pas seulement les rayons qui partent du verre ardent qui agissent sur ces cendres, que ce sont ces mêmes rayons reflechis de dessus le metal en sonte qui agissent ensem-ble & de concert sur ces cendres: Il suppose en second lieu que ces cendres ne sauroient être mises en fonte par les seuls rayons qui partent du verre ardent, sans être aidez par les rayons reflechis de dessus un corps capable d'en reflechir en assez grande quantité pour suffire à cette fonte: Et troisiémement il suppose que l'or étant un corps plus compacte que l'argent, qu'il en

58 Memoires de l'Academie Rorale

reflechit une assez grande quantité de rayon pour suffire à la fonte de ces cendres; mais l'argent se trouvant beaucoup plus poreux que l'or, que la plûpart des rayons qui partent du verre ardent se noyent dans les pores de l'argent, & par conséquent qu'il ne s'en reflechit pas assez pour mettre ces cendres en sussion, & que c'est-là la vraye raison pourquoi il s'amasse une matiere vitrissée sur l'or, & une simple poudre sur l'argent qui ne se fond pas en verre, & qu'ainsi l'objection demeuroit dans

toute sa vigueur.

Pour répondre à ce raisonnement seton l'ordre des trois suppositions & de la conséquence qu'on en a tirée, j'ai dit touchant la premiere supposition que les rayons reslechis de dessus les corps en fonte au verre ardent, sont de si peu de conséquence qu'on les doit compter pour sien, parceque tout corps fondu prend une superficie convexe, qui dans une petite quantité d'or ou d'argent est parfaitement spherique. Or les rayons de lumiere qui tombent sur une superficie convexe, bien loin d'agir de concert sur quelqu'autre corps, ils s'écartent plûtôt & s'affoiblissent, & cela d'autant plus considerablement que la superficie qui reslechit est plus parfaitement spherique, & que la sphere est petite, comme dans le cas présent, où elle n'a pas plus de trois ou de quatre lignes de diamétre; aussi quand on approche le doigt de cet or fondu à l'éloignement d'environ un pouce ou d'un pouce & demi à l'endroit où la reflexion se devroit faire sentir, on n'y sent qu'une chaleur très-legere, qu'on supporteroit pendant r ne heure entiere sans s'incommoder, au lieu qu'en s'approchant tant soit peu du foyer du

verre ardent, on se sent brûle dans l'instant de la maniere du monde la plus vive, & par conséquent on doit juger que ce n'est que le soyer des rayons qui partent du verre ardent qui sont tout l'esset qu'on y remarque, & non pas les

rayons reflechis.

La seconde supposition, qui dit que les cendres ne sauroient se fondre par les seuls rayons qui partent du verre ardent sans le secours des rayons reflechis, est absolument fausse, ce que je prouve de cette maniere: Quand on expose un charbon au verre ardent, il se couvre en peu de temps de cendres blanches, excepté à l'endroit où donne le vrai foyer, qui est toûjours dégarni des cendres, parceque ce foyer les met en fonte à mesure qu'elles s'y font, & quand on promene ce foyer sur le reste du charbon qui est couvert de cendres, elles disparoissent dans le même instant que le foyer les touche, & le charbon devient en moins d'un clin d'œil auffi net en cet endroit-là comme si on venoit de le laver avec de l'eau, parceque le vrai foyer fond ces cendres dans le moment qu'il les touche, & les réduit par-là en de petits grains de verre, qui font si perits, que non-seulement on ne les sauroit voir avec les yeux simples, mais en les cherchant avec une loupe. Je n'ai pas pû les découvrir, & on ne les trouve qu'en les cherchant attentivement avec un bon microscope, ce qui est la cause pourquoi ces cendres dispasoissent tout d'un coup.

Tout ceci arrive immédiatement sur le charbon, qui est un corps fort leger & fort poreux, dans lequel les rayons qui partent du verre ardent se noyent presque tous, & il s'en ressechit se, qu'en regardant le charbon au travers

60 Memoires de l'Acadèmie Royale

d'un verre coloré dans le temps que le foyer di verre ardent le touche, on ne s'apperçoit que d'une lumiere très-foible, au lieu qu'on s'appercoit d'une lumiere si éclatante au travers de ce même verre coloré, quand on regarde de l'argent fondu au Soleil, qu'on en est au moins autant ébloui que quand on y regarde l'or en fonte; ce qui détruit absolument la troisième supposition, qui veut qu'il ne se fasse presque pas de reflexion des rayons sur l'argent : mais comme il a été prouvé tout à l'heure que la reflexion des rayons ne sert de rien pour fondre ces petites flameches de cendres, furquoi étoit fondé tout le raisonnement de mon Antagoniste, il me paroît que la conséquence qu'il en tire tombe d'elle-même, & que la réponse que j'avois faite en premier lieu subsiste toujours; savoir, que le verre qui se trouve à la place de l'or fin, qui s'évapore au verre ardent, & que la poudre blanche & legere qui reste après l'évaporation de l'argent fin, ne proviennent pas des cendres du charbon, mais de l'or & de l'argent même.

DEMONSTRATIONS

SIMPLES ET FACILES

De quelques proprietez qui regardent les Pendules, avec quelques nouvelles proprietez de la Parabole.

PAR M. CARRE.

YANT été averti par un de mes amis, à qui j'ai parlé de cette petite découverte, qu'il y avoit quelque chose de semblable dans les Journaux des Savans de Leipsik (ce que j'ai peut-être lû dans le temps, mais dont je ne me souvenois plus, car on ne se souvient pas de tout) j'ai balancé quelque temps à donner ce Memoire. Mais comme je ne m'y suis pas pris de la même manière que M. Lichtscheid (c'est le nom de l'Auteur) pour déterminer la Ligne courbe dont il est question, & que je démontre d'autres choses & sais d'autres remarques que ce Mathematicien, je m'y suis déterminé d'autant plus volontiers, que je lui en abandonne toute la gloire, ne me réservant que celle d'y avoir pensé après lui.

LEMME.

Les temps des vibrations des Pendules sont entr'eux en raison des racines quarrées des songueurs de ces Pendules.

Soient deux Pendules inégaux AB, AD mis

* 16. Février 1707.

61 Memoires de l'Academie Royale

dans une fituation horizontale, & qu'on suppose être descendus l'un en M & l'autre en N. puis en m & en n d'une quantité infiniment petite: & soient menées les perpendiculaires ou les finus MP, NQ des arcs parcourus. Comme le temps s'exprime par l'espace parcouru divisé par la vîtesse employée à le parcourir que les vîtesses des mouvemens accelerez sont en raison des racines quarrées des hauteurs d'où ces corps ont commencé à descendre, l'on pourra exprimer les vîtesses de chaque Pendule aux points M & N par $\sqrt{PM} \& \sqrt{QN}$; donc le temps par le petit arc Mm sera égal à 1/24, & le temps par le petit arc Nn fera égal à ven : Et nommant AB, a; AD, b; PM, x; & le petit arc Mm, de, l'on aura pour le premier

temps $\frac{aa}{\sqrt{a}}$; & pour avoir le second, l'on fera AB(a). AD(b):: PM(x). $QN = \frac{ba}{a}$; &

 $AM(a). AN(b)::Mm(dz). Nn = \frac{bdc}{a}; dozc$

le temps exprimé par $\frac{Nn}{\sqrt{2N}} = \frac{b dz}{a \times \frac{1}{2N}} = \frac{dz \sqrt{b}}{\sqrt{an}}$

ces temps feront donc entr'eux comme $\frac{dz}{\sqrt{x}}$

est $\frac{dvV}{V_{an}}$; mais $\frac{dv}{V_{an}}$. $\frac{dv}{V_{an}}$:: 1. $\frac{V^b}{V_a}$:: V_a .

V. ; d'où l'on doit conclure que ces temps sont comme les racines quarrées des longueurs des

Co-

Pendules. Ce qu'il falloit démontrer.

COROCEAIRES.

If est evident, 1° que les vitesses sont comme les temps, car elles sont comme $V_{\frac{\pi}{2}}$ à $V_{\frac{\pi}{2}}$.

Ainsi un Pendule étant quadruple d'un autre,sa

vîtesse sera double.

2°. Que les quarrez des temps ou des vitesses sont comme les longueurs de ces Pendules, ou comme les rayons des arcs qu'ils décrivent; donc ils sont aussi comme ces arcs qui sont les espaces parcourus.

3°. Que les nombres des vibrations des Pendules sont en raison reciproque des racines quar-

rées des longueurs de ces Pendules.

4º. Il est encore évident que les vitesses aquifes de deux Pendules qui décrivent des arcs semblables, sont en raison des racines quarrées des cordes de ces arcs, ou comme les racines quarrées des sinus droits ou verses de ces arcs; parceque toutes ces lignes sont en même raison que les rayons ou les longueurs de ces Pendules.

5°. Les vîtesses d'un même Pendule décrivant differens arcs, sont en même raison que les cordes de ces arcs. Car par la proprieté du cercle ces cordes sont entr'elles comme les racines de leurs sinus verses, qui sont les hauteurs d'où le Pendule est descendu. Mais les vîtesses de ce Pendule sont comme les racines de ces hauteurs; donc, &c.

6°. La premiere vîtesse d'un Pendule dans un point quelconque de l'arc qu'il décrit en descendant, comme en Nest à la premiere vîtesse que ce même corps auroit dans un point correspondant de la verticale saivant laquelle il tombe-

64 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

soit, comme le sinus NI de cet arc est au ravo ou à la longueur du Pendule AD. Car si l'on mene au point N une tangente, il est clair que ce Pendule commençant à se mouvoir en N, il aura en ce point la même détermination de mouvement, & par conséquent la même vitesse que s'il se mouvoit réellement suivant cettetengente, que l'on regarde comme un plan incliné dont la hauteur est la soutangente: Or lapremiere vîtesse d'un corps le long d'un plan incliné est à celle qu'il auroit suivant la hauteur de ce plan, comme cette hauteur est au plan incliné, c'est-à-dire dans ce cas comme la sourangente est à la tangente : mais la soutangente d'un cercle est à la tangente comme le sinus de l'arc est au rayon; donc, &c. Il est donc évident que les augmentations de vîtesse d'un Pendule sont comme les sinus des differens arcs qu'il décrit, lesquels vont toujours en diminuant; en effet ces augmentations se font par des tangentes qui deviennent toujours de plus en plus inclinées, ou qui vont toûjours en s'approchant de l'horizontale, ce qui cause à chaque instant une nouvelle détermination de mouvement.

Ces principes simples & faciles étant posez, il est aisé de résoudre un grand nombre de Problèmes que l'on peut proposer sur cette ma-

tiere.

PROBLEME.

Trouver la Ligne courbe que décrit en montant un Pendule qui seroit ractourci successivement & uniformément dans le temps de son mouvement, soit qu'il fasse ses vibrations laterales, soit qu'on le détermine à faire ses révolutions au décrivant la surface d'un Cone.

L'ex-

L'experience apprend que si un Pendule faint ses vibrations laterales, est arrêté dans son louvement par un point quelconque de sa lonueur, il les fera autour de ce point, & remonra précilément à la même hauteur d'où il est escendu. (L'on fait ici abstraction de la résisince de l'air qui n'est pas sensible dans ces sores d'experiences). Ainsi un Pendule * AB éant arrêté en E après avoir décrit l'Arc BB, il iécrira l'arc BF qui a pour centre le point E. k remontera à la même hauteur CB d'où il est iescendu: Car l'on sait que les hauteurs où s'élevent-les Pendules en faisant leurs vibrations, sont égales aux finus verses des arcs qu'ils décrivent. Que si le point où on l'arrête étoit audessous de C, c'est-à-dire moins haut que celui d'où on le laisse tomber, il est visible que pour employer tout son mouvement il fera quelques tours à l'entour du point où il est arrêté, & cela plus ou moins selon qu'il tombera de plus ou moins haut. Et il seroit facile de démontrer qu'afin que le corps suspendu décrivit une circonference entiere, il faudroit que sa force centrifuge fût à son poids comme fà 1, c'est-à-dire que le fil de suspension sût tendu par une force sextuple du poids de ce mobile. Que si on l'arrête précisément à une hauteur égale à celle d'où il est descendu comme en C, il est clair qu'il décrira un quart de cercle entier. C'est la même chose si au lieu de l'arrêter en differens points, on venoit tout d'un coup à le raccourcir de la même quantité.

Maintenant si l'on suppose qu'un Pendule † AB fasse ses révolutions autour du point de suspension A, en sorte qu'il décrive la surface d'un

[•] Fig. II. † Fig. III.

66 Memoires de L'Academie Royale

Cone qui seroit forme par le mouvement d'u triangle rectangle ADC autour de AD, qu'il! ait un anneau au point A au travers duquel pafse le fil de suspension, & puisse glisser dédans comme on voudra, & qu'ensin une puissance R tire ce fil pour raccourcir successivement le Pendule après qu'on l'aura mis en mouvement : Il est clair que le poids B ne décrira pas le coté du Cone en montant, c'est-à dire à mesure qu'on le raccourcira, parceque confervant tolijours la force de remonter à la même hauteur. il auroit plus de vîtesse qu'il ne lui en faudroit pour décrire, par exemple, la circonference de la seconde révolution, qui feroit plus petiteque la premiere si elle étoit prise dans la surface du Cone, ainsi elle doit être plus grande an lieu d'être plus petite, ce qui continuera jusqu'à ce qu'ensin le Pendule décrive un cercle parallele a l'horizon, que l'on peut confiderer en ce cas comme une des bases du solide dont il décrit la surface par ses révolutions. Car soit D le centre de la circonference de la base de la surface Conique que le Pendule tend à décrire; si l'on regarde l'arc BC comme la moitié de celui qu'il décriroit en faifant des oscillations laterales; alors la ligne BD qui est le sinus verse de cet arc BC doit être regardée comme la hauteur où ce Pendule s'est élevé; ainsi étant déterminé par sa premiere impression de mouvement à décrire la surface Conique, il se trouvera toujours au commencement ou à la fin de chaque révolution dans le point extrême du finus droit de l'arc de sa hauteur, & il aura dans tous les points de ces arcs une égale vîtesse, ce que je prouve ainfi par le calcul.

Je prends un autre point quelconque E où je fussuppose qu'on ait fait monter le Pendule en le raccourcissant, & prenant EP = BD = a, tirant la perpendiculaire P M qui rencontre l'arc EM décrit du centre A, & menant du point E les cordes EM, EF, il est clair par la supposition que le Pendule se trouvera au point M. maintenant que la vîtesse du Pendule qui décrit l'arc EM est égale à la vîtesse de ce même Pendule lorsqu'il décrit l'arc BC : Car nommant AB, r; AE, x; & la vîtesse suivant BC, v; l'on aura par la proprieté du cercle BC = V 2 m. Et pour avoir la corde de l'arc EF, l'on fera AB(r). $BC(\sqrt{2ar})$:: AE(x). $EF = \frac{ar}{r}$ à cause des triangles semblables AEF, ABC, & que dans les différens cercles les cordes d'arcs semblables sont entr'elles comme les rayons. De même la corde $EM = \sqrt{2ax}$. Ces choses étant posées, dans les cercles disserens les vîtesses d'un Pendule qui parcourt des arcs semblables sont comme les racines quarrées de ces cordes: l'on dira donc BC ($\sqrt{2ar}$) est à $EF\left(\frac{x\sqrt{2ar}}{a}\right)$ comme le quarré de la vîtesse en BC (vv) est au quarré de la vîtesse en $EF = \frac{v_{NN}}{r}$, donc cette vîtesse v V . Mais dans les mêmes cercles les vîtesses dans differens arcs sont comme leurs cordes \dagger , donc la corde $EF\left(\frac{\pi\sqrt{2\pi r}}{r}\right)$ est à la corde $EM(\sqrt{2ax})$ comme la vîtesse en EF(• V =) est à la vîtesse en EM que l'on trou-* Corol. 4. † Corol. 5. TC

68 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE ve=v; donc la vîtesse en EM est égale à a vîtesse en BC.

Ce Pendule comme l'on voit décrira en mottant une Ligne courbe, dont on demande la nature.

Pour déterminer cette Courbe, soit le Pendule raccourci ensorte qu'il n'ait plus de longueur que AE, il est clair que dans cette supposition le Pendule se trouvera au point M qui est un de ceux de la Courbe que l'on demande, & le raccourcissant encore d'une quantité intiniment petite Ee, & prenant ep EP, & décrivant l'arc em, le point m sera encore un des points de cette Courbe; ainsi l'arc infiniment petit Mm sera l'élement de cette Courbe, & PM, pm en seront les ordonnées.

Ces choses ainsi posées, l'on voit que cette Courbe doit être telle que tous les arcs BC, EM, em décrits du centre A, & de chacun de ses points jusqu'à son axe, doivent être parcourus avec des vîtesses égales ou en temps égaux. L'on aura donc à cause des triangles rectangles EPM,

epm; \overline{EM}^2 . \overline{em}^2 : \overline{PM}^2 . \overline{pm}^2 à cause que EP = ep; & \overline{PM}^2 . pm:: $AE \rightarrow AP$. $Ae \rightarrow Ap$, parce qu'à cause du cercle PM, pm, sont moyennes proportionnelles entre les parties du diametre.

L'on pourroit donc énoncer ce Probleme en cette forte, trouver la Courbe dont les quarrez des ordonnées soient tossjours proportionnels à des lignes déterminées, c'est à dire que \overrightarrow{PM} soit à $\overrightarrow{AE} + \overrightarrow{AP}$ en raison constante. Ainsi nommant \overrightarrow{AE} , x; $\overrightarrow{EP} = \overrightarrow{BP} = a$, donc $\overrightarrow{AP} = x - a$; & $\overrightarrow{AE} + \overrightarrow{AP} = x - a$; \overrightarrow{PM} , y; &

que

ne la raison constante soit comme a està 1; l'on ra cette analogie yy. 2x—a:: a. 1; donc yy = ax—aa, qui est un lieu à la Parabole que l'on onstruit ainsi.

* Soit menée la ligne DK, & soit prise la parie DF = EP = a, que l'on divisera en deux paries égales au point A, & prenant DE égale à la ongueur indéterminée AE du Pendule = x, lonc $AE = x = \frac{1}{2}a$, prenant donc EQ(y) moiente proportionelle entre $\bar{x} = \frac{1}{2}a$, & 2a, l'on lura yy = 2ax - aa, qui est l'équation qu'il fal-

oit construire.

Il est évident que le point F qui est le foyer de la Courbe, est le point de suspension, & que le point A en est le sommet; car alors $x = \frac{1}{2}a$, donc 2ax - aa = 0, & y = 0, donc un Pendule faisant ses oscillations dans un plan vertical, il montera jusqu'au point A,& delà il tombera perpendiculairement. Que fi x = a, donc y = a, c'est à dire que l'ordonnée qui part du foyer sera égale à la hauteur à laquelle le Pendule monte dans son mouvement, ou au sinus verse de l'arc qu'il décrit qui est le rayon lui-même, & dans ce cas le Pendule décrira une demi-circonserence s'il fait ses oscillations lateralement, ou une circonference parallele à l'horizon si on lui a imprimé un mouvement pour le faire décrire la surface d'un Cone, car FN sera la longueur du Pendule. Enfin si x est moindre que 2 a, ce Pendule fera ses révolutions autour du point A, & cela plus ou moins selon que x sera plus petite que i a.

Voilà donc deux belles proprietez de la Parabole qui n'avoient peut-être point été remarquées, dont la premiere, est que si du soyer on

décrit

^{*} F16. IV.

70 Memoires de l'Academie Royale

décrit une infinité de portions de circonference qui se terminent à son axe & à sa courbure, ciles seront parcourues en temps égaux par un Pendule qui aura son point de suspension au foyer. Et la seconde, c'est que tous ces arcs ont des sinus verses égaux. Et il m'a paru que c'auroit été un Problème difficile à résoudre, s'il avoit été proposé de cette sorte: Une infinité de portions de circonferences concentriques étant données, trouver la Courbe qui les coupe de maniere qu'un mobile fuspendu les parcoure toutes en temps égal. Ou bien une infinité d'arcs concentriques étant donnez, trouver la Courbe qui les coupe, ensorte que tous leurs sinus verses soient égaux. Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que tous ces sinus verses sont non-seulement todjours égaux entr'eux, mais ils sont aussi égaux à une grandeur constante qui est la moitié du parametre, ou à l'ordonnée menée du fover. ce qui se peut démontrer ainsi.

Soient du foyer F décrits deux arcs quelconques BN, KQ, il est clair que BF=FN rayon & sinus verse de l'arc AN, ce qu'on a appelléa; il faut donc prouver que EK=a: Soit EF=z, mais FK par la generation=ED=EF+FB=z+a, donc EK=FK-EF ou ED-EF=z+a-z=a; donc, &c. Ce qui doit toûjours arriver par la proprieté de la Parabole & du cercle; car l'on sait que pour mener une perpendiculaire à la Courbe, il faut toûjours prendre la soû-perpendiculaire égale au demi-parametre, & alors la corde menée de K en Q sera perpendiculaire sur la Courbe, donc l'autre corde du demi-cercle décrit du centre F sera la tangente. Voilà donc une nouvelle manière simple & sacrivant de de mener des tangentes à la Parabole. Cardécrivant

crivant du foyer F comme centre un demi-cercle qui coupe la Parabole en un point, si de ce point l'on mene deux cordes qui se terminent aux extrémitez du diametre, il est évident que l'une sera tangente, et l'autre perpendiculaire à la Courbe.

terminée.

L'on pourroit conclare de la solution de ce Probleme le plus bean Theoreme de M. Haygent sur les forces centrisuges, qui est qu'un cops se mouvant circulairement dans la forsace d'un Conoide paraholique, décrit toutes les circonferences qui composent cette surface en temps égaux. L'on en peut voir la démonstration dans les élegantes solutions qu'ont données M. le Marquis de l'Hôpital, & M. Saurin des Theoremes de la force centrisuge.

L'on pourroit démontrer d'une maniere simple & facile qu'un Pendule étant mis dans une situation horizontale, ensorte qu'on lui fasse décrire des cercles paralleles à l'horizon, & qu'on l'allonge insensiblement & successivement, ce Pendule étant porté en bas par sa pesanteur, tandis qu'il continue de faire ses révolutions, il dé-

crit une Parabole.

Car par la force centrifuge il est porté par un mouvement horizontal & uniforme, puisqu'on suppose qu'il fait toutes ses révolutions en temps égaux,

[•] Fig. III.

72 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE égaux, mais son poids le porte en bas par

mouvement acceleré. Donc, &c.

L'on pourroit encore conclure de ce qui vient de dire quelques proprietez de la Parat le. 1°. Que toutes ses perpendiculaires étant t gardées comme des plans inclinez, seroient par courues par des corps égaux en des temps qu sont entr'eux en même raison que ces perpenc culaires, ou ce qui revient au même, en raid des racines quarrées des lignes menées du forvaux points où ces perpendiculaires coupent. Parabole: car il est démontré que si un conparcourt des plans inégaux de même hauteur les temps qu'il emploie à les parcourir sont et même raison que les longueurs de ces plans. Que ces corps en parcourant ces perpendiculares aquierent la même vîtesse; car l'on sait que la vîtesse qu'un corps aquiert en descendant le long d'un plan incliné, est égale à celle qu'il aquiert en parcourant la hauteur de ce plan

enconscionamentas enconscionaments encon

OBSER V A TIONS

Sur la Naissance & sur la Culture des Champignons.

PAR M. TOURNEFORT.

*L A maniere dont on éleve les Champignons à Paris favorise la pensée de ceux qui croyent que les Champignons naissent de graine de même que les autres plantes. Pour faire d'excellentes couches à Champignons, c'est à dire des

* 2. Mars 1707.

couches qui produisent beaucoup de Champignons dans les saisons de l'année que l'on souhaite, il faut emploier du sumier de cheval qui
soit mêlé avec un peu de littiere, & par conséquent où il y ait beaucoup plus de crotes de cheval que de paille, tel qu'est le sumier que l'on
trouve dans les écuries des loueurs de carrosses,
où l'on épargne plus la littiere que dans les autres écuries. Les Jardiniers ont observé que les
Champignons les meilleurs & les plus blancs
naissent du sumier des chevaux qui sont nourris de paille de Froment & d'Avoine en grain.
Les Champignons noirâtres viennent, à ce qu'ils
prétendent, sur le sumier des chevaux à qui on
donne du son & de la paille de seigle.

Pour avoir des Champignons pendant toute l'année, on fait à Paris deux sortes de couches. Les unes dans les jardins, & les autres à la campagne. Celles des jardins donnent des Champignons depuis la Toussaints jusques à la fin d'Avril, & celles de la campagne en produisent depuis le mois de Mai jusqu'aux premieres gêlées. Ces couches coûtent beaucoup de dépense & demandent de grands soins; mais aussi rendentelles considerablement dans de grandes villes comme Paris, où l'on met des Champignons en

tous les ragouts.

Pour travailler aux couches des jardins, on entasse le fumier de cheval dans le mois de Juin pour le laisser en berge, comme parlent les Jardiniers, jusqu'au mois d'Août. Dans le mois d'Août on étale ce sumier à la hauteur d'un pied, sur le lieu où l'on veut faire les meules ou couches à Champignons afin de le mouillerplus facilement. Cette précaution est necessaire pour disposer à germer les graines des Champignons MEM. 1707.

Memoires de l'Academie Royale qui sont naturellement dans le crotin. C'est por cette raison qu'on l'humecte pendant cinq ca fix jours suivant la secheresse de l'Eté, prenant soin de le tourner à la sourche, après l'avoir mouillé, asin qu'il s'imbibe également d'eau.

Après cette préparation du fumier, on peut commencer les couches à Champignons. On les fait à trois lits que l'on ne dresse que 15 jourson a semaines l'un après l'autre. Le premier lit se dresse au cordeau sans tranchée, il doit avoir deux pieds & demi de largeur fur la longueur que l'on juge à propos. Ce lit est plat, élevé d'un pied de demi; mais il ne faut pas que le sumier qui déborde sur les côtez soit rendoublé avec la fourche, parceque les couches se dessecheroient trop dans ces endroits-là, Pour rendre les couches plus solides, on peut mêler avec le vieux fumier un peu de crotin frais fortant de l'écurie. Ce premier lit doit être mouillé tous les deux jours, si le temps est trop fec.

Vers la mi-Août, c'est à dire quinze jours après que le premier lit a été sait, on travaille au second lit avec le même crotin que l'on a emploié pour le premier, & que l'on a préparé en l'arrosant suivant le besoin. On éleve ce lit en dos-d'âne de la hauteur d'un pied pardessus l'autre. On le mouille pour entretenir la moëlle de la couche, c'est à dire pour sournir une hamidité raisonnable au milieu de la couche. On prend soin d'en regarnir propriement le haut en manière de saîte, & cette réparation s'appelle le

troisiéme lit.

Les sentiers qui sont entre les couches doivent avoir quatre pieds & demi de largeur, & même

Jardiniers, c'est les couvrir avec du terreau qui a servi aux couches des melons. Le plus sec & le plus vieux est le meilleur. Il faut au moins qu'il ait un an, & l'on n'en met sur la couche que de l'épaisseur d'environ un pouce. On couvre les couches huit ou dix jours après qu'on les a dressées, c'est à dire lorsque leur grande cha-

leur est passée. Voici le secret pour faire venir les Champignons promptement & en abondance sur ces couches. Avant que de les couvrir de terreau. on y ensonce à la hauteur d'un pied & à la distance de trois pieds en trois pieds sur la même ligne. une rangée de lardons A couche 1. gros comme le poing. Ces lardons sont des morceaux de fumier préparé, comme l'on va dire, & c'est proprement semer les Champignons que de larder les couches. Après qu'on a disposé ces lardons dans la couche, on la couvre de terreau. & l'on met sur ce terreau du fumier de littiere tiré de dessous les chevaux, car la vieille littiere ne seroit que dessecher les couches. On ne touche plus à ces conches que tous les huit jours pour observer si elles sont assez chaudes. Pour cela on les découvre peu à pen d'un bout à l'autre. Si la conche est refroidie, il faut la couvrir de littiere fraîche. S'il gêle dans le temps que les conches travaillent, pour amuser la gêlée & l'empêcher de pénétrer, il faut les couvrir de fumier monillé, & mettre sous ce sumier d'autre sumier bien sec qui couvre immediatement le terrean. Avec cette précaution la chaleur se conserve dans la couche pendant les plus grands froids. Si les couches sont trop échaussées, el-les poussent trop vite & durent moins. Si elles

 D_2

76 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

fument trop, il faut les découvrir & ne laisse qu'une demi couverture de fumier pour en moderer la chaleur. Enfin l'usage apprend aux Jardiniers à menager les couches pour en retirer un profit qui réponde à leurs soins. On commence à cueillir des Champignons en Octobre. Ordinairement cette recolte se fait de trois en trois jours, on tous les quatriémes jours.

Pour préparer des lardons de furnier, il faut entasser du fumier de littiere dans le mois de Fevrier. Six voyes suffisent pour dresser au commencement d'Avril une bonne couche, que l'on peut appeller la pepiniere des Champignons. On y seme de la Poirée & du Persil pour prosi ter du terrein; mais cela ne contribuë en rien pour la naissance des Champignons. mencement du mois d'Août les crotes de cheval BB, dont cette couche a été faite, commencent à blanchir : car alors elles sont parsemées de petits cheveux ou filets blancs fort déliez, branchus, attachez & tortillez autour des pailles dont le crotin est formé CD. Ce crotin alors ne sent plus le fumier, mais il répand une odeur admirable de Champignon. Suivant les apparences ces filets blancs ne sont autre chôse que les graines ou les germes dévelopez des Champignons, & tous ces germes étoient renfermez dans les crotes de cheval fous un si petit volume, qu'on ne sauroit les appercevoir quelque soin que l'on prenne, qu'après qu'ils se sont éparpillez en petits cheveux. L'extrémité de ces cheveux s'arrondit EFG, & devient un bouton lequel groffissant peu à peu se dévelope en Champignon H, dont la partie inferieure I est un pedicule barbu dans l'endroit où il est enfoncédans la terre. & chargé par l'autre bout d'une espece de

le chapiteau arrondi en maniere de calote, laquelle s'étend comme un parepluie, & ne projuit ni fleurs ni graines sensibles. Le dessous en est teuilleté en rayons, & ses lames qui viennent du centre à la circonference peuvent être appellées en quelque maniere les seuilles du

Champignon.

Quoique cette espece de Champignon ne soit pas trop bien défignée dans les Auteurs, il semble pourtant que ce soit celle que Jean Bauhina nommée Fungus campestris, albus superne, inferne rubens Hift. 3, 824. On pourroit la nommer Fungus sativus, equinus. Elle vient par grosses touffes qui representent une petite forêt dont les pieds ne sont pas également avancez. On trouve une infinité de Champignons naissans aux pieds des autres, & qui ne sont pas plus gros que la tête d'une épingle, tandis que les plus gros se passent. Chaque tousse de Champiguous étoit peut-être enfermée dans la même graine; car les premiers germes du fumier sont branchus, eparpillez par les côtez, & se répandent en tout sens dans le terreau, comme on le voit dans la seconde couche, si bien que l'espace qui est entre les lardons s'en trouve tout garni. Ce n'est pas que les crotes qui sont dans les couches ne produisent quelques touffes de Champignons: mais cela est incertain. Avant que l'on, s'avisat de se servir de lardons préparez, les couches ne rendoient pas assez pour fournir à la dépense & pour dédommager le Jardinier des frais qu'il avoir faits. Les Champignons y étoient fort. clair-femez, au lieu qu'ils couvrent les couches d'un bout à l'autre si on les menage bien. A la fin d'Avril ou au commencement de Mai, les meilleures couches sont épnisées, elles n'ont plus

de germes; c'est-pourquoi on les détruit pour et emploier le terreau à sumer des arbres & produ-

re des legumes.

Les germes des Champignons ou ces cheveux blancs qui font dans le fumier préparé se conservent long-temps sans se pourrir, si on les met sur des planches dans un grenier. Ils se desse chent seulement, & reviennent encore quand on les met sur les couches, c'est à dire qu'ils produisent des Champignons.

M. Marchant le Pere, ainsi que le remarque M. du Hamel *; sit voir à l'Assemblée en 1678 la premiere formation des Champignons dans des crotes de cheval moisses. Cet habile Botaniste démontra ces petits silets blancs dont les extrémitez se grossissent en Champi-

gnons:

Ceux qui ont écrit qu'il falloit arroser les couches avec la laveure des Champignons pour leur faire produire des Champignons, ont avancé un fait qui est faux, ou pour mieux dire, ils ont pris pour cause ce qui ne l'est pas; ter ils sesont imaginez que la laveure des Champignons étoit chargée des graines de ces sortes de plantes: mais outre que les couches ne produisent pas des Champigons par la vertu de cette laveure, il se pourroit faire que si elles en produisoient quelques-uns, ce seroit parceque l'eau auroit fait éclore les germes qui seroient restez dans le terreau, lequel n'est qu'un sumier de cheval converti en terre.

Les crotes de cheval ne renferment donc pas seulement les graines des Champignons, mais elles ont aussi un suc et une chaleur propres à les faire germer, de même que le suc quisserou-

[·] Hift. Acad. lib. 2. fect. 5. cap. 1. Edit. 1701.

ve dans la racine de l'Eryngium * dans le temps

au'il se pourrit, fait éclore le germe du plus délicat de tous les Champignons qui naisse en Provence & en Languedoc. Ainsi la Mousse fait germer la graine des Mousserons. C'est par la même raison que certaines especes de Champignons, de Morilles & d'Agaric ne viennent Qu'aux racines on au tronc de certains arbres. M. Mery a observé plusieurs fois à l'Hôtel-Dieu de petits Champignons plats & blanchâtres sur les bandes & les attelles appliquées aux fractures des malades, & principalement à ceux qui étoient couchez à côté du réservoir d'eau qui est dans la Salle des blessez, soit que les bandes & les aggelles suffent trempées dans l'oxycrat ou dans le vin. M. Lemery a fair la même observation, & remarqué que les attelles étoient de bois de Pommier. Il est hors de doute qu'il faut un suc assaisonné pour faire éclore & pour rendre senfibles les graines de toutes les plantes. Nous apprenons de Dioscoride qu'il y avoit des gens qui affaroient que des morceaux de l'écorce du Peuplier tant blanc que noir enfoncez sur des couches de fumier, il en naissoit des Champignons bons à manger. Ruel rapporte que fil'on découvre le tronc d'un Peuplier blanc vers la racine, & qu'on l'arrose avec du levain délayé dans l'eau, on y voit naître, pour ainfidire, des Champignons sur le champ. Il ajoûte que les collines produisent plusieurs sortes de Champignons, si dans la saison des pluyes on en brûle le chaume ou les landes. Je sai bien que les landes brûlées en Provence, en Languedoc & dans les Isles de Grece poussent beaucoup de Pavots noirs aux premieres pluyes d'Automne, & cette plante

Fungus Eryngii B M.

TO MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROTALE

te se perd les années suivantes, si bien qu'on m la trouve que sur les terres brûlées. Il me serble qu'une des principales raisons pourquoi le montagnes produisent des plantes differentes c. celles des plaines on du fond des vallées, est la difserence du sue nourricier qui se trouve dans ces endroits. Comment expliquer sans ce secons la naissance du Gui & de l'Hypociste, que l'on ne voit jamais en pleine terre, au moins sans tenir à quelque antre plante? L'un est attaché sur les arbres, & l'autre à la racine du Ciste. Pourquoi le Lierre, la Vigne de Canada, la Parietaire, le Polypode, les especes de Capillaires se plaisent elles plutôt sur les troncs des arbres. sur les murailles & dans les fentes des rochers, si ce n'est que la terre de ces lieux leur convient mienx?

Pour revenir anos Champignons, on les éleve fort utilement en pleine campagne, & leur culture sert aussi à démontrer que leur grame est naturellement renfermée dans les crotes de cheval. On dresse les conches de campagne dans tes mois de Novembre & de Decembre, mais ce doit être en terre neuve. e'est à dire dans des champs où l'on n'ait pas élevé des Champignons depuis long-temps. Il faut ouvrir une tranchée au cordeau de la longueur que l'on vent, large de trois pieds, profonde d'environ quatre pouces: On la remplit de fumier de cheval de littiere que l'on a pris dans les écuries des le mois de Juillet, & que l'on a mis en meule dans le champ où l'on veut faire les couches. Pour le premier lit de la couche on employe le plus gros fumier, & l'on réserve pour le second ou pour le haut de la couche celui où il y a le plus de crotes de cheval. Ces crotes doivent être seches à moicoifies; car ce qu'on appelle moilifiure est pour i mi dire le premier dévelopement des germes es Champignons. Toute la couche se dresse le même jour. Le premier lit n'a qu'environ huit couces de hauteur, & le second un pied. Le mait en est arrondi de telle sorte, que le sur maier qui se trouve sur les côtes ne doit pas être rendoublé avec la sourche. On couvre cette couche arrondie avec la terre que l'on a tirée de la tranchée, mais on n'y en met que de l'épaisseur de deux pouces, après quoi on l'applatit en dos-d'âne avec la bêche.

On fait plusieurs couches paralleles dans le rnême champ, ne laissant qu'un sentier entre deux d'environ deux pieds de largeur & pour couvrir les nouvelles couches on employe toûjours la terre que l'on a vuidée de la tranchée. On ne touche point à ces couches jus ques à la fin d'Avril ou au commencement de Mai. Dans ce temps-là, pour ne les pas ébranler, on rase les herbes dont elles se trouvent couvertes, sans en arracher les racines. Il faut auffi sonder les couches avec le doigt en plusieurs endroits, afin d'observer ceux qui commencent à blanchir; car alors on doit les couvrir à la hauteur de trois doigts avec du fumier de littiere pour les tenir fraîches. On laisse couverts de terre ceux qui sont encore noirs. Il faut trepigner sur la couche si la terre en est sabloneuse, & marcher dessus (une rangée de pas) afin de l'affermir & de la rendre plus propre à conserver l'eau qu'on lui donne. On n'a que faire de cette précaution quand les couches sont convertes de terre franche.

82 MEMOIRES DE L'ACADEMIE R

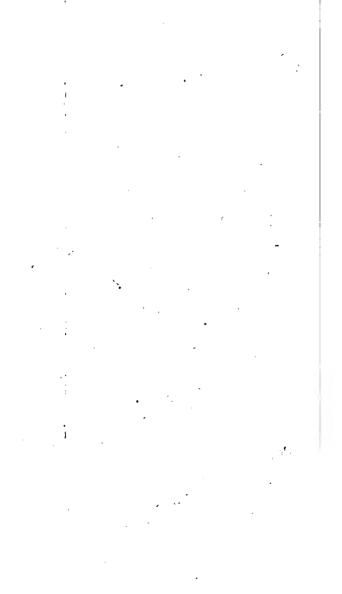
Ces couches donnent ordinairen Champignons depuis le mois de Maraux premieres gélées. Après avoir fur les couches, on mouille les endre font blanchis infiques à ce que le furm on les a couverts soit bien pénétré d'eatcouch il faut bien se garder d'arroser les endre sont encore noirs, cela ne serviroit que faire pourrir.

On découvre tous les jours les codans les endroits blanchis pour en cu les Champignons: mais on n'en déce qu'une entre deux, & on la recouvre que les champignons font cueillis. Il faut les arroser que fort legerement & dessur les arroser que fort legerement & dessur les arroser que les endroits noirs blanchissent insensiblement en Automne dans le Printemps. Après que ces couc sont épuisées on les détruit, & l'on éleve cette terre des Chicorées & d'autres herb potageres, lesquelles y profitent merveilleusement.

- Nom. do l'Acad. 1707 PlaPag. &



.



TANK BENEFATION OF THE PROPERTY OF THE PROPERT

UPPLEMENT

AU MEMOIRE

UR LA VOIX ET LES TONS.

PAR M. DODART.
SECONDE PARTIE*.

N peut voir dans les pages 346.350. & 351. des Memoires de l'Academie de 1700 six instances qui prouvent que la glotte produit tous les tons de bas en haut par les seuls degrez de l'approche mutuelle de ses deux levres. Quoique chacune de ces preuves en partieulier, & plus encore toutes prises ensemble ine paroissent suffisantes, il faut pourtant avouër que si l'on pouvoit faire voir ces degrez d'approche dans la glotte même en action, on en seroit encore plus assuré qu'on ne l'est par des raisonnemens & des inductions fondées fur des comparaisons, quoique ces comparaisons soient tirées de choses assez semblables. Il est impossible de rendre visible une glotte en action; mais s'il est impossible de faire voir en action-la glotte de la voix que j'appelleral desormais Vocale pour abreger, il est très-facile de voir en action une autre sorte de glotte aussi musicale & presque aussi paturelle que celle-là. Il est vrai que cette glotte

* 16. Mars 1707.

[†] I. Il y a dans l'homme une glotte vifible qui prouve en confirme sensiblement tout ce qui a été dit de la figure de la glotte vocale en action pour le chant.

84 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

n'est presque d'aucun usage. Elle est dommoins importante & moins utile que la glouis vocale, qui est absolument necessaire à la socie-Celle-ci est donc par conséquents té oivile. moins estimable. It n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'elle soit moins estimée que la glone vocale: mais on va voir que toute mépille qu'elle est, elle ne laisse pas d'être, philosophiquement parlant, très-digne de confideration. C'est la glotte qui fait le sisset humain, & que je nommerai pour abreger Labiale. Le commun du monde n'est guere accoûtumé à regarder serieusement cet instrument de Musique naturel; peut-être parcequ'il défigure un peu le vilage, & qu'il est rare de trouver des personnes terleuses qui sachent s'en bien servir. Cependant en ce sujet comme en plusieurs autres oui semblent de peu de conséquence au vulgaire, il faut toujours se souvenir d'une regle philosophique très-importante que je tiens d'Aristose, & que je cite de lui parcequ'elle fait honneur à son Auteur. La voici : C'est une choie puerile de regarder avec mépris & avec une efpece de dégoût les petites choses dont on peut sirer de grandée conséquences. La raison de la regle est que ces choses ne paroissent petites & méprisables qu'à ceux qui n'ont pas l'art de pénétrer dans ces petites choses, jusqu'à s'appercevoir des grandeurs qui y sont renfermées.

* L'entr'ouverture des levres pour siffler est précisément de la figure de la glotte dans la plûpart de ceux qui savent s'aider de leurs levres

pour cet usage.

Le changement qui arrive dans les levres pour former le sifflet, est de se froncer pour accour-

Figure, structure, & usage de la glotte labiele.

DES SCIENCES. 1707. 85 leus ouverture naturelle, & pour l'entr'oufir en devant. Cette ouverture est presque toûturs, comme j'ai dit, de la même figure que elle que j'ai attribuée à la glotte vocale quand lle est en action pour la voix, & cette ressem-lance de figure confirme la conjecture qui m'a porté à avancer que la figure de la glotte vocae étoit differențe dans cette action de la figure qu'on y remarque dans les morts. Les levres le fronçant pour former cette ouverture deviennent plus fermes, & par conséquent plus capables de ressort & de fremissement. Voilà presque tout l'instrument, & en effet cela seul sans canal & sans autre étenduë que celle de l'ouverture des levres, suffit pour le son & pour tousles tons du sifflet, excepté dans les tremblemens. & peut-être même dans les passages où les notes se suivent de fort près. Car je croi avoir observé que dans ces occasions, l'épaisseur des levres plissées ne leur laissant pas assez de souplesse pour proportionner l'ouverture aux notes précipitées que le Musicien vent executer par cet instrument, la langue présente sa pointe à l'ouverture en dedans, & supplée avec beaucoup de facilité, de vîtesse, & de justesse àce que les levres ne peuvent faire que dans un mouvement plus lent. Ces mouvemens de la langue sont sensibles dans les tremblemens; car le demi-ton d'enhant s'execute par l'élevation de la partie de la langue à la hauteur de l'ouverture dont elle diminue le petit diametre autant qu'il faut pour ce demi-ton, & se demi-ton d'enhas s'execute par le rabaissément de la langue qui dégage l'entrouverture des levres. Et en effet, on sent

dans les longs tremblemens qui précedent les cadences finales, cette espece de flottement de

h

86 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE la pointe de la langue. La suite fournira u seconde preuve très-sensible & comme démensaire de cette verité.

Voilà pour ce qui regarde la structure & l'asage de cet instrument de Musique naturel.

l'ai dit dans le Memoire de la votr de l'homme, que le petit diametre de la glotte diminue à chacune de ses deux extrémitez à chaque changement de ton & de parcelle de ton. passant du bas en haut de l'étendue musicale. O: après tout ce qui a été dit de la figure de la glotte labiale par comparaison à la glotte vocale, il est bien aisé de voir si celle-là a les mêmes usages que celle-ci, & si elle les remplit par les mêmes mouvemens. On ne peut douter des usages, puisque la seule ouverture des levres fait tous les tons, demi-tons, feintes, &c. entonne aussi juste à l'unisson que la voix, & suit sur le pied de la premiere note entonnée, celles qui suivent haut & bas avec la mementtesse par les mouvemens d'éloignement ou d'approche des levres. Cela prouve visiblement tout ce que j'avois dit de la glotte vocale; car dans la glotte labiale on n'a pas besoin de prouver par le raisonnement les degrez d'approche des levres, comme on est obligé de faire à l'égard des levres de la glotte vocale. Il n'y a point à deviner ni à raisonner. On les voit On remarque donc que le petit diametre de cene glotte diminue quand le ton hausse, & qu'il augmente quand le ton baisse. Ce changement est insensible de quelque ton que ce soit au ton prochain; mais il est très-manifeste quand leton monte ou baisse par de grands intervalles, par

* II. La glotte labiale fait visiblement tous les moumemens attribuez à la vocale pour la production des uns. temple, d'un ton à son octave haut ou bas. *

pangement de dimension est moins sensible à roportion dans les autres accords. Mais ces tands changemens sufficent pour conclure tous s autres changemens insensibles, & pour conrmer tout ce qui a été dit de la glotte à cet éard, touchant les degrez d'approche necessaies pour entonner les parcelles de ton. Car les intervalles qui donnent les differences sensibles la vûe dans le petit diametre de cette glotte visible, comprennent & supposent les differences insensibles que ces intervalles contiennent virtuellement; & qui nieroit la conséquence que je tire des sensibles aux insensibles, se rendroit semblable à quesqu'un qui ne pouvant nier le progrès sensible de l'aiguille d'un Cadran en l'espace d'une heure, nieroit le mouvement insenfible de minute en minute qui produit à la 60° minute la différence sensible de l'heure présente à celle qui vient de passer. † A l'occasion de la glotte labiale je dois di-

re ici que j'ai observé trois exemples vivans d'une troisiéme glotte aussi musicale que la vocale & la labiale. C'en est une qui résulte de l'application des deux bords de la pointe de la langue au palais pour la production d'un autre sifflet. J'appellerai celle-ci Linguale. Elle n'est ni moins juste ni moins prompte que la glotte labiale. Je n'y trouve qu'une seule difference, c'est qu'avec celle-ci on ne peut executer qu'imparfaitement les tremblemens qui précedent

^{*} Et des mouvemens visibles de-cette glotte on conclut avec certitude les mouvemens invisibles de la glotte vocale. † Observation d'une troisséme glotte aussi musicale & austi naturelle, mais moins commune que la seconde, quoiqu'elle soit de la même espece.

88 Memoires de l'Academie Royale

presqu'inévitablement toutes les cadences de : plûpart des grands airs de nôtre Musique. la raison de cette difference est que cette glot. suppose la langue appliquée plus ou moins au palais, mais toujours fixement appliquée. Or cette glotte linguale n'ayant pas non plus que la labiale la liberté necessaire pour augmenter & diminuer alternativement son petit diametre auffi promptement qu'il faudroit pour executeagréablement les tremblemens, tous les airqu'on execute avec cette glotte sont necessairement privez de cet agrément, parceque derriere cette troisième glotte il n'y a point de seconde langue dont la pointe puisse hausser & baisser alternativement pour diminuer & dégager le dismetre de la glotte, & par conséquent rien qui puisse executer avec vîtesse & facilité les deux demi-tons qui composent les tremblemens. Cette difference est, sinon une démonstration. 20 moins une confirmation de la part que j'aidonnée à la langue dans les tremblemens executez pour le sifflet de la glotte labiale. J'ai pourtant un exemple qui prouve que si la langue appliquée au palais pour fermer cette troifiéme glotte, ne peut executer les tremblemens avec vitesse & facilité, elle ne laisse pas de les executer par elle-même, mais fort pelamment. Et cette difference paroît d'autant plus dans cet exemple, que la même personne execute les tremblemens dans l'usage du sifflet ordinaire avec beaucoup d'agrément, & cela sans doute parceque dans le sifflet ordinaire la pointe de la langue est libre, au lieu qu'elle est appliquée dans l'autre, & qu'il n'y a rien derriere cette troisiéme glotte qui puille suppléer avec la même liberté. Cette défectuosité en cette espece de siffiet

main fait que ceux qui n'ont que celui-là, entreprennent d'executer que de petits airs d'uméture fort comée, comme menuets, brans gais, & autres petites pieces dont les cadens n'exigent aucuns tremblemens, ou au plus
e très-courts; de forte qu'on s'y apperçoit beauoup moins de cette défectuosité dans ces peti-

s pieces que dans les grands airs.

Cerz qui fiffient ainfi, fiffient les levres enr'ouvertes; de maniere que la premiere fois
que j'observai cette maniere de siffier des airs,
entendant siffier tout près de moi fort proprement & fort prestement un menuet, je ne reconnus le siffieur qui avoit les levres legerement
entr'ouvertes, que quand ayant regardé autour
de moi; je n'y vis personne qu'un jeune garcon qui venoit à moi, & qui ne put répondre
à ce que je lui demandois qu'en interrompant
l'air qu'il siffioit. J'ai connu par l'examen que
j'en ai fait, qu'il pratiquoit cette maniere de sifsifer guidé par le seul exemple de son pere, qui
siffle très-juste en cette maniere, quoique ce ne
soit qu'un portesaix très-pauvre, & qui ne peut
ricn avoir appris en cela que ce que la nature &
l'instinct lui ont enseigné.

* Je reviens à la glotte labiale, pour dire en passant que j'ai observé dans le sisse l'abial que quelques uns l'executent de sorte qu'il semble qu'ils ne reprennent point leur haleine, comme tous ceux qui jouent des instrumens à vent sont obligez de faire. Cette necessité de reprendre vent interrompt inévitablement la continuité du son, ce qu'on peut considerer comme un dé-

faut

^{*} Observation incidente, qu'îl y a des gens qui sisfrent sans aucune interruption, quoiqu'ils reprennent haleine comme tous les autres joueurs a'instrument à vent.

90 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALI

faut dans cette espece d'instrumens embouche. &, qui pis est, comme une incommodité cusiderable pour ceux de cette profession, sur a
quand il leur survient de ces indispositions de
poumon, qui sont augmentées par une respira
tion aussi précipitée que le doit être celle de cette espece de Musiciens toutes les sois qu'ils doivent respirer en jouant de ces instrumens. Car
il y a même de ces indispositions qui par cett
seule raison les rendent absolument incapables
de tout exercice de leur art.

* Il y a plusieurs Emailleurs qui paroissent avoir le même talent, & qui ont en effet celui de lancer continuellement la flame de leur lampe sur leur ouvrage par un cours d'air continu qu'ils tirent de leur bouche; mais la continuité du son dans le sifflet sans aucune vraye interruption, se fait par une manœuvre très-differente de celle qui fait la continuité du souffle de ces Emailleurs. Car ceux-ci ne rendent leur soutde continu, que parcequ'ils separent la profondeur de leur bouche comme en deux chambres de plein-pied, par le moyen de l'approximation des deux muscles peristaphylins, qui pour ceis joignent leur tranche avec la luette, de sone que ces trois pieces par leur contiguité font comme une petite cloison continue: car les choses étant en cet état, la bouche emplie d'air jusqu'au point d'emplir les joues, les joues s'abbattant par leur mouvement propre tiennent lieu de paneaux pour pousser dehors l'air contenu dans la chambre de devant de la bouche, & donner le temps à d'autres paneaux qui sont les

^{*} A peu près comme il y a des Emailleurs qui soufflent continuellement dans leur chalumeau, quoiqu'ils reprennent baleine comme les autres Emailleurs.

ux côtez & le diaphragme, de se dilater pour spirer l'air par le nez derriere la cloison, & ur le transmettre à l'instant du poûmon par chambre de derriere dans la chambre de deant au travers de la cloison qui s'entr'ouvre en : moment pour cet effet; de sorte que le soufne peut manquer d'être continu, quoique la :spiration soit toujours alternativement comosce d'inspiration & d'expiration. Mais dans e sifflet continu c'est tout le contraire; car la ouche demeurant dans son état ordinaire; c'est--dire, ne faifant qu'une chambre, & la respiraion se faifant à l'ordinaire, mais la glotte chanseant seulement un peu d'attitude, l'air respiré passant par cette glotte devient aufsi sonnant en dedans que l'air expiré l'est en dehors, & cela ou dans le même ton comme dans les ports de voix, ou changeant de ton selon l'intention de celui qui fiffle, de sorte que l'inspiration n'interrompt nullement la continuité du chant. trois exemples vivans de cette maniere de siffler sans interruption, & tout ensemble sans aucun préjudice de la liberté de la réspiration.

*Il y a donc dans l'homme outre la glotte vocale deux instrumens de musique naturels. Ces trois instrumens de Musique ont entr'eux cela de commun, qu'ils sont également indépendans de toutes les dimensions d'où dépend l'effet des instrumens de Musique artificiels. De cette proprieté générale des instrumens de Musique naturels qui les distingue des instrumens artificiels, il s'ensuit deux propositions importantes

cn

^{*} III. L'effet des trojs glottes pour la production des tons est absolument indépendant de tout corps d'instrument, de de voute dimension du corps à la difference des instrumens à veut arrificials qui en sont dépendans.

92 Memoires de l'Academie Royale en Physique, pour l'essence du son, & pour se cause des tons. La première de ces propertions est celle-ci.

* Le passage de l'air lancé d'une certaine vesses dans l'air dormant écarté par l'air lanc suffit pour le son, étant joint avec le fremillement que ce passage cause dans l'ouverture par où l'air est lancé, & peut-être encore avec froissement mutuel de ces deux airs l'un parties de la ces deux airs l'un parties de l'un parties de ces deux airs l'un parties de l'un parties de

l'autre & l'un contre l'autre.

La seconde proposition est celle-ci. La ser le difference de vitesse de l'air sonnant dans l'a dormant, jointe aux differens intervalles de vibrations qui résultent des différens degrez de fermeté dans le ressort de l'instrument, c'est-à-dire dans la seule ouverture fremissante sans aucun autre corps d'instrument, suffit pour produte tous les tons.

La premiere proposition n'est nouvelle que dans sa précision & dans sa preuve. Hors cela elle est fort ancienne. Car on la trouve dans ce qui nous reste d'Anaxagore, plus ancien que Platon d'environ 18 Olympiades, c'est-à-dire d'environ 72 ans, car il su maître de Socras: dont Platon su disciple a.

* D'où il s'enfuit, v. L'établissement de l'essence du fon qui est l'impression de l'air tancé dans l'air dormant. † 2. La cause des tons dans les degrez de visesse de

l'air sonnant dans l'air dormant.

a L'expression de ce Philosophe me paroît remaquable, surtout dans un Auteur d'une si grande sotiquité. La voir se fait, dit-il, le sousse étant pousse avec force tlans l'air solide, de retournant à l'estille comme par contre-coup. Cette expression d'air solide est remarquable; comme très-propre à explique comment un liquide msi peut faire un si grand esta dans un liquide dormant de la même espece. On Ce n'est pas non-plus d'aujourd'hui qu'on connost le sifflet humain. Ainsi le fonds de tout ceci est fort ancien. Mais je ne sai si quel-qu'un s'est avisé jusques ici de dire que le son n'est

croit comprendre comment l'air poussé contre un corps solide produit un son, & encore mieux comment un corps solide heurtant contre un corps solide produit le même effet. Mais on a de la peine à s'imaginer comment un air mû dans un air dormant peut faire un fi grand effet. Cependant cela est aussi aife à comprendre que le même effet produit par un liquide contre un solide, puisqu'il est aussi aisé à comprendre que le même effet produit par le choc d'un solide contre un solide. Car il est plus que probable que ce choc ne produit le son, que parceque l'air dormant contenu entre ces deux corps, est lancé par leur choe mutuel dans l'air dormant des environs, & qu'il le fend avec violence. Les corps solides ne font jamais de bruit par leur rencontre qu'en ce cas & par cette raison. Mais l'air lance dans un autre air fait un son, & même souvent un très-grand son sans intervention d'aucun corps solide, pourquoi cela? C'est parce qu'alors l'air dormant tient lieu de solide par rapport à l'air lance, & que cette espece de solide est capable d'une ondulation propre à transmettre le son. Or que l'air dormant puisle être confideré comme folide, on en voit une preuve surprenante dans l'élevation des fusées volantes à chapiteau, qui pesant en tout jusqu'à plus de quatre livres, ne laissent pas de s'élever plus de 90 toiles au dessus de l'horison, sur l'unique sondement de l'air dormant consideré comme immobile à l'ègard du torrent de flamme, dont la colonne s'appuiant sur eet unique fondement, souleve jusques aux nues un corps si pesant. Les poissons qui remontent les eaux rapides, font voir qu'un liquide peut être consideré comme solide même sans être dormant.

04 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE n'est autre chose que le coup de l'air mû det tesse dans l'air dormant, & de tirer de l'infr. ment du sifflet naturel ordinaire la preuve dec

deux propositions.

ί,

* Cette preuve résulte si manifestement de trois glottes, & sur-tout de la glotte labiale qu'il ne faut que se souvenir dece qui a été c de sa structure & de sa manœuvre pour vo clairement cette preuve. Car l'effet de ce glotte pour le son & pour les tons est manife. tement indépendant de toute profondeur de cenal. Puisque le son n'est produit que par l'a: sortant de cette ouverture dans le vague de l'adormant, & que les tons de ce son dépende manifestement de la vîtesse & de la quantité de l'air lancé dans l'air dormant.

-.. Dans tous les autres instrument à vent l'air est coupé par un biseau, ou battu par le fremissement d'une anche: il heurte l'un & l'autre. & de plus il frape le canal qui fere de corps à l'instrument. Si les sifflets artificiels ont peu de profondeur, ils en ont un peu: ce sont des corps capables d'une réfissance manifeste au coup de l'air : cette résissance le brise. & le biseaule divise: mais dans le sistlet humain. & sur-tout dans le labial, on n'apperçoit pour cause de son que l'air lancé dans l'air dormant.

. † Quant à la cause des tons qui confistent dans les degrez de vîtesse de l'air lance dans l'air dormant, la preuve n'en est pas moins claire que celle de la nature du son. Elle est renduc senfible par la même glotte. On'a dit dans le Me moire que les tons haussent à proportion que la

^{*} Preuve de l'essence du son par les trois glottes, & sur-tant par la glotte labiale. † Prepue de la caust des tons par lu glotte labiale.

ritesse de l'air lancé augmente, & baissent à proportion qu'elle diminue, & que la force du son dans chaque ton augmente à proportion de la quantité de l'air lancé augmentée, & diminue à proportion de la quantité du même air diminuée. Tout cela est rendu sensible par la glotte labiale, on voit la quantité, & on touche la vitesse.

On mesure la quantité de l'air lancé par la difference visible du petit diametre de cette espece de glotte, & on mesure la vitesse par l'im-pression de cet air lancé reçu dans le creux de la main, on par le mouvement qu'il imprime dans quelque corps très-mobile opposé au cours de cet air, comme la flamme. Car cette impression & ce mouvement varient sensiblement & visiblement à chaque changement de ton, & très-sensiblement dans les grands intervalles, comme de quinte ou d'octave, à proportion que la glotte labiale s'ouvre pour baisser le ton en soufflant plus fortement. Car la main présentée à ce cours d'air sonnant, sent plus de fraicheur à proportion que le ton hausse, de moins à proportion qu'il baisse, c'est-à-dire à proportion que la vitesse augmente ou diminue. Es l'on connoît la même différence de vîtesse par l'agitation plus grande, ou moindre d'un corps leger opposé au même cours d'air dans les tons plus hauts on plus bas.

A l'occasion de ceci je ne dois pas omettre que l'air peut être lancé par la glotte labiale, se même par la glotte linguale d'une maniere qui ne produit aucun fissement, se qu'il ne laisse pas d'être capable en cet état de tons très-distincts se très-justes. Car l'effet de cet air ne laisse d'être sensible à l'oreille, se sur tout à l'oreille

96 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

de celui qui jette ce souffle musical. Je me si apperçu de ce soufile & de son ton, toutes t fois que ceux qui savent siffler des airs veulen forcer an-delà de leur étendue haut ou bas. Ca alors au lieu de jetter un son, ils ne jetten qu'un souffle; mais ce souffle ne laisse pas d'être au ton qu'ils produiroient, s'ils pouvoient rendre ce souffle sonnant. Si cette observation di hors de la Musique pratique, elle n'est pas hors de la Musique theorique, & sur tout de la Phisique. Et elle n'est pas inutile à cet égard, puil qu'elle donne occasion à plutieurs reflexions qui confirment ce qui a été dit sur le son & sur as tons. Car. 10. Les tons forcez tant hauts que bas de ce souffle qui ne produit nul son que celui du souffle, sont accompagnez de toute la manœuvre des levres qui conviendroit à jetter un son. Non-seulement l'ouverture est telle qu'il convient au ton puisqu'elle l'execute, mais le froncement & la contention des levres s' trouvent de forte qu'on ne voit pas pourquei le son ne s'ensuit pas, si ce n'est que l'ouverture necessaire pour le ton au-dessous de l'étendut musicale est trop large pour le son, l'air lance ne souffrant pas assez de violence pour causer aucun fremissement aux levres, & que l'ouverture necessaire pour le ton au-dessus de cette étenduë est trop étroite & trop bandée pour pouvoir être ébranlée par une aussi petite quantité d'air que celle qu'elle laisse échaper. 2. Ceia fait soupconner que le sent coup d'air sonnant dans l'air dormant ne fait pas le son, si le siemissement de l'ouverture n'y concourt. Et cela se confirme par ce qu'on observe dans tous les tons de l'étendue musicale de cet instrument: car si dans cette étendue les levres étant bandés par

ar le froncement proportionné à la suite des ons, on vouloit ménager l'air de forte qu'il l'en résultat qu'un souffie du ton convenable à 'ouverture, on n'en viendra jamais à bout, on foiblira le son, mais il y en aura toujours. due faut-il donc faire pour soutenir le ton, & Parcourir de suite tous ceux de l'étendue musitale, sans produire le son naturel dans cet/intrument? Il ne faut que lacher les levres; alors n aura le ton sans le son, parcequ'une partie elàchée n'est plus capable de ressort, & par conséquent plus de fremissement, & en conséquence plus de son. Mais il ne faut pas dissimuler, 3°. Qu'il arrive dans ce relâchement que la glotte des levres s'entr'ouvre davantage rour le ton du souffle que pour celui du son, c'est à dire qu'elle devient plus longue & plus arge au moins au dehors, au contraire de ce qui devroit arriver suivant la theorie du fort & du ioible dans les tons, & suivant la pratique des Joueurs de haut-bois, qui serrent l'anche pour affoiblir le son. Cependant on remarquera, 10. Que les proportions résultantes de la theorie des tons pour les differences d'ouverture qui conviennent à leurs differences, s'accordent avec les ouvertures qui donnent les tons à ce souffle daus l'étendue musicale de cet instrument, si on compare entr'eux les tons & les degrez d'entr'ouverture dans cette étendue du souffle musical. 20. Que s'il paroît quelque difference d'ouverture entre celle qui produit le ton du son, & celle qui donne le même tou au souffle, & si celle-ci est plus grande que celle-là, au lieu que cellelà devoit être plus grande que celle-ci, ce ne Peut être qu'une augmentation apparente de l'ou-verture du dehors résultante du relâchement des MEM. 1707. levres;

levres; car cette augmentation pourroit être sup-> pléée par l'approche de la langue qui, retréciroit par le dedans la glotte dilatée & relâchée, de sorte qu'elle soutiendroit le même ton sans que la langue lui communiquât aucun nouveauson. étant alors molle & flottante comme elle l'est, & comme je crois l'avoir observé, quoique je ne puisse l'assurer, n'ayant fait que l'entrevoir au travers de la glotte labiale; car tout cela se passe au dedans, conduit par un instinct aveugle, & executé par des mouvemens imperceptibles à toute attention; mais on peut entrevoir par cette ouverture ce qui se passe au dedans. 3º. Quand il seroit vrai que l'ouverture interieure seroit conforme à l'exterieure dans le souffle musical, peut-être suffiroit-il pour résoudre cette contrarieté apparente du souffle au son, de dire que ce sont deux choses d'un genre si different, qu'il suffit pour conserver la regle dans toute sa force à l'égard des tons en l'un & en l'autre qu'elle subsistat dans le souffle musical dans les proportions en l'un & en l'autre. sans être semblable dans les quantitez en l'un & en l'autre.

* J'avois dit que la preuve est nouvelle, mais à parler proprement, le fonds de la preuve est presque aussi ancien que le monde. Il n'y a que l'application qui soit nouvelle, & peut-être ne l'est-elle qu'à mon égard; car tout ce que je puis dire est que je ne me souviens pas de l'avoir remarquée en aucun Auteur. Quoiqu'ilen soit; on peut tirer de ces deux propositions la

folu-

^{*} IV. La difference des instrumens à vent artificiels d'avec les naturels, n'est qu'apparente: delà s'ensait la solution d'une très-grande difficulté, & contre cette comparaison s'on doit cette solution à la glotte labiale.

solution de la plus grande des difficultez qu'on puisse proposer sur la comparaison des instrumens de Musique artificiels; & les instrumens de Musique naturels. Cette question consiste à demander comment on peut expliquer les instrumens de Musique naturels par les instrumens de Musique artificiels, comme Casserius, Fabricius & le P. Mersenne ont taché de faire, & tous d'une maniere assez confuse, & la difficulté confiste en ce que les instrumens de Musique naturels n'ont ni les dimensions du corps des instrumens de Musique artificiels, ni même toutes les dimensions des anches, & que cependant sans aucune semblable dimension de corps, & sans aucune profondeur d'anches ils ne laissent pas de produire à l'unisson le même ton que le plus grand tuyau du positif de l'Orgue, c'est à dire le 8º pied. Voilà la question, voici la réponse. Quelque difference qu'il y ait dans les dimensions entre les instrumens de Musique naturels & les artificiels, tout bien consideré, il semble qu'on peut dire que dans les artificiels comme dans les naturels, la seule quantité du mouvement de l'air fait les tons. Quoique les dimensions soient indispensablement necessaires dans les instrumens artificiels, ces dimensions n'v sont absolument necessaires qu'entant que sans cela ils ne peuvent produire cette quantité de mouvement, qui par elle-même produit immediatement le son & les tons, & le fort & le foible dans chaque ton. Je dis la seule quantité de mouvement; mais il faut entendre par cette quantité de mouvement deux choses, la vîtesse de l'air & sa quantité. La vîtesse plus grande & moins grande fait seule tous les tons, la quantité fait le fort & le foible dans chaque ton, E_{2} comme

100 Memoires de l'Academie Royale

comme il a été dit dans le Memoire sur la voix Il faut donc prouver que dans les instrumens artificiels, comme dans les naturels, la seule quantité de mouvement fait les tons par elle-même.

En voici la preuve.

* Dans le Clavessin, la Harpe, & tous les instrumens de ce genre, les chordes les plus iongues, les plus grosses, & les moins bandées ont le plus grand fon & le plus bas, parceque toutes ces dimensions de longueur, diametre, & intervalles de vibrations sont necessaires à ces instrumens pour mouvoir la quantité suffisante d'air avec les intervalles requis eutre les vibrations de la chorde pour produire dans l'air un tel son de basse. Par la même raison dans les Violons, les Violes, les Luths, le Theorbe, & es autres instrumens de ce genre, &c. dont les chordes sont d'une égale longueur, mais differemment accourcies par les touches du manche qui reglent celles de la main gauche du joileur de Luth, de Theorbe ou de Viole, les chordes les plus grosses, les plus libres, & les moins bandées font le ton le plus bas, qui est en chaque chorde, le son qu'elle jette touchée à vuide de la soule main droite; & réciproquement les plus accourcies, les plus menues & les plus bandées font le ton le plus haut par la raison opposce, c'est à dire moins d'air mû plus vîte & par des ondulations plus frequentes. Par cette même raison d'un mouvement 'plus ou moins vîte dans une moindre ou plus grande quantité d'air, par des vibrations plus ou moins pressées felon que le son est le plus haut ou le plus has dans les instrumens à vent, le tuyau le plus long

^{*} L'induction tirée des instrumens à chordes & des instrumens de percussion prouve cette solution.

& le plus large à proportion fait le ton le plus bas. Le tuyau le plus court & le plus étroit sonne le plus haut. Ainsi dans les instrumens de percussion comme les Cloches, les Tambours, &c. du plus grand & du moindre diametre. Or dans tout cela on voit clairement que tous les instrumens de Musique de tous les genres remuent plus d'air plus lentement & par des ondulations moins frequentes dans les tons bas, moins d'air plus vîte & par des ondulations plus frequentes dans les tons hauts. Car une longue & grosse chorde, une chorde moins bandée, une longue flute, une cloche plus large & plus profonde remuent plus d'air & moins vîte & par des ondulations plus lentes & moins frequentes, qu'une chorde plus courte d'un moindre diametre & plus bandée; & de même on voit qu'une flute moins longue & d'un moindre diametre, & qu'une cloche de moindres dimensions remuent moins d'air plus vîte & par des ondulations plus frequentes.

* Delà il s'ensuit qu'encore que les differentes dimensions de tous les instrumens artificiels soient absolument necessaires pour être occasion des differens tons, ces dimensions n'en sont que l'occasion, & que la cause formelle des tons de la part de l'air est la quantité de volume & de vitesse, & les deux instrumens naturels de Musique de l'homme tant pour la voix que pour le sisse en sont une double preuve, puisque ces deux instrumens naturels executent tous les tons sans avoir les dimensions indispensablement necessaires dans les instrumens artificiels pour parvenir au même effet. Car la raison de cette difference est que le son étant produit immédiatement

* Et cette solution montre la vraie cause des tons.

102 Memoires de l'Academie Royale

ment par l'air mû, & les differens tons par les differences de sa quantité & de son mouvement. cette quantité & ces degrez de mouvement de l'air ne peuvent être reglez que par les dimenfions dans les instrumens inanimez ; au lieuque la quantité précise de l'air & les degrez de son mouvement sont reglez dans les instrumens naturels par l'œconomie de la dilatation & du resserrement des trois glottes, la vocale, la labiale & la linguale, & du plus ou moins de force dont l'air interieur est poussé par les differentes ouvertures au travers de l'air dormant exterieur. *Or ces deux genres d'instrumens naturels & artificiels étant si differens dans leur mechanique & fi semblables dans leur effet, c'està dire dans la production des tons, il me paroît évident que la cause précise & principale de cet effet doit être commune entre les deux genres, comme l'effet est commun entr'eux. & je n'y vois rien de commun que l'air avec ses différentes quantitez de volume & de monvemens.

† On doit donc la certitude de cette connoissance de la cause formelle du son & des tons à la connoissance des trois glottes, & sur tout à la glotte labiale, parce qu'au delà de cette giotte l'air sonnant ne rencontre nul corps d'instrumens, mais le seus air dormant; au lieu que l'air sonnant sortant de la glotte gutturale rencontre les cavitez de la bouche & du nez, qui peuvent passer pour une espece de corps d'instrument, quoiqu'incapable de former le ton par ses dimensions, ni le son par lui-même, enco-

* Et la cause formette du son.

[†] D'où s'ensuit qu'on doit la preuve de l'un és de l'utre à la glotte labiale.

t DES SCIENCES. 1707. 103 re qu'il soit capable de répondre au son par le resonnement, & aux tons par les changemens de prosondeur qui ont été expliquez dans le premier Memoire.

Il reste à faire l'application de tout ce que j'ai dit sur la multiplication des glottes, à la Theologie naturelle. Ce sera la matiere d'un dernier

Memoire.

METHODE GENERALE

Pour déterminer la nature des Courbes formées par le rouliment de toutes sortes de Courbes sur une autre Courbe quelconque.

PAR M. NICOLE.

E toutes les Courbes qui peuvent être engenérées par les roulemens d'une Courbe quelconque donnée, tant sur une ligne droite, que sur une autre Courbe aussi connue; on n'a examiné jusqu'à present que celles qui sont formées par le roulement d'un cercle sur une ligne droite, ou sur un autre cercle qui eût un raport quelconque avec le premier, soit qu'on supposat le point décrivant dans chacun de ces cas, ou fur la circonference du cercle qui roule, ou qu'il se rencontrât dedans ou dehors cette circonference. Comme j'ai entrepris depuis quelque temps de faire un Traité sur toutes les Cycloides & Epicycloides, j'ai été porté naturellement à examiner si en faisant rouler une Courbe

^{* 29} Mars 1707.

104 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

be quelconque sur une autre, je ne pourrois pas trouver l'équation qui exprisneroit la nature de Ja Courbe décrite, par un point pris sur la Courbe qui roule, ou bien dedans ou dehors cette Courbe. Le succès a beaucoup surpassé monattente: cari'ai trouvé non-seulement une methode générale pour déterminer les équations des Courbes qui peuvent être formées par le roulement d'une Courbe quelconque sur une ligne droite, mais encore de celles qui peuvent être décrités par les roulemens de toutes les Courbes imaginables sur toutes les Courbes possibles: & ces équations sont toujours telles, qu'elles ne contiennent que les seules indéterminées qui expriment les coordonnées de ces Courbes lorsqu'elles sont geometriques, & ces seules indéterminées, mêlées avec leurs differences infiniment petites, lorfqu'elles sont mechaniques. Mais dans tout ce que j'ai trouvé sur cette matiere, ce qui m'a parû le plus digne d'attention est que toutes les Courbes geometriques qui roulent sur elles-mêmes, forment d'autres Courbes aussi geometriques, & qu'ainsi cette proprieté n'est pas particuliere au cercle, mais ne lui est propre que parcequ'il est du nombre des Courbes geometriques. Voilà donc une infinité de Courbes geometriques qui étoient encoreinconnues, puisque chacune de celles qui nous sont connues sont propres à en engendrerd'autres à l'infini. Cette methode est si générale, qu'elle sert aussi à trouver quelle Courbe il seroit necessaire de faire rouler, ou sur une ligne droite, ou sur une autre Courbe donnée, pour qu'elle format par ce roulement une autre Courbe aussi donnée quelconque, & de même sur quelle Courbe il faudroit faire rouler une CourDES SCIENCES. 1707. 105 be donnée pour qu'elle décrivît une autre Courbe donnée quelconque. De maniere que deux de ces trois Courbes étant données, favoir la Courbe qui roule, celle sur laquelle cette premiere roule, & la troisième engendrée par ce roulement, on déterminera toûjours par cette methode la troisième.

PROBLEME GÉNÉRAL.

Trouver les Equations qui expriment la nature des Courbes qui peuvent être engendrées par les roulemens de toutes les Courbes possibles sur une antre Courbe quelconque, soit qu'on suppose le point qui décrit la Courbe dans la circonference de la Courbe qui roule, ou qu'il soit dedans ou debors cette circonference.

* Soit une Courbe quelconque AB qui roule fur une autre Courbe quelconque AGZ, en commençant au point A fommet de ces deux Courbes: fi l'on prend un point fixe C dedans ou dehors la circonference de la Courbe AB, il est clair que ce point C décrira la Courbe CLM, dont on demande l'équation qui en exprime la nature.

Pour trouver cette équation, on supposera que la Courbe AB est parvenue dans la situation IGK dans laquelle elle touche en G la Courbe AGZ, où le point décrivant C tombe au point M, & dans laquelle l'axe AP se trouve dans la position RMN: Il est clair, 1°. Que l'arc AG de la Courbe AGZ est égal à l'arc IG de la Courbe IGK, puisqu'il est necessaire que tous les points de l'arc AG se soient rencontrez succession.

FIGURE I. & II.

vement sur tous ceux de l'arc IG pour que la Courbe AB foit parvenue dans la fituation IGK. Il est encore évident que si du point touchant G on tire au point décrivant M la droite GM, cette ligne GM sera perpendiculaire à la Courbe CM: car considerant la Courbe AB ou son égale IGK comme l'assemblage d'une infinité de petites droites Gg, & de même la Courbe AGZ comme la somme d'une infinité de petites droites Gg égales chacune à sa correspondante dans la Courbe IGK. Il est manifeste que la Courbe CM sera l'assemblage d'une infinité de petits arcs de cercle Mm, qui auront pour centresuccessivement tous les points touchants G. & qui seront décrits chacun par le point décrivant M ou C; d'où il suit que la ligne GM menée du centre G de l'arc Mm à cet arc lui est perpendiculaire.

Maintenant soit menée du point touchant G la tangente GN commune aux deux Courbes AGZ, IGK, qui rencontre leurs axés FA, EM prolongées aux points T & N, & du point G soit élevée la perpendiculaire FE à cette tangente qui est aussi perpendiculaire aux deux Courbes AGZ, IGK, & qui rencontre leurs axes aux points E & F. Soient encore menées les ordonnées GQ, GR, MP aux Courbes AGZ, IGK, CLM, & les ordonnées gq, gr, mp infiniment proche des premieres, & les petites lignes GS, nm paralleles à FP, & Go parallele à ME; l'on nommera ensuite AP, x; PM, y; AQ, z; QG, t; IR, u; RG, r; & la connue AC ou MI, c; l'on aura Pp ou nm dx; Mn dy; qQ ou Gs dz; sg dt: rR ou Go du; & go dt.

Or puisque la ligne GM est perpendiculaire sur Mm, les triangles Mnm & MDG sont sem-

DES SCIENCES. 1707. blables; car ôtant des angles GMm & DMn qui sont chacun égaux à un droit, le même angle DMm les restes GMD & mMn sont égaux, & de plus les angles Mnm & MDG sont droits. on aura donc cette proportion GD(t-y). DM(x-x):mx(dx). nM(dy), qui donne l'égali- $\mathsf{t\acute{e}}\left(A\right)\,dy=\frac{1}{1-1}$ Et à cause des angles droits MDG & MRG, I'on a $MD^2 + DG^2 =$ MR2-RG2, ce qui est en termes analytiques l'égalité (B) xx + 2zx + zz + yy - 2ty +tt = cc ± 2cu + un + rr. Cela posé, les triangles semblables Gsg, GQT & Gog, GRN, GRE donneront ces analogies gs (dt). sG (dz):: GQ (i). $QT = \frac{idx}{dt}$, go(dr). oG(du)::GR(r). $RN = \frac{rdw}{L} \& Go(du).og(dr) :: GR(r).RE = \frac{rdr}{du}$ D'où il fult $GE'(\sqrt{GR^2+RE^2}) = \frac{1}{4\pi}\sqrt{dx^2+RE^2}$

Maintenant à cause des triangles semblables TQG, TPV, on a cette proportion $TQ\left(\frac{tdz}{dt}\right)$, QG(t):: TP ou $TQ - QP\left(\frac{tdz}{dt} - x - z\right)$.

 $QG(t)::TP \text{ ou } TQ - QP\left(\frac{1}{dt} - x - z\right).$ $PV = \frac{rdz - xdt - zdt}{dz}.$ Er menant MH perpendiculaire fur GN, les triangles NEG, NMH feront encore femblables, ce qui donnera cette analogie NE ou $NR + RE\left(\frac{rds}{dr} + \frac{rdr}{ds}\right).$

$$EG\left(\frac{r}{du}\sqrt{du^2+dr^2}\right)::NM \text{ ou } NR-RM$$

108 Memoires de L'Academie Royale

$$\left(\frac{rdu}{dr} - u = c\right)$$
. $MH = \frac{rdu}{V du^2 + dr^2}$. Mais parceque les angles MVH & TGQ font égaux, & que les angles MHV & TQG font droits, les triangles TQG & MHV font femblables, ce qui donnera encore cette proportion.

$$TQ\left(\frac{idz}{dt}\right). \quad TG \quad \text{ou} \quad \sqrt{1Q^{2} + QG^{2}}$$

$$\left(\frac{i}{dt}\sqrt{dz^{2} + dt^{2}}\right) :: MH\left(\frac{rdu - udr \Rightarrow cdr}{\sqrt{du^{2} + dr^{2}}}\right).$$

$$MV = \frac{rdu - udr \Rightarrow tdr}{dz} \times \frac{\sqrt{dz^{2} + dt^{2}}}{\sqrt{du^{2} + dt^{2}}} \text{Ainfile}$$

$$\text{fi} \quad PV + VM = PM. \quad \text{fera} \quad \frac{1^{2}\text{cgalite}}{\sqrt{2}} \left(C\right)$$

$$\frac{tdz - xdt - zdt}{dz} + \frac{rdu - udr}{dz} = \frac{rdr}{\sqrt{du^{2} + dt^{2}}} = 1.$$

On aura donc les trois égalitez A, B, C.

$$A. dy = \frac{xdx + zdx}{1-x}.$$

B. $xx + zzx + zz + yy - ziy + ii = cc \pm zcu + uu + rr$.

$$C.y = \frac{idx - xdt - xdt}{dx} + \frac{rdu - udr + vdr}{dx} \times \frac{\sqrt{dx^2 + dt^2}}{\sqrt{du^2 + dt^2}}$$

Par le moyen desquelles on trouvera l'équation qui exprime la nature d'une quelconque des trois Courbes AGZ, IGK & CLM, les deux autres étant données. Car il est visible que lorsque deux quelconques de ces trois Courbes seront déterminées, les trois égasitez ne seront plus composées que de quatre inconnues, & pourront par conséquent être réduites à une, qui ne contiendra plus que deux de ces inconnues, lesquelles exprimeront les coordonnées de la Courbe cherchée. Ce qu'il falloit trouver.

COROLLAIRE I.

Si l'on suppose c = o, c'est-à-dire que le point décrivant soit sur la circonference de la Courbe qui roule, les trois égalitez A, B, C, se changeront en celles marquées en D, E, F.

*D.
$$\frac{xds}{t-y} = dy$$
. E. $\frac{xx-1}{2zx-1}zz-\frac{1}{2y}$
 $\frac{zty-tt}{dz} = \frac{xdx-1}{t}$
 $\frac{yds-1}{dz} + \frac{zdx-1}{t}$

quation de celle qu'on voudra des trois Courbes AGZ , MGK & ALM , les deux autres étant données.

COROLLAIRE IL.

Si l'on suppose z = u & t = r, c'est-à-dire que les Courbes AGZ, IGK soient les mêmes, les égalitez B & C se changeront en celles marquées G & H.

G. xx+2zx+yy-2ty=66+26z, & H.

y = 1/42 man - 222 , qui serviront à trouver l'équation de celle qu'on voudra des deux Courbes AGZ on CLM, l'autre étant connue.

COROLLAIRE III.

Si l'on suppose dans ce dernier cas c=0, les égalitez G & Hse changeront en celles marquées I & L(I), xx+2zx+yy-2ty=0, & Fig. III. E 7

112 Memoires de l'Academie Royale

doit être la Courbe IGK pour qu'elle forme par fon roulement sur une ligne droite une autre Courbe donnée quelconque CLM, le point décrivant étant pris dedans ou dehors la Courbe qui roule.

Si dans ce dernier cas on suppose $\epsilon = 0$, les égalitez M & N deviendront $x = \frac{rds - ndr}{\sqrt{du^2 + dr^2}}$

 $dy = \frac{\kappa dn}{\sqrt{nn + n - \kappa n}}$, qui serviront à trouver l'une des deux Courbes * MGK ou ARM, l'autre étant donnée, & le point décrivant étant supposé sur la circonference de la Courbe qui roule.

Exemple I.

Pour les Courbes formées par le roulement d'une Courbe quelconque sur une ligne droite.

Soit la Courbe IGK un cercle dont le diametre est 2a, & dont l'équation par conséquent est $r = \sqrt{\frac{2an - un}{2an}}$, qui a pour différentielle $dr = \frac{adn}{\sqrt{\frac{2an - un}{2an}}}$: Si donc on substitue dans les égalitez \dagger M & N pour r & dr ces valeurs, elles se changeront en celle-ci $x = \frac{du}{\sqrt{\frac{2au - un}{2au - un}}} \times \sqrt{\frac{2au - un}{\sqrt{\frac{2au - un}{2au - un}}}} \times \sqrt{\frac{2au - un}{\sqrt{\frac{2au - un}{2au - un}}}}$, dont la première se réduit à $x = \frac{an}{\sqrt{\frac{au}{2au - un}}}$, qui donne

=

^{*} Fig. VI. † Coroll. V.

DES SCIENCES. 1707. 113

"= ** ± ": Si donc on met cette valeur de "

dans l'égalité 0, on aura $dy = \frac{\pi a \pi}{\sqrt{cc + 24M \pm 24C - \pi x}}$ pour l'équation de la Courbe CLM qui est alors une Cycloïde allongée ou accourcie.

Si l'on suppose c = 0, elle deviendra dy =

van qui est celle de la Cycloïde ordinaire.

EXEMPLE II.

Pour les Courbes formées par le roulement d'une Courbe quelconque sur elle-même.

Soit is Courbe AGZ ou IGK un cercle dont l'équation foit $t = \sqrt{2az - zz}$, qui a pour differentielle $dt = \frac{adz - zdz}{\sqrt{2ax - zz}}$. Si on substitué pour t & dt ces valeurs dans les égalitez G & H, elles se changeront en celles-ci xx + 2zx + yy - 2y $\sqrt{2az - zz} = cc + 2cz, \& y = 2\sqrt{2az - zz}$ $x - 2z - c \times \sqrt{2az - zz}$ De la promisere on tire $x = \sqrt{2az - zz} = xx + zz$

De la première on tire $2y\sqrt{2az-zz=xx+2zx+yy-cc-2cx}$, & de la feconde auffi $y\sqrt{2az-zz=2az-ax+zx-ac+6z}$, par conféquent on axx+2zx+yy-cc-2cz=4az-2ax+2xx-2ac+2cz, qui fe ré duit axx+yy-cc-4cz=4az-2ax-2ac, d'où l'on tire (Q)yy=4az-2ax-2ac, ax+cc+4cz, & en quarrant l'égalité P on a enco-

```
114 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE
                  444XX — AAXX —
22xx --- 4446Z --- 2440x-
                        . Si donc on compare cesdeux
valeurs de yy, on aural'égalité 4aazz-4aazz+
aaxx + 4azzx - 2azxx + zzxx - 4aacz +
2000x-2002x-40022-2002x-2002x-4000-
 - 2accz -- cczz -- 14az -- 2ax -- 2ac-
402 x 202 - 22 = 80022 - 4023 - 4002x -
2022x - 400cz - 20czz - 202xx - 22xx -
2accz - cczz + 8aczz - 4cz3, qui se réduiten
essant les termes qui se détruisent à l'égalité
40022 - 4023 - 60022 - 2022x - 40002 -
20022 - 4023 = 80xx-+2000x-4002x-+2022x
- aace, ou en divisant par aa & transposant, il
vient l'égalité xx-+2cx
  -ce; & en résolvant cette égalité, il vient x-he
  2CCZ.Z.
```

qui se réduit à $x + c - \frac{200}{a} + \frac{1}{4a} + \frac{1}{a} = \frac{1}{a}$ $\sqrt{422 - \frac{423}{a} + \frac{8622}{4} + \frac{46628}{46} - \frac{8623}{46} - \frac{4602}{46}}$

 $\frac{c(x)}{a} + \frac{2cx}{a} + \frac{x}{a}, \quad \text{ou} \quad x + c - \frac{2cx}{a} + \frac{cx}{a} + \dots$

DES SCIENCES. 1707. III $\frac{zz}{a} = \frac{z}{4a} \sqrt{4a^4 - 4a^3z + 8a^3c + 4aacc - 8aacz}$ -4accz +cczz + 2acz2 + a2z = - x a + c × 2a== 0. On aura donc en mettant à même dénomination aax + aac - 2acz + czz+ azz = 2aaz + 2acz - azz - czz, on aax +aac - 4acz + 2czz + 2azz - 2auz = 0, qui donne $zz - \frac{4az - 2az}{2a + 2c} + \frac{az}{2a + 2c} = 0$, dont la réfolution donne $z = \frac{24c + 4a}{24 + 26} + \sqrt{\frac{24c + 26}{24 + 26}}$ 4000 + 400 c + 200 - 40 - 20V - 20x + 200 - 20x + 200 + 40 Si 24 -+ 26 done on met cette valeur de z dans l'égalité Q, il viendra yy = cc - xx - 2ac $2ax + 4ac \times 2aa + 2ac$ $\sqrt{aa + 2ac + 2cc - 2ax - 2cx}$, ou bien (R) $y = \pm \sqrt{2aa + cc + 2ac - 2ax - xx + 2ac}$ $\sqrt{aa + 2ac + 2cc - 2ax - 2cx}$, qui est l'é-

COROLLAIRE.

quation des Cycloides geometriques allongées

& accourcies.

Si l'on suppose c = o, c'est-à-dire que le point décrivant soit sur la circonference du cercle qui roule, l'équation R deviendra $y = \pm \sqrt{2aa - 2ax - xx \pm 2a\sqrt{aa - 2ax}}$, qui est celle de la Cycloide geometrique simple.

116 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE EXEMPLE IIL

Pour les Courbes formées par le roulement d'une Courbe quelconque sur une autre aussi quelconque, le point décrivant étant sur la circonference de celle qui roule.

Soit la Courbe AGZ un cercle dont le rayon foit b, & la Courbe AB ou MGK un autre cercle dont le rayon soit a, l'on aura GQ(t)= $\sqrt{2bz-zz}$ & $GR(r)=\sqrt{2an-un}$, dont les differences sont dt = * Mettant donc ces valeurs dans les égalitez E & F en la place de t, dt, r, & dr, elles devien- $-\operatorname{dront}(R) * x + 2 z x + yy - 2 y \sqrt{2bz - zz}$ =2au-2bz,&y=V2bz-zz $du\sqrt{2au-uu-u_{\times}}$ V2bz = zz x ads, dont la derniere se réduit bz -- bx -+ zx -+ b# V 2bz — zz , ou en mettant à même dénomination, à $(Q)y\sqrt{zbz-zz}$ bz - bx + zx + bu, dont le quarréest 2 bzyy -zzyy = bbzz - 2bbzx + bbxx + 2bzzx -2bzxx + zzxx + 2bbzu - 2bbux +2 buzx + bbuu, d'où l'on tire en transposant 2 b x y y --- 2 b b x x --- 2 b x x -+ 2 bb x s -+ 2 bntx bb -+ 2bx -+ 4x -+ 77 266 xx --- 66 xx --- 66 xx , & en resolvant bb -+ 2bx -+ xx -+ 17

Corol. I.

```
DES SCIENCES. 1707.
'égalité du fecond degré, il vient
bb -+ 2bx -+ xx -+ yy
                                bb -+ 2bx -+ xx -+ yy
-+ bby+ -+ 263xyy! -+ b+x2 -+ 262x2y2 -+ 263x3 -+ 62x4
  = 2 63 # 7 1 -1 6+ #2 - 2 6+ x # - 2 63 # x2 - 262 #xy2 =
263 ##2 -- 261 ##3 -#263 #2 # -- bbunk#
                                      , qui le ré-
        66 -+ 2 6x -+ xx -+ yy'
duit en mettant à même domination à l'égalité(S)
    byy - bbx - bxx-bbu-bux - by1/yy - 2bx - 4x-2bu-uu
                bb -+ 2bx -+ xx -+ y
Maintenant pour faire que cette valeur de z ne
soit composée que des seules indéterminées x
& y, on tirera de chacune des égalitez R & Q
une valeur de V 2bz-zz, afin qu'étant com-
parées on tire de cette comparaison une valeur
de u, qui ctant substituée dans l'égalité S la ren-
de telle qu'elle ne contienne plus que les in-
 déterminées x & y. De l'égalité R on tire
                 ** -+ 22x -- yy -- 2au -- 2bz
 l'égalité Q auffi Vzbz—zz=
 On aura donc xx + 2zx + yy + 2bz - 2au =
 2bz-2bx-+2zx-+2bu,qui se réduit à xx -+ yy-+
 2bx = 2\pi u + 2bn, d'où l'on tire u:
 Si donc on substitue cette valeur dans l'égalité 3.
                yy-bx-x-b-x
  on aura z = b \times 1
                   bb -+ 2bx -+ xx -+ yy
  \pm y V_{yy+2bx+xx-2b-\frac{x^2-y^2-2bx}{2}} \times \frac{xx+yy+2bx}{x}
                          26 -+ 2b × 26 -+ 2b
                $6 -+ 26x -+ xx -+ yy
  ou en réduisant & mettant à même dé-
                                          nomi-
```

```
118 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE
nomination, il vient (T) z=
× 2477-+2464-+2444-byy-644-43-
                 + 2 6 x -+ xx -+ yy
 7y -+ 2bx -+ xx × 1/42 -+ 44 -- 12 -- 72 --
            bb -+ 2bx -+ xx -+ yy
présent soit mis dans l'égalité *(0) dy =
pour z sa valeur \sqrt{2bz-zz}, on aura dy=
  xdx - zdx
           =, & ensuite pour z & V2bz-zz
aussi leurs valeurs prises dans les égalitez Q
        il viendra
               24-+ 26
    2 4 72 -+ 2abx -+ 2axx -+ byy---bxx-
 × 1/99-+ 26x-+ x2 × 1/442-+446-- x2--91
               bb -+ 2bs -+ #= -+ 77
             be -- bu -+ 2x -+ bu
 Et en mettant à même dénomination, & dans
 le denominateur pour # & z leurs valeurs, on
 aura dy = \frac{-}{a^2 + 2b} \times 2ab^2x + 4abx^2 + 2ax^3 +
 2axy^2 + 2b^3x + 4b^2x^2 + 2bx^3 + 2bxyy + 2aby^2
 -1 2ab2x-1 2abx2-1bbyy-bbxx-bx3-bx11
 + by V 4aa + 4ab - xx - yy - 2bx x Vyy +
 2bx+xx, divise par bb+2bx+xx+y
              bxx - byy - 2bbx
                  24y -+ 2by
 +2abx+2axx+byy-bxx-x^3-xy^2+y
 Vyy-+26x-+xx x V4ae-+4ab-xx-yy-
 qui se réduit (en effaçant les termes qui
```

ſċ

Corol. I.

DES SCIENCES. 1707. se détruisent, & en mettant le dénominateur à même dénomination à l'égalité $ydx \times 4kb^2x - 6abx^3 + 2ax^3 + 2ax^3 + 2b^3x$ -+ 36bx2 - 1-6x3 -+ 6xy2 -+ 2aby2 -+ 62y2 -+ 62 Va42 -+ 446 -- y2 -- x2 -- 26x V x2 -+ y2 -+ 26x $dy = \frac{1}{-2abx - 2ay^2 - by^2 + bx^2 \times b^2 + 2bx + x^2 + bx^2 \times b^2}$ y2 +66 +6x × 2ay2 + 2abx + 2ax2 +6y2 -6x2 - x1 -My2 -+ y V 401 -+ 40b-y2-x2-20W X2-+y2-20W ydx × 24 -+ 6 × 266x -+ 36nx -+ 23 -+ 1177 -+ 647 = by V 444 + 446- 4x-yy-2bx V xx + yy + 2bx on $\hat{a} \cdot dy = \frac{bz^2y^2 - by + 2b^2xy^2 - 4abxy^2 - 4$ 24x 2y2 - 24y4 + 6 -+ x x -+ by 1/ 444 -+ 44b $-x = y - 2b \times \sqrt{xx + y + 2bx}$ qui se réduit encore en divisant le numerateur & le dénominateur par y \(\nu x - \frac{1}{2}bx\) à l'égalité dx x 24+ b x b+ x V xx + yy + 26x + by V444 + 446 - xx - 27 - 26x $dy = \frac{1}{2a + b \times - y \sqrt{xx + yy + 2bx + b + x}}$ $\times \frac{1}{2a + b} \sqrt{4aa + 4ab - xx - yy - 2bx}$ qui est celle qui exprime la nature de la Courbe AM qui est alors une Epicycloïde.

COROLLAIRE.

Si l'on suppose le rayon du cercle AGZ infini, l'équation se changera en cette autre $dy = \frac{bbdu \sqrt{2bx}}{bb \sqrt{4ab} - 2bx}$, puisque tous les autres termes sont nuis par rapport à bb $\sqrt{2bx \& bb} \sqrt{4ab} - 2bx$, laquelle devient $dy = \frac{ndx}{\sqrt{2ay} - xx}$ qui est l'équation de la Cycloide ordinaire. Et c'est aussi ce qui doit arriver; car lorsque le rayon FA est infini, la circonference du

du cercle AGZ est infiniment grande, & pat conséquent sa partie AG est une ligne droite d'où il suit que la Courbe AM est alors engendrée par le roulement du cercle MGK sur la signe droite GB, ce qui est la génération de la Cycloïde simple.

AUTRE METHODE GE'NE'RALE pour trouver les Equations qui expriment la nature des Courbes qui peuvent être formées par le roulement d'une Courbe que le conque sur la méme Courbe posée dans une situation renversée par rapport à la premiere.

Si l'on fait rouler la Courbe quelconque ABF sur une autre AGK qui lui soit égale & semblable, le sommet A décrira la Courbe AME dont on trouvera la nature en cette

forte. -

Soit supposée la Courbe ABF parvenue dans la situation MGH, dans laquelle elle touche en G la Courbe AGK, où le point décrivant A tombe en M, & où l'axe AT se trouve dans la situation RM. Il est évident que l'arc AG est égal à l'arc MG, puisqu'il faut que tous les points de l'arc MG se soient rencontrez successivement sur tous ceux de l'arc AG, pour que la Courbe ABF soit parvenue dans la situation MGH. Si à present du point touchant G on mene la tangente GT & la perpendiculaire CGL à cette tangente, il est clair que cette tangente GT coupera les axes CA & LM dans un même point, puisque les Courbes AFK, MGH sont les mêmes. Or else ne peut couper ces deur axes dans un même point, qu'au point T où ces deux axes se coupent, & ce point T doit être tel

one AT = MT. Cela fait, soit encore mené les appliquées GQ, GR & PM aux Courbes AGK, MGH, AME, & les cordes AG, MG, il est evident que AQ = MR, AG = MG, GQ = GR& RL = QC. Or puisque l'angle AGM est coupé en deux également par la tangente GT, & que menant AM l'angle GAM = GMA, il est clair que les triangles GAD & GMD font égaux & semblables, & partant que l'angle ADG est droit & que AD = MD; d'où il suit que la ligne AM est parallele à CL, & que menant MO parallele à GT, MD sera égale à GO. Cela posé, on nommera AP, x; PM, y; AQ ou MR, z; QG ou RG, t; & menant les appliquées mp, gq infiniment proche de MP & GQ, & les petites lignes Mt & GS paralleles à CA, on aura Pp ou Mt = dx, tm = dy, Qq ou GS = dx& Sg = dt. Maintenant à cause que GC est p pendiculaire à la Courbe AGK, les triangles GSg & GQC font semblables, puisqu'ôtant des angles CGS+SGg & GgS+SGg qui font égaux à un droit, le même angle SGg, les restes CGS, ou son égal GCQ & GgS sont égaux, & que de plus les angles CQG & GSg sont droits. Les triangles GSg & GCQ sont donc semblables, ce qui donne ces analogies G.S (dz). Sg (di) :: GQ(z). $QC = \frac{tdz}{dz} = RL$, & GS(dz). Gg $(\sqrt{dz^2+dt^2}):: GQ(t). GC = \frac{t\sqrt{dz^2+dt^2}}{dz}$ GL. Mais parceque les angles GRL & MOL sont droits, & que l'angle GLR est commun aux deux triangles MOL & GRL, il est visible

que ces deux triangles sont semblables, & qu'ainsi

I'on aura cette proportion $GL\left(\frac{t\sqrt{dz^2+dt^2}}{dz}\right)$ MEM. 1707. RL

122 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE $RL\left(\frac{tdt}{dz}\right):: ML \text{ ou } AQ \rightarrow QC\left(z + \frac{tdt}{dz}\right)$ $0L = \frac{z_{dz}dt \rightarrow t_{dt}^2}{dz\sqrt{dz + dt^2}}$, & partant $0G = GL - \frac{z_{dz}dt \rightarrow t_{dt}^2}{dz - dt^2}$ $0L = \frac{i\sqrt{az + dz^2}}{dz} - \frac{zdzdz - idz^2}{dz\sqrt{dz^2 + dz^2}} = \frac{idz - zdz}{\sqrt{dz^2 + dz^2}}$ = MD. Or puisque AM ou 2MD $(VPM^2+AF^2)=Vxx+yy$, l'on aura l'égalité $\sqrt{xx+yy} = \frac{2idx-2zdt}{\sqrt{dz^2+dt^2}}$, dont le quaré eft $xx + yy = \frac{4\pi dx^2 - 8\pi x dx + 4zz dx^2}{dz^2 + dx^2}$, d'où l'on tire $y = \pm \frac{V_{411dz} - 812didz}{V_{dz} + dz}$, & à cause des triangles semblables CQG, APM, on aura cette analogie $CG\left(\frac{i\sqrt{dz^2+dt^2}}{dz}\right)$. CQ $\left(\frac{idt}{dx}\right)$:: AM ou $\sqrt{xx+yy}\left(\frac{2tdz-2xdt}{\sqrt{dz^2+dz^2}}\right)AP$ (x) qui donne cette égalité $x = \frac{1}{4z^2 + 4z^2}$ Ainfi l'on aura les deux égalitez A & B. $A.y = \pm \frac{\sqrt{4\pi dz^2 - 8izdidz + 4zzdi^2 - zzdz^2 - zzdz^2}}{dz^2 + dz^2}$ $B. x = \frac{2t dt dz - 2z dt^2}{dz^2 + dt^2}.$ pour exprimer la nature de la Courbe AM. Car il est évident que lorsque la Courbe AGK ou MGH sera déterminée, c'est à dire que l'on auta la valeur de z en z, l'égalité B se changera par la substitution de cette valeur en la place de , en une autre qui ne sera plus composée que des inconnues & & z, d'où l'on tirera une valeur de z en *, qui étant mise en sa place dans

Pégalité

DES SCIENCES. 1707.

l'égalité A après y avoir substitué pour z & dz leurs valeurs en z, sa rendra telle qu'elle ne contiendra que les seules inconnues z & y, & par conséquent exprimera alors la nature de la Courbe AM.

COROLLAIRE.

Il suit de ce que les égalitez A & B ne contiennent point les differences dx & dy, que toutes les fois que la Courbe AGK ou MGH sera geometrique, la Courbe AM sera aussi geometrique.

EXEMPLE I.

Soit la Courbe AGK ou MGH un cercle dont le diametre soit za, on aura GQ ou GR (t) = $\sqrt{zaz-zz}$, & $dt = \frac{dz-zdz}{\sqrt{zaz-zz}}$, lesquelles valeurs de z & dt étant substituées dans les égalitez A & B, elles se changeront en celles-ci, $\sqrt{8az-4zz-8az+8zz+}$

$$\frac{448x^{3}-84z^{3}+4z^{4}}{24z-2z} - 24z-2z$$

$$\frac{24z-2z}{24z-2z} - 24z^{2} - 2z - 2z$$

$$\frac{24z^{2}-4adz^{2}-2z - 2z}{24z^{2}-2z} - 2z - 2z$$

$$\frac{2adz^{2}-2z - 2z}{4z^{2}-2z} - 2z - 2z$$

$$\frac{4z^{2}-4adz^{2}-2z - 2z}{4z} - 2z - 2z$$

qui se réduisent à
$$y = \pm \frac{V_{400ZZ} - a_{0ZZ}}{a} = \pm \frac{V_{400ZZ} - a_{0ZZ}}{a}$$
. De cet-

 F_{2}

te derniere on tire $zz - az = -\frac{1}{2}ax$, dont la résolution est $z = \frac{1}{2}a \pm \sqrt{\frac{1}{4}aa - \frac{1}{2}ax}$. Si donc on met cette valeur de z dans l'égalité C, on aura $y = \pm \sqrt{\frac{1}{2}aa - \frac{1}{2}ax} - \frac{1}{2}xx \pm \frac{1}{2}a$ $\sqrt{\frac{1}{2}aa - \frac{1}{2}ax}$ qui est l'équation de la Cycloide geometrique.

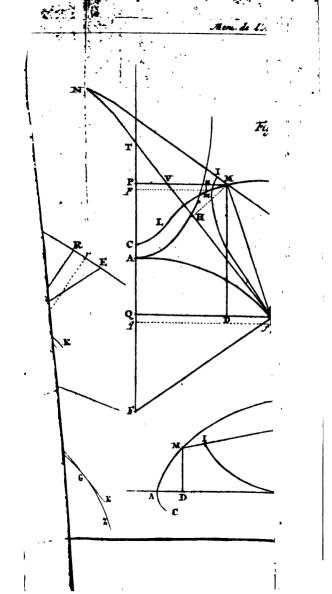
EXEMPLE II. Soit la Courbe AGK ou MGH une parabole dont le parametre soit a, on aura $t = \sqrt{az}$, dont la difference est $dt = \frac{adz}{2\sqrt{z}}$. Mettant ces valeurs de t & dt en leurs places dans les égalitez A & B, elles se changeront en ces autres

gaintez
$$\overline{A}$$
 to \overline{A} , chos to change to the test addition \overline{A} and $\overline{$

DES SCIENCES. 1707. 12e en mettant à même dénomination y = V 441xx - 843x3 - 1644x4 - 441xx - 1643x3 - 1644x4 1/2a-4x × 1/4aax + 2a3-4aax qui se réduit à $y = \pm \frac{\sqrt{8a^3x^3}}{\sqrt{24-4x}\times\sqrt{2a^3}} = \pm$ $\frac{2AV \times}{V_{2A}-4x}$ qui est l'équation de la Courbe décrile par le sommet de la parabole ABE roulant ur son égal AGK, laquelle est geometrique. EXEMPLE III. Soit la Courbe AGK une parabole cubique dont l'équation soit aux=13, qui donne t= Vaaz, & de = de Substituant ces valeurs dans les égalitez A & B, elles deviendront v= $\sqrt{4a\sqrt{azz}} - \frac{8az\sqrt{a}}{3\sqrt{z}} + \frac{4aaz}{9\sqrt{aaz}} - \frac{xx - \frac{aaxx}{3}}{9z\sqrt{aaz}}$ qui se réduisent à (C)

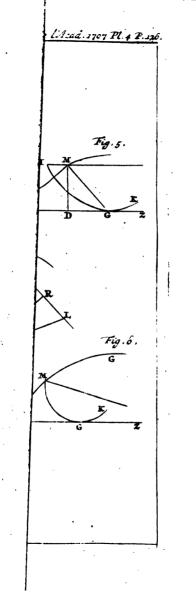
 $= \frac{4aax}{\frac{3}{9x\sqrt{aax} + aa}}. \text{ De l'égalité } D \text{ on tire } aax + F_3 \qquad 92x$

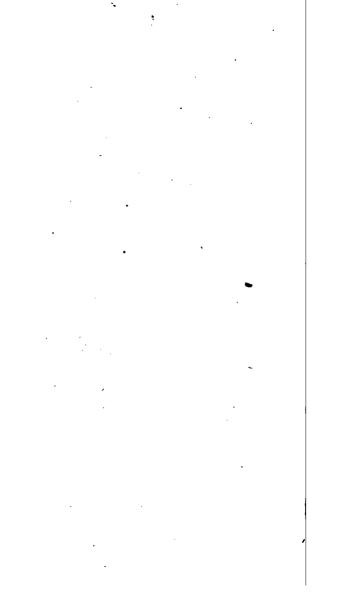




.

en Jene





Front il y a plus de 20 ans an voyage explès en l'auvergne & dans le Bourbenaois, pour examiner dans leurs l'aures les Eaux minerales de les Provinces. L'on m'a suffi communiqué les finalytes & les experiences de M. Saignette Medicin de la Rochelle faites en l'année 1696 au mois d'Octobre: celles de Mr. Chomel & Geoffe de cene academie, faites en 1699 & 1704. Le rapport sai plusieurs choses de ces analytes & experiences dans ce Memoire que j'ai l'honneur de lire à la Compagnie.

Des Eaux de Vichi.

Des sept Fontaines minerales qui sont à Vichi, je n'en ai examiné que six, savoir les deux Puits des Capucins, celui de la Grille, du gros Boulet, les deux Fontaines Gargniés. L'eau de la septiéme qui est celle des Celestins étoit sale & bourbeute, parcequ'on remnoit alors des terres près de cette Fontaine, & il n'y avoit pas lieu

de l'examiner.

Les deux Puits des Capucins paroissent n'aroir qu'une même source, & l'eau en est tout
à tair la même. Elle a un degré de chaleur sort
comiderable: elle paroit d'abord dans le bassin
souche & comme blanchèrre, dans le verre meanmoins elle est plus claire & plus limpide. Son
odeur est source commun allumé; elle est au
chale du source commun allumé; elle est au
quitt d'un set vis & piquant, & desagreable à
brire. Elle conserve la chaleur fort long temps.
On ne trouve qu'un demi degré de chaleur de
différence entre le petit s'uits quarré & le grand
l'uits des Capucins. Le l'hermannetre dont le
me suit sits servi avoit neut pouces & demi de
F 4

long, non compris la boule; exposé à l'air, sa liqueur étoit à 24 lignes; elle a monté, plongé dans le grand Puits quarré, à 51 lignes, & dans le petit Puits quarré à 51 li-

gnes 1/2.

L'Éau des Puits des Capucins mélée avec la diffolution d'Alun & l'esprit de Vitriol, a sermenté considerablement; mélée avec l'eau de chaux, elle est devenue seulement trouble. Elle n'a point rougi le papier bleu, & n'a pris qu'une très-soible teinture avec la Noix de galles: elle n'a point changé la couleur de la solution du Tournesol, elle a verdi celle du Sirop violat. Tous ceux qui ont sait ces essais, ont trouvé la même chose à très-peu de difference près.

Ayant fait évaporer 4 livres de cette Eau dans une terrine, il ni'est resté deux dragmes & soixante grains de résidence; c'est à quelques grains près ce qu'a trouvé M. Chomel, qui sur huit livres marque avoir tiré cinq dragmes & demi de

rétidence.

Pour connoître avec plus de justesse & de précision le poids de la résidence sur une certaine quantité d'eau, je me suis servi, à l'exemple de M. Geoffroi, d'un petit vaisseau de verre large & plat, pesant demie once & huit grains; j'y ai mis évaporer lentement sur les cendres chaudes six gros & trente-deux grains d'eau; après l'évaporation j'ai trouvé au fonds & aux parois du verre une résidence blanche, seiche, adherente: ayant repesé le verre, son poids étoit augmenté de près de trois grains ½, par où j'ai conclu que chaque pinte de cette Eau contenoit environ cent vingt-six grains de résidence.

BES SCIENCES. 1707. 129

L'Eau de la Grille est un peu moins chaude que celle des Puits des Capucins. Y ayant plongé le Thermometre, sa liqueur a monté à cinquante lignes, elle contient aussi presque le même poids de résidence. Cette Eau est celle dont boivent la plûpart des malades: elle est d'une saveur qui tire sur le salé lixiviel, fort claire & limpide, sortant à gros bouillons de sa source, & envoyant une odeur de salpetre sondu. Elle conserve sa chaleur aussi long temps que celle des Capucins, & par tous les essais on n'y trou-

ve gueres de difference.

L'Eau du gros Boulet est tiede, assez limpide, d'un gout plus piquant que l'Éau de la Grille, d'une odeur qui semble participer quelque chose du fer. La bouë qui se trouve dans une espece de petit ruisseau, qui sert comme de déchargeoir à cette Fontaine, est noire. L'ayant fait secher, il m'a paru qu'avec la pierre d'Aiman i'avois enlevé quelques particules. Cette Eau est assez d'usage, elle est plus forte & plus purgative que celle de la Grille. Dans les maladies d'obstruction on la boit seule, ou mêice avec l'eau de la Grille. Mêlée avec l'infution de Noix de galles, elle devient d'une couleurbien plus ambrée & plus foncée que l'Eau de la Grille. Par l'évaporation elle a donné sur pinte près de 18 grains de résidence plus que l'Eau de la Grille. Par les essais j'ai trouvé la même chose qu'à l'Eau de la Grille & des Puits des Capucins: elle fermente avec tous les acides. & le papier bleu rougi par un acide y reprend sa couleur. Cette Eau, comme la plus forte, est celle qu'on transporte ordinairement à Paris pour la taire boiro aux malades qui ne peuventaller fur les lieux. F 5 L'Eau

L'Eau des Fontaines Gargniés ou du petit Boulet est froide, d'une saveur qui tire sur l'acide. On la fait boire sur les lieux avec succès pour les jaunisses, les nephretiques, &c. Elle est moins chargée de sel que celle du gros Boulet. Elle fermente aussi avec les acides, mais moins sensiblement que l'eau du gros Boulet. La couleur qu'elle donne à l'infusion de Noix de galles, tire sur celle de vin paillet.

Les Fontaines dont nous venons de parler sont les seules cultivées & entretenues à Vichi. Elles ne sont que peu éloignées les unes des autres. Il y a beaucoup d'autres sources dans le voisinage de Vichi d'Eaux minerales qui ne paroissent pas differentes de celles-là, surtout des froides. Me promenant à Haute-rive à trois quarts de lieues de Vichi, je trouvai une source bouillonnante d'une Eau aigrette, & qui ne differoit en rien de l'Eau du petit Boulet. A trente pas delà, dans le lit même de la riviere d'Alher, qui étoit pour lors à sec, je trouvai deux autres sources d'une Eau piquante, qui me parut tiede. Je suis persuadé que qui feroit la recherche de ces sources dans le territoire de Vichi, en trouveroit un grand nombre.

Le sel dont les Eaux de Vichi sont impregnées paroît être le même dans toutes les sources. Par tous les essais de Chimie ce sel est reconnu un sel mineral alkali, qui dans les Fontaines chaudes a vrai-semblablement quelques portions plus volatiles combinées avec des sousses. Quelque soin neanmoins qu'on prenne & quelque experience qu'on ait tenté de faire pour recueillir ces sousses, l'on n'a pas tout à fait rétiss. M. Fonet, qui a la direction des Eaux de Vichi depuis long-temps, soûtient qu'il n'y a rien de bitumi-

DES SCIENCES. 1707. 131

bitumineux dans ces Eaux; qu'ayant examiné toutes les résidences avec un soin extrême, il n'a pû y découvrir que de la terre & du sel: que ce sel est un vrai nitre fort different de nôtre salpetre, mais le même que le Natrum des Anciens.

Pour moi j'ai crû avoir trouvé dans la réfidence des Eaux de Vichi quelque portion sulphureuse: car avant mis de cette résidence sur des charbons ardens dans une chambre où il n'y avoit pas de jour, après quelque petillement des parties falines, il s'est élevé de petites flammés b'euâtres, dont l'odeur approchoit de celle de la poudre à canon qui prend feu. J'ai de p'us tenu pendant quelques jours cette résidence en dissolution dans l'esprit de vin, & j'ai observé qu'il y avoit quelques particules grasses qui surnageoient. Cela m'a paru plus sensible après avoir separé du sel la terre, & l'avoir mise dans l'esprit de vin; car quelques jours après il s'est formé à la superficie une pellicule qui paroissoit toute on Queuse.

Outre quelque petite portion de souffre, j'ai crû avoir encore découvert dans la résidence des Eaux, surtout dans celles de la Grille, du gros Boulet & des Fontaines Gargniés quelques particules de fer; car m'étant servi de la pierre d'Aiman, j'ai surement enlevé quelques particules. Personne, que je sache jusqu'à present, n'avoit fait cette experience.

Il paroît donc vrai-semblable de conclure qu'il ya un sel mineral alkali dominant dans les Eaux de Vichi, avec quelque legere portion de souffre, de fer, & peut-être de vitriol. Plusieurs personnes ont soupçonné que ce dernier mineral entroit pour quelque chose dans les Eaux de F 6 Vichi.

Viehi, parcequ'elles ont une laveur ou l'on d' mêle quelque pointe, & qu'elles prennent we teinture avec la poudre de Noix de galles. mis ils ont prétendu que c'étoit un vitriol voluis. qu'on ne pouvoit recutillir ni reconnoitre per les effais ordinaires. Sur ce doute le remouvellai une experience qui avoit été faite par des Medecins de Lyon. Je couvris la grille de la Fectaine qui retient ce nom, & le petit l'uies quie ré des Capucins avec le papier bleu teint mos le Tournelol que je laissai toute la nuit & & tendemain je n'observai aucun changement i 's couleur du papier. Ayant rongi le même papier bleu avec l'esprit de vitriol, & eu avant icconvert les Fontaines, je trouvai le lendemain qu'il avoit repris sa confeur blege mit srelic.

Cette experience semble confirmer qu'il n's a ancun acide volatil dans les Eaux de l'ich. & que le sel qui s'en éleve l'hyver, & qui s'attache aux voutes & aux murailles, surtout dans l'endroit où l'on douche, n'est point different de celui qu'on tire par l'évaporation, & qu'il

est alkali.

Je dirai ici en passant qu'il s'élève une si grande portion de ce sel l'hyver, & que dans le vo-sinage des Fontaines chaudes l'air en est si san rempli, que les personnes qui y demeurem en

font fort incommodées.

Une jeune Doucheuse de Bourbon voulut s'etablir à Vichi, & cile se logea dans le logi. du Roi près le Bain des pauvres: l'air clarge de sel & la sumée même des Eaux sit une impression si vive sur la poitrine, que malgre sa jeunesse & sa forte constitution, elle mourut en sort peu de temps d'une espece et consomption.

Tout le monde sait que les vertus principales des Eaux de Vichi, sont de purger & de pousser par la voye des urines & de la transpiration. Les Eaux froides comme celles des Fontaines Gargniés & l'eau tiede du gros Boulet, sont plus purgatives que les Eaux chaudes de la Grille-& des deux Puits des Capucins, & ces dernières aussi agissent plus sensiblement par

la transpiration.

On peut conjecture, que le mineral dont ces Eaux sont plus ou moins chargées, est le principe par lequel elles agissent disseremment. Je ne ferai point ici une Dissertation pour expliquer la chaleur & les autres effets de ces Eaux. On trouve dans tous les Ouvrages imprimez fur cette matiere des Systèmes & des hypotheses de Physique qui expliquent ces phenomenes naturels. & chacun pourroit avoir droit de hazarder le sien. Je dirai seulement que les malades que j'ai vûs sur les lieux, m'ont donné occasion de faire quelques observations déja faites par les Medecins qui ont écrit de ces Eaux, mais qu'on ne doit pas craindre de repeter; parcequ'elles sont utiles dans la pratique de la Medecine. Elles seront courtes ces observations, soûtenues de faits & d'exemples sensibles.

Comme les Eaux de Vichi sont vives, & qu'elles portent près d'un gros & demi de sel sur pinte, on doit être circonspect à en prescrire l'usage. Elles sont des sontes subites, & donnent très-aisement la sièvre. Souvent les premiers jours elles ne purgent que peu ou point du tout, & dans la suite elles purgent trop. Elles conviennent & réussissent assez dans les maladies causées par la crudité & l'empâtement

de la lymphe, dans celles qui réfuleent des autreudions des premières voyes, dans les abreuvemens pituiteux des nerfs & du cerveau; en care doit-on prendre garde que les malades ne foient point épuifez, qu'ils folent d'une centitution forte & robufte. Elles font pernièrement dans les maladies de poitrine, dans les temperamens secs & atrabilaires.

Un joune Chanoine du Puiss en Arcergee, malade d'un assime habituel, & qui avoit caché du sung quelques années auparavant, mouret le 7º jour qu'il bût avec étoussement, mouvre continue & le crachement de sans remouves

vellé.

Une Retigieuse de Lyon, d'une petite complexion, malade d'une affection melancholique, ne bût que deux jours, & la sièvre survivi mec des accidens pressans. On ne la toulagea qu'en lui prescrivant les remedes qui conviennent à la superpurgation.

Un Curé de Danphiné malade d'une jaunisse avec ensure de jambes, le 3º jour de boulon est un saignement de nez, & un sluz hemorroidat

dont il penfa mourir.

Non-seulement on doit avoir une entiere attention à bien connoître les maladies aufquelles ces Eaux conviennent, mais on ne les doit pas même ordonner sans obliger les mélades de faire les remedes de préparation accessiones.

M. Testé Avocat au Parlement d'une réputation distinguée, au premier voyage que ni M. le premier President de Harlas à l'iche, post des Eaux sans précaution, & je crois inémetius besoin. Elles sui donnérent une si cruet e systaterie, que tous les remedes qu'on lui sit devin

DES SCIENCES. 1707. 135 ent inutiles, & qu'il en mourut fort peu de temps.

près.

On pourroit toutes les années dans le grand iombre des malades de toutes especes qui vont. ces Eaux, avoir occasion de faire des observaons de cette nature; & on peut dire même u'on en feroit toûjours de nouvelles. Cette parle historique des effets des Eaux deviendroit d'une grande utilité pour les Medecins, dont a plupart n'ont qu'une connoissance imparfaite à de tradition, pour ainsi dire, de la maniere d'agir des Eaux.

Je passe presentement à celles de Bourbon: & parcequ'il ne reste pas assez de temps pour finir mon Memoire, la Compagnie me permettra d'en remettre la lecture à l'Assemblée pro-

chaine.

CONTRACTOR OF THE PROPERTY OF

DES RESISTANCES

DES TUYAUX CYLINDRIQUES

Pour des charges d'eau & des diametres donnez.

PAR M. PARENT.

* S Ort un tuyau † ACBGFE situé verticalement, lequel soit rempli d'une liqueur dont on connoisse la pesanteur specifique, comme par exemple d'eau, dont le pied cubique pese 70 livres. Il s'agit ici de trouver l'effort que toute cette eau fait pour déchirer la petite bande ou zone ACBD acbd du bas du tuyau, comme en Cc. Et

* 26. Mars 1707. † FIG. I.

Et pour y parvenir je tire le diametre de le base & COD, (Fig. 1. & 2.) & je considere um toute la liqueur qui appuye fur la furtace du demi-cercle BCD fait effort pour leparer la des circonference CBD de l'autre demi-circonference CAD en Da & en Cc. & que toute celle qui all contenue dans le demi-cercle CAD mit de même effort pour separer cette partie de la premiere dans les mêmes parties, Cc, Dc, L, & ces efforts en Ce & Da se sont en sens contratre felon les tangentes HCI, IDM. De glus menant encore le diametre AB perpendiculaire à CD, on peut regarder toute la force appliquée au quart de cercle DNB comme eniglage faire la leparation en Dd, & trate la force appliquée au quan BAC comme cimplovée contre

la resistance cC.

Supposant donc le quart de cercle BND de visé en un nombre innombrable de parties EN Nn. &c. & pregant les petits secteurs BUN. NOn, &c. pour exprimer les efforts de la le queur perpendiculaires à ces mêmes paries, leiquels efforts font entr'eux comme les parties mêmes BN, Nn, suivant le principe comou des Hydrauliques, &c. ou comme les rayons mêmes du cerele ON, un &c. & divifant ces efforts ON, an, &c. dans les perpendiculaires PN, pn, &c. à CD, & dans les paralieles UP op, &c. pris fur CD même, les perpendiculuires PN, pn, &cc. multiplices par les momer des arcs BN, Na, &c. correspondents murquirunt encore les efforts seion ces mêmes finus PN. pn. Done la fomme de tous les efforts perpendiculaires au quart BND, est à la somme de tous les efforts perpendiculaires à CD, comme

^{*} Fig. II.

1. fomme des produits des rayons ON, on parses moitiez des arcs BN, Nn, &c. à la fomme les produits des finus PN, pn, &c. par les mêmes demi arcs BN, Nn, &c. ou comme le mart du cercle OBD est à la moitié du quarré du rayon, ce qui est maintenant connu; ou (si con aime mieux) comme le demi-cercle CBD est au quarré du rayon, c'est-à-dire, comme le quart du circuit BND est au rayon, ou enfin comme le circuit entier est au double du diametre.

Si de plus on mene la corde * Bn (Fig. 2.) & que l'on considere que de l'effort selon ON contre l'arc BNn il en résulte deux autres selon BN. nN, qui sont les dilaniateurs de la bande en B& m; ou (si l'on veut) que des résistances contraires selon NB, Nn, il s'en compose une troisième selon NO dans l'état de l'équilibre, & que les arcs BN, Nn soient supposez égaux, la droite Bn marquant l'effort de la liqueur contre la partie BNn, les rayons OB, On exprimeront les efforts selon BN, nN, à cause que les côtez du triangle OBn font perpendiculaires aux directions BN, Nn, ON, ce qui est aussi connu. Donc auffi comme la somme de toutes les cordes Bn du quart BnD (c'est-à-dire comme le quart même BnD) est au rayon OB; ainsi la fomme de tous les efforts perpendiculaires au quart BnD est à l'effort dilaniateur selon NB ou "N, ainsi le circuit entier au double du diametre comme ci dessus. On aura donc aussi, comme le circuit entier est au rayon, ainsi l'effort de la liqueur contre tout le circuit a son effort dilaniateur en B & n.

Il fuit évidemment delà un paradoxe furprenant;

^{*} Fig. II.

138 Memoires de l'Academie Royale

nant; savoir, que le tuvau AG & la bande Ab (Fig. 1.) demeurant toujours de même hauteur. plus le diametre AB de la base sera grand, & plus la liqueur aura de force pour déchirer la bande Ab: parceque, selon l'analogie ci-dessus, la somme des efforts contre le circuit ACBD augmentant à proportion du diametre AB, l'effort selon la tangente NB ou »B augmentera aussi dans la même proportion, contre ce qui paroît naturellement. Car on est porté naturellement à croire que comme chaque partie égale de la bande Ab est également chargée, tandis que la hauteur AC demeure la même, de quelque grandeur que soit le diametre AB; aussi il suffit qu'elle soit également forte afin de faire une résistance égale : ce qui est cependant entierement opposé à tout ce qu'on vient de démontrer ci-deffus.

* Nommant donc r le rayon OD de la base du tuyau; le circuit ACBD, c; la hauteur du tuyau H; celle de la bande Ab, b; son épairseur E; on aura pour toute la colonne qui pesse contre cette bande (Hbc): Et suppoiant la hauteur H mesurée en pieds, il ne restera que de multiplier cette valeur par le poids d'un pied cubique de cette siqueur, savoir par exemple par 70 liv. pour avoir le poids de l'eau qui agit contre la bande (Ab = 70 Ilbc). ce qui donnera l'analogie $(c \mid r \mid \mid 70 Hbc \mid 70 Hbr)$. On aura donc (70 Hbr) pour l'effort dilaniateur de l'eau derviere, & pour les autres siqueurs à proportion

Enfin si l'on separe une bande QTVR (Fig. 3.) de même metal que le tuyau AG, savoir de cuivre, de plomb, &c. laquelle soit suspendue verticalement en Q, & qui soit déchirée par le poids

^{*} Fig. I. & II.

poids S attaché au bas; nommant I la largeur IV de la bande à l'endroit de la rupture, e son épaisseur, p le poids dilaniateur S, on aura encore cette autre analogie. Comme la surface de rupture e I de la bande QR est à la surface de rupture de la bande Ab = bE, ainsi le poids (S=p) à l'effort dilaniateur de la bande Ab en Ce = 70 Hbr, ce qui donnera l'égalité (pE = 70 Hrel), d'où l'on tirera les égalitez $(E = \frac{70 \text{ Hrel}}{p})$

& $H = \frac{pE}{70rel}$, où il faut se souvenir de mesurer toûjours E & e avec une même mesure, de ré-

duire toûjours le produit Hr en pieds quarrez & parties, ou de mesurer toûjours H & r en pieds & parties, de même que I qui est de même es-

pece que H.

* Soit par exemple dans l'experience que M. Mariotte rapporte dans son Mouvement des Eaux (pag. 380. 1° Edition) d'une bande & d'un tuyau tous deux de fer blanc, (/= 3 lig. 4 ou 374 de pied); $(r de_{\frac{1}{2}} pied)$, $(p de_{\frac{1}{2}} oliv.)$ E = e, on aura 24×576 ou 152 pieds, au lieu de 102 que cet Auteur a estimez, sur une soudure crevée qu'il a pris au lieu de la matiere propre du tuyau, & cela sans avoir égard aux mechaniques ci-dessus; mais considerant seulement tout le poids de l'eau soûtenu par le contour du bas tuyau, comme un poids suspendu à une bande de fer blanc, contre ce que nous. venons de démontrer. Il avance au même endroit, qu'on ne doit pas faire état de ce que le poids de l'eau est distribué par toute l'étendue de

140 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

la bande quoique ce foit en déchirant, ce qui vi détruire la feconde mechanique que nous avocapportée, & qui pur conféquent ne fauroit fi folicnir. Enfin voici le raitonnement que Auteur fait à la page suivante. Si le dissesse an engan eft double, il fandra deux fois plui a's paiffeur; car les mêmes parties au suyan pe feren pai plus chargees, Es elles sons sentement deables Or il est évident que ce raisonnement le déruit; car puisque les mêmes parties flitt égalenieur chargées, il devoit conclure au contraire qu'elles ne doivent avoir que la meme épaitleur, tans s'embarraller fi la charge totale est double; puitque cette charge étant double & le nombre de parries doubles, c'est toûjours la même charge pour chacune, & que ce qui fait crever une tortie, c'est l'effort qu'elle soufire indépendamment des autres.

On trouve dans le Livre intitulé, divers Onvrages de Mathematique & de Phylique di cette Academie, imprimé en 1603, une regle pardile du même M. Mariotte, qu'il prétend demuntrer par ce raisinnement. D'an côse, dis-il, is poids de l'eau (ser la base) est en raison dannice des diametres (la hauteur demourant todiours la même); mais les circonferences des suyanx fest entr'elles dans la raifon (timple) des mêmes des metres: fi dono le diametre (de la bule) el doble, le poids de l'ean (sur cette bale) sera ens druple . & la circonference (du tuvau) terraineble, ce qui rendra sa resistance donote (toppulan: toujours la même épailleur). Donc il ne regiere que la fimple rasfon des diametres, en l'appoint que l'eau separe la circonference du envau comme un buton qu'on tireroit directenunt. Où il orroft que notre Auteur prend ici l'effort que l'eu

12.1

fait sur la base (au lieu de prendre celui qu'este sait contre le circuit) pour le comparer avec la contre du même circuit, ce qui repugne. D'ailleurs il prend toûjours toute la résistance du circuit du tuyau, au lieu de la résistance de chaque partie, ce qui est contraire à ce que l'on a

emarqué ci-dellus.

Au reste ce Savant nous donne en cet endrost pour principe: Qu'un suyan de cuivre de 30 pieds de bant & de 6 ponces de diametre doit rosir ! signe d'épaisseur. Après quoi il est aisé de trouver les épaisseurs convenables pour toules sortes de hauteurs & de diametres, en augmenuant ou diminuant ces épaisseurs à mesure pou les hauteurs ou diametres augmentent on

deninuent.

Dans le même Volume pag. \$16, on trouve un écrit de M. Romer en 1680, où il dit: Une personne n'avoit encure explique suffisamment la proportion des tuyanx de conduite, pour des hauseurs & des diametres donnez. Il donne ensuire des propositions qu'il croit devoir y servir. Sa Seconde eit: One l'ean force les tuyanx sous des anseurs égales dans le rapport de leurs diameeres. La raison qu'il en apporte est la même que celle de M. Mariotte ci-dessus, ainsi je ne m'arrêterai pas à la refuter. Il établit ensuite dans la quatriéme: Que les forces des auvaux sont en raison doublée de leurs épaisseurs (tout le reste demourant égal.) Au lieu qu'il est constant qu'elles sont en ce cas en même proportion que ces mêmes épaisseurs, qui marquent le nombre de leurs fibres. Pour la prouver il compare les differences bandes Jont ces tuyaux font compofer à des anneaux de différens diametres & grofseurs dont un cone droit seroit revêtu en dehors

14: MEMOIRES DE L'ACADENIE ROYALE

hors de sa surface; mais il est évident que de bandes qui sont des plans, ne sauroient tre comparées à des anneaux qui sont des prismrs;

ginfi cette preuve est nulle.

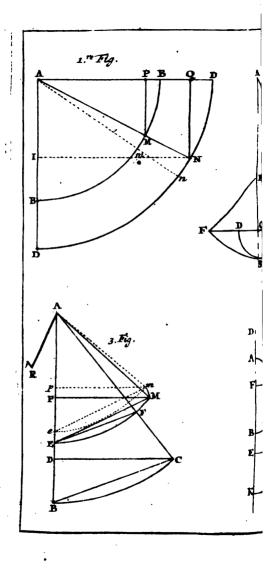
Enfin ce même Auteur nous rapporte une perience faite à Verfailles, dans laquelle Useu au de plomb de 16 pouces de diametre, épas de 6 lignes , a feureun 70 pieds de charge. D'on 11 est aifé de trouver les forces de pareils tupus pour des diametres & des hauteurs données.

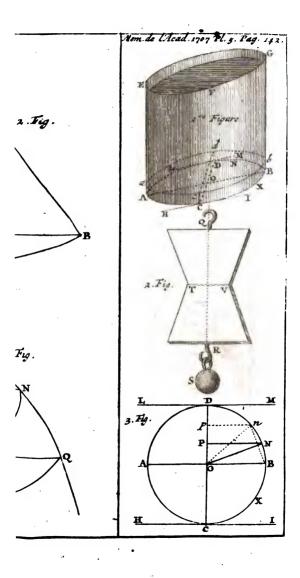
C'est de ces deux experiences que nous rons

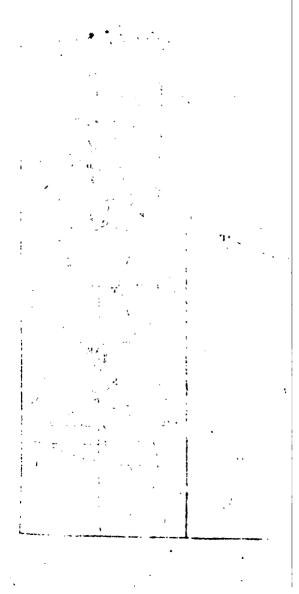
tiré la Table suivante.











te pour differents diametres utes jusqu'à 100 pieds.

N Pouces

n Pouces.			
14	16	18	20
LIGHES ET EN POINTS.			
11	13	I 2	1
	- 1	03	o
2-1			3 1
۰،	05	I 0	r
			4
			•
I I	I2	1 3	I
42	50	54	62
13	15	20	2 1
5 5	6-1	7-1	8
2-0		23	2
04	7-4		9
1	2-4	30	3
	8 5	10-0	11-
24	3 1	33	3
85	10-1	11-2	12-
1	1	ļ	1
2-5	1	12-4	14-
	4		
35	4-3	1,-0	\ s
	I4 6N15 1—1 0—2 2—1 0—5 3—3 1—1 4—2 1—3 5—5 2—0 6—4 2—2 7—4 8—5 3—1 9—5 11—0	14 16 CNES ET EN P I — I I — 3 - 2	14 16 18 CNRS ET EN POINTS, 1—I I—3 I—2

. , .

EXAMEN DES EAUX DE BOURBON.

TO THE PARTY OF TH

PAR M. BURLET.

LES Eaux chaudes de Bourbon n'étoient autrefois en usage que pour baigner: peu de personnes osoient en boire. C'est pour cela qu'on appelle encore aujourd'hui Bourbon l'Ar-

hambault, Bourbon les bains-

Ces Eaux avant M= Delorme & Anbri, Medecins célébres de Moulins, n'étoient point dans cette réputation où elles sont aujourd'hui. Ce sont eux qui en ont étendu & appliqué l'usage à un grand nombre de maladies interieures, & qui ont appris à n'en pas redouter l'abondante boisson.

Il y a trois Puits à Bourben contigus & placez sur la même ligne, qui communiquent les uns aux autres par des ouvertures, & une même source sournit également l'Eau à ces trois Puits. Elle est presque toûjours à la même hauteur de 7 pieds ou environ, & elle ne décroît pas même dans les chaleurs & les secheresses les plus grandes. L'Eau de ces Puits bout d'une maniere sensible, & elle exhale une sumée assez abondante.

On remarque que la surface de cette Eau, quand elle n'est point agitée, paroît un peu terne, & qu'il s'y forme comme une pellicule grasse à onctueuse, si mince neanmoins & si superficielle, que quelques efforts qu'on fasse, & 6. Avril 1797.

146 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROVALE quelque soin qu'on pronne, on ne peut la receille.

L'Eau de Bourbon est très-claire & très-lepide dans le verre, sans presque aucune est-sa d'une chalcur vive, mais qui n'a rien d'acre di de brûsant; d'une saveur qui tire sur le salidate, viel, bien plus soible & bien moins sensible que dans l'Eau de Viebi.

Ayant plongé le même Thermometre dont je me fuis servi à Viche dans le Puits du milleu la siqueur a momé à près de 54 signes; de surviere que l'Eau de Bourbon a deux degret de chalcur sur l'Eau la plus chande de Fine.

Cette chaleur des Éaux de Bourbon le routirve très-long-temps, & une eau commune chauffée au même degré, & la plus housilante mame ell refroidie, quand celle-ci est en rore plus

que tiede.

Tout le monde sait que ces Eaux tirées de leur source, & remises incessamment sur le se ne bouillent pas plus promptement que l'accommune la plus froide. On sait encore que dans ces Eaux, quoique très-chaudes, les plantes ne s'y stetrissent point.

Pour découvrir le principe mineral des Eans de Bourbon, je me suis servi des mêmes elles ai presque fait les mêmes experiences con l'ai faites sur les Eaux de Viebi. Voici la difference de l'ai faites sur les Eaux de Viebi.

rence que j'y ai trouvée.

Ayant mêjé de l'Eau des Bains avec la diselution de sel de Nitre filtrée, il ne s'yest fait si lait virginal, ni caillé, ni précipitation, l'est est demeurée claire.

Ayant ajoûté à ce mêlange quelques gours d'esprit de Vittiol, il s'y est sait d'abord un a virginal, qui s'est précipité ensuite en une st DES SCIENCES. 1707. 1.

ece de caillé blanc. La même chose est arriée en faisant cette experience sur les Eaux de lichi.

La diffolution de Couperose qui avoit la coueur d'un verd naissant, mêlée avec l'Eau des Bains, l'a jaunie d'abord, puis y a fait un cailé par floccons, lesquels se précipitant peu à peu ont pris une couleur rougeâtre. Le même changement est arrivé, mais bien plus promptement & plus sensiblement dans les Eaux de Vichi.

L'Eau de Bourbon, non-plus que celle de Vichi, n'a point changé la couleur de la folution

du Tournesol.

L'Eau de Bourbon mêlée avec le vinaigre distillé, l'aigre de souffre & les autres acides, bouillonne & fermente, mais plus obscurément que l'Eau de Vichi.

Le papier bleu rougi par l'esprit de Vitriol, a repris aussi sa couleur dans l'Eau de Bourbon.

La poudre de Noix de galles qui donne une couleur de vin paillet à l'eau de Vichi, n'a point ou peu changé l'Eau de Bourhon.

L'Eau de Vichi verdit le Sirop Violat, celle de Bourbon ne lui donne qu'une couleur de

grisdelin.

Cette même Eau mêlée avec l'infusion de Roses rouges sans acide, ne l'a point changée; mais l'ayant mêlée avec la teinture de Roses rougie par l'esprit de Vitriol, elle l'a renduë d'un beau violet amarante.

Par tous ces premiers essais la Raison sait d'abord concevoir, que le mineral qui domine dans les Eaux de Bourbon, est aussi un sel alkali, qui ne paroît gueres different du sel alkali des Eaux de Vichi. Pour s'en assurer davantage, & dé-MEM. 1707. 148 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE mêler les autres principes de ces Eaux, j'en a fait faire l'analyse de la maniere suivante.

J'ai fait mettre 12 livres d'eau des Bains dans une terrine pour la faire évaporer lentement fur le feu. Dès qu'elle a commencé à chauffer. elle a donné une odeur de moût de vin cuit; & à mesure qu'elle s'est évaporée, l'eau s'est rendue de plus en plus salée au goût. Il est reslé aux bords de la terrine une résidence blanchaire, insipide, & qui craquoit sous la dent.

L'Eau consumée & réduite à huit ou neur onces, je l'ai fait filtrer, il s'en est separé & attaché au papier gris une matiere épaisse, grasse & comme mucilagineuse, qui après la filtration sinie pesoit une dragme & quinze grains pour le

moins.

La liqueur filtrée remise sur le seu s'est encore évaporée, & quand elle a commencé à faire une pessicule, je l'ai fait porter à la cave: il s'est formé quelques crystaux sort brillans très-minces, & qui paroissoient taillez à facettes. Ce que j'en ai pû ramasser quand ils ont été desechez, ne pesoit que cinq ou six grains: leu saveur étoit fort douceatre, & d'un vrai goù lixiviel.

Enfin l'évaporation faite jusqu'à siccité, iles resté au fond de la terrine trois gros & plus de

deux scrupules de résidence faline.

J'ai examiné ensuite toutes ces portions, don la somme monte à cinq dragmes ou environ savoir, une dragme & quinze grains de matieté nucliagineuse adherente au papier gris, cinq ou fix grains de crystaux, trois dragmes & deur scrupules de résidence, & dix ou douze grains de substance blanchâtre ratissée sur les parois de la terrine à mesure que l'eau décroissoit.

DES SCIENCES. 1707. 140

M. Duclos par son examen a trouvé que ces saux transportées avoient 59 grains de résidence par pinte. M. Geoffroi qui les a examinées ur les lieux en a trouvé soixante & trois. Et par sôtre calcul nous trouvons la même chose, à ort peu de disserence près.

Par l'examen de ces portions separées, il m'a paru que cette substance blanchâtre adherente & qui craque sous la dent, n'est qu'une pure terce alkaline, car elle fermente un peu avec les

acides.

Que la matière mucilagineuse attachée au papier gris, est encore cette même terre, mais mêlée de matière sulphureuse & de quelque legere

portion de fer.

La substance sulphureuse dans cette portion se manifeste d'une maniere sensible en engraissant le papier, & y laissant une impression d'huile. D'ailleurs jettée sur les charbons ardens, elle yrougit d'abord, noircit ensuite en jettant quelques petites étincelles.

Avec le coûteau aimanté j'ai enlevé quelques particules de fer de la terre noire qui est restée

après l'avoir calcinée.

Les trois gros & deux scrupules de résidence saline contenoient un sel lixiviel, mêlé de quelque portion de terre; & ce sel par tous les essais n'a pas paru different du sel des eaux de Vichi tiré aussi par évaporation. Il a fermenté violemment avec les acides de toutes especes.

Par cette analyse on trouveroit presque les mêmes principes dans les Eaux de Bourbon que dans celles de Vichi, mais dans des propor-

tions differentes.

M. Saignette prétend qu'après avoir examiné

G 2 avec

150 Memoires de l'Academie Royale

avec une grande attention la résidence salineus. Eaux de Bourbon, & après avoir démêlé les déferens sels qui la composent, il a trouvé, sais pouvoir en douter, presque portion égale de se marin & de sel alkali; que ces deux sels lui ont paru fort dissincts & par leur figure & par les é-

preuves qu'il en a faites.

Qu'ayant mis 14 livres des Eaux de Boarbon evaporer, il avoit eu après une suffisante évaporation par la crystallisation à froid, des crystaux pentagones & hexagones longs, de la figure & du goût du sel sucrain, ou sel calcarius décrit dans M. Lister, faisant le maroquin entre les dents, d'une legere stipticité, douceatre, & qui se boursouffioient au seu comme l'alun, sans avoir d'acidité apparente, non-plus que de saveur alkaline. Qu'ayant ensuite fait évapores la liqueur davantage, il avoit eu des crystaux de sel alkali distinct, & du sel salin ou marin grumelé, qui se trouvoient tels sans équivoque.

Je n'ai pû verifier cette experience dans touts ces circonstances marquées; & dans les troi dragmes & deux scrupules de résidence faline com'est restée, je n'y ai pû démèler par les estes & reconnoître qu'un sel alkali, comme et viens de le dire, dont le mêlange avec toute soute d'acides excite de violentes fermentations.

tions.

M. Geoffroi dans le Memoire qu'il m'a communiqué, assure qu'après beaucoup de recherche, & après l'examen le plus exact du sel contenu dans la résidence de ces Eaux, il avoit reconnu un peu de sel marin mêlé avec le sel alkali mineral de ces Eaux.

Il me reste encore quatre ou cinq onces derésidence

DES SCIENCES. 1707. 151

dence que j'ai eu la précaution d'apporter; je 'examinerai avec M. Geoffroi, quand il lui plaia, afin de déterminer, s'il est possible, sous juelle quantité & sous quelle proportion ce sel e trouve mélé dans les Eaux de Bourbon. Car ju'il y soit presque en partie égale avec l'alkali nineral; il y a beaucoup lieu d'en douter, quoiju'en dise M. Saignette, & les Medecins des ieux qui ont souvent sait l'analyse de leurs Eaux,

le nient fort positivement.

Un Auteur moderne qui depuis quelques années sous le nom de Pascal, a donné un Traité des Eaux de Bourbon, rejette la plupart des analyses de ces Eaux faites par le secours du feu. Il prétend que si l'on fait évaporer ces Eaux au Soleil, le sel tire par cette évaporation lente & douce, est fort different de celui tiré par le moyen du feu; qu'il touche les acides, sans les exciter à aucune fermentation sensible; qu'il ne précipite aucune dissolution faite par un menstrue acide, & en un mot qu'il n'est point alkali. Il avance que le sel des Eaux de Bourbon 2 le caractere d'un sel Androgin, & qu'il est composé d'un acide volatil & d'un alkali fixe, dont l'alliage qui n'est pas à l'épreuve du feu, à cause qu'il est trop acre & trop pénétrant, résiste à la chaleur du Soleil qui évapore ces Eaux d'une maniere lente & douce, & fait ou que ce sel demeure dans son entier, ou qu'une partie de fon volatil s'y conserve, & que ce qu'il y a de fixe en demeurant empreint, il n'est capable d'aucuns de ces effets qui conviennent aux sels lixivieux que le feu a rendus ouverts, vuides & permeables aux acides. Il ajoûte qu'il y a dans les Eaux de Bourbon un autre principe actif intimément répandu, un souffre vif, mobile, ani-

152 Memoires De l'Academie Royale

mé, qui n'est sensible que par sa chaleur, qui par sa subtilité & sa dissipation prompte échapei toutes les recherches analytiques de la Chimie, qui pour la plupart sont très-insideles, & qui par conséquent ne penvent nous donnerque de sansses ou très-imparsaites connoissances des principes des mixtes. C'est donc, selon lui, un sel nitreux purissé, rempli de parties volatiles, qui est le sel naturel des Eaux de Bourbon, & non ce sel alkali sixe qui nous reste après l'évaporation, & qui n'est tel que par l'action du seu. Cet Auteur soutient son hypothèse par beaucoup de preuves & d'experiences bien raisonnées.

Il est trop vrai, & je l'avoue avec lui, qu'il y a dans les Eaux de Bourbon & vrai-semblablement dans celles de Vichi, dont j'ai déja parlé, & dans toutes les Eaux minerales chaudes beaucoup de parties volatiles & sulphureuses, qui ne restent point dans les résidences: mais je ne puis croire que le sel tiré par l'évaporation du Soleil, soit si different de celui tiré par celle du seu; que l'action des rayons du Soleil suit si lente & si douce, qu'elle ne change presque point la tissure du sel des Eaux, & qu'on le retrouve sous a forme naturelle.

La faison trop avancée & le peu de séjour que j'ai fait à Bourbon ne m'ont pas permis de verifier cette experience de l'évaporation des Eaux par le Soleil; & l'Auteur même avoue qu'elle lui a été communiquée, & qu'il n'a pû la faire lui-même. Il est certain que l'évaporation faite au Bain de sable laisse un sel vrayement alkali; cette évaporation neanmoins est lente & douce. Et s'il faut raisonner des Eaux de Bourbon par rapport à celles de Vichi, le sel qui naturellement

ment & sans le secours d'aucun agent étranger s'éleve de ces dernieres, & se crystallise aux voutes pendant l'hyper, n'est point different de cebui qu'on retire par le feu, il estalkali & prouvé tel par tous les essais.

Il seroit inutile de s'étendre davantage sur la discussion & la recherche des principes mineraux des Eaux de Bourbon. Dans ces matieres il est des bornes qu'on ne peut gueres ou-

trepaffer.

Il me reste à dire quelque chose des vertus medecinales de ces Eaux: mais elles sont si universellement reconnues, & on en, a déja tant écrit, que je me contenterai de rapporter quelques observations que j'ai eu lieu de faire, qui peuvent être de quelque utilité dans la pratique

de ces Eanx.

Comme elles sont fort peu purgatives, & qu'il est d'usage de les aider, ou par le mêlange des Eaux de Pichi qui le sont beaucoupplus, ou par l'addition de quelques sels, comme le sel Vegetal, la crême de Tartre, le sel Polychreste de la Rochelle, &c. j'ai trouvé que l'Arcanum duplicatum de Mynsich, qu'il nomme autrement Sal è duobus, sal sapientia leur donnoit une essicacité bien superieure à celle de tous ces autres sels, & que les personnes, qui n'étoient point purgées avec le secours de ces sels ordinaires, l'étoient beaucoup par l'addition de celui-ci. On ne le connoissoit point du tout à Vichi & à Bourbon, & aucun des Medecins n'en avoit fait usage. On fait que ce sel est tiré de la tête morte de la distillation de l'eau forte, & que c'est par consequent un sel lixiviel bien alkalisé, qui résulte de la partie fixe du nitre & du vitriol. Il a une legere stipticité mêlée de quelque amertu-G A me,

154 Memoires de l'Academie Royate

me, qui le rend fort subtil & fort pénétrant. Il se fond très-aisément, il s'allie avec le sel naurel de ces Eaux, dont il augmente de beaucoup la vertu purgative, sans qu'elles en agissent moins pour cela par les voyes des urines & celles de la transpiration. J'en ai vû de merveilleux essets, & je ne doute point que dans la suite ce sel ne devienne & à Vichi & à Bourhou d'un usage très-samilier. La dose est d'ordinaire d'un gros & demi à deux gros dans les deux premiers verres de boisson, de deux jours l'un, ou même tous les jours, quand les Eaux sont lentes & qu'elles ne purgent point, comme il arrive très-souvent.

J'ai remarqué qu'en vomit aisément ces Eaux quand on en boit trop, surtout les premiers jours.

& qu'on en presse la boisson.

L'Eau de Boarbon prise en lavement adoucit beaucoup, elle resserre même, & on s'en sert dans les dyssenteries, aussi-bien que dans les coliques. On la donne chaude comme elle sort des Puits, sans que les malades se plaiguent de sa trop grande chalcur. On ne pourroit recevoir ni retenir-une Eau commune chaussée au

même degré.

Quand il faut fondre, redonner aux liqueurs leur premiere stuidité, ranimer dans le sang & dans les visceres les levains qui s'y trouvent déprimez & languissans, c'est pour lors qu'elles agissent presque à coup sûr: mais si elles trouvent des humeurs trop mobiles & des sermens agitez, elles causent le plus souvent du desordre, & on est obligé d'en faire cesser l'usage. Elles sont cependant bien moins vives, & ont quelque chose de plus doux & de plus balsamique que celles de Vichi. Le merite de ces Eaux,

omme de tous les autres remedes, dépend eaucoup de la justesse de leur application.

Il est bien important que les malades qui ont of & pris les Bains de Bourbon évitent pendant quelque temps avec toutes sortes de précautions es injures de l'air, & surtout les vents du Nord. es pluyes, les brouillards; parceque leurs corps par l'action de ces Eaux animées se trouvant tout Duverts & comme percez à jour, s'il m'est permis de me servir de cette expression, la moindre impression du froid les resserre, il se fait des reflux de la matiere transpirable; d'où naissent de grandes & subites maladies. C'est pour cette raison que la saison Printanniere qui devance l'Eté est préferable à celle de l'Automne que l'Hyver suit de fi près, & les malades n'ont pas les mêmes accidens à craindre au retour des Eaux. Tous les Praticiens qui ont manié les Eaux n'ont pas manqué de faire cette observation, & elle m'a bien été confirmée par ce qui arriva & que je ne pûs empêcher à l'Illuftre Malade que l'avois l'honneur d'accompagner. En revenant de Bourbon il ne ressentit que très-legerément l'impression d'un brouillard pour avoir en fort peu de temps une des glaces de son carrosse baissée, & dans le moment il eut une fluxion confiderable sur le visage & la langue, qui ne cessa qu'à mesure qu'on le rechauffa, & que la transpiration interceptée fut rétablie.

156 Memotres de l'Academie Royale

<u>ಮಮದಾಯಿಯ ಕಾರ್ಯವಾದಾರ್ ಮಾಡುವಾಗಿದ್ದಾರು.</u>

O B S E R V A T I O N S

De Saturne, de Mars & d'Aldebaram vers le temps de la conjonction de Saturne avec Mars. au mois de Septembre 1706 à l'Observasoire.

PAR M. -DE LA HIRE.

T Es deux Planetes Saturne & Mars étant fort proche l'une de l'autre & peu éloignées de l'œil du Taureau Aldebaram dans le temps de leur conjonction, je crus qu'il falloit les observer avec soin comme étant des points qui peuvent servir à rectifier leurs mouvemens.

Je commençai donc dès le 6º Septembre an matin à observer leur passage au meridien & leur hauteur meridienne, & je trouvai que le centre de Mars passa au meridien à 5h 0' 56°, & sa vraie hauteur meridienne étoit de 60° & 38°. Le centre de Saturne passa ensuite au meridien à 5h 10' 43°, & sa vraie hauteur meridienne étoit de 60° 3' 43", ensorte que leur difference de declinaison n'étoit pas d'une minute-

Aldebaram passa aussi au meridien un peu après à 5h 21' 33", & sa vraie hauteur meridienne étoit de 57° 3' 22'.

Le 7º au matin le centre de Mars passa au meridien à 4^h 50' 9°, sa vraie hauteur meridienne étoit de 600' 11' 28°.

Saturne passa ensuite au meridien à 5th 7' 13°, & sa vraie hauteur meridienne étoit de 60° 3 48%.

Aldes

93. Avril 1707.

MES SCIENCES. 1707.

Aldebaram passa au meridien à 5h 17' 50°, & je trouvai sa vraie hauteur meridienne de 57° 3' 12°.

Le 8º au matin le centre de Mars passa au meridien à 4h 57' 19", sa vraie hauteur meridienne

étoit de 60° 16' 48°.

Le centre de Saturne passa au meridien à 5h 3' 41°, & sa vraie hauteur méridienne étoit de 60° 3' 58°.

Aldebaram vint après au meridien à sh 14' 16", & sa vraie hauteur meridienne étoit de 57° 3' 12" comme le jour précedent, & moindre que le 6° de 10"; c'est-pourquoi dans la suite nous prendrons pour cette hauteur 57° 3 15".

Le 10e le centre de Mars passa au meridien à

4h 49' 33".

Le centre de Saturne y passa ensuite à 4h 16' 33", & sa vraie hauteur meridienne étoit de 60°

Le 11e au matin qui étoit le jour de la conjonction, le centre de Mars passa au meridien à 4h 51' 40", sa vraie hauteur meridienne étoit de 60° 34' 49".

Le centre de Saturne y passa ensuite à 4h 53' 1", & sa vraie hauteur meridienne étoit de

60° 3' 49".

J'observai un peu après à 5h 11'avec le micrometre la distance entre Mars & Saturne, & je la

trouvai de 36' 16".

Aldebaram avoit du passer à 5h 3' 24", comme je l'ai conclu des observations précedentes & de la suivante.

Le 13º au matin Saturne précedoit Mars, & son centre passa au meridien à 4h 45' 53", sa vraie hauteur meridienne étoit de 60° 3 38'. . G 6

158 Memoires de l'Academie Royale

Le centre de Mars passa ensuite au meridien à 4th 47' 45", & sa vraie hauteur meridienne étoit de 60° 45' 49".

Aldebaram vint après su meridien à 4h 56'

23".

Je pris aussi à 5h 15' avec le micrometre la distance entre Mars & Saturne, & je la trou-

vai de 50'.

On peut connoître par la suite de ces observations le mouvement de ces Planetes, tant entr'elles que par rapport à Aldebaram, tant en ascension droite qu'en declinaison, & j'ai conclu que ces deux Planetes ont été en conjonction ascensionelle le 11° Septembre à 9° 9 du soir, & que leur difference de declinaison étoit alors de 34′ 54″ dont Mars étoit plus Septentrional. Car au temps de la conjonction la veste hauteur du centre de Mars auroit été de 60° 38′ 33″, & celle de Saturne de 60° 3′ 39″ dans le parallele de l'Observatoire. Et posant la hauteur de l'Equateur de 41° 10′ 0″, on a la declinaison Septentrionale de Saturne de 18° 53′ 39″, & celle de Mars de 19° 28′ 33″.

Mais aussi la vraie hauteur meridienne d'Aldebaram étant de 57° 3′ 15", il s'ensuit que la disference de declinaison entre Aldebaram & Saturne étoit de 3° 0'24" dont Saturne étoit plus Sep-

tentrional:

Maintenant pour ce qui est de l'ascension droite, on sait qu'Aldebaram passa au meridien le 11e à 5th 3' 34" du matin; & comme on voit anssi que Saturne ne se rapproche d'Aldebaram que de 1" i par jour, on aura au temps de la conjonction la distance de Saturne à Aldebaram de 10' 32" d'heure: mais ayant converti cette distance en degrez de l'Equateur, on auroit 2° 28.

DES SCIENCES. 1707. 110

38'. Mais à cause du mouvement propre du Soleil pendant ces 10' 22" qui fera alors de 25" de degré, on aura pour la difference ascensionelle de Saturne à Aldebaram au temps de la conjonction 2° 37′ 35".

Enfin fi je pose l'ascension droite d'Aldebaram dans ce même temps comme elle se trouve par mes Tables de 64° 46' 26", celle de Saturne sera an temps de sa conjonction en ascension droi-

te avec Mars de 62° 8' 51". Le P. Gonye m'ayant communiqué les observations de la même conjonction de ces Planetes, lesquelles ont été faites à Marfeille par le P. Laval Professeur Royal d'Hydrographie dans l'Observatoire des PP. Jesuites, je les ai comparées avec les miennes que je viens de rapporter:

La methode dont le P. Laval s'est servi est un peu differente de la mienne; cependant il a-totijours comparé Saturne & Mars avec Aldebaram comme j'ai fait, & il rapporte aussi plusieurs hauteurs meridiennes de cette Étoile, ce qui sert à confirmer la hauteur du Pole à

Marseille.

Premierement ayant pris un milieu entre toutes les hauteurs meridiennes de l'Etoile Aldebaram à Marseille, lesquelles ne sont éloignées les unes des autres que de quelques secondes, on la posera au temps de ces observations de 626 34' 28", dont ôtant la refraction de 38" pour cette hauteur, il restera pour la vraie hauteur d'Aldebaram 62° 33′ 50″. Mais par les observations précedentes je l'ai déterminée à l'Observatoire de 57° 3' 15"; donc la difference de hau-teur de Pole ou de latitude entre l'Obsérvatoire Royal à Paris & RObservatoire des PP. Jesuites.

160 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

à Marseille sera de 5° 30' 35", à 20" près de celle que j'avois donnée dans mes Tables sur d'autres observations faites dans la même Ville, mais peut-être en des lieux un peudiffèrens.

Maintenant pour ce qui est de Saturne si je prends un milieu entre les hauteurs meridiennes observées par le P. Laval le 1 1 & le 1 3 Septembre, lesquelles sont peu disserentes entr'elles, & dans un temps où Saturne nu changeoit pas sensiblement de hauteur, j'aurai 65° 35' 20", dont ôtant la refraction de 33" il restera 65° 34' 47", & je l'ai trouvée ici de 60° 3' 39", donc disserence 5° 31' 8", & par Aldebaram nous avons 5° 30' 35", ce qui ne dissere pas d'une demi-minute.

Pous Mars comme sa declinaison changeoit confiderablement chaque jour, il faut en comparer les observations séparément, & ajouter 3" pour le changement de hauteur qui arrive à cause de la difference des meridiens pour rapporter l'observation de Marseille à celle de

Paris.

Le 9° Septembre le P. Laval observa la vraie hauteur meridienne de Mars corrigée par la refraction & par la différence des meridiens de 65° 54′ 1″, & 2 Paris je l'ai conclue des précedentes & des suivantes que j'avois faites de 60° 22′ 49″, d'où l'on tire la différence des meridiens de 5° 31′ 12″ qui est plus grande de 37″ que celle qu'on tire des observations d'Alabebaram.

Le 10 Septembre le P. Laval observa la vraie hauteur, meridienne de Mars conigée comme la précedente de 65° 59' 1", & je l'ai trouvée ici de 60° 28' 49", ce qui donne

DES SCIENCES. 1707. 161 une difference de hauteur de 50 30' 12" plus petite de 22" que celle qu'on a déterminée par Aldebar am.

Mais si l'on prend un milien entre ces deux differences dont l'une est plus grande & l'autre plus petite. on en aura une movenne de «n 30 13" 1, qui n'est differente de celle trouvée par Aldebaram que de 11" ;, ce qui ne merite pas

d'v faire attention.

Il reste à comparer les disserences ascensionelles de ces Planetes avec Aldebaram. On observa à Marseille le 11 Septembre la difference du passage par le meridien entre Saturne & Aldebaram de 10' 20", & à Paris je l'avois trouvée de 10' 33", donc la difference sera de 13. Le 12 à Marseille de 10' 27", à Paris de 10' 31", difference. 4", ce qui n'est que peu éloigné.

Pour Mars le 1 s Septembre la difference des passages par le moridien entre la Planete & l'Etoile à Marseille de 11' 40", & à Paris de 11' 54", difference 14". Le 12 la difference de ces passages étoit à Marseille de 10' 11", & à Paris de 10' 15", différence 4". Ces différentes différences de 10° 11", de 10° 11" rences peuvent venir de la position du quart de cercle du P. Laval, lequel n'est pas arrêté fixe. dans le meridien comme celui dont nous nous servons; & il peut arriver qu'en baissant ou élevant le quart de cercle pour observer ces deux Astres l'un après l'autre, il change de vertical; car fans cela ces sortes d'observations doivent s'accorder entr'elles à une ou deux secondes près. Mais quoique ce soit qui en puisse être la cause, . elles ne sont pas assez considerables pour n'en pas conclure le temps de la conjonction de ces Planetes en ascension droite à très-peu près, comme on les a déterminées ci-devant. l'ai

168 MEMBIRES DE L'ACADEME ROYAL

J'ai supposé ici que la difference des meridessentre l'Observatoire Royal & Marseille étoit de 12' 30" d'heure comme elle est marquée dans mes Tables, ce qui se consirme par les observations suivantes de l'Immersion du premier Satellite de Jupiter dans son ombre saites et Decembre 1706, que le P. Laval avoit ajottées à son Memoire, & dont j'en ai faite une à l'Observatoire.

Le 2: Decembre 1306 à 3h 12' 31" du main

à Marfeille.

Le 9 - 2 19 du matin

à Marfeille:

Le 9 à 4 50 13 du main

à l'Observatoire à Paris.

Donc la difference des meridiens entre Paris & Marseille sera de 12 6 dont Marseille est plus Oriental.

à Marfeille.

OBSERVATION

S.U.R.

LA GLANDE PITUITAIRE

D'UN HOMME.

PAR M. LITTRE.

A VANT que de rapporter cette observation je dois, afin qu'on la comprenne mieux faire une description exacte de cette Glande. Pour

•• 1707.

DES SCIENCES. 1707. 163

Pour cela je joindrai ce que j'y ai découvert de nouveau à ce que les autres Anatomistes en ont dit avant moi. Je dois même, pour une plus parsaite intelligence, dire un mot de quelques autres parties qui ont une liaison étroite avec la même Glande: telles sont les ventricules du cerveau & du cervelet, les plexus choroides, & l'entonnoir.

La Glande pituitaire est située au dedans du crane dans une cavité, qu'on appelle la selle de l'os sphenoïde. La dure-mere, étant parvenue aux bords de cette cavité, se divise, suivant son épaisseur, en deux parties, inferieure & superieure: l'inferieure tapisse la cavité, s'attache à l'os par dessous, fait par dessoune petite fosse, & forme dans son épaisseur, vers le milieu de la cavité, un sinus de cinq lignes de longueur sur une de largeur, qui est situé dans le sens du travers de la tête, & qu'à canse de cela j'appellerai transversal. La petite fosse est placée à la partie posterieure de la selle: ses bords sont percez par les côtez de plusieurs petits trous, & elle communique quelquesois par un ou deux autres petits trous avec un sinus de la dure-mere, qui est situé derrière l'apophyse clinoïde posterieure.

La partie superieure de la dure-mere couvre & ferme le dessus de la selle, harmis vers le milieu, où elle est percée d'un trou rond, d'une ligne de diametre. Cette membrane est épaisse, opaque & relevée aux bords de la selle, & y est attachée aux apophyses clinoides: dans le reste elle est désiée, transparente, ensoncée & colée à la partie superieure de la Glande pituitaire qui est au dessous. Ensin on observe dans l'épaisseur de la dure-mere.

164 Memoires de L'Agademie Royale

mere, un sinus de figure ovale, qui entoure le

dessus de cette Glande.

La Glande pituitaire est suspendue dans la selle du sphenoide par la partie superieure de la dure-mere à laquelle elle est colée; de sonte qu'un petit stilet passe dans côté à l'autre entre cette Glande & la membrane qui tapisse la selle: elle est cependant attachée en dessous & à l'entour par quantité de filets d'arteres & de ners, dont les intervalles sont remplis de sang, qui est tenu & d'un rouge clair. Ainsi la Glande pituitaire trempe à nud dans le sang.

Cette Glande a fix à sept lignes de droit à gauche, quatre du devant au derrière, & deux du haut en bas: elle est envelopée d'une membrane qui est mince, mais d'un tissu très-serré, adherante au corps de la Glande, & percée d'un petit trou, qui répond à celui de la partie superieure de la dure-mere, dont on vient de par-

ler.

La même Glande est parsemée de quelques fibres charnuës, & d'un grand nombre de ners, d'arteres & de veines: les ners viennent de la fixiéme paire & de la branche anterieure de la cinquiéme, & les arteres des carotides interieures & du rets admirable de Galien, les veines vont se rendre dans le finus ovale & dans le transversal. Enfin elle est composée de deux parties de differente substance, dont l'une est de couleur cendrée, & l'autre de couleur rougeâtre.

La partie cendrée fait environ le tiers de la Glande pituitaire: elle est molle, convexe, composée de vesicules rempties d'une riqueur blanche, & elle est située à la partie posterieure de la Glande dans la petite fosse dont on a parlé:

DES SCIENCES. 1707.

membrane, qui forme cette fosse, y tient la artie cendrée fortement attachée, & la separe n partie de la rougeâtre en s'infinuant entre les eux.

La partie rougeatre de la Glande pituitaire est n peu applatie en sa partie superieure, & conexe dans les autres: elle est d'un tissu serré, & arsemée de vesicules plus petites que celles de a cendrée, & qui contiennent une liqueur peaucoup plus blanche & plus tenuë.

On remarque entre les deux parties de l'a Glande pituitaire à l'endroit de leur union, une cavité commune d'une ligne & demie de diametre, dans laquelle on observe quantité de petits trous, dont les plus sensibles appartiennent.

à la partie cendrée.

Il y a aux côtez de la selle deux sinus, l'un à droit & l'autre à gauche, qu'on appelle les sinus inferieurs de la selle. Ils commencent aux. fentes irregulieres de cet os, & se terminent dans les fosses jugulaires, où ils portent le sang qui revient des yeux, de cette Glande, & de la felle.

Les deux sinus inferieurs de la selle du sphenoide ont quelque chose de singulier dans la partie qui répond à la Glande pituitaire. 1º. Cette partie est ouverte du côté de la Glande, le reste fait un canal. 2°. Les deux sinus y communiquent ensemble par le sinus transversal, & par les intervalles qui sont entre la Glande pituitaire, & la membrane qui tapisse la selle.

3°. La même partie de ces deux finus fournit une portion du fang dans lequel trempe la Glande pituitaire, & l'autre est fournie par les sinus ovale & transversal. Enfin elle contient dans sa cavité partie du rets admirable, des ca-

rotides.

166 Memoires de l'Academie Royale

rotides interieures, des nerfs de la sixième paire, des moteurs des yeux, des pathetiques, &c. On n'observe pas de même qu'il passe ni nerfs, ni arteres par la cavité des autres sinus de la dure-mere.

Le rets admirable est une espece de rezeau placé aux deux côtez de la selle du sphenoide: il est composé d'un très-grand nombre de petits rameaux de nerss & d'arteres, qui communiquent ensemble dans une infinité d'endroits, c'est-à-dire les nerss avec les nerss, & les arteres avec les arteres. Une partie de ces rameaux; après s'être separez du reste du rezeau, va se rendre de part & d'autre à la Glande pituitaire. Les nerss viennent de la sixiéme paire & de la branche anterieure de la cinquiéme, & les arteres des carotides interieures.

Les ventricules du cerveau & du cervelet communiquent entr'eux par le moyen de l'entonnoir, & ils contiennent chacun de l'air & de la lymphe, de même que l'espace qui est en-

tre la pie-mere & la dure-mere.

On remarque toûjours que la surface interieure des ventricules est humide, aussi-bien que la surface exterieure de la pie-mere & l'interieure de la dure-mere; ce qui vient d'une lympho qu'on trouve toûjours dans la cavité des ventricules, & dans l'espace qui est entre la pie & la dure-mere, sur-tout dans les parties les plus basses.

On ne peut pas douter qu'il n'y ait auffi de l'air, parcequ'il reste toujours dans les ventricules & entre la pie & la dure-mere, un espace vuide de tout corps sensible, qui doit être rempli par l'air, d'autant plus que si, dans le temps qu'on sait un petit trou aux parois des ventricu-

les ou à la dure-mere, on pese sur ces parties, & qu'il y ait tout auprès une petite bougie allumée, la flamme de cette bougie ne manque pas

d'être agitée.

Quant aux sources de l'air & de la lymphe, qu'on observe dans les ventricules, il y a tout lieu de croire que ce sont les glandes des plexus choroïdes, & que les glandes de la dure-mere fournissent l'air & la lymphe, qu'on trouve entre cette membrane & la pie-mere.

Les plexus choroides sont des membranes minces, qui tapissent une partie des ventricules du cerveau & du cervelet, & qui sont parsemées de beaucoup de vaisseaux & de glandes, dont les conduits excretoires s'ouvrent dans la cavité de

ces ventricules.

Ce qu'on appelle l'entonnoir dans le cerveau, est un tuyau perpendiculaire à la base du crane, & qui est fort semblable à un entonnoir ordinaire: sa partie étroite, qui est en bas, aboutit à la partie superieure moyenne posterieure de la glande pituitaire, après avoir passé par le trou de la dure-mere, & par celui de la membrane propre de cette glande.

Ayant expliqué la structure de la glande pituitaire, & dit quelque chose des parties, avec lesquelles elle a beaucoup de liaison, je vais tâ-

cher d'en expliquer les usages.

Je commence par les plexus choroïdes. Ces deux membranes ont deux principaux usages, l'un de distribuer par leurs arteres du sang aux ventricules, & l'autre de separer du sang par le moyen de leurs glandes, de l'air, & de la lymphe, qu'elles versent ensuite dans les ventricules par leurs conduits excretoires.

Les ventricules du cerveau fervent à rece-

168 Memoires de l'Academie Royale

voir & à contenir l'air & lalymphe, qui sont filtrez par les glandes des plexus choroïdes. On peut donner les mêmes usages à l'espace qui est entre la pie & la dure-mere, à l'égard de l'air & de la lymphe, que les glandes de la dure-mere y déposent par leurs conduits excretoires.

L'usage de l'air ensermé dans les ventricules est, 1°. De soûtenir par son ressort leurs parois, qui sont fort molles, contre le poids du cerveau, & conséquemment d'empêcher qu'elles ne se touchent & ne se colent ensemble à cause de

leur viscosité.

2°. De contrebalancer l'action du ressort de l'air, qui est entre la pie & la dure-mere. 3°. D'entretenir la ssudité de la lymphe répandue dans ces ventricules.

L'air placé entre la pie & la dure-mere a les mêmes usages par rapport à ces deux membranes, à la lymphe qu'elles contiennent entrelles,

& à l'air qui est dans les ventricules.

On remarque dans le cerveau deux mouvemens fort sensibles, l'un de dilatation, & l'autre de contraction. Ces deux mouvemens se succedent l'un à l'autre sans interruption durant la vie de l'animal. Le premier est causé par l'impulsion du sang arteriel, & le second par le ressort des parties solides qui composent le cerveau, & par le ressort de l'air qui est contenu dans les ventricules & entre la pie & la dure-mere.

Dans la dilatation, qui arrive parcequ'il entre beaucoup plus de sang dans le cerveau par les arteres, qu'il n'en sort par les veines qui apparemment se trouvent alors plus presses, le cerveau doit acquerir plus de volume, remplir

lavantage la capacité du crane, & les parois de les ventricules s'épaissir & s'approcher beaucoup les unes des autres, & par conséquent l'air les ventricules & celui qui est entre la pie & la dure-mere doivent être réduits en une très-petite masse, & dans cet état ils peuvent tout au plus empêcher que les parois des ventricules & la pie & la dure-mere ne se touchent & ne se colent.

Dans la contraction du cerveau, le cœur étant relâché, n'y pousse plus de sang, & une portion de celui qui y est s'écoule par les veines: l'air des ventricules & celui qui est entre la pie & la dure-mere, n'étant plus si pressez qu'auparavant, se débandent; & ayant le crane pour appui, compriment à leur tour le cerveau, l'un de dedans en dehors, & l'autre de dehors en dedans. Par ce moyen ils forçent le sang de passer des veines du cerveau dans les sinus de la dure-mere pour retourner delà au œur, & ils expriment en même temps des glandes du cerveau, la partie la plus subtile du sang, qui, en étant separé, s'appelle esprit animal: le ressort des parties solides, dont le cerveau est composé, ne contribuent pas peu à la production de ces deux essets.

Pendant la contraction le cerveau est donc réduit en une plus petite masse, & remplit moins la capacité du crane; parceque ses parties, qui avoient été fort élargies durant la dilatation, sont alors rétrecies ayant repris leur premier volume, & par consequent la cavité des ventricules se doit trouver plus ample, aussi-bien que la pie & la dure-mere, celle-ci restant tos-jours attachée à la surface interieure du crane.

L'air

170 Memoires de l'Academie Royale

L'air & la lymphe contenus entre la pie & la dure-mere & dans les ventricules, en sont chas sez dans le temps de la dilatation du cerveau; parce qu'alors le cerveau augmentant beaucour de volume, presse fortement ces deux liquides, & en sait sortir une partie.

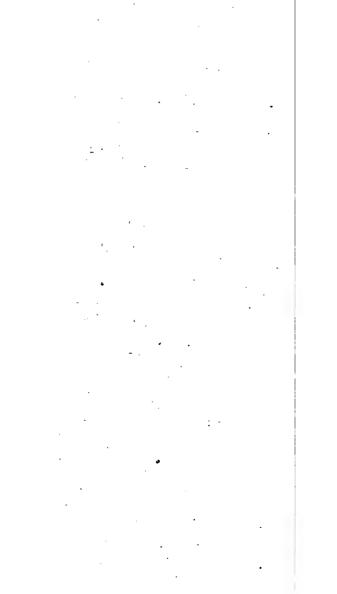
L'air & la lymphe, qui sont entre la pie & la dure-mere, s'en échapent peut-être par des conduits particuliers de la dure-mere, dont un bout perce la surface interieure de cette membrane, & l'autre s'ouvre dans ses veines. Il y a apparemment de semblables conduits dans le pericarde & dans les ligamens des articles, par où la lymphe & la synonie s'échapent de leurs cavitez. L'air & la lymphe des ventricules tombent dans l'entonnoir avec lequel ils communiquent, & où l'on trouve toûjours une liqueur semblable à celle qui est dans les ventricules. Delà cet air & cette lymphe passent dans la cavité com-

mune de la glande pituitaire.

Cependant comme quelques parties des ventricules sont fort basses par rapport au lieu de leur décharge, on pourroit faciliter l'écoulement de cette lymphe dans l'entonnoir, en donnant differentes situations à la tête. Par exemple, lortqu'elle penche en devant, l'air & la lymphe s'écoulent facilement du cervelet & de la partie posserieure des ventricules du cerveau; quand la tête penche en arrière, la décharge de la partie anterieure des ventricules du cerveau est aissée; ensin la partie moyenne des ventricules du cerveau se vuide sans peine, si nous penchons la tête tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Sans ce secours l'air & la lymphe pourroient s'amasser en trop grande quantité dans le ventricule, y croupir, y contracter de mauvaises qualitez, &

TABLE pour comparer le

ì.		II.	, III. 1	IV.	1 -
Intervalle: Diate-		Elemens du Systê-	Systême Diatonique	Elemens des Syffé-	S
niques.		me jufte.	juste en lo-	mes tem-	Semi
			garithmes.	perez.	tons.
VIII.	OCTAVE	3T,2t,21	301.0300	125 76	12
	·	comma	5.3950	•	۰
=					=
2	Seconde min.	S	28.0287	3 6	1
IL	Sec. maj. Smin. on Ton. Smaj.	r T	45. 7575 51. 1525	25 6	2
3	TIERCE MIN.	TS	79.1812	35 26	3
ш	tierce maj.	T :	96, 9100	45 26	4
1	QUARTE	T:S	124.'9387	55 3c	5
įv.	Tziton	2T #	148, 0,625	6, 36	6
					=
, s 	Fausse quinte	T : 2S	152.9675	61 40	6
v.	QUINTE	2T ;S	176.0913	75 64	7
6	SIXTE MIN.	2T : 2\$	204, 1200	81 SC	•
VI.	SIXTE MAJ.	2T 2t S	221.8488	91 56	و
7	fept. Sminime,	2T 2\$ 2S 3T \$ 2S	249.8775 855.j2725	Tos 6c	10
AIL	septiéme maj.	3T2#S	273.0013	11: 6c	11



DES SCIENCES. 1707. 171 devenir par-là des causes de maladies très-sa-cheuses.

Quant au rets admirable, son usage est vraisemblablement de briser & d'affiner le sang & les esprits, en faisant heurter & froisser leurs parties les unes contre les autres, par le moyen des communications infinies qu'il y a entre les ners & les arteres qui le composent, & de les distribuer après cette préparation à la glande pituitaire.

Pour ce qui regarde les usages de la glande pituitaire, j'ai fait, pour les découvrir, les experiences suivantes sur des corps de personnes mortes subitement de coups, de chûtes, de bles-

sures, &c.

Premiere Experience. Si on souffle dans l'entonnoir, la partie cendrée de la glande pituitaire s'enfle, & la partie rougeatre ne s'en-

fle pas.

Seconde Experience. Lorsqu'on presse la partie rougeatre de la glande, il tombe une liqueur fort blanche dans la cavité commune; mais il n'y en tombe aucune quand on presse la partie

cendrée.

Troisième Experience. Si ayant bien essuyé la cavité commune, & piqué avec une épingle la partie cendrée en tout autre endroit qu'en celui qui répond à la cavité commune, on presse la partie rougeatre, on voit tomber comme auparavant dans la cavité commune une liqueur blanche qui vient immediatement de la partie rougeatre, & on voit aussi en même temps sortir par les trous, qui ont été faits à la partie cendrée, une liqueur moins blanche que la premiere, mais qui devient plus blanche à mesure qu'on continue à compriMEM. 1707.

172 Memoires de l'Academie Royale

mer par reprises la partie rougeatre de la

glande.

Quarisme Experience. Si on pique la pante rougeatre, & qu'ensuite on presse la cendrée, il ne coule ancune liqueur, ni dans la cavité commune, ni par les piqueures saites à la pante rougeatre.

De ces quatre Experiences on peut conclure, 1°. Que l'entonnoir & les deux parties de la glande pituitaire communiquent avec la cavité commune de sette glande. 2°. Que la partie rougeatre de la glande communique avec la cendrée en deux manières, savoir immediatement par elle-même, & mediatement par la cavité commune.

3°. Que la partie cendrée est le lieu du concours de la lymphe des ventricules du cerveau, & de la liqueur blanche de la partie rougeâtre. 4°. Que les petits trous qu'on voit dans la eavité commune, & qui appartiennent à la partie rougeâtre, sont l'extrémité d'autant de conduits excretoires des vesicules de cette partie.

5°. Que les petits trous, qu'on observe dans la cavité commune, & qui appartiement à la partie cendrée, sont les embouchures d'autant de petits tuyaux de communication entre la cavité commune & les vesscules de la partie cen-

drée.

6°. Que les vesicules de la partie rougeaire de la glande pituitaire sont glanduleuses, & qu'elles separent du sang qui leur est sourni par le rets admirable, une siqueur blanche tenue, & vrai-semblablement pleine d'esprits, qui étant déposée dans leur cavité, une partie est portée par leur conduit de décharge dans la cavité com-

commune, & l'autre immediatement dans les vesicules de la partie cendrée. Les dernieres vesicules sont peut-être de simples vesicules, & ne sont que recevoir, peut-être aussi ont-elles des grains glanduleux comme les vesicules de la partie rougeâtre, & filtrent comme elles une liqueur particuliere.

7°. Que la lymphe des ventricules du cerveau, & la liqueur blanche de la partie rougeâtre de la glande pituitaire, étant parvenues dans la cavité commune de cette glande, s'y mêlent ensemble, & qu'après leur mélange elles passent dans les vesicules de la partie cendrée par les trous qui répondent de la cavité commune à cette partie, de même que l'air qu'on y sousse par l'en-

tonnoir.

8°. Que ces deux liqueurs se mêlent dans les vesicules de la partie cendrée avec celle qui y coule immediatement de la partie rougeâtre, à peut-être même avec une quatriéme siltrée par les grains glanduleux, dont ces vesicules peuvent être munies.

9°. Que toutes ces liqueurs ainsi mélées & confondues ensemble passent dans les veines de la glande par les conduits de décharge des vesicules de la partie cendrée; de ces veines elles passent avec le sang dans le sinus ovale & dans le transversal; de ces sinus dans la selle du sphenoïde, où elles donnent au sang qu'on y trouve la tenuité & la couleur vermeille qu'on re-

delà dans les fosses jugulaires.

Le mélange de la lymphe des ventricules avec les liqueurs blanches de la glande pituitaire est

marque dans ce sang: Enfin ces liqueurs sont portées de la selle dans les sinus inferieurs, &

necessaire, afin que cette lymphe, qui a perdu H 2 beau174 Memoires de l'Academie Royale

beaucoup de sa fluidité dans les ventricules, soit détrempée. & rendue plus coulante & plus subtile par les autres liqueurs, qui sont plus tenues & plus spiritueus. Sans cela elle ne pourroit nullement pénétrer la glande pour se remêter avec le sang, & continuer la circulation.

Le mêlange de la lymphe des ventricules avec les liqueurs blanches de la glande pituitaire, n'est pas le seul moyen, dont l'Auteur de la nature s'est servi pour assurer & faciliter son passage par

cette glande. En voici plusieurs autres.

1°. Les bords de la selle du sphenoïde sont relevez & en partie osseux, asin que le cerveau dans ses mouvemens ordinaires ne comprime la glande pituitaire, qu'autant qu'il le faut pour tavoriser le passage de la lymphe par cette glande.

2º. La glande pituitaire est suspendue dans la selle, asin que, dans les mouvemens extraordinaires du cerveau elle élude, en cedant, une partie de la trop grande compression, qu'elle en

auroit pu souffrir.

- 3°. Les fibres de la glande pituitaire fervent par leur contraction à exprimer de ses vesicules les liqueurs qu'elles filtrent, à les saire mêler avec la lymphe qui vient des ventricules du cerveau, & à les pousser ensuite jusques dans les veines. Par-là elles empêchent que ces liqueurs, non-plus que les autres, ne s'accumulent dans la glande, & ne l'engorgent. La membrane, dont la glande est envelopée, peut par satenture serrée seconder l'action de ces sibres charnues.
 - 4°. L'air, qui vient des ventricules avec la lymphe, en se bandant & débandant alter-

DES SCIENCES. 1707. 175 nativement, tient tobjours ses parties en mouvement.

5°. L'Auteur de la nature a placé la glande pituitaire dans un bain-marie de sang pratiqué d'une manière merveilleuse. Car outre qu'elle trempe à nud dans le sang, elle est située immediatement au dessous du sinus ovale & au-dessus du transpersal, qui sont totijours pleins de sang. D'ailleurs la membrane de cette glande étant d'un tissu sin & délié, la chaleur du sang peut facilement pénétrer la glande. Par cette ingenieuse mechanique la lymphe des ventricules reçue dans la glande pituitaire, est totijours entretenue dans une chaleur & une fluidité convenables.

6°. Comme le mouvement du sang, d'où dépend su chaleur, pourroit beaucoup se ralentir, ou cesser entierement, l'Auteur de la nature, pour prévenir ces deux accidens, a établi trois causes, savoir le cerveau, le rets admira-

ble, & les arteres carotides interieures.

Le cerveau par ses mouvemens presse, soule & broye le sang contenu dans la selle, dans les sinus ovale & transversal, & dans la glande pituitaire. Le rets admirable & les carotides par leurs battemens agitent & subtilisent le sang qui est autour de la glande; & par celui qu'ils contiennent en grande quantité, ils somentent le mouvement & la chaleur du même sang.

Enfin l'Auteur de la nature, après s'être servi d'une si belle mechanique, & avoir employé tant de moyens pour assurer & faciliter le passage de la lymphe des ventricules du cerveau par la glande pituitaire, se sert encore de cette même lymphe devenue par-là très-active, pour dé-

H 3 layer

178 Memoires de l'Academie Royale

& s'accumuler d'abord dans les vaisseaux borchez, puis dans les vaisseaux voisins comprime par ceux-ci, tumesser cette glande, & y canter

enfin de l'inflammation.

La glande tumefiée a comprimé par son volume extraordinaire les ners optiques qui sont immediatement placez au-dessus. Par cette compression elle a empêché tout à fait ou en partie la distribution des esprits animaux aux yeux qui se fait par ces ners; d'où est arrivée tantor la diminution & tantôt la suppression totale de la vûë, suivant que la compression des ners a été plus ou moins sorte; & elle a été plus ou moins sorte, selon que les humeurs se sont trouvéesen plus grande ou en plus petite quantité, ou qu'elles ont plus ou moins sermenté, soit dans la glande, soit dans le cerveau, ou dans tous les deux ensemble.

L'enflure & l'inflammation de la glande pituitaire ont donné lieu à deux choses. 1°. A la compression des conduits par où elle recevoit la lymphe des ventricules du cerveau. 2°. A la rupture de quelques-uns des vaisseaux de cette glande. Par la rupture de ces vaisseaux le sang s'est extravasé, s'est aigri, a sermenté & s'est changé en pus. Ensin l'inflammation s'est étendue à la partie inserieure de l'entonnoir, à cause du voisinage & de la communication des vaisseaux.

La partie inferieure de l'entonnoir étant enflammée, ses vaisseaux sanguins se sont dilatez, ses parois se sont épaisses, le diametre de la cavité a diminué, la chaleur a augmenté, la partie la plus subtile de la lymphe contenue dans la cavité s'est évaporée, la grossiere s'y est accumulée, l'a remplie, s'est colée aux parois & l'a

. DES SCIENCES. 1707. comblée. Dans cet état l'entonnoir ne pouvoit

olus transmettre la lymphe des ventricules à la glande pituitaire, & cette glande ne pouvoit plus

a recevoir.

Cependant comme la lymphe filtrée par les glandes des plexus choroides couloit toûjours dans les ventricules du cerveau, elle a dû s'y amasser, en dilater peu à peu les parois, & aug-menter leur cavité; & par conséquent comprimer toutes les parties enfermées dans la capacité du crane.

La dure-mere a dû se sentir de cette compression plus que les autres parties, à cause de la dureté & de la résistance du crane auquel elle est appliquée immediatement. Ainsi le sang a dû avoit beaucoup plus de péine qu'auparavant à revenir de cette membrane par les veines, par-cequ'elles sont incomparablement plus susceptibles de compression que les arteres, & que le sang y coule plus lentement. Ce qui a donné occasion aux glandes de la dure-mere de filtrer plus de lymphe qu'à l'ordinaire, & de la verser par leurs conduits excretoires entre cette membrane & la pie-mere dans la quantité confiderable que nous y avons trouvée.

Les glandes des plexus choroïdes étoient plus grosses que dans l'état naturel, parceque la lym-Phe accumulée dans les ventricules en comprimoit les parois, y retardoit le mouvement du sang, & faisoit quelque résistance à la symphe qui se présentoit pour sortir de ces glandes, à mesure qu'elle s'y filtroit. Ce qui a donné lieu à ces glandes de se dilater, & par conséquent de

groffir.

La lymphe qui étoit dans les ventricules & entre la pie & la dure-mere, ayant perdu par

 $H \varsigma$

180 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

son séjour une partie de ce qu'il y avoit d'e queux, est devenue salce, & par sa salure acusé de la donleur en irritant & déchirant les sibres nerveuses. & en s'engageant dans les po-

res du cerveau, l'a desseché & durci.

La fiévre, que le malade avoit de temps en temps, pouvoit être causée ou par des sels de la lymphe aigrie dans les ventricules & entre la pie & la dure-mere, remêlez dans la masse du sang, ou par l'aigreur du chyle & l'impureté du sang; parceque la digestion des alimens & la dépuration du sang, &c. ne se faisoient que d'une maniere très-imparsaite, à cause de la distete des esprits animaux.

Cet homme étoit assoupi sans pouvoir dormir. parceque son cervesu faisont peu d'esprits, les fibres nerveuses des organes des sens n'étoient que foiblement tendnes, d'où venoit le disposition qu'il avoit au sommeil. Il ne dormoit cependant pas, à cause que ce peu d'esprits étant toujours agitez par la douleur, empêchoient que les fibres nerveuses de ces organes ne se relachassent jusqu'au point necessaire

pour le sommeil.

La substance du cerveau étant fortement prefsée entre l'air & la lymphe contenus dans les ventricules & entre la pie & la dure-mere, les esprits animaux s'y sikroient & s'y distribuoient avec peine, & couloient en petite quantité dans les autres parties du corps, pendant que la dorleur en faisoit d'ailleurs une dissipation continuelle. D'où s'est ensuivi la stupidité, l'abbatement, la langueur, la défaillance, & enfin la mort, lorsque les esprits n'ont pû suffire aus mouvemens qui sont absolument necessaires à la vie.

THEO-

THEORIE DESPROJECTIONS

O U

DU JET DES BOMBES

Selon Phypothese de Galilée.

PAR M. GUISNEE.

* E n'est point une Theorie absolument nouvelle des Projections que je propose ici. C'est une Theorie plus étendue & démontrée plus simplement qu'elle ne l'est dans le Livre de l'Art de jetter des Bombes de M. Blondel, & ailleurs.

PROPOSITION L

THEOREME.

1. Un corps jetté selon une direction quelconque, parallele, ou oblique à l'horizon, décrit par son manuement une Parabole.

DEMONSTRATION.

† Supposons qu'un corps tombe de B en A perpendiculairement à l'horison. & qu'étant arrivé en A il change sa direction vers D, ou, ce qui est la même chose, qu'un corps se meuve de A vers D avec la vîtesse qu'il auroit acquise en tombant de B en A, il parcourra selon AD les espaces égaux AC, CH, &c. dans des temps H 6 égaux.

^{• 11.} Mai 1707. † Fig. I.

182 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROTALE

égaux. Mais sa pesanteur le fera approcher de l'horison, ou, ce qui revient au même, l'éloignera de la ligne AD de la longueur de la ligne CO au premier temps, de la ligne HM au second. &c. ensorte que les lignes CO, HM, &c. seront entr'elles comme les quarres des temps employer λ les parcourir. Nommant donc AB, α ; AH, y; HM, α ; le temps par AB, t; le temps par AH, ou par HM, (car le temps par HM est égal au temps par AH) . Parceque si un corps étant tombé de Ben Aremontoit uniformément avec la vîtesse acquile en A, il parcourroit dans un temps égal à celui de sa chute de B en A un espace double de AB, l'on aura par les loix des mouvemens uniformes 2a (2AB), y (AH) :: t. 0. Mais par les loit des mouvemens accelerez V a. V x:: t. 6; donc 2a. y:: Va. Vx, d'où l'on tire 4ax = yy, qui est une équation à la Parabole, dont AP prolongement de BA est un des diametres: 4a = AB le parametre du diametre AP; MP parallele à AD, une des ordonnées au diametre AP.

DEFINITIONS.

2. La ligne AD est appellée ligne de direction, le point A, le point de projection; l'angle BAD, l'angle de l'inclinaison du jet, la ligne AM menée du point A au but M, l'étendue du jet; AP, le diametre du jet; son parametre 4AB, le parametre de projection du jet; la ligne HM, la ligne de chute respective.

COROLLAIRE I.

3. L'équation 4ax = yy fait voir que le prametre du jet = 4AB, la ligne du jet AH, &

DES SCIENCES. 1707. 183 a ligne de chute respective HM sont en proportion continue.

COROLLAIRE IL

4. Il est clair que la ligne de direction AH touche la Parabole au point A: car la pesanteur du mobile l'éloigne de AH des le premier intrant de la projection.

COROLLAIRE III.

5. Il est maniseste que si la ligne de direction AH étoit horizontale ou perpendiculaire au diametre AP, AP seroit l'axe de la Parabole.

COROLLAIRE IV.

6. Il fuit aussi que puisque (nam. 1.) AB est le quart du parametre du diametre AP, la ligne BE menée par B perpendiculaire à AB sera la ligne génératrice de la Parabole AOM, c'est-à-dire, que toutes les lignes comme OG parabeles à AB & AB elle-même, menées de la Parabole jusqu'à la ligne BE, sont égales à la distance des points O & A au soyer de la Parabole.

COROLLAIRE V.

7. D'où il suit que si du centre * A& du rayon AB l'on décrit un demi-cercle BQL, sa circonference BQL sera le lieu des soyers de toutes les Paraboles décrites par un mobile jetté du point A avec la vîtesse acquise en tombant de B en A, selon toutes les positions possibles de H7 la

^{*} Fig. II. Cette Figure & les suivantes peuveus être regardées comme une seule.

184 Memoires de l'Academie Royale la ligne de direction AD. Et parcequè (1871.4) la ligne de direction AD, quelque position qu'elle ait, touche la Parabole en A, si l'on fait l'angle DAF égal à l'angle DAB, le point F où AF coupe le demi-cercle BQL sera le soyer de la Parabole; & partant la ligne OFH menée par F parallele à AB en sera l'axe, dont le sommet sera en I milieu de FH, & dont le parametre sera 4FI, ou 4/H.

COROLLAIRE VI.

8. Puisque AD touche la Parabole AI en A, fi l'on mene IG parallele à BE qui rencontre AD en D, par la proprieté de la Parabole IG sera coupée en deux également en D, & la ligne FB menée du foyer F au point B passer par le point D, & l'angle ADB sera droit; & partant si l'on décrit un demi-cercle sur le dimetre AB, il passer par le point D. C'est pourquoi si l'on mene l'horizontale AK qui rencontre l'axe IO en O & la Parabole AI en K, AK sera quadruple de GD ou de DI: mais GD est le sinus du double de l'angle d'inclinaison BAD; c'est pourquoi les amplitudes horizontales son entr'elles comme les sinus du double des angles d'inclinaison.

CORGLEAIRE VII.

9. Il est encore évident que toutes les Parholes AIK auront pour génératrice commune la droite BE, puisque l'on suppose qu'elles sont toutes décrites par un mobile avec la vitesse quise en tombant de B en A. Ic. L'on voit aufii en supposant que l'angle BAD n'excede pas 45 degrez, 1°. Que plus cet angle sera aigu, plus les points F, I, H s'approcheront l'un de l'autre & de la ligne AB, & plus l'amplitude horizontale AK diminuera; de sorte que lorsque AD se consondra avec AB, la Parabole AIK deviendra la verticale AB, le jet se sera de A en B, & le mobile retombera en A. Au contraire, plus l'angle BAD approchera de 45 degrez, plus l'axe IO s'éloignera de AB, & plus l'étendue horizontale AK augmenters.

les points F & O se confondront avec le point Q, où le demi-cercle BQL coupe l'horizontale AK, & où par conséquent l'axe IO qui devient SQ touchers le demi-cercle, le point I qui devient S & qui est le sommet de la Parabole sera au milieu de HO, qui devient bQ, le point G sera en C centre du demi-cercle BDA, le point D en T milieu de BDA, l'amplitude AK deviendra Ak égale à 2AF=2AB=4CT, qui est la plus grande amplitude horizontale où un mobile puisse être jetté avec une vîtesse égale à celle qu'il auroit acquise en tombant de B en A, & AB sera double de bS, ou de son égale SQ,

3°. Lorsque l'angle BAD excedera 45 degrez, et à mesure qu'il augmentera depuis 45 degrez jusqu'à 90, les Paraboles deviendront plus ouvertes; mais elles ne couperont pas pour cela l'horizontale AK en des points d'autant plus éloignez de A, au contraire elles sa couperont en des points d'autant plus près de A que l'angle BAD approchera de 90 degrez : car plus l'angle

186 Memoires de l'Academie Royau

gle BAD approchera du droit, plus le point ? s'éloignera de Q dans la circonference QfL, à par conséquent plus l'axe HO s'approchera de AB. De sorte que les deux Paraboles qui auront leurs foyers F, f dans le même axe 10 aux points où il coupe le demi-cercle BQL, couperont l'horizontale AK en un même point KEt comme la Parabole qui a pour foyer le point f a pour sommet le point i milieu de fH, il suit que 0i = HI: car fi ou 0F + 0i = Hi = 0F0i+2HI, & partant 0F+0i=0F-0i+2HI, ou OF+2O=OF+2HI, done O=HI. Et par conséquent (ayant mené ide paralleleà BE) Ag = BG, l'arc Ad = 1'arc BD, l'arc dT=DT, & l'angle dAT=DAT; de sont que les deux Paraboles qui passent par un même point K de l'horizontale, sont celles qu'un mobile décriroit étant jetté selon deux directions AD, Ad également éloignées de 45 degret au dessus & au-dessous, c'est - à - dire, lorsque les points D & d sont également éloignez de T;à lorsque les deux points D & d se confond in avec le point T, les deux Paraboles se consordent en une seule qui rencontre l'horizontale au point le plus éloigné de A qui le puisse être dais l'hypothese présente, comme on a déia vû.

4°. Si l'angle BAD est droit, ou ce qui est a même chose, si AD se confond avec AK, le soyer F sera en L, & le sommet de la Parabole sera en A, où la ligne de direction qui estatos

l'horizontale la touche.

5°. Lorsque l'angle BAD excede 90 degra. les Paraboles rencontreront l'horizontale AK prolongée du côté de A de la même maniere qu'elles la rencontroient du côté de K lorsque l'angle BAD étoit aigu, & les Paraboles décri-

DES SCIENCES. 1707. 187 tes par un mobile du côté de K, seront des parties de celles qu'il décriroit du côté opposé en prenant les prolongemens de AD pour les lignes de direction.

PROPOSITION IL

PROBLEME.

11. Tronver quelle est la Conrbe sur laquelle se tronvent les sommets de toutes les Paraboles décrites par un mobile jetté avec la même sorce suivant toutes les directions possibles.

SOLUTION.

* Ayant supposé le Problème resolu & les mêmes choses que dans la Proposition précedente; soit AIK une des Paraboles décrites par un mobile jetté du point A selon la direction AD avec la force ou la vitesse acquise en tombant de B en A; I, le sommet de la Parabole AIK; BE, la ligne génératrice; F, le sover.

AIK; BE, la ligne génératrice; F, le foyer.

Le point I étant (byp.) un de ceux de la Courbe qu'on cherche, soient menées HIO parallele à AB, & IG parallele à BE, en nommant la donnée AB, ou OH, a; & les inconnues AO, ou GI, x; AG, ou OI, y; BG, ou HI fera, a—y; & partant le parametre de l'axe IO sera, 4a—4y; & l'on aura par la proprieté de la Parabole 4a—4y × IO = AO2, ou en termes algebriques 4ay—4yy=xx, qui montre que la Courbe cherchée est une Ellipse dont le petit axe est AB; le centre C milieu de AB; & le grand axe double du petit, c'est-à-dire, que si l'on mene du centre C la ligne CS parallele à BE

^{*} Fig. III.

188 MEMOIRES DE L'ACADEMRE ROYALE & = AB = a, elle sera la moitié du grand axe.

COROLLAIRE.

12. Il est aisé de déduire de l'Equation à l'Ellipse tout ce que nous avons dit dans l'article 10. Car, 1°. L'on en tire $y = \frac{1}{2}a = \frac{1}{2}\sqrt{aa-xx}$, qui montre que y a deux valeurs positives 0I, 0i lorsque x < a, & que par conséquent l'Ellipse B l'i A rencontre la ligne O Hen deux points I & i également éloignez de CS, qui sont les sommets des deux Paraboles AIK, AiK qui rencontrent l'horizontale AK dans un même point K.

2°. Lorsque x = x = AQ = AB, y n'ayant qu'une valeur $QS = \frac{1}{2}a = \frac{1}{2}AB$, il n'y a qu'une seule Parabole qui rencontre l'Ellipse en S milieu de Qb où la même Qb la touche, & cette Parabole a pour axe la ligne QS, pour sommet le point S, pour soyer le point Q, & est celle qui rencontre l'horizontale au point le plus éloigné de S qu'il est possible. Telle est la Parabole SK. Fig. 2.

3°. Lorsque $x \ge a = AQ$, y = Qi ne rencontre point l'Ellipse. Ainsi il n'y a aucune Parabole qui rencontre l'horizontale en un point plus cloigné de A, que celui où la Parabole qui a

pour sommet le point S la rencontre.

4°. Lorsque x=o, c'est à dire, lorsque le point O tombe en A, l'équation précedente devient $y=\frac{1}{2}a+\frac{1}{4}a$; donc y=a & y=o, qui montre que la Parabole AIK devient la verticale AB, & la Parabole AiK devient la Parabole AV, qui a pour sommet le point A, & pour axe la droite AP.

DES SCIENCES. 1707. 189

PROPOSITION III.

PROBLEME.

13. Trouver la Courbe sur laquelle se trouvent tous les points d'intersection M des Paraboles AIK, avec les droites AFM tirées du point de projection A par leurs foyers F, & prolongées jusqu'à la rencontre des Paraboles en M.

Ayant supposé le Problème résolu & les mêmes choses que dans les Propositions précedentes, puisque le point * M est un de ceux que l'on cherche, on menera MR parallele à AB, & ayant nommé la donnée AB; a; & les indéterminées AO, x; OI, y; AR, s; RM, z; OF sera 2y—a; IO—MR, y—z; & OR, s—x, & 1'on aura à cause des triangles semblables AOF; ARM, x (AO). 2y—a (OF):: s (AR) z (RM), d'où 1'on tire xy = 2 sy—as, ou

$$A. \quad x = \frac{217 - 48}{x}, \quad \& \quad x = \frac{217 - 48}{x}$$

B. $xx = \frac{4^{1939} - 4^{1199} + 4^{1199}}{x^2}$ Par la proprieté de la Parabole, l'on a, 9

For la proprieté de la Parabole, l'On a, g. (10): $y - z(10 - MR) :: xx(A0^2)$ ss $- 2sx + xx(OR^2)$, d'où l'on tirera

 $C. xx = \frac{2ixy - iiy}{s}$, qui est une Equa-

tion commune à toutes les Paraboles AIK. L'on a aussi l'Equation du Problème préce-

dent

D. ** = 449-49y.

Mettant prefentement dans l'Equation C pour
& pour ** leurs valeurs prifes dans les Equa-

tions A & B, l'on en tirera
* Fig. IV.

190 Memoires de l'Academie Royale

$$E. \ y = \frac{44}{24-5}.$$

Et mettant cette valeur de y dans l'Equation, A, l'on aura

$$F. x = \frac{a}{24-x}$$

Enfin mettant dans l'Equation D pour y, pou yy & pour xx leurs valeurs prises dans les Equtions E & F, l'on en tirera celle-ci:

G. 400—402=55.

Qui fait voir que la Courbe cherchée est une Parabole, dont le parametre est 40=41B, l'ac

AB, le sommet B, & le foyer A.

14. Si l'on fait z=0, l'on aura s=2s; ce qui fait connoître que la Parabole BM court l'horizontale AK en un point k qui détermine la plus grande amplitude horizontale qui est celle de la Parabole ASk, comme l'on-a dép vû art. 10. & 12. num 2.

COROLLAIRE.

13. L'on tire de l'Equation E, z (RM) $=\frac{2ay-aa}{y}$, qui fait voir que RM est positive lorsque $y > \frac{a}{2}a$, comme on a supposé en faisant le calcul; negative lorsque $y < \frac{1}{2}a$; = o lorsque $y = \frac{1}{2}a$.

PROPOSITION IV.

THEOREME.

16. Les mêmes choses que dans la Preposition précedente étant supposées, je dis que la Parabole BMk touche toutes les Paraboles AIK aupoint M qui leur est commun. DES SCIENCES. 1707. 191
11 faut prouver que la soûtangente est commuaux deux Paraboles BMk, AIK, les tanentes étant tirées par le point commun M.

DEMONSTRATION.

Selon la seconde Section de l'Analyse des Inniment petits, la soutangente commune aux eux Paraboles AIK, BMk qui répond aux tanentes menées par le point M est de.

L'Equation G 442 — 442 — 55 qui appartient la Parabole BMk étant différentiée donne — 1442 — 545; & mettant $dz = \frac{4ds}{-24}$; & mettant cette valeur de dz dans la formule $\frac{4dz}{ds}$, l'on au-

ra pour l'expression de la soûtangente de la Parabole *BMk* délivrée des Infiniment petits.

L'Equation C, zxx = 2sxy - ssy qui est commune à toutes les Paraboles AIK étant différentiée, en prenant x & y pour constantes pour la déterminer à une seule Parabole AIK, donne xxdz = 2xyds, d'où l'on tire $dz = \frac{2xyds - 2yds}{n\pi}$; & ayant substitué cette valeur de

dz dans la formule $\frac{dz}{dt}$, l'on aura $\frac{2\pi y_1 - 2y_10}{\pi x}$

 $= \frac{2x-1}{24-2y}, \text{ en mettant pour } xx \text{ fa valeur } 4xy$ -4yy tirée de l'Equation C.

L'on tire de l'Equation E, $z=\frac{249-44}{9}$; &

192 Memoires de l'Academie Royale mettant cette valeur de z dans l'Equation F, l'on en tirera $x = \frac{17}{4}$: & cette valeur de z étant sub-

fituée dans la dernière soûtangente = #1-11, l'on

aura = 17 - 24 - 24 Et comme cette fokangente est la même que celle que nous venons

gente est la même que celle que nous venons de trouver pour la Parabole BMk, il suit que la tangente est aussi la même, & par conséquent que ces deux Paraboles se touchent au point M.C.Q.F.D.

COROLLAIRE. L

17. Il est clair que la Parabole BMk renserme dans sa concavité toutes les Paraboles AIK, puisqu'elle les touche toutes au point M où la ligne ARM tirée du point de projection A par leurs foyers F les rencontre, & qu'elle est per conséquent le terme au-delà duquel un mobile ne peut être jetté du point A suivant aucune direction, la vîtesse de projection étant toujour égale à celle que le mobile acquerroit en tombant de B en A. De sorte que si l'on détermire un point quelconque M sur la Parabole BM, pour pouvoir y chasser un mobile avec la vîtesk sequise en totabant de B en A, il le faut jetter selon une direction telle que la Parabole qu'il doit décrire touche au point M la Parabole BML Or il est clair que cette direction est celle qui divise l'angle BAM en deux également.

COROLLAIRE IL

18. L'on voit encore que puisque toutes le

DE 6 SCIENCE 3. 1707. 193

Paraboles AIK décrites par un même corps jetté avec la vûtesse acquise en tombant de Ben A, touchent la Parabole BMk, si l'on prend un point quelconque M sur la Parabole, BMk, & qu'on mene la ligne AM du point A au point M, toutes les Paraboles AIK rencontreront AM entre A & M, excepté celle dont le foyer sera sur la même AM qui touche BMk au point M. De sorte que les lignes AM sont les plus grandes étendues obliques, de même que Ak est la plus grande amplitude horizontale.

PROPOSITION V.

PROBLEME.

19. Une étendue quelconque * AN égale ou moindre que la plus grande AM qui sont toutes deux sur un même plan incliné au dessus ou au-dessons de l'horizon AK étant donnée de grandeur & de position, trouver l'angle de l'inclinaison du jet asin que les deux Paraboles décrites par un mobile passent par le point N.

SOLUTION L

Ayant supposé les mêmes choses que dans les Propositions précedentes, & le Problème résolu; il est clair (art. 7.) que si du centre A par B l'on décrit le cercle BFf, il sera le lieu des soyers de toutes les Paraboles AIK décrites par un mobile jetté, du point A avec la vîtesse acquise en tombant de B en A selon toutes les directions possibles.

Ayant mené par N la droite QNR parallele à AB qui rencontrera AK en Q & BH on R, en

194 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYAL prenant le point N pour le point de proiesim. NR sera le quart du parametre du jet fait me la vitesse acquise de R en N. C'est-pourque (art. 7.) le cercie RFf décrit du centre Nper R fera le lieu de toutes les Paraboles décrites par un mobile avec la vîtesse acquise en tombant de R en N; & partant les intersections F&fdes deux circonferences BFf, RFf feront les foyers des deux Paraboles cherchées; & ayant mené par F & par f les droites HO, bQ, & divisé HF & bf par le milieu en I & i, 10 & iQ seront les axes des deux mêmes Paraboles, & les points I & i leurs sommets. Menant presentement les droites IG, ig paralleles à BH qui rencontreront le demi-cercle BDA en D & en d, & les lignes AD, Ad, les angles BAD, BAd seront les an-

20. Si les cercles BFf, RFf se touchent, le Problème n'aura qu'une Solution, & il seraimpossible si les deux mêmes cercles ne se rencontrent point. Ce seroit la même chose si le point Nétoit au-dessous de AK Cette Solution est celle que M. de la Hire a donnée dans l'Art de setter des Bombes de M. Blus-

gles d'inclinaison qu'il falloit trouver.

del.

SOLUTION II.

21. En supposant encore les mêmes choss & le Problème résolu: soient nommées les données * AB, a; AQ, b; QN, c; & les inconnus AG ou OI, y; GD ou DI, s; AK sera 4; QB, 4s—b; HI ou BG, a—y; & partant le parametre de l'axe OI, 4a—4y. L'on sum par la propriété de la Parabole AQ × QK = QN

DES SCIENCES. 1707. 195

44-4y, ou en termes algebriques 4bs—
4cy, d'où l'on tire cette construction.

Ayant mené BL du point B au point L où le cercle BDA coupe l'étenduë AN, soit BV = ¼ AQ, l'on menera VDd parallele à BL, qui coupera le cercle BDA au point D & dsi le Problème a deux Solutions, qui le touchera en un seul point s'il n'en a qu'une, & qui ne le rencontrera point s'il est impossible. Les lignes AD, Ad seront les lignes de direction, & les lignes GD, gd étant prolongées en I & i, ensorte que DI = GD & di = gd, les points I & i feront les sommets des deux Paraboles qui passeront par le point N, & les angles BAD, BAd les angles d'inclinaison du jet. Cette Solution a rapport à celle de M. Buot abregée par M. Romer.

Solution III.

22. Les mêmes choses étant enfin supposées, & le Problème résolu, si l'on nomme comme auparavant AB, a; *AQ, b; QN, c; & les inconnues AO, x; OF, u; HF sera $a-u=\frac{1}{2}$ parametre de l'axe de la Parabole cherchée AIN, & QN sera 2x-b. L'on aura par la proprieté de la Parabole $AQ \times QK = QN \times 2a - 2u$, ou en termes algebriques 2bx - bb = 2ac - 2cu qui donne cette construction.

Ayant mené BL du point B au point L où AN coupe le demi-cercle ADB, & fait BV $= \frac{1}{2}AQ$, l'on menera VFf parallele à BL, qui coupera le cercle BFf aux points F, f îl le Problème a deux Solutions, qui le touchera en un feul point s'il n'en a qu'une, & qui ne le ren-

con-

Мем. 1707. * Fig. VII. 176 MEMOIRES DE L'ACADEME ROTAL

contrera point s'il est impossible. Le Protica ayant deux Solutions, les points F & I fen. les soyers des deux Paraboles qui palleront et point N; OFH, Ref paralleles à AB. ca axes; les points I & 1 qui partagent par le m lieu HF & Rf | cors sommets; & les calles d'Inclimation BAD, BAS par teur et cettons D & d avec le cercle BDA.

SACROTORIO DE LA TRANSPORTA DE LA TRANSP

QUESTION PHYSIQUE.

Savoir si de ce qu'on peut tirer de l'air disseur dans le vaide, il s'ensuis que l'air que mainpirons s'échappe avec elle par les presti u peau.

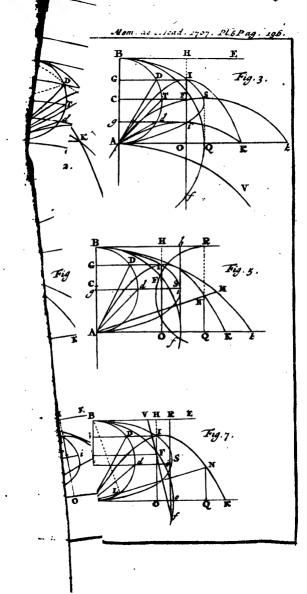
PAR M. MERY.

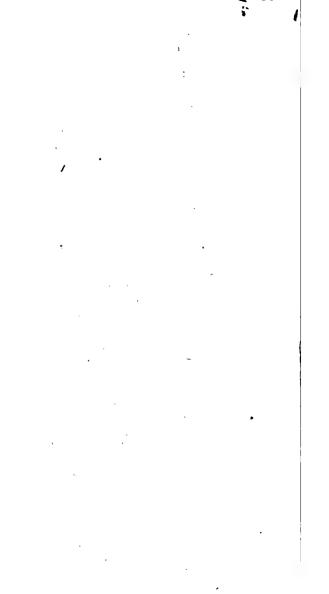
DANS l'Affemblée publique de l'Academic Royale des Sciences du 13 Novembre 1708, je proposai cette autre quession: S'il ell mi que l'air qui entre dans les vaisseaux Empurarie le moyen de la respiration, s'échappe avec vapeurs & les sueurs par les conduits infants de la peau.

Pour faire connoître qu'il ne peut pas les par ses pores, je rapportai d'abord deux espe

riences. Voici la premiere.

Si l'on remplit le cœur ou les trones de le vailleaux, l'elfomach, les intestins ou la voideau, elle s'écoule à travers les fibres de co





DES SCIENCES. 1707. 197
Parties; mais si l'on y renserme l'air, il ne peut

La feconde, c'est qu'après la mort les huneurs de l'œil se diffipent. Au contraire, si on vuide par le nerf optique le globe de l'œil des numeurs qui y sont contenues, & qu'après cela on le remplisse d'air, le nerf optique étant lié, l'air ne peut point passer comme sont les humeurs à travers ses membranes.

De ces deux experiences je tirai cette conséquence, que puisque l'air soufflé dans toutes ces parties ne pouvoit point en sortir, il n'y avoit pas d'apparence que l'air que respirent les animaux pût s'échapper par les pores de la peau

avec les vapeurs, ni avec les sueurs.

Pour confirmer cette hypothese, M. Homberg fit voir en même temps que le corps des animaux qu'on renserme dans la machine pneumatique, s'y gonsient d'autant plus qu'on la vuide plus exactement de l'air grossier qu'elle renserme, après quoi le corps de ces animaux y reste tout gonsié; ce qui ne devroit point arriver, si l'air contenu dans ces parties pouvoit sortir par les petits conduits insensibles de la peau.

Car s'il pouvoit les pénétrer, il est certain que ces animaux devroient après la sortie de l'air se desensier dans cette machine, puisqu'il est visible qu'ils s'y dégonssent quand leur peau vient à crever, & qu'alors leur corps y reprend même un volume plus petit qu'il n'avoit dans son état

naturel.

Pour prouver ensuite que l'air que respirent les animaux ne doit pas sortir par les pores de la peau, je sis observer que si l'air qui commence dans les veines du poumon à se mêler avec le

I 2 fang

198 Memorres de l'Academie Royale

fang pour le pousser dans le ventricule gauche cœur, & delà par les arteres dans tout leur cops, abandonnoit le sang en passant avec lui dans tout tes ses parties, & s'échappoit avec les vapeus & les sueurs par les pores de la peau; il éton impossible que le sang n'étant plus poussé par lier au delà des parties, pût entrer dans les veins, ou que s'il y passoit, il resteroit en repos dans ces vaisseaux; parceque les veines sont incapables d'elles-mêmes d'une contraction asserties pour le contraindre à retourner au cœur, & qu'elles ont une capacité assez grande pour contenit toute la masse du sang rensermée dans tous les vaisseaux sanguins.

Enfin je sis remarquer que puisque les apriesses couloit par les veines dans toutes les partiesses couloit par les veines dans le cœur, il falloit cessairement que l'air rentrât aussi avec le ses dans la veine cave pour le pousser dans le vatricule droit; d'où je tirai cette autre consequence, que les pores de la peau n'avoient été limez d'une maniere propre à retenir au dedans de corps l'air que les animaux respirent, qu'assade le rensermer dans les vaisseaux, pour servir le par son impulsion de par son mélange au mouvement circulaire du sang, auquel l'air n'aurou pû contribuer, s'il s'étoit échappé par les pores insensibles de la peau avec les vapeurs de les sueurs.

Quelque évidentes que soient les experiences & les raisons qui servent de sondement à cette nouvelle hypothese; cependant un Physicien a tugé qu'elles n'ont rien de canvaincant, & qu'il est aisé de les resuer: mais je vais lui saire connoître que ses reslexions qu'il m'a sait communiquer, l'établissent sans qu'il s'en soit appermuniquer, l'établissent sans qu'il s'en soit apper-

ςΰ,

DES SCIENCES. 1707. 199

iù, au lieu de la détruire. Voici la premiere de

les reflexions.

Tandis que l'air est en masse, dit ce Philosophe, 3 dans une certaine quantité, il ne peut pas passer par les pores de la peau; mais qu'il le peut lorsqu'il est divisé en une infinité de parties d'un volume extrêmement petit, comme il l'est lorsqu'il est mêlé avec toutes les humeurs qui composent la masser

se du sang.

Pour démontrer cette proposition, il se sert de cette seconde reslexion. Si l'on ramassoit, ditil, de la sueur dans un petit vase, & qu'on la mit dans la machine pneumatique, des que l'on pomperoit, on verroit sortir l'air de cette liqueur, comme on voit qu'il en sort de l'eau, & qu'il arrivereit la même ebose, si l'on faisoit cette experience de toute autre purgation du sung; parceque l'air est consondu avec toutes les autres bumeurs qui sont mêlées avas lui.

Troisseme restexion. Par-là, dit-il, il sera aise d'empliquer comment il sort autant d'air du corps par les pores de la peau & par les autres conduits de toute autre purgation du sang, qu'il en entre dans les poumons par la respiration. Je consume, ditil, ceme division & cette facilité de l'air à sortir par les pores, & par les autres conduits par cet-

te autre reflexion.

Get air ainsi mêlé dans le sang, doit passer dans la circulation par les arteres capillaires avec le sang arteriel pour entrer dans les veines capillaires, & revenir au cœur & au poûmon, & puis s'exhaler par l'âpre artere. Que s'il passe bien par ces arteres of par ces veines capillaires, & par des anastomoses, qui deviennent plus insensibles que ne sont les pores; pourquoi ne passera-t-il pas par les pores mêmes?

Donc

200 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALL

Donc si l'air que respirent les animaux doite près avoir servi à la circulation du sang s'exhale par l'âpre artere, il est visiblement impossible à ce Philosophe d'expliquer comment il peut sortir autant d'air da corps par les pores de layen, Es par les autres conduits de soute autre puration du sang, qu'il en entre dans les poumon pur la respiration, comme il le prétend. Voili un extrait sidele des plus sortes raisons qu'apporte ce Philosophe asin de détruite mon hypothese. Je vais examiner à present si, comme il hi paroit, ces restexions sappent les deux sondement de mon Système.

Pour répondre aux objections par lesquelles ce Physicien prétend prouver que l'air que respirent les animaux, étant mêlé dans les différentes humeurs, dont la masse du sang est composée, doit passer par tous les cossidites excretoires que ces mêmes humeurs traversent en se séparanteu sang pur, je vais examiner si les particules de l'air qui entrent dans les vaisseaux sanguins par le moyen de la respiration, sont de telle sortenvelopées de celles du sang & des autres humeurs dans ces vaisseaux, qu'elles nésassent plus avec le sang & ces humeurs qu'une même masse; ou si les atomes de l'air & les parties de toutes ce humeurs ne sont que se mouvoir les unes entre les autres sans se consondre.

Pour découvrir l'un & l'autre, je me servirai seulement de cette experience. Que l'or sasse fasse autant de sel qu'elle en peut porter, on verra qu'après cela elle n'en peut dissoudre davantage. Ce sel fondu passe à la verité par tous les conduits que l'eau peut traverser; mais ine peut y passer quand il n'est pas dissous.

bien

DES SCIENCES 1707. 201 vien qu'il soit réduit en poussière infiniment in brile.

Si l'on cherche les causes de ces deux effets si di tferens, je ne croi pas qu'on en puisse trouver d'autres que le rapport qui se rencontre entre la figure des particules de l'eau, & celle des conduits du corps qui donnent passige à l'eau qui tient le sel en dissolution, & la disproportion qui se trouve entre ces mêmes conduits & le sel

réduit en pouffiere.

Delà il est aisé de juger, que ce qui fait que le sel sondu dans l'eau peut patier par des conduits qu'il ne sauroit traverser quand il est réduit en pouffiere très-subtile, ne peut être que parceque par la dissolution les parties du sel s'insinuent dans les parties de l'eau, & se revetissent, pour ainsi dire, de leur figure; delà vient que le sel fondu doit passer par tous les conduits que l'eau peut traverser, ce qu'il ne peut faire quand il n'est rédisiqu'en poussiere; parceque les parties du sel conservant en cet état leur propre figure, elles ne sa trouvent pas alors, comme quand el-les sont revêtues de celles de l'eau, avoit de rapport aux conduits que l'eau peut pénétrer. J'applique maintenant cette experience & ceraisonnement à mon sujet.

Toutes les liqueurs que boivent les animaux sont remplies, de même que tons les alimens solides qu'ils mangent, d'autant d'air qu'ils sont capables d'en contenir dans les pores de leurs

plus petites parties.

Cela étant, la masse du sang qui est produite des unes & des autres, n'en peut porter davantage. Donc l'air pousse par le poumon, comme par un soufflet dans les vaisseaux sanguins, ne peut non-plus se revêtir de la figure

202 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

re du fang, ou se consondre avec lui, qu'il pet faire avec l'eau quand il y est poussé par le ca-

non d'une seringue.

Or comme l'air qui est seringné dans l'eau reste en masse entre les parties de l'eau, jeveux dire sans se consondre, ou se revêtir de la sure des parties de l'eau, parceque celles-ci soit remplies d'autant d'air qu'elles en peuvent porter; par la même raison l'air que les animaux respirent, & qui se mêle en entrant dans les vaisseaux avec le sang, ne peut aussi se composent. Donc l'air des siqueurs qui se composent. Donc l'air que sousseles posimons dans les vaisseaux, doit rester en masse entre les molecules du sang, & ne peut se revêtir de leur figure.

Or comme en cet état les atomes de cet ir conservent leur figure propre, qui n'a pas de rapport à celle des pores de la peau; delà vient qu'il ne peut pas sortir par ces petits conduits avec la sueur, ni passer par ceux des autres parties qui donnent issue aux autres excremens de la masse du sang, parcequ'il n'est pas aussi confondu avec eux. Nous voilà donc d'accord puisque ce Philosophe convient avec moi oue

l'air en masse ne peut les pénetrer.

Il est donc évident que l'air qui pourroit setir de la sueur comme de l'eau, étant exposée dans un vase dans la machine pneumatique, ne seroit certainement point l'air que les animaux respirent, comme le prétend ce Physicien; mais celui qui est consondu avec les liqueurs qu'ils boivent & les alimens qu'ils mangene, & auquel ce Philosophe n'a fait nulle attention. De cette inadvertence viennent toutes ses erreurs.

Je puis donc des experiences & des raisons que je viens de rapporter tirer cette conséquence générale, que l'air consondu avec toutes les humeurs rensermées, soit dans les vaisseaux, soit répandues dans toutes les parties du corps des animaux, ne passe par les conduits qui servent à leur filtration, que parcequ'il est revêtu en cet état de la figure de ces mêmes humeurs; & qu'au contraire l'air que respirent les animaux ne peut point y passer, que parcequ'il n'est pas de même consondu avec elles, & que ses parties conservent leur propre figure en circulant avec le sang dans les vaisseaux.

Ce Philosophe n'a donc pas raison, de ce qu'on peut tirer de la sueur, comme on fait de l'eau étant exposée dans un vase dans la machine du vuide, de conclure que l'air que respirent les animaux s'exhale avec les vapeurs & les sueurs par les pores insensibles de la peau; d'autant moins que lui même tombe d'accord avec moi, qu'il est vrai que l'air réduit en masse dans le corps des animaux gonslez dans la machine pneumatique, ne peut sortir par ces petits conduits: mais les deux raisons qu'il en donne sont fausses. Je vais les rapporter pour en faire connoître la fausset.

La premiere, c'est que, dit-il, dans la dilatation subite qui arrive au corps des animaux dans la machine pneumatique, les humeurs bouchent elles-mêmes la plupart des pores de la peau, Es

empêchent l'air d'en sortir.

La seconde raison, c'est que cet air qui n'est plus comprimé comme auparavant, prend alors un plus grand volume, & il ne peut plus sortir, & il faut alors le considerer comme de l'air en masse qui ne peut pas se faire de passage par des issues si étroites.

5 Pour

204 Memoires de l'Academie Royale

Pour appercevoir la fausseté de ces deux risons, il n'y a qu'à faire reflexion que plus le corps des animanx se gonsse dans la machine da vuide, plus les pores de la peau doivent s'élargir, & que plus on pompe l'air grossier contenu dans cette machine, plus les humeurs & lesing rensermez dans ses parties s'y raresient, & deviennent par consequent plus subtiles.

Les humeurs peuvent donc beaucoup moins boucher les pores des parties propres à leur évafion, quand ces parties font tendues, que lorsqu'elles sont relachées, & l'air devroit sorir d'autant plus aisément par leurs petits conduits excretoires, qu'ils sont plus ouverts & l'airplus

rarefié.

Cependant l'air que respirent les animau, ni même celui qui est consondu avec les humeurs; mais qui s'en débarrasse & se dépouille, pour ainsi dire, de leur figure dans le ruide, ne peuvent, quoiqu'extrêmement raressez, ni sortir par les pores de la peau, ni par tous les petits conduits excretoires des autres parties, puisque les animaux ne se dégonssent pas dans le vuide. Les deux raisons que rend ce Physicien de ce que l'air en masse ne peut sortir du corps des animaux ensez dans la machine pneumatique, sont donc évidemment fausses.

Neanmoins persuadé qu'il est qu'elles sont vraies, il se flatte en ces termes: Que ce qu'il evance ici est manisestement prouvé par l'experience de l'eau mise dans la machine pneumatique. Cette eau contient, dit-il, beaucoup d'air divisé en une instité de parties, qui passent avec elle ou l'air en masse ne sauroit passer. Après quelques soups de pompes, on voit cet air se dilater es sortes.

tir en grosses bubes, qui ne pouvoient avec ce volume passer où pusse l'eau. Il en est de même de l'air mêlé dans les bumeurs de l'animal qui s'enste dans le récipient; c'est-pourquoi ilme s'exhale point alors par les pores de l'animal, & le tient toûjours en-flé. Il me paroît que ces reflexions sappent les deux fondemens du Système de M. Mery.

Si ce Philosophe vouloit bian faire une serieuse attention sur la manière dont se forment les petites bouteilles de l'air confondu avec l'eau, & sur ce qui arrive à ces petites bouteilles immediatement après leur formation, je m'assure qu'il jugeroit autrement qu'il n'a fait de mon

Système.

En attendant qu'il y pense, je lui dirai que trois choses concourent à la formation des petites bouteilles qui paroissent dans l'eau exposée dans la machine du vuide.

La premiere, est la diminution du poids de l'air groffier qui presse l'eau renfermée dans cette machine.

La seconde, la dilatation de l'air confondu avec l'eau qui suit de cette diminution de poids.

La troisiéme, les particules de l'equ qui environnent les parties de cet air qui se ra-

refie.

Tandis qu'on ne met point la pompe en mouvement, l'air groffier renfermé dans cette machine presse l'eau, & empêche ainsi l'air de se dilater. En pompant l'air grossier presse moins l'eau, & donne occasion à l'air confondu avec l'eau de se dilater, & alors ces petites bouteilles qui se forment de l'eau & de l'air commencent à paroître; mais elles se crevent sitôt qu'elles sont formées, parcequ'elles n'ont pas assez

de force pour retenir l'air qu'elles renferment,

& s'opposer à sa plus grande dilatation.

Quand ces petites bouteilles se crevent, l'air qu'elles rensermoient s'échappe par le conduit de la machine, par lequel elles ne pourroient pentetre passer elles-mêmes, si elles subsistoient en forme de houteille.

Comme il y a bien de l'apparence que ce qui se fait dans l'eau arrive à toutes les humeurs qui arrosent le corps des animaux exposez dans la machine du vuide; je tombe d'accord avec ce Phyticien que tandis que l'air restera ensemé dans les petites bouteilles que formeront ces liqueurs, il ne pourra plus passer par les pores des parties qu'il traversoit aisément avant sa dilatation: mais comme ces petites bouteilles ne sont pas plûtôt formées qu'elles se crevent, il doit aussi convenir avec moi qu'après leur nine, l'air devenu plus subtil par sa rarefaction dans le vuide, doit non-seulement passer par les pores qu'il pénétroit auparavant; mais qu'il peut alors en traverser de beaucoup plus petits que ceux qui lui donnent ordinairement pullage, puisque ce Philosophe pour prouver la fortie de l'air par les pores de la peau, apporte pour raison qu'il passe bien par des conduits plus ctroits.

Donc fi l'air condensé que respirent les animaux pouvoit hors du vuide s'exhaler par les pores de la peau avec les vapeurs & les sueurs comme le prétend ce Physicien, à plus sorters son pourroit-il, raressé qu'il est dans cette machine, sortir par ces petits conduits, si ces atomes avoient quelque rapport à leur ouverture, & ce avec d'autant plus de facilité que ses parties sont plus divisées alors, &

DES SCIENCES. 1707. 207 les pores de la peau plus ouverts par sa tension.

Or comme les animaux restent toûjours enflez dans la machine pneumatique après en avoir pompé l'air grossier, il est donc visible que l'air qui entre dans les vaisseaux sanguins par le moyen de la respiration, & qui se répand par les arteres dans toutes les parties, ne peut point, à quelque degré de subtilité qu'il puisse parvenir, sortir par les pores de la peau avec la sueur, ni par les conduits qui servent à la décharge des autres excremens de la masse du sang, qu'il traverseroit sans dissiculté, si la figure de ses atomes avoit quelque rapport avec celles des vaisseaux excretoires des parties qui separent ces excremens.

Je ne sai si après cet éclaircissement ce Philosophetrouvera encore que mes raisons n'ontrien de convaincant, & si les siennes sappent, comrne il se l'imagine, les sondemens du Système

que j'ai proposé.

Pour finir la critique qu'il en a faite, il dit qu'on pourroit me demander par quels principes bien établis je pourrois prouver que l'air ainsi divisé & mêlé avec le sang, étant retourné au cœur & au poûmon, se réuniroit pour s'exhaler par l'âpre artere, & seroit déterminé à se séparer du sang: n'y avoit-il pas même quelques difficultez à expliquer cette sortie de l'air prise de la construction des rameaux de l'âpre artere qui répondent aux vaisseaux pulmonaires? C'est ce que je n'ai pas, ajoûte-t-il, le loisir d'examiner.

S'il ne le sait pas, d'où-vient donc que pour confirmer la facilité de l'air à sortir par les pores de la peau, il se sert de cette resexion pour

I 7

la prouver?

Cet air ainfi mêlé dans le sang doit paffer, üt ce Physicien, dans la circulation par les arteres capillaires pour entrer dans les veines capillaires. & revenir au cœur & au poumon, & puis 'exbaler par l'apre artere. Que s'il passe bien parces arteres & par ces veines capillaires, & par des anastrmoses qui deviennent plus insemsibles que ne sont les pores, il faut sous-entendre cen de la peau, pourquoi ne paffera-t-il pas par ses pores mêmes ?

Je pourrois demander à mon tour à ce Philosophe, s'il n'y a point entre ces deux passages quelque contradiction dont il ne se soit pas apperçû. En attendant qu'il y pense plus serieu-sement qu'il n'a fait, je vais satisfaire sa curiofité sur ce qu'il n'a pas le loifir d'examine

lui-même.

Pour répondre à sa demande, & le tirer du doute où il paroît être sur la sortie de l'air par la trachée artere, quand une fois il est passédes vesicules du poûmon par ses veines dans le cœu; je lui dirai que l'air qui est soufsté par le poùmon dans les vaisseaux sanguins, ne pouvant se confondre avec le sang, ni faire une même misse avec lui, parcequ'il ne peut pénétrer ses parties. il faut necessairement, ne pouvant point sorti par les pores de la peau, ni par aucun des conduits qui donnent passage aux excremens de la masse du sang, il faut, dis-je, qu'il s'échappe necessairement par la trachée artere.

Car si l'air que respirent les animaux, & qui est une des principales sauses du mouvement circulaire du sang, par l'impulsion qu'il lui donne en passant des vesicules du poûmon dans les veines pulmonaires, abandonnoit le sang à la fortie des branches de l'aorte, & qu'il s'échapit

DES SCIENCES. 1707. 209

autres conduits qui donnent passage aux excremens de la masse du sang, qu'il en entre dans les vaisseaux tanguins par la trachée artere, comme le prétend ce l'hysicien, il est certain que le sang resteroit sans mouvement dans les vei-

Le sang circule dans ces vaisseaux, & ils déchargent dans le cœur à peu près la même quantité de sang que le cœur verse dans les arteres. Il faut donc que l'air rentre dans les veines pour pousser le sang dans le cœur, & qu'il abandonne le sang dans les arteres pulmonaires & rentre dans les vesicules du poumon, asin de sortir hors du corps par la trachée artere, puisqu'ensin il ne peut passer par les pores de la peau, ni par tous les autres conduits qui servent à la separation des excremens de la masse du sang. Je vais maintenant expliquer à ce Philosophe de quelle manière l'air abandonne le sang dans les arteres

pulmonaires.

nes.

L'air que souffient les poûmons par les veines pulmonaires dans le coent, ne pouvant se confondre avec le sang, fait de continuels efforts par la vertu élastique qui est propre, pour se débarrasser d'avec lui, & sortir des vaisseaux dans lesquels ils circulent ensemble. Mais parce qu'en passant des extrêmitez des branches de l'aorte dans les parties, il ne trouve pas les pores de la peau qui donnent issue aux vapeurs & à la sueur. ni les conduits des parties qui servent à la sortie des autres excremens de la masse du sang propres à lui donner passage, il est forcé de rentrer avec le sang par les racines de la veine cave dans ses deux troncs, par lesquels ils s'écoutent ensemble dans le ventricule droit du cœur. aui 210 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE qui les chassent dans l'artere pulmonaire, or l'air trouvant des pores propres à le recevoir, il

l'air trouvant des pores propres à le recevoir, il lui est aussi aisé d'abandonner le sang en sortant par ces pores, qu'il lui est facile de sortir de l'eau quand il y a été poussé par le canon d'une seringue.

L'air fortant des branches de l'artere palmonaire, rentre dans les vesicules du poumon, d'où il passe ensuite dans les rameaux de la trachée artere. & s'échappe ensin au dehors ma ce

canal.

Que l'air que respirent les animaux preme le chemin des veines pulmonaires pour s'infinuer dans les vaisseaux sanguins, qu'il en sorte par les branches de l'artere du poûmon pendant que l'air consondu avec la masse du sang rentre des enremitez des branches de cette artere dans celles des veines pulmonaires, les experiences que je vais rapporter en sont des preuves évidentes.

Que l'on sousse de l'air en masse, je veux dire tel que le respirent les animaux, par la trachée artere dans le poumon, il passe de ses celules par ses veines dans le cœur, & n'y peut entrer par ses arteres. Or comme il sortantant d'air de la poitrine pendant l'expiration qu'il y en entre pendant l'inspiration, il est donc virble que l'air qui entre dans les vaisseaux sanguins par les racines des veines du posimon, en sort par les branches de l'artere pulmonaire en sinissant sa circulation. Il ne peut donc pas s'échapper par aucun des conduits qui donnent passage aux excremens de la masse du sang.

Il n'en est pas de même de l'air confondu avec les liqueurs; car si l'on seringue de l'eau & du lait mêlez ensemble par le tronc de la veine cave dans le ventricule droit du cœur, cet au evêtu de la figure de ces deux liqueurs passe vec elles des extrêmitez des branches de l'arere pulmonaire dans les racines des veines du voûmon, sans entrer dans ses cellules. Donc 'air consondu avec le sang doit tenir le même hemin, pendant que l'air en masse se débarrasant d'avec lui, rentre par les branches de l'arere pulmonaire dans les cellules du poumon. L'air consondu avec le sang ne peut donc sorir du corps qu'en passant, revêtu de la figure les humeurs, par les parties qui donnent issue

Lux excremens de la masse du sang.

Ces experiences sont bien voir, autant que l'en puis juger, que l'air consondu avec les differentes humans qui composent la masse du

ferentes humeurs qui composent la masse du fang, ne passe avec elles par tous les conduits des parties qui servent à leur séparation, que parceque cet air est revêtu, comme j'ai dit, de la figure de ces humeurs, & qu'au contraire l'air qui est en masse ne peut y passer, que parceque la figure de ses petits atomes n'a pas de rapport à celle de ces conduits; ce qui paroît d'autant plus vrai-semblable, que rien n'empêche de concevoir les atomes de l'air en masse de même grosseur & de même figure que ceux de l'air confondu dans tontes les liqueurs. Donc puisque l'un passe par où l'autre ne peut passer, il faut necessairement que l'air confondu avec les humeurs qui entrent en la composition du sang soit revêtu de leur figure; car sans cela il est visible que l'air en masse pourroit passer par tous les conduits que l'air confondu dans ces differentes humours peut traverser.

Si ce Philosophe avoit bien pris garde à cette difference, sans doute il ne m'auroit pas objecté, que si l'air que nous respirons, étant mêlé

avec le sang, passe bien par des arteres & par des veines capillaires, & par des anastomoses qui deviennent plus insensibles que ne sont les pores, il faut sous-entendre ceux-là de la peau qu'il ne specifie pas; pourquoi, dit-il, ne passera-t-il pas

par les pores mêmes?

Par les objections de ce Physicien & lessolutions que j'y ai données, il est, ce me semble, aisé de voir qu'il ne s'est mépris que parcequ'il n'a pas crû qu'il y est d'autre air dans le sang & dans les autres humeurs, que celui qui entre dans les vaisseaux sanguins par le moyen de la respiration, & pour n'avoir fait d'attention qu'à la différente grandeur des pores des parties de l'animal, & à la différente grosseur des molecules des liquides qui passent à travers, sans avoir aucun égard à la sigure des uns & des autres, sans laquelle il me parost cependant qu'il est impossible de rendreraison des différens phenomenes que je viens d'expliquer.

Après avoir lu ce Memoire à l'Academie, M. Homberg rapporta deux faits qui confirment que l'air de la respiration passe des cellules des poûmons dans les vaisseaux, & se mêle immediatement avec la masse du sang. "Le pre-, mier, dit-il, est que dans les lethargies le , battement, lent du pouls est considerablement " augmenté lorsqu'on expose de l'esprit de sel ,, armoniac ou une autre liqueur fort spiritneu-", se au nez du malade, ce qui n'arrive que par-,, ceque des parcelles de ces liqueurs sont por-, tées par le moyen de la respiration dans les ,, poûmons, où elles se mêlent avec la masse " du sang, & y augmentent la quantité des es-" prits animaux, qui ne sont autre chose que " la partie la plus volatile & la plus spirituense

DES SCIENCES. 1707.

" de la masse du sang. Or ces matieres spiri-, tueuses n'auroient pas pû atteindre la masse ,, du sang dans les poumons, si l'air de la res-, piration qui en est le vehicule ne les v avoit porté; donc l'air de la respiration touche im-" mediatement la masse du sang dans les poûmons & s'y mêle. L'on pourroit objecter ici qu'il n'est pas necessaire que ces parcelles spiritueuses se mêlent avec la masse du " sang pour produire des pulsations plus fre-" quentes des arteres; qu'il suffit pour cela que , ces parcelles spiritueuses, en passant par le " nez dans la respiration, picottent les mem-" branes nerveuses qui revetissent les offelets du , nez, pour réveiller toute la masse des esprits n animany, & pour la mettre en un mouve-" ment plus vif; ce qui peut augmenter tout , seul les pulsations du cœur & des arteres, & " que par conséquent l'air de la respiration ne les avant pas porté dans la masse du sang, l'on , ne peut pas tirer de ce fait la preuve de son " mélange avec la masse du sang dans les poû-" mons.

"Le fait suivant servira de réponse à cette " objection. Lorsqu'on se trouve dans un en-" droit où l'on a répandu de l'huile de there-" bentine, & qu'on l'a sentie pendant un peu " de temps, on observe que l'urine de ces per-" sonnes à une odeur de violette, tout de mê-" me que si elles avoient avallé de la thereben-" tine. Cette odeur de violette ne provient " que des parcelles spiritueuses de la thereben-" tine qui sortent de leur corps avec l'urine : " l'urine, comme tout le monde sait, est une " partie de la serosité du sang. Ces parcelles " spiritueuses nageoient donc avec le sang dans

" sa serosité; elles n'ont pas pû s'y mête que " dans la respiration par le moyen de l'air que " leur a servi de vehicule. Il est donc incontestablement vrai que l'air de la respiration " s'est aussi-bien mèlé avec la masse du sanz " que les parcelles spiritueuses de la thementi-" ne, & qu'ils ont suivi ensemble le cours de " sa circulation.

L'experience que je vais rapporter rend cette verité sensible. Le ventre d'un chien étant ouvert, si on pique la veine cave au-dessa des arteres émulgentes avec la pointe d'une lancette, on voit qu'à mesure qu'elle se vuide de sangelle se remplit d'air, qui s'écoulant de se recines dans son tronc, va se rendre dans le ventricule droit du cœur. Cet air formedans su passage entre les goutes du sang qui y entre avec lui, des bulles d'autant plus grosses qu'este moins de sang dans le canal de la reste cave; ce qui continue pendant tout le tens que le chien respire, & cesse si-tôt que la restration vient à lui manquer.

Or la veine cave ne pouvant recevoir d'i que par les vaisseaux mêmes qui lui fournille sang, il est donc évident que l'air que rent les animaux passe des vesicules du paron par ses veines dans le ventricule gaudu cœur, & qu'il s'écoule avec le sang par l'i te dans la veine cave, qui le reporte dans le ve

tricule droit.

O B S E R V A T I O N

De l'Eclipse de Lune faite à l'Observatoire Royal le 17 Avril au matin de l'année 1707.

PAR MIS CASSINI ET MARALDI.

* E temps n'a pas été bien favorable à Paris, non-plus qu'en plusieurs autres Villes de France & de l'Italie pour l'observation des phases principales de l'Eclipse de Lune qui est arrivée le matin du 17 Avril de cette année 1707.

A l'Observatoire nous n'avons pû observer exactement que le commencement de l'Emersion de la Lune & de plusieurs taches de l'ombre. Aux autres phases la Lune étoit quelquesois couverte entierement des nuages, & quelquesois couverte seulement en partie, ce qui rendoit douteuse la détermination des phases.

A Gennes M. le Marquis Salvago & Mis les Abbez Rava & Barabipi eurent le temps favorable pour observer la sortie de plusieurs taches dans l'ombre, parmi lesquelles il y en a trois que nous avons aussi observées à Paris, qui étant comparées ensemble s'accordent à donner la difference des meridiens entre Paris & Gennes à quelques secondes près; de sorte que par l'observation qu'on en a fait à Gennes de l'Immersion totale, & par cette difference des meridiens, nous avons l'heure de l'Immersion totale

^{* 14.} Mai 1707.

218 MEMOIRES DE L'ACADEMIE	ROYALE
claire du côté du Sud-Oüest. A matin la Lune étoit également rou 15h 10' 37" La Lune avoit comme de l'ombre ayant par	3 henres du ge âtre.
dec mueres	
15 12 36 Grimaldi étoit tout so bre.	-
18 36 Aristarchus fort de l'or	
15 32 21 Tycho fort de l'ombre 37 58 Tout Plato fort de l'	ombre. Le
permet plus de faire	enient'a ne
fervation.	
Comparaison des observations faite & à Gennes.	
Par la sortie de la tache Grimal	di observée
& à Gennes à	
	0 28 16
Par la tache de Tycho observ	ée à <i>Psr∷</i> 3-43°
& à Gennes à	3 32 21
La difference est	27 5 ^I
Par la tache de Plato observe	ée à Para
& à Gennes à	3 10 25 3 37 58
La difference est	27 33
La moyenne de ces differences, que trant ôtée de l'Immersion totale de	li elt 27°51.
Pambus objervée a (remmes 2 1° 21	34 . 4
la même Immersion à Paris à 0 54	O" : Ce temp
·	

DES SCIENCES. 1707. étant ôté du commencement de l'Emersion ob-servé à Paris à 2h 41' 50", la difference est la demeure de la Lune dans l'ombre totale de 1h 47' 50", égale à quelques secondes près à celle qui est calculée dans la Connoissance des Temps. La moitié de cette difference étant ôtée de l'henre de l'Emersion, donne l'heure de l'opposition à 1h 47' 55", qui n'est pas sensiblement disserente dans cette opposition du milieu de l'Eclipse.

Observation de la même Eclipse observée à Leipsik.

Après avoir fait les reflexions précedentes, M. Junius nous 2 communiqué les observations de cette Eclipse, qui ont été faites à Leipsik par M. Rivinus, qui sont les suivantes.

Commencement de l'Eclipse à Leipsik à 0h 30' du mat.

37

Commencement de l'obscurité totale La fin de l'obscurité totale Fin de l'Eclipse. 4 30 La durée totale est de

La durée de l'obscurité totale Le milieu de l'Eclipse 2 30

CONTRACTOR CONTRACTOR

OBSERVATIONS

De l'Eshipse de Lane du 17 Avril 1707 an matin à l'Observatoire.

PAR MIS. DE LA HIRE.

* Nous ne pûmes rien observer du commencement de cette Eclipse, à cause de la grande quantité de nuages dont le Ciel étoit couvert, quoiqu'on ne laissa pas de voir la Lune assez distinctement. Mais le Ciel se découvrant un peu, nous simmes les observations suivantes le moins imparfaitement qu'il nous sui possible avec deux Lunetes de 7 piés de soye, à l'une desquelles le Micrometre étoit appliqué, avec lequel on mesuroit le diametre de la partie de la Lune qui restoit éclairée, d'où on a conclu les doits éclipsez, & avec l'autre on observoit le passage de l'ombre par les Taches.

			_					
h	7. ,	"	partie (tre de la Klairée.	partie	etre de la obsente.	Deits.	Hà.
0	10	50	20′	42"	8	48"	3	30
	17	0	` 17	50	TI	40	7	46
	35	30	Immeri	ion total	de la L	une dans	l'ombre	
2	43	Ō	Emertio	n re G ifié	e par les	oblervati	ons fuit	rantes.
	59	30		I	. 23	29	9	35
3	2	30	8	33	20	57	, 8	22
_	5	Õ		49	19	41	8	ľ
	7	15	11	5		25	7	30
	9	30	12	21	17	9	6	59
	10	40	12	45	16	45	6	49
		•				••		14

^{* 14.} Mai 1707.

	1) E	SOCIE	N C E S. 17	D7. 221
	.	Diametre de la	Diametre de la	
7	7. , ;	parise éclairée.	partie obscure.	Doits. Min.
	14 30	14 21"	15' 9"	6 10
	16 50	15 36	13 54	5 40
	19 50	16 52	12 38	5 9
	23.15	18 8	II. 22.	4 19
	25 0	20 24	96	3 43
	35 5	22 50	6 40	2. 42
	38 0	24 9	5 2 I	2 11
	.39.45	25 5	4 5	i-40

On n'a pas pû observer la fin à cause du mauvais temps. Mais comme dans la difficulté qu'il y avoit à faire ces observations, il s'est pd échaper quelque erreur tant dans les nombres des minutes & secondes que dans la mesure, nous avons divisé le temps - & la grandeur de l'Eclipse qui lui répond, entre les observations faites à 3h 2' 30" & à 3h 25' 0" où la Lune paroissoit plus clairement, en autant de parties égales entrelles qu'il y a d'observations, comme on le voit dans la Table suivante, pour pouvoir découvrir plus facilement & de plus près ce qui y manque; car on le peut faire dans cette Eclipse qui étoit presque centrale, & dont les phases égales devoient répondre à très-peu près à des temps égaux.

H. , "	Diametre de la partie éclairée,	Diametre de la partie obscure,	Doits. Min.
3 2 30	8′ 33″	20′ 57″	8 32
50	9 52	19 38	8 °a
7 30	ii ii	18 19	7 28
10 0	12 30	17 0	6 56
12 30	13 49	15 41	6 24
15 .0	15 8	14 22	5 52
17 30	16 27	13 3	ý 20
_	K	2	H,

Н., "		Diametre de la partie éclairée.	Diametre de la partie obscure.	Deits, Mm.	
3 20	ő	17' 46"	11'44"	4 48	
22		19 5	10 25	4 16	
25	o.	20 24	96	3 44	

Nous observames vers la fin de l'Eclipse le diametre de la Lune avec le Micrometre de 29 32", d'où nous le posons de 29 30" vers le mi-

lieu de l'Eclipse.

Nous observames aussi vers le commencement de l'Eclipse le passage du second bord du disque de la Lune par le meridien à 11h 58 1" du soir précedent le 17, & par conséquent celui du centre a dû être à 11h 57' 0", & la hauteur meridienne apparente du bord superieur étoit de 30° 53' 30", & celle du centre de 30° 38' 46", laquelle étant corrigée par la restraction donnera la vraie de 30° 36' 53".

Emersion de quelques Taches du corps de la Lux: dans le recouvrement de la lumiere.

	2 ^b	46'	oʻ
Tycho & Copernic à	3	19	43
Menelaus à	-	24	
Dionysius à		25	13
Promontorium acutum à		34	34
Commencement de la Mer des Crise	s à	40	10
Le milieu de Cleomede à		41	
La fin de la Mer des Crises à		43	5 0

Il faut remarquer que dans le temps de la tetale obscurité on voyoit la Lune fort rouge, à vers l'endroit du centre de l'ombre il y avoit une obscurité plus grande que par-tout ailleurs : mais ce qu'il y avoit de particulier, c'est que

223

cette Tache obscure qu'on voyoit au milieu, changeoit de figure à chaque moment, & même e séparoit en s'avançant tantôt d'un côté & tancôt d'un autre, & paroissoit comme flottante de inconstante; ce qu'on ne peut attribuer qu'aux differentes refractions de la lumiere, lesquelles étoient causées par les inégalitez du corps de l'atmosphere.

CANCER CARROLL SCALE SCA

DE LA DERNIERE

CONJONCTION ECLIPTIQUE

DE MERCURE AVEC LE SOLEIL.

PAR Mrs. CASSINI ET MARALDI.

* SUIVANT la plûpart des Tables Astronomiques, la derniere conjonction écliptique de Mercure avec le Soleil qui est arrivée le 5 de Mai, devoit être visible à Paris.

Parmi ces Tables les Rudolphines sont celles qui marquent cette conjonction plûtôt, & donnent l'entrée de Mercure dans le Soleil se 5 Mai à cinq heures & un quart du matin pour Paris, & la sortie à midi & demi du même jour.

Par le calcul de M. Halley, qui est celui qui donne l'Eclipse plus tard, l'entrée de Mercure dans le Soleil devoit arriver à Paris le 5 à 8 heures & un quart du soir après le coucher du Soleil, & la sortie à 4 heures & un quart du matin avant le lever du Soleil du 6 Mai; de sorte que suivant ce calcul cette conjonction

* 14. Mai 1707. •

224 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE devoit arriver de nuit, & n'être pas visible à

Paris.

Par la conformité du calcul de M. Halley 2vec les observations des conjonctions de Mercure avec le Soleil qui sont arrivées le siècle passé, on avoit lieu de croire ce calcul juste. Cependant nous n'avons pas laisse d'observer avec des Lunetes de 12 & de 18 pieds durant presque toute la journée du 5 le Soleil, qui n'a été couvert ce jour-là que par de petits intervalles. & qui ne se cacha entierement qu'un peu svant son coucher dans les nuages qui étoient à l'ho-Nous l'avons aussi observé le matindu 6 à son lever, sans y avoir pû voir Mercure. Nous avons recu depuis des Lettres de Rome, de Bologne, de Marseille & de Montpellier, où l'on a observé le Soleil toute la journée du s & le matin du 6 sans y avoir vû Mercure.

CONTRACTOR CONTRACTOR

ECLAIRCISSEMENS

Sur la production artificielle du Fer, & sur la composition des autres Métaux.

PAR M. GEOFFROY.

E mélange de l'huile de lin avec les terres argilleuses, celui de l'huile de vitriol avec les huiles étherées fournissent du fer : on trouve des parcelles de ce métal dans les cendres de la plûpart des substances inflammables; mais on n'est pas d'accord sur son origine.

J'ai avancé avec quelques Chimistes que ce fer étoit une production nouvelle, ou un compose

* 21, Mai 1707.

DES SCIENCES. 1707. 229

posé qui résultoit de l'assemblage de quelques principes qui se rencontroient separez dans les

matieres qui fournissoient ce métal.

D'autres prétendent au contraire que ce fer est déja tout formé dans ces substances. Ils sondent cette opinion sur la difficulté ou même l'impossibilité qu'il y a, selon eux, de composser ou de décomposer les métaux, sur la grande difference qu'ils croyent remarquer entre les principes des vegetaux & ceux des mineraux, pour qu'ils puissent si aisément se transformer de l'un en l'autre; & ils appuyent ce sentiment sur des experiences par lesquelles ils essayent de démontrer le métal déja tout formé dans les substances qui paroissent le produire.

Je vais examiner les raisons & les preuves dont on appuye ce dernier sentiment J'espere les détruire, & faire voir que le ser que ces matieres sournissent n'y étoit point avant leur mélange, que c'est une production nouvelle, & qu'on peut non-seulement produire du ser, mais encore tous les autres métaux, les composer ou les décomposer, en réunissant ou en séparant

les principes dont ils sont formez.

On dit en premier lieu, que si on examine l'argile exactement avec le coûteau aimanté, on

y tronve quelques parties de fer.

Je conviens que l'on trouve dans l'argile quelques parcelles de fer, mais en si petite quantité qu'il faut bien chercher pour les trouver; au lieu que si on se donne la peine de distiller cetteterre avec de l'huile de lin, on y trouve une trèsgrande abondance de molecules ferrugineuses assez grosses, de sorte qu'une partie très-considerable de l'argile paroît s'être convertie en fer. Or il n'y a pas d'apparence que cette quanti-

té de fer eût pû être contenue dans cette terre, sans s'y découvrir d'une maniere plus sensible.

· On pourroit me répondre que les particules de fer sont si fines & si menues dans l'argile, qu'on ne les y peut découvrir par l'aiman; au lieu que par la cuisson avec l'huile de lin, elles se réunissent & deviennent sensibles. Mais jene concois pas comment l'huile de lin pourroit operer cette réunion; & d'ailleurs si l'argile contient des parties de fer en assez grande quanité, en poussant simplement cette terre au feu de sufion, ces parcelles devroient se fondre, se rapprocher & se réunir en petites masses assez senfibles, sans le secours de l'huile de lin, ou de toute autre matiere sulphureuse: ce qu'elles ne font pas. Il n'y a donc aucune preuve que cette grande quantité de fer qui se retire de l'argile par l'operation de Beccher y ait été contenue, & il est plus vrai-semblable de croire qu'il y a dans cette terre quelques-uns des principes du fer, ausquels il manque pour être fer parfait les principes qui se trouvent dans l'huile de lin.

On m'objecte en second lieu que comme il n'y a presque point de terre sans ser, il peut fort bien arriver qu'un peu de ce métal dissons par les sucs de la terre, monte dans la seve de la plante, se distribue avec elle dans toutes ses parties, & passe même en dissolution dans tous les sucs qui s'en tirent, ou par expression ou par distillation: Que pour preuve de cela, si on brûle de l'huile de lin toute seule, on trouve dans les cendres qu'elle laisse quelques parcelles

de fer.

Selon cette opinion le fer monte avec les suc

de la terre jusques dans les plus petites parties des plantes; il passe même jusques dans ce suc doux & subtil qui se filtre dans les sleurs & que les abeilles ramassent, puisqu'en brûlant du miel on trouve du ser dans ces cendres. Mais comment ce ser dissous par tous ces sucs differens, & réduit apparemment dans ses dernieres parties ne se décompose t-il pas, puisque l'eau seule est capable de le détruire, d'en séparer les principes, & de le réduire en une terre ou rouille

qui n'a plus rien des proprietez du fer?

J'ajoûte à cela que le fer n'est pas une matiere qui se puisse aisément cacher. Il y a des marques pour le reconnoître. Il se découvre bientôt par le goût qu'il donne aux liqueurs qui le tiennent en dissolution. Ces liqueurs, pour peu qu'elles soient chargées de ser, prennent une couleur rouge ou noire lorsqu'on les mêle avec les infusions de noix de galles, de seuilles de chênes & d'autres matieres semblables: & cela est si considerable, qu'un grain de vitriol qui ne tient pas sa quatriéme partie de ser, étant dissous dans douze pintes d'eau, donne un goût sensible à l'eau, & se colore d'un peu de rouge leger par le mélange de la noix de galle.

Si donc la quatriéme partie d'un grain de fer étendu en 221184 grains de liqueur, ou divisé en 884736 parties est encore sensible au goût & à la vûe; pourquoi ne le sera-t-il pas dans les sucs des plantes & dans les liqueurs qui s'en tirent? comme dans l'huile de lin, l'esprit de terebentine, & autres liqueurs semblables qui sournissent beaucoup plus de fer à proportion qu'il

n'y en a dans cette eau vitriolée.

On me demandera peut-être, d'où peut provenir le fer que l'on trouve dans la tête morte K 5 228 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE de l'huile de lin, s'il est vrai qu'elle n'en con-

tienne pas?

Je répons que ce fer a été produit par les principes qui composent l'huile de lin. Car il ne faut pas regarder cette huile & les autres pareilles comme un principe simple & homogene: elles contiennent un esprit acide, beaucoup de terre susceptible d'une sorte de vitrification, & le principe sulphureux.

Dans la fermentation qui fait la flâme, la partie terrense s'unittrès-étroitement avec que que portion d'acide & de soussire, d'où naissent les

nouvelles molecules ferrugineuses.

Ce que je viens de dire de l'huile de lin, il le faut entendre de toute matiere inflammable, puisqu'il n'en est point où ces trois principes ne se rencontrent.

On ne peut donc démontrer le fer dans ces operations ou dans de pareilles, que par l'affemblage de ces trois principes; & par conféquent bien loin d'en rien conclure contre la production artificielle de ce métal, elles peuvent servir au

contraire à la démontrer.

On m'objecte enfin que l'huile de vitriol ayant été distillée par une très-grande violence de seu d'une matiere qui tient du ser, elle peut en avoir enlevé quelques parties que ces acides tiennent encore en dissolution, & que le mélange des huiles étherées avec les acides ne fait que précipiter ce ser en molecules assez grosses pour pouvoir être sensibles.

On prétend prouver qu'il y a du fer dans l'huile de vitriol; parce qu'ayant pris le sediment de l'huile noire de vitriol on l'avoit distillé, & qu'il étoit resté une matiere épaisse au fond de la cornue. qu'ayant poussé le tout dans un crenset à

trà-

rès-grand feu pour en chasser tous les acides, il s'étoit trouvé quelques parcelles de fer dans la tête morte.

Mais si la maniere dont on découvre le ser dans cette liqueur n'est point différente de la préparation par laquelle je prétens que le ser se compose, cela ne prouve rien. Or cette operation ne paroîtra point du tout disserente, si l'on examine avec attention ce qui s'y passe.

Je dis premierement que si on prend de l'huile de vitriol bien rectifiée, qui soit claire & transparente; si on la distille, elle ne laissera jamais de fer. Aussi ce n'est que dans l'huile de vitriol noire, & même dans le sediment qu'elle depose

qu'on en a trouvé.

Or l'huile de vitriol n'est noire que par quelque portion d'huile qui s'est élevée des morceaux de bois ou des autres ordures qui se sont trouvées mélées dans le vitriol, & qui se brûlent pendant la distillation. Il ne doit pas même s'y rencontrer de sediment, à moins qu'il n'y ait beaucoup de ces fuliginositez, ou qu'il n'y soit tombé de la terre qui luttoit les recipiens, ou quelques portions des bouchons de papier, de liege, de cire ou autres choses semblables que l'huile aura rongées ou dissoutes. Pour lors il n'est plus surprenant que de l'assemblage de ces soussires, de cette terre & de ces sels, il se forme du ser par la calcination qu'on ne pourroit pas démontrer sans cela.

Après avoir donc suffisamment fait connoître que le fer que l'on retire des operations précedentes est une production nouvelle, & que les moyens dont on prétend se servir pour démontrer que ces matieres tiennent du fer ne sont pas

K 6 diffe

differens de ceux par lesquels on le compose; je passe aux preuves sur lesquelles je sonde mes conjectures touchant la production des métaux, & je vais montrer que les principes des vegetaux & ceux des mineraux sont essentiellement les mêmes, & qu'on peut promptement & sans beaucoup de travail décomposer les mineraux en séparant leurs principes, & les recomposer en substituant des principes tirez des vegetaux en la place de ceux qu'on en a enlevez. Je commence par les Sels.

Les principaux Sels mineraux font le Nure, le Sel marin, & le Vitriol. Nous trouvons ces

mêmes sels dans les plantes.

Le sel essentiel de la Parietaire est tout nitreux, il sus sur les charbons comme le salpètre. Les sels sixes du Chardon beni, de l'Ablinthe, du Kali, de l'Eponge contiennent beaucoup de sel marin, qui se crystallise en cubes, & qui décrepite sur les charbons.

La plûpart des sels fixes des plantes calcinez jusqu'à un certain point, rendent une odeur de souffre très-considerable. Or cette odeur sulphureuse ne peut venir que d'un sel vitriolique raresse & volatilisé par l'huile de la

plante.

Par ces sels nous pouvons juger de tous les autres sels des plantes. Car les sels volatiles ne sont que des sels sixes débarrassez de la partie de leur terre la plus grossière, & unis à quelque portion d'huile.

Il y a toute apparence que les sucs acides qui se tirent des vegetaux sont aussi de la mêmenature que les acides mineraux, avec cette disserence que les acides dans les plantes ont été fortraressez par la fermentation, & unis si étroitement

SYCC

BES SCIENCES. 1707.

avec les souffres, qu'ils ne les abandonnent qu'a-

vec beaucoup de peine.

Ainsi le vinaigre distillé que je crois pouvoir mettre dans la classe des acides vitrioliques, ne differe de l'esprit de souffre, de l'esprit de vitriol, ou même de l'huile caustique de vitriol, qu'en ce que ces acides dans le vinaigre sont étendus dans beaucoup de flegme, & unis trèsfortement avec beaucoup d'huile, qu'on en peut neanmoins séparer, comme je le ferai voir dans un autre Memoire.

Si l'on dissout du cuivre dans l'acide du vinaigre separé de son huile autant qu'il est possible. il s'y forme des crystaux tous semblables en figu-

re à ceux du vitriol bleu.

Il paroît donc clairement par tout ceci que les sels des plantes ne different point essentiellement des sels des mineraux. Examinons presentement

les souffres.

Le principe sulphureux ou inflammable est le même dans les vegetaux & dans les mineraux. J'ai déja fait voir dans le Memoire que j'ai donné sur la production du souffre mineral par le mêlange de toute matiere inflammable, telle qu'elle soit, avec l'acide vitriolique, que le principe d'inflammabilité dans le souffre commun n'est point different de celui qui rend inflammable les graisses des animaux, les huiles & les refines des plantes, & les bitumes de la terre. J'ajoûte à cela non-seulement que ce principe sulphureux se rencontre dans les substances métalliques, mais encore que c'est lui qui donne à ces matieres leur fusibilité, leur ductilité & leur forme metallique. C'est ce que je vais démontrer dans la plûpart des matieres metalliques, K 7

L'An-

232 Memoires de l'Academie Royale

L'Antimoine qui est une des substances qui approche le plus du métal, n'est presque que du souffre brûlant. On apperçoit aisément ce souffre qui s'exhale en siame bleue si on le calcine à l'obscurité. Lorsque la plus grande partie de son souffre s'est exhalé, il perd sa sommemetallique, & il reste en cendre grise, qui sonue prend la sorme de verre au lieu de celle de métal qu'elle avoit avant la calcination. Si on veut rendre à ce verre ou à cette cendre la sorme métallique, il ne saut que lui rendre ce principe sulphureux qu'elle a perdu en la resondant avec quelque matiere instammable, comme le tartre, le charbon & toute autre matiere semblable, & elle se remet aussi-tôt en Regule.

On sait que le salpêtre calciné avec quelque matiere sulphureuse fuse & s'embrase plus ou moins selon qu'il y a plus ou moins de souffre, & à proportion que ce souffre est plus ou moins envelopé; & s'il ne le fait pas avec toutes les matieres qui contiennent ce principe, il est au moins constant que quand il sulmine avec quelqu'une, il nous y marque un principe sulphureux. Or si l'on calcine l'antimoine avec le salpêtre, il se sait une sulmination assez considerable, dans laquelle une partie du souffre de l'antimoine s'exhale, & l'autre partie reste sixée par les sels du salpêtre. Il ne reste de l'antimoine qu'une chaux blanche, qu'il est aisé de remettre en Regule par l'addition de quelques matieres

inflammables.

On peut recueillir ce principe selphureux de l'antimoine en le distillant avec le Sublimé corrossi; car pour lors en se détachant de la terre métallique de l'antimoine, il se joint au mer-

care du sublimé, & forme le Cinabre d'antimoine: sa terre métallique passe par la distillation avec les acides du sublimé, & forme le Beurre d'antimoine. Si on précipite cette terre, on aura ce qu'on appelle la poudre d'Algaroth: en la fondant ensuise on la convertit en verre, paroequ'elle est dépouillée de la plus grande pantie de son soufire. Si on lui rend ce soufire par l'addition de quelque matiere sulphureuse, elle reprend sa forme métallique.

Il paroît donc par ces analyses de l'antimoine, que c'est un composé d'une terre susceptible de witristation, & du soussie principe corporissé par un peu de sel viriolique. On peut démontrer aisément cet acide viriolique dans l'antimoine par sa distillation, dans laquelle il donne une liqueur qui n'est point du tout différen-

te de l'esprit de souffit.

A l'égard des métaux il y en a quatre que les Chirmiles ont nommez imparsaits, parceque leurs principes ne sont pas liez si étroitement, & parceque la violence du seu ordinaire les détruit. Ces métaux sont le Fer, le Cuivre, le Plomb & l'Étain. Les autres qui résistent à la violence du seu ordinaire sont l'Or & l'Argent.

Dans les quatre premiers on peut découvrir aisément le principe d'inflammabilité, ils fusent tous avec le salpêtre plus ou moins sensiblement. Le ser est celui dans lequel cela est le plus sensible, ensuite l'étain, le cuivre & le

plomb.

Le principe d'inflammabilité prend encore fensible dans ces métaux, si on les laisse tomber en limaille fur la slâme d'une chandelle.

Dens le fer les grains de limaille s'enflamment,

ment, étincellent & tombent en petites bouls à demi vitrifiées.

La limaille de cuivre n'étincelle pas de me me, mais elle s'embrase & donne une sième verte.

La limaille d'étain s'embrase: chaque grain fondu sume beaucoup en tombant, & cette sumée rend une odeur de sumée d'Orpiment: la limaille de plomb sume moins, & toutes deu colorent la slâme de la chandelle & la rendent bleue.

Dans le fer le principe sulphureux et plus condensé que dans l'antimoine & dans le soufre mineral; cependant si on vient à raresser a soussire par le moyen de quelque acide volation. Comme sont les esprits acides de sel & de utriol, il s'enssaime très-aisément à l'approcad'une chandelle. M. Lemery en a fait voi ici l'experience, en jettant de la limaille de su dans de l'esprit de vitriol, dont les vapeurs que s'élevoient pendant la dissolution, s'allumoie comme la vapeur de l'esprit de vin.

Quelque fixe que soit le principe suppreux dans le fer, le grand seu ne laisse pue l'enlever & de convertir ce métal, apune longue calcination, en une cendre regeatre qu'on nomme Sasran de Mars. Ce cendre ne se vitrisse qu'à peine seule au seu dinaire. Le seu du Soleil la vitrisse prompment, de même que le fer. Si on mête ce cendre avec de l'huile de lin & qu'on les calcune ensemble, on la convertira en ser: & de cette operation la terre du ser reprend le principe sulphureux qu'elle avoit perdue. D'ou paroît qu'en ôtant au ser le principe sulphureux il cesse d'être metal, ce n'est plus qu'en

ľĆ.

DES SCIENCES. 1707. 235 terre susceptible de vitrification: si au contraire on rend à cette terre son principe sulphureux, elle devient aussi-tôt susible, malleable, ductile, en un mot c'est du métal.

On pourroit me demander où est dans tout ceci le principe vitriolique que j'ai reconnu dans

le fer.

Jerépondrai qu'il y a tout lieu de croire qu'une partie de cet acide vitriolique s'échape avec le souffre principe dans la calcination du ser, & qu'une autre partie reste embarrassée dans la terre, & lui sert de sondant pour se vitrisser. Et il est à présumer que lorsqu'on veut remettre cette terre en métal, l'huile de lin ou les autres matieres inflammables rapportent avec elles un acide qui tient lieu de celui qui s'est exhalé: ou peut-être l'huile ne sait-elle que raresser celui qui étoit concentré dans la terre pour en resaire une quantité de métal moindre à la verité que la premiere à proportion de la quantité du principe acide qui s'est exhalé. C'est ce qu'on verisseroit si on pouvoit analyser les métaux avec la même précision qu'on analyse les autres corps, ce qui paroît presque impossible.

Après le fer le Cuivre est le métal qui parost contenir le plus de soussire. Il suse avec le salpêtre, mais très-soiblement. Quoiqu'il ait beaucoup de soussire, ce soussire est neanmoins plus concentré que dans le fer; c'est-pourquoi il n'est pas aisé à rarester par les sels et à rendre inslammable. On le peut saire cependant par une operation décrite dans les Ouvra-

ges de M. Boyle.

On met dans une petite cornuë de verre deux onces de sublimé corross & une once de cuivre en limaille; on leur donne un feu assez

vif, le mercure s'échape en partie & passe par le col de la cornne; il s'éleve aussi avec lu quelques sels du sublimé: mais la plus grande partie reste unie au cuivre qu'ils ont difsons, & avec lequel ils ne font plus qu'une masse quelquesois d'un jaune ou d'un rouge transparent, & quelquesois d'un-rouge opaque à peu près comme la cire d'Espagne. Cette matière exposée à la ssame d'une chandellese sond, brûle, & donne une ssame bleue.

Dans cette préparation du cuivre, on divise & on étend très-confiderablement ce métal dans les sels, ce qui met au large son souffiequi est par-là en état d'être suffisamment rarché pu les esprits de ces mêmes sels, pour se change ensemble en slâme à l'approche d'un corps alle-

mé.

On prive le cuivre de son principe sulphareuren le brulant au grand seu, & il reste une condre qui ne se sond point en métal, & qui apeix à se réduire en verre: on l'y réduit cependant au seu du Soleil, de même que le métal; mais il faut en cette occasion se servir d'autre choix que du charbon pour les tenir au soyer du verre, sans quoi ils ne se vitrissent point, parceque le charbon leur rend continuellement le sourir que le seu du Soleil en enleve. Je me sui servi assez heureusement pour cela des coupelles de lorsque j'ai eu vitrissé le cuivre sur la coapelle au seu da Soleil, en exposant de nouveau ce verre de cuivre sur le charbon au soyes du verre, il y reprenoit aussi-têt sa sorme métallique.

L'Etain & le Plomb sont les deux métaux imparfaits qui paroissent tenir le moins du sousire On ne l'apperçoit qu'au soible fusement qu'is sont avec le saipêtre en les sondant ensemble. Ces deux métaux laissent échaper aisément le peu de soufire qu'ils contiennent dans la calcination à seu ouvert: Ils se réduisent en cendres, & se vitrissent ensuite. Ils reprennent aussi trèspromptement ce soussire si l'on y jette quelque graisse ou quelqu'autre matiere insammable, & ils reprennent avec ce principe leur sorme métallique.

Les deux métaux où il est le plus dissicile de démontrer le principe d'instammabilité sont l'Or & l'Argent. Ils restent sixes dans les seux ordinaires sans se brûler & se détruire. Il n'y a que le seu du Soleil qui puisse les décomposer; mais il est à présumer que quolqu'on ne puisse démontrer dans ces métaux le principe sulphureux, il s'y rencontre cependant comme dans les autres.

Il y a dans l'or, de même que dans les métaux imparfaits, une terre capable de vitrification qui en fait la base. Nous le voyons par le verre qui nous reste après la calcination de l'or au seu du Soleil; & il y a lieu de croire que la plus grande partie de ce qui s'en exhale en sumée pendant cette calcination, est le principe sulphureux mêlé avec des sels.

Il seroit à souhaiter que pour éclaireir cette matiere on pût avoir assez de ce verre pour essayer de l'imbiber d'un nouveau soussire, & en resaire du métal comme on fait avec les cendres &

les verres des métaux imparfaits.

Il arrive à l'argent des varietez qui demanderoient une étude particuliere. Ce métal purifié par l'antimoine se vitrisse au seu du Soleil; mais s'il a été purifié par le plomb, il ne laisse qu'une cendre gesse. Est-ce que le seu du Soleil seroit trop soible pour vitrisser cette terre, & l'argent passé par l'antimoine resiendroit-il quelque 7538 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE portion vitriolique de ce mineral qui serviroit de fondant à sa terre? C'est ce qu'il m'est disti-

cile de déterminer présentement.

Il paroît seulement qu'il a pour base une terre capable de vitrification, & ce qui s'exhale en sumée est apparemment un mélange de soufire, de sels, & d'un peu de terre que ce seu volatilise.

Par toutes ces experiences il paroît que les substances qui composent les métaux ne different point essentiellement de celles qui composent les vegetaux.

Que les métaux imparfaits sont composez du souffre principe, d'un sel vitriolique, & d'une

terre vitrifiable.

Que ce principe sulphureux est plus ou moins

lié avec les autres principes.

Qu'il l'est fortement dans l'or & dans l'argent, moins dans les métaux imparfaits, encore moins dans l'antimoine, & très-peu dans le souffre mineral.

Que le principe d'inflammabilité peut être se paré & enlevé des matieres métalliques par le

feu simple ou par le feu du Soleik

Que le métal déponillé de ce principe seconvertit en cendres.

Que ces cendres, si on continue de les poui-

ser à un feu violent, se vitrisient.

Et que ces cendres ou ces verres, si on y me le quelque matiere inslammable, reprennent aussi tôt la forme métallique qu'ils avoient perdue.

Que c'est ainsi que l'huile de lin change l'at-

gile en fer.

Que si l'on connoissoit toutes les autres terres métalliques, on pourroit les convertir austitôt en métaux par la projection de quelque matiere instammable. Que

Que les parties salines & terreuses qui se renontrent dans l'huile de vitriol & dans l'huile le terebentine sournissent cette terre capable de ritrification qui fait la base du ser, & qui reçoit à sorme métallique du principe sulphureux de l'huile de terebentine.

Que le fer que l'on découvre dans les cendres des plantes y a été produit de la même ma-

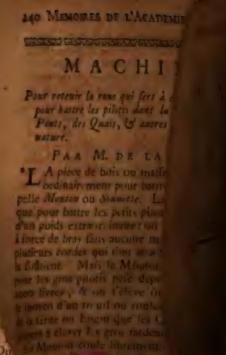
niere.

Que c'est un composé de la terre vitrisiable des plantes, de l'acide de ces mêmes plantes, & de leur principe huileux & instammable.

D'où je conclus que la production artificielle du fer est non-seulement possible, mais très-

réelle.

Je sai bien que cette matiere est encore pleine de difficultez qu'il faudroit éclaireir, & que cela paroît fort opposé à l'idée que l'on s'étoit saite jusqu'ici de la formation des métaux dont on regarde le mercure comme la base: mais je ne rapporte que ce que mes recherches m'ont appris; le temps & nos experiences pourront nous instruire sur le reste.



Par

Vertit

Que fer à un

Et que le quelque tôt la forme

Que c'est gile en fer.

Que fi l'on . res métalliques tot en métaux pa tiere inflammable



CONTROL CONTRO

MACHINE

Pour retenir la rone qui sert à élever le Monton pour battre les pilotis dans la construction des Ponts, des Quais, & autres ouvrages de cette nature.

PAR M. DE LA HIRE.

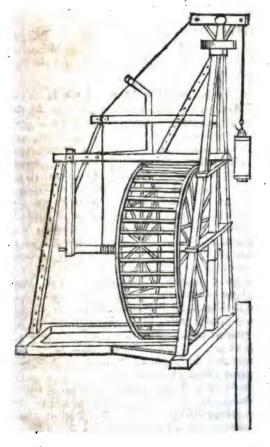
ordinairement pour battre les pilotis s'appelle Mouton ou Sonnette. La Sonnette ne set que pour battre les petits pilotis, & elle n'est par d'un poids extraordinaire: on l'éleve seulement à force de bras sans aucune machine, en tiratipusieurs cordes qui sont attachées au chable qui la soûtient. Mais le Mouton dont on se ser pour les gros pilotis pese depuis 1000 jusqu'i 2000 livres, & on l'éleve ordinairement par le moyen d'un treuil ou ronleau qui fait partité la Grue on Engin que les Charpentiers employent à élever les gros sardeaux.

Ce Mouton coule librement entre deux corlisses, afin u'il puisse taire tout son effort et tombant sur la tête du pilotis qu'on veut entercer. Mais comme les treuils ordinaires des Egins sont mûs par quatre bras qui y sont ficheson ne le peut tourner qu'avec peine & lentement, ce qui n'avance pas l'ouvrage: c'est pourquoi on applique à ce trenil une grande rouc di 10 ou 12 pieds de diametre comme on sait au grandes grues, afin que quelques hommes da marchant ou montant dans cette roue puisses faire tourner le treuil plus facilement & plus

COIL.

[.] Juin 1707.

OMES SCIENCES. 1707. 241 ommodément, comme on le peut voir dans a Figure.



242 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

Dans la construction d'un grand Pont de piere qu'on fait à Moulins en Bourbonnois, & d'ane construction nouvelle, sous les ordres & du dessein de M. Mansart Surintendant des Birmens, on est obligé d'enfoncer de très-gros pilotis à 20 piez & plus en terre pour trouver un bon fond; c'est pourquoi il faut y employe un Monton qui pese jusqu'à deux milliers. Mais comme la grande roue qui est appliquée au treuil sur lequel la corde du Mouton se dévide à mesure qu'on l'éleve; est assez large pour s recevoir quatre hommes de front, lesquels montent ensemble sur les traverses ou échelons ou ranches qui forment la largeur de cette roue, à pour s'y soûtenir presque toûjours à la hauteur de l'axe ou treuil pour faire plus d'effort, il faut retenir cette roue toutes les fois qu'on lache le Mouton; car la pesanteur des hommes qui sont au-dedans, n'étant plus retenue par le poids de Mouton, emporteroit la roue, & la faisant toutner avec rapidité, les hommes qui y sont itroient renversez & pourroient se tuer. On ch donc obligé de retenir cette roue avec un cochet qui est attaché à une corde qu'on arrête e: quelque endroit fixe, toutes les fois qu'on iche la détente du Mouton, ce qui est un estbarras confiderable, outre qu'il peut arriver qu' ce crochet ou sa corde peuvent se rompre se l'effort de la pesanteur des hommes sur la ceconference de la roue, & alors les Ouvries courent risque de la vie.

Mais ce n'est pas encore ce qui est le plus à craindre pour les hommes dans cette machine; car quelquesois la détente du Mouton ou le crochet par où il est soûtenu, ou la corde qui sort peuvent se casser ou se rompre tout d'un

COUP

DES SCIENCES, 1707. 043.

oup en l'élevant, & les Ouvriers sont en grand langer par ces accidens, imprévûs, comme il

en étoit arrivé.

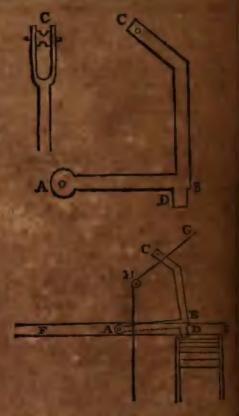
C'est ce qui obligea l'hyver demies un des principaux Architectes du Roi qui ont la direcion de cet Edifice, de me proposer de trouver un remede à tous ces inconveniens, & qui fût à même temps si facile pour des gens groffiers qu'on employe ordinairement dans ces ouvrages, qu'il ne pût leur arriver aucun mal par quelque negligence ou inadvertance que ce fût. Voici ce qui me vint en pensée sur ce sujet, &

au'on devoit mettre en execution.

Je considerai d'abord que dans tous les accidens qui peuvent arriver à cette machine, la corde qui soûtient le Mouton se relâchoit entierement, & par consequent qu'il falloit appliquer à la charpente même de l'Engin une piece laquelle vint à s'engager dans les marches ou ranches de la roue, & qui fut capable de résister à quelque effort que ce fut, pour la retenir quand la corde du Mouton seroit débandée, & au contraire que cette piece s'en dégageat d'el-

le-même quand la corde se banderoit.

Pour cet effet je fais un Equairre ABC de bois ou de fer beaucoup plus large qu'il n'est épais, & qui est fourchu vers son extrémité C laquelle est un peu coudée. Dans cette fourche i'y engage une petite roulette ou poulie, en sorte que le chable ou corde du Mouton peut se mouvoir librement dans cette fourche en passant au-dessous de la roulette. A l'autre branche AB de l'Equairre & vers l'angle B j'y arrête une forte cheville D ou tasseau de la même épaisseur que la branche de l'Equairre; enfin l'extrêmité A de cette branche BA est percée MEM. 1707.



d'un trou pour y pouvoir passer une cheville

Il y a dans l'assemblage de l'Engin deux : ces moisées EF l'une à côté de l'autre qui DES SCIENCES. 1707. 245

vent à sa solidité, & qui laissent entr'elles un espace de 4 à 5 pouces, & c'est dans cet espace où j'engage l'Equairre ABC, & où je l'arrête aux moises par la cheville placée à son extrêmité A, mais de telle maniere qu'il n'ait pas trop de jeu par les côtez, ce qui dépend de la distance entre les moises, & de l'épaisseur de la

branche de l'Equairre.

Immediatement au-dessous de ces pieces moisces, passe la grande roue du treuil qui porte le chable du Mouton; & l'on dispose la machine de telle maniere que lorsque le chable GH qui vient du haut de l'Engin à la poulie H pour être détourné ensuite sur le treuil, est roide ou bandé, il soutient l'Equairre en passant la roulette en C, de telle sorte que le tasseau D de l'Equairre ne touche point aux marches de la roue. Mais auffi-tôt que la corde GH se relâche, le propre poids de l'Equairre & celui que la corde lui donne de plus en s'y appuyant dans la fourche, le fait tourner sur la cheville en A. & le fait descendre jusque contre les jantes de la grande roue, & le taskau D s'engageant aussi-tôt entre les marches, retient la roue en cet état sans qu'elle puisse tourner; car la branche AB de l'Équairre étant retenue entre les pieces moisées peut soutenir un très-grand effort.

Mais lorsqu'on vient à rebander le chable ou la corde du treuil pour y attacher le Mouton, aussi-tôt on releve l'Equairre, & l'on dégage le tasseau D d'entre les marches de la roue qui peut tourner alors pour élever le Mouton.

Cette machine elt fort simple & fort commode, & peut sauver la vie aux Manœuvres & Ouvriers qu'on employe dans ces travaux, & sans aucune précaution.

OBSERVATION

De l'Eclipse de Mars par la Lame faite à Montpellier & à Marseille.

PAR M. CASSINI leffs.

E temps qui fut couvert ici à Paris le 10 de Mars après midi, ne nous permit pas de fatte cette observation. Il sut plus favorable à Montpellier, où elle fut faite en présence de toute la Societé qui s'assembloit ce jour-là, à cause que c'étoit un Jeudi. Voici l'observation. à 4h 25' 30" du foir à Montpellier, Immersion de Mars dans la partie obscure

de la Lune. 4 4h 18' 36" Emersion de Mars de la partie claire.

33' 6" Durée de l'Eclipse.

L'Immersion s'est faite à 10 minutes de di tance de la corne meridionale de la Lune, & l'Emersion à 6 minutes de la même corne.

Quelque temps après M. l'Abbé Bignon nous remit l'observation qui en avoit été faite par le

P. Laval à Marseille.

à 46 32' 7" Le bord oriental de la Lune, qui est l'obscur, paroît toucher k bord occidental de Mars.

2 4h 32' 17" Mars entierement caché par le bord obscur de la Lune.

Hauteur apparente du bord superieur de la Lune prise au moment de l'occultation de 58ª 40° 0'. Mars.

82. Juin 177.

DES SCIENCES. 170%.

Cette occultation est arrivée 1h 8' plus tate qu'elle n'a été marquée dans le Livre de la Conmoissance des Temps, & beaucoup plus près du

bord meridional de la Lune.

Comme on ne s'attendoit pas que Mars parut fi-tôt, on ne prit pas garde au moment de son Emersion. Le P. Femille ne vit pas préci-Tément le moment de l'Emersion; mais il observa qu'à 4h 59' 14" Mars étoit éloigné du bord éclaire de la Lune d'un diametre & demi, dont retirant 10 secondes pour le temps que le ... diametre de Mars avoit employé à se cacher & 15 secondes à cause qu'il étoit éloigné mois d'un diametre & demi, l'on aura le lemps de l'Emersion à peu près à 4h 48' 49".

Reflexions for cense Observation.

L'observation de l'Immersion de Mars dans la Lune faite à Montpetlier étant assivée une heure plus tard que je ne l'avois calculée dans la Comoissance des Temps, cela me at craindre qu'il n'y cut quelque encer dans mon calcul : c'est pourquoi je le refis de nouveau, & je trou-vai que ma détermination étoit juste, supposant les lieux de la Lune & de Mars tels qu'ils sont marguez dans les Ephemerides de l'Academie. Nous en écrivimes à M. de Plantade Directeur de la Societé Royale, pour savoir s'il n'y avoit pas quelque méprise dans l'heure de son observation, & il nous fit réponse qu'elle étoit exacte, & qu'il avoit été surpris d'y trouver tant de difference. Je jugeai donc devoir calculer le lieu de la Lune par les Tables de mon Pere, & je trouvai qu'à 4h 18' temps de la conjonction veritable marquée par les Ephemerides, la lon-L < gitudo-

248 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

gitude de la Lune étoit de 3d 39' 11" des Gemeaux, & sa latitude septentrionale de 2d 55' 18". La longitude de Mars, tirée des Tables de M. de la Hire, étoit de 4d 9' 27" des Gemeaux, & sa latitude septentrionale de 1d 14' ac. Suivant cette détermination la conjondion de Mars & de la Lune est arrivée à sh 11'plus tard de 52 minutes que celle qui résulte des Ephemerides. Ayant ensuite décrit une figure pour déterminer le temps des Phases, où l'on a tracé les paralleles de Paris, de Montpellier & de Marseille, j'ai trouvé que l'Immersion de Mars dans la Lune a dû arriver à Paris le 10 Mars à 4h 14', & l'Emersion à 5h 15'. Qu'à Montpellier, supposant la difference des meridiens de 6' 10" telle que nous l'avons déterminée par les triangles de la meridienne l'Immerfion a dû arriver à 4h 24', & l'Emersion à 5h0' à une ou deux minutes près du temps marqué par l'observation; & qu'à Marseille, supposant la difference des meridiens de 12'0", l'Immerfion a dû arriver à 4^h 33' 30", & l'Emersion à 5^h 1', ce qui ne s'éloigne de l'observation que de peu de minutes.

En comparant ces observations par la methode que j'ai expliquée à l'Academie pour en tirer la difference des meridiens, l'on trouve par l'Immersion observée à Montpellier & à Marseille la difference des meridiens entre ces deux Villes d'un peu plus de 4 minutes, & par l'Emersion

de 6 à 7 minutes.

DES IRREGULARITEZ-

DE L'ABBAISSEMENT APPARENT DE L'HORISON DE LA MER.

PAR M. CASSINI.

A PRES avoir examiné les premieres ob-servations de l'abbaissement apparent de l'horizon sensible de la mer faites par le-P. Laval à Marseille dans son Observatoire, les avant trouvées differentes en divers temps, je l'ai prié de continuer ces observations pour voir si cette difference continue toujours de la même maniere avec cette irrégularité.

La Lunete de l'instrument par laquelle il fait ces observations est élevée sur le niveau de la mer de 144 pieds de Paris, Juivant le nivellement qu'il en a fait : ces 144 pieds de hauteur donnent au rayon direct qui rase la surface de

la mer une inclinaison de 13' 14".

Le moindre abbaissement apparent de l'horizon de la mer observé par le P. Laval à cette hanteur pendant cet hyver, a été de 11'46"; la difference entre cette hauteur & celle du rayon direct seroit d'une minute 28 secondes, que l'on pourroit attribuer à la plus grande refraction du rayon visuel qui rasoit la surface de la mer.

Mais le plus grand abbaissement apparent de l'horizon de la mer a été observé de 14' 30", qui est plus grand que celui du rayon direct d'u-ne minute & 16 secondes; ce qui est contre les regles

* 28. Juin 1707.

Menoires de l'Academie Royale

regles de la refraction qui devoit diminuer cett

inclination, au lieu de l'augmenter.

Nous avons déja remarqué par diverses autres observations, qu'une partie de la surface de la mer contigue à l'horizon sensible, se confond à la vûe avec le Ciel, & que pour lors la circonference apparente de l'horizon sensible tonbe dans la mer exposée à nôtre vue. Le rayon visuel dirigé à gette circonferenze apparente de l'horizon de la mer, décline donc alors du rayon direct, qui rase la surface de la mer vers la partie inferieure, contre l'inclinaison que devroit avoir le ravon compu, qui safe cette surface.

Comme nous avions communiqué cette re-Aexion sa P. Laval fans qu'il sit en aucune occasion de diftinguer par quelque figne sensible cette difference, l'on voit combien il est difficile de la distinguer, & à quelle erreur est etposée la methode de chercher la grandeur du diametre de la Terre par l'observation de la tangente de la mer fans cette circonspection.

On voit par les observations du P. Laval que actte difference entre divers abbaillomens apparents de l'horizon de la mer vus du même lieu. furpaffe souvent la cimunième partie de la plus perite inclinaison apparente; de sorte que par cette methode on pourroit se tromper de la cinquieme partie du demi-diametre de h Terre.

l'avois tâché de réduire à quelques regles la difference entre l'inclination apparente du rayon rompu qui rase la surface de la mer, & l'incli-

naison veritable du rayon direct.

Il est d'une grande importance d'examiner quelle exactitude on peut avoir d'une methode, pour ne pas en attendre une plus grande qu'elle ne peut donner.

Par la multitude des observations faites par le P. Laval nous apprenons, 10. Que quand il est question de déterminer une distance ou une petite hauteur sur la surface de la mer par une seule observation de l'abbaissement de la mer, on ne l'aura déterminée certainement qu'à 7 près. C'est aussi à peu près la différence qui s'est tronvée entre la hauteur de l'observatoire de Marseitle, que nous avions tiré des observations faites à Marseille, & la hauteur veritable trouvée par le nivellement du P. Laval de 144 pieds, au lieu de 175 pieds que les observations de Toulos nous avoient montré. 2°. Que si l'on a plusieurs observations de l'abbaissement apparent de la mer faites en divers temps dans le même lieu. en prenant le milieu entre ces observations, on aura de fort près l'inclinaison égale à celle du rayon direct qui rase la surface de la mer, qui pourra servir à déterminer avec une mediocre justesse la hauteur & la distance par la methode ordinairé. 3°. Que la variation des hauteurs apparentes de la mer n'a aucun rapport regulier a. vec la variation qui s'observe en même temps dans le Thermometre & dans le Barometre; ce qui semble confirmer ce que nous avons remarqué plusieurs sois, que la partie de l'air qui cause la refraction est d'une nature differente de la partie à laquelle on attribue la pesanteur qui équilibre la hauteur des liqueurs dans le · vuide.

Nous avoas observé plusieurs sois l'abbaissement apparent de l'horizon sensible de la mer Mediterannée d'une hauteur dix sois plus grande que celle de l'Observatoire de Marseille, nous l'avons tossjours trouvé de 42 sans aucune disference sensible d'une sois à l'autre; ce qui sait voir que dans les moindres hauteurs les refertions font beaucoup plus variables que den les plus grandes.

OBSERVATIONS DE MERCURE,

Comparées au calcul de nos Tables a la ser de fa Conjonction inférieure avec le Solos, mois de Mai de cette année 1707.

PAR M. DE LA HIRE le fils.

NOUS n'avons point d'observations des l' netes qui soient plus sures pour det en la leurs mouvemens, que leurs componetions à leurs oppositions avec le Soleit: en danversapects la parallare de l'orbe de la Terre devia nulle, ce qui dégage leur mouvement d'un composition de le rend simple, au lieu que ptout ailleurs il est composé de celui qui lui si

propre & de celui de la Terre.

On a toûjours observé sacilement les Fisnes superieures dans un de ces points, qui ch l'exposition; mais pour les inférieures Venns à Mercure, il n'en est pas de même, à cause que la Terre ne se trouve jamais entr'elles & le soleil. Cependant par le moyen des Lunettes d'approche, nous avons observé sent souvent Venus dans sa conjonction inférieure avec le Soleil, sorsqu'elle a une latitude confiderable, à cause de la grande clarife & de sa proximite els

DES SCIENCES. 1707. - 259

Terre. On ne l'a vue qu'une seule sois jointe au Soleil & sur son disque, quifut le 4 Decembre 1628: mais pour Mercure on ne l'avoit point vû que dans ses digressions jusqu'en 1631, où M. Gassendi l'observa à Paris sur le disque du Soleil. Cette observation si célébre excita tous les Astronomes à prendre toutes les précautions necessaires pour en faire de semblables, car c'étoit la seule Planete dont les mouvemens ne nous étoient pas bien connus. On envoia des Astronomes de l'Academie en Languedoc pour ce sujet, & M. Halley alla exprès à l'Isle de Sainte Helene pour le voir plus commodément. & en effet il l'y observa; mais M. Gallet le vit. aussi dans le même temps en France.

M. Halley avertit dans son Livre des Observations qu'il fit dans la même lsle, que l'on pour-roit voir Mercure dans le Soleil plusieurs fois dans le reste du siecle passé & dans celui où nous sommes, dont celle qui est arrivée au mois de Mai de cette année en est une; mais nos Ephemerides nous avertissent assez de ces conjonctions dans les nœuds. C'est ce qui nous a obligé d'ê-tre attentiss à examiner le Soleil pendant tout le cinquieme du mois de Mai dernier, & même le 4 au soir & le 6 au matin, sans que nous ayons rien apperçû sur le corps du Soleil. Mais comme il y a toujours lieu de craindre que les mouvemens des corps celestes que l'on conclut des observations passées ne répondent pas exactement aux suivantes, nous avions fait exprès quelques observations du passage de cette Planete par le meridien avant cette conjonction, & nous en avons encore fait depuis pour reconnoître si nos Tables se soûtenoient toûjours dans l'exactitude qu'elles nous avoient marquée dans d'au-L.6. tress 254 Memoires de l'Academie Royale tres femblables, comme nous l'avons public dans nos Memoires.

Nous observames donc le centre de Mercure dans le meridien le 12 Avril 1707 à 15 14 34° après midi, sa hauteur meridienne vraie 6-

toit de 580 53' 31".

Nous tirons de cette observation par nos suppositions & par le vrai lieu du Soleil tiré de nos Tables, que la longitude de Mercure étoit de 1º 11º 28' 33", & la latitude boreale de 2º 33' 18". Par nos Tables nous trouvons sa longitude de 1º 11º 30' 45", & sa latitude boreale de 2º 32' o". Done la difference de la lorgitude observée avec celle qui est calculée 2' 12", & celle de la latitude observée avec celle qui est calculée 1' 18".

Nous observames le 14 Juin 1707 le centre de Mercure dans le meridien à 10h 37' 24' du matin, sa hauteur meridienne vraic étoit

de 60° 3' 38".

Nous tirons de cette observation sa longitude de 2° 2° 52' 23", & sa latitude australe de 1° 55' i". Par le cricul des Tables la longitude est de 2° 2° 48' 23", & la latitude australe de 1° 53' 46". Done la difference des longitudes est de 5'

o", & celle des latitudes de 1' 15".

Le 15 Juin 1707 le centre de Mercure passa par le meridien à 10h 39' 56" du matin, sa houteur meridienne vraie étoit de 60° 32' 39"; d'où l'on tire sa longitude de 21 4° 32' 6", & sa latitude australe de 1° 44' 16. Par le calcul sa longitude étoit de 2° 4° 27' 44", & sa latitude australe de 1° 43' 2". Difference des longitudes 4' 22", & celle des latitudes 1' 14".

Nous avons encore fait d'autres observations de Mercure dans le meridien que nous ne rapDES SCIENCES. 1707. 25

porterons pas, celles-ciétant suffisantes pour faire voir la conformité qu'il y a entre les lieux de Mercure tirez de l'observation & calculez par les Tables.

Voici quelques reflexions que mon Pero a faites sur cette conjonction de Mercure avec le

Soleil.

REFLEXIONS

Sur le passage de Mercure par le disque du Soleil au mois de Mai 1707.

PAR M. DE LA HIRE.

ORSQUE j'ai construit mes Tables de Mercure, je me suis servi d'un très-grand nombre d'observations que j'avois faites de cette Planete, dont le mouvement est très difficile à déterminer, à cause qu'elle va fort vîte, & qu'elle a une grande excentricité; & j'y ai aussi employé quelques observations de Margraf lesquelles m'ont parti avoir assez d'exactitude, & qui ayant étésaites au Bresil, ont des avantages sur celles qu'on peut saire dans ces climats-ci. Mais surtout j'ai sait beaucoup d'attention aux six observations que nous avons de cette Planete dans son passage par le disque du Soleil.

La premiere est celle de Gassendi en 1631. La seconde est de Shakerleus Anglois, saite à Surate dans l'Inde en 1651. La troisième est d'Hevelius à Dantzik en 1661. La quatrième faite à Avignon par M. Gallet, & dans l'Isle de

^{* 28} Juin. 1707.

276 MEMOIRES DE L'ACADEMIL ROSSEL

Nature Helens par M. Hollier en 1677. La quiente a Kauren d'ans la Chine en 1677. La PP. de Fontera; de le Courre, de la fixen a quiente avons faite nous-mêmes à Paris d'estat.

valoire en 1697.

De source ces philippotitions il n'y a na. d'Herefens qui foit dans le round affect de not année 1107 au mois de Mai. Mais et mire vers les 11th 20' du matin. & que nouvrier cames rien fur le Soloil dans ce temps-la, aon'un le vit aller bien, je crusois que mo le bles avoient quelque demut confidentle cer endroit. Cependant le grand nombre d' vemens de cette Planete, & celles de Contivantes, comme son les a rapportées dans les Memoires de l'Academie, ne pravant co a efalse soupgonner que je fuste fast écurté d'ac te Ciel, l'ai crù enfin que je ne devois par m furer tout à fait fur le calcul de nos Ephenic des, qui n'avoit pas été fait tout exprès pours temps-là, & que je devois l'examiner moi-me me avec attention.

C'est ce qui m'a engagé de reprendre l'observation d'Hevelias, & de la calculer tout de nouveau par mes Tables, pour voir comment elles s'y accordoient, & J'ai trouvé qu'elles dan noient la position de Mercure éloignée seulement de 3' de celle qu'il a déterminée, à qu'il rapporte lui-même. Cette distirence el fort petite par rapport au meuvement propre de cette Planete dans ce temps-là, qui est de 2' par heure.

Ensuite j'ai calculé de même le lieu du Soleil & de Mercure pour les 5 & 6 Mai de cette année à 11h du matin, & j'ai trouvé que bien loin que Mercure sût joint au Soleil au temps marqué par les Ephemerides, il en étoit encore éloigné de 32' 14" le 5° à 11h du matin. Car par mes Tables le lieu du Soleil étoit au 14° 9' 30" du 8', & celui de Mercure au 14° 41' 44", & la latitude de Mercure étoit alors de 8' 57" boreale.

Le 6° ensuite aussi à 11h du matin j'ai trouvé le lieu du Soleil au 15° 8' 3" du 8', & celui de Mercure au 14° 5' 46" du 8', car Mercure étoit retrograde, & qu'il avoit 8' 4" de latitude.

australe.

Le mouvement journalier de Mercure au Soleil étoit donc alors de 1° 34′ 30″, & par conféquent le mouvement horaire de 3′ 56″ ½. C'est pourquoi il convient 8h ½ pour les 32′ 14″ de difference que nous avons trouvée cidessus depuis les 11h du matin du 5° Mai jusqu'au temps de la vraie conjonction au Soleil, Ainsi elle n'a dû être que le soir de ce même jour à 7h ½.

Mais sa latitude étoit le 5° à 11h du matin de 8' 57" boreale, & le 6° à 11h du matin de 8' 4" australe, ce qui donne une difference de 17' 1" par jour: Donc pour les 8h ¼ il convient 5' 51", & par conséquent la latitude de Mercure au temps de sa conjonction au Soleil devoit être de 3' 6" boreale; ainsi Mercure auroit dû passer proche du centre du Soleil.

Enfin comme le Soleil ne se couchoit ce jour-là à Paris qu'à 7^h 21', on l'auroit pû voir

218 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROTALE

pendant la moitié de son cours dans le Soie! de il auroit dû y entrer vers les 4º du la J'examinai attentivement le Soleil pendant conte cette journée depuis son lever jusqu'un sont de li ne paroilsoit encore rien sur son dispue. Le Ciel avoit été allez brouille toute la jumée, de il l'ésoit encore plus au couchant. Par less au matin vers le lever du Soleil on n'y voyot

point Mercure.

Comme nous n'avons point eu de communication d'observations du se au soir quie mol été faites dans des lieux plus orientaux, on n'a pas dû y voir Mercure dans le Soleil. On peut donc conjecturer que cette conjuntino sera arrivée le se vers les 10 ou 11 bann du soir; & par conséquent mes Tables ie ront écartées du Ciel de 3h ou 3h ! Mis Mercure faisoit alors de son mouvement anpre un peu moins de 2' par heure; sini me Tables donneront la polition de Mercue moins avancée qu'elle ne devroit être de 0 ou 7', ce qui n'est pas considerable pour cate Planete dans cette polition, ses mouvement étant si prompts & si itréguliers, comme il ci connu de tous les Astronomes.

METHODE GENERALE

Pour former les Systèmes temperez de Musique,

PAR M. SAUVEUR.

. I.

Des inconveniens du Système Diasonique juste.

Ans un Système de Musique l'on a en vûte de partager tellement l'ochave en plusieurs intervalles, & de distinguer les sons qui sont ces partages, que les distances réciproques de ces sons fassent des accords agreables à l'oreille, & qui conviennent au chant qui est en

ufage.

Le Système que nous suivons en Europe, & que nous regardons comme le plus naturel, est le Diatonique, qui partage l'octave par des senitons majeurs, par des tons mineurs & majeurs. Ce partage de l'octave se fait par des sons ausquels on a donné les noms de ut. re. mi, fa. sol. la. si, ut, & que nous croyons devoir être changez en ceux-ci, pa. ra. ga, so. bo. lo. do, pa, pour les raisons que nous avons marquées dans les Memoires de l'Academie de l'année 1701. page 443.444. Les accords qu'on a en vûe sont les consonances parsaites, les tierces & les sixtes majeures mineures: les dissonances distoniques, les secondes & septiémes majeures mineures, le triton

^{* 14.} Juin. 1707.

260 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

Er la faulle quinte. Ces mêmes accords qu'on pelle auffi intervalles, étant consideres telon l'esdre qu'ils tiennent dans l'octave, sont les la main, les tierces , les quartes, les guintes , les fixtes , & les septiones, dont les mineures sont déligaces par les chiffres 2, 3, 4, 5, 6, 7, & les majeures vas ceux-ci II, III, IV, V, VI, VII, & l'actore jet VIII. Les plus petits intervalles dont les interval mes forment les intervalles précedens, & ese nous appellons leurs élemens, sont le fraise majeur, le ton mineur & le ton majeur, use nous défiguons par les lettres S, 1, 7. L'en peut voir tout ce que nous marquons ici due la premieres colomnes de la Table des Sillino qui est ci-après, ou dans la premiere l'inche de nôtre Syftême général qui est dans la Memoires de l'Academie des Sciences de l'anée 1701.

Enfin nous representerons dans la Teles suivante les noms des sons de deux votant de fuite, avec les raports de ces sons, e'alle dire les reports des nombres qui marquer le vibrations que sont ces sous. Nous y ajudicore les élemens ou les petits intervalles qui some

tre ces fons.

14. 17. 20, 32. 36. 40. 45, 48, 54. 60. 64. 72. 80 50... UTRE MI, FA. SOL EA. SI, ut. 10, mi., for foll fails. T 1 S T 1 T S T 1 S T 1 F 3

Au lieu des nombres ci-dessus 24, 27, 30, 50 on auroit pu mettre ceux-ci 72, 80, 90, 96 de de alors entre UT. RE, MI, us. re. mi, en auroit mis 1 T au lieu de T s. Mais comme cela est indifferent, nous nous en tienen

mx premiers nombres, parcequ'ils sont les

> I us simples.

La Table précedente représente le Système Diatonique juste, dans laquelle si nous examinons en particulier les intervalles réciproques, nous y remarquerons les choses suivantes.

1. Toutes les octaves sont égales entr'elles,

comme UT, ut: Re, re, &c.

2. Les fécondes mineures S sont égales, comme MI, FA: SI, UT, mais les majeures z, T sont inégales; car T est plus grand que z d'un comma, que nous désignerons par c, de sorte que T est égal à tc.

3. Les tierces mineures TS sont justes entre IMI, SOL: LA, ut: SI, re; mais trop soibles d'un comma entre RE, FA étant tS. Les tierces majeures Tt sont toutes égales UT, MI: FA, LA:

SOL, SI.

4. La quarte mineure qu'on appelle simplement quarte TtS est juste entre UT, FA: RE, SOL: MI, LA: SOL, st: SI, mi; mais elle trop forte d'un comma entre <math>LA, re étant TTS. La quarte majeure qu'on appelle triton est TtT entre FA.SI.

5. Les grands intervalles qui sont les quintes, les sixtes & les septièmes, tant majeures que mineures, sont les complémens des petits intervalles précedens; ainsi ils sont entre les sons de même nom dans un ordre renversé. C'est-pourquoi la quarte étant UT, FA, la quinte qui est son complément sera FA, at. D'où l'on peut tirer les conséquences suivantes. 1º. Que pour avoir les élemens d'un grand intervalle de l'octave 3T 2t 2S, il faut ôter les élemens du petit intervalle qui en est le complément; ainsi ôtaut la quarte TtS, il restera 2TtS pour la quinte.

2º. Que

162 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROTALE

2º. Que les mêmes varietez qui sont dans les petits intervalles se rencontrent dans les grands qui sont leurs complémens; ainsi les secondes mineures & les tierces majeures étant toutes justes, les septiémes majeures & les sittes mineures le seront aussi, & les autres petits intervalles étant alterez d'un comma entre cenans sons, les grands intervalles qui sont leurs complémens seront alterez entre les mêmes sons renversez; ainsi la quarte LA, re étant trop sons d'un comma, la quinte RE, LA sera trop sons d'un comma. C'est-pourquoi il sussi d'un comma un Système les petits intervales, c'est à dire les secondes, les tierces & les que

res tant majeures que mineures.

Ce que nous venons de dire regarde le Synt me Diatonique juste; un chant ou un air ormpolé selon ce Système ne peut être execute au par des Voix ou des Inffrumens que je icon trois claffes. Dans la premiere le renterme o Voix, les Violons & les Instrumens dont lite steffe dépend de l'oreille seule. Dans la seule les Trompettes, les Flutes, les Hauthou. Baffe de Viole, le Theorbe, la Guitarre, généralement ceux dont le son est reglé per du retlauts, par destrous, ou par des touches, mil qui peut être corrigé par une oreille fine. De la troisième l'Orgne, le Clavecin & les mis nes dont les sons dépendent seulement des une ches d'un clavier, sans pouvoir être corrigers celui qui jouë.

On ne peut appliquer le Système Diatonique juste à aucune de ces trois elasses. Car, 12 les Instruments ou machines de la troisième elas ont leurs sons reglez selon les raports de

DES SCIENCES. 1707. 263 normbres marquez dans la Table précedente; & naprès un son on doit faire un intervalle qui re trouve alteré d'un comma, par exemple, si après LA on doit monter d'une quarte en re; on ne le pourra pas, car la quarte LA, re est

trop forte d'un comma.

2°. Dans les instrumens de la premiere & seconde classe on doit penser la même chose par rapport à ceux qui commencent; car dans la premiere classe ils s'accostument à fixer les noms ze, re, mi, fa, &c. à des sons déterminez, & dans la seconde classe aux sons qui sont reglez par les ressauts, par les trous, ou par les touches des Instrumens; & alors ils tombent dans l'inconvenient que nous venons de marquer à l'égard des Instrumens de la troisséme classe, lequel ne peut être au plus corrigé que par les plus habiles.

3°. Les plus habiles même ne peuvent pas suivre le Système Diatonique juste dans les Voix & les Instrumens de la premiere & seconde classe. Car ils commencent & finissent ordinairement un chant ou un air par la même note, ayant été de la premiere à la derniere par differens intervalles, en montant & en descendant: Or si après avoir ôté les mêmes intervalles qui se trouvent en montant & en descendant, il reste d'un côté des tons majeurs des tierces ou des sixtes mineures, ou enfin des quintes, & de l'autre côté des tons mineurs, des tierces ou des sixtes majeures, ou enfin des quartes; & sion chante tous ces intervalles avec justesse, la derniere note sera plus haute ou plus basse d'un ou plusieurs comma que la premiere. Prenons pour exemple une élevation d'une Litanie qu'un Religieux envoye 264 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROTALE an R. P. Buffier, dont les notes principles sont les suivantes.



Dans ces intervalles la quinte V ell commone, les autres intervalles montans sont 2.4 4.2. dont les élemens sont 27 21 43. Les desarties font 3,3,3,3, dont les élemens font 47 J brant de ces élemens ce qui est de comme. restera aux intervalles montans 27 égant i 1/2/4 & aux descendans 11; de sorte qu'en chartet les intervalles justes, le dernier ut seraploites que le premier de 2 comma. Si l'ut de l'éurs tion suivante est à l'unisson du dernier midel levation précedente, & li la Litanie a ce vations, I'ms final de la 15º élevation lers p Clevé que le premier at de 110 comma, su deux octaves; ce qui paroit li abforde d ce le ligieux, qui d'ailleurs est persuadé que les Con tres chantent juste, qu'il aime mieux croite les raports des sons qui forment des intern sont autres que ceux qu'on a coûttime de la donner, par exemple, que la quinte ne conpas dans le raport de 2 à 3, mais dans un n tre raport qui est tel qu'il aide à sauver l'innivenient précedent. Mais on peut lui repout que la justesse de la voix des Chantres n'estas telle qu'ils ne puissent s'éloignet de la précise d'un intervalle, de quelque pattie d'un cor-

^{*} Intervalles montans. † Intervalles defendes.

DES SCIENCES. 1707. 265

ma sans qu'on s'en apperçoive, comme j'ai remarqué avec un Monochorde auquel j'avois appliqué mes Eptamerides, & que j'ai décrit à la page 416 des Memoires de l'Academie de l'année 1701.

Il vaut mieux dire avec M. Huygens * que l'oreille du Musicien conservant l'idée du son du premier **, il y retombé naturellement par un changement imperceptible de ces intervalles qu'on rend par-là un peu alterez, ce qui marque la necessité d'un Système temperé.

II.

De la maniere de former les Systèmes temperez.

Le Système Diatonique, dont le Chromatique & l'Enharmonique des Musiciens dépendent, a pour élemens deson octave 3T 2t 2S; mais pour rendre temperé ce Système au lieu des tons majeurs & mineurs Tt, il faut prendre un ton moyen; alors l'octave sera composé de 5 tons & de 2 semitons: Et pour trouver les raports entre ces tons, ces demi-tons & l'octave, il faut diviser l'octave en parties égales, dont les tons en contiendront un certain nombre, & les demitons un autre.

L'octave est l'accord de deux sons, dont le raport des vibrations est de 1 à 2; de sorte que pour diviser l'octave, par exemple, en 43 parties égales, il faut trouver 42 moyennes proportionelles entre 1 & 2.

Pour trouver des moyennes proportionelles entre deux nombres; il faut avoir recours aux extractions des racines, lesquelles étant incon-

nues

^{*} Cosmosbeoros pag. 77.

nnes à la plûpart de ceux qui aiment la Muque, & étant très-penibles aux autres, elles fait cause que cette théorie est demeurée très-impessaite, mais l'usage des logarithmes ôte ceux difficulté. C'est-pourquoy mous nous en semmes servi pour exprimer les intervalles de som & pour les partager, ce que nous avons fait de manière différente de M. Huygens dans son Cree harmonique.

Nous avons marqué dans notre Système; le raport des sons & la manière de trouver k le garithme qui marque l'intervalle de ces son, en nous servant des petites Tables de VI. qui sont fort communes. L'on trouve avec es Tables que l'intervalle de l'octave est essempar le logarithme 301.0300 en negligeant la figurative, celui du semi-ton majeur 3 par 25 0287, du ton mineur 4 par 45.7775, de da comageur T par 51.1525; la différence de Tables de le comma 5.3950. Nous avons mis un positive de le comma sur de l'autre derniers chissres, parcequela premiers chissres qui marquent nos Eptamentos tiesses pour l'usage ordinaire.

Maintenant pour former un Système temperé, il faut avoir en vue le semi-ton majeur à le ton moyen: si du ton l'on ôte le semi-ton majeur, il restera le semi-ton mineur: dereste si du semi-ton majeur l'on ôte le mineur, sessera leur disserence. Soit donc : le semi-ton mineur, e la disserence du semi-ton mineur au majeur laquelle répond au comma; alors : le semi-ton majeur la semi-ton majeur, à 25 + 6 sera le ton moyen, à 125 + 7 6 sera l'octave qui est composée de 5 tons moyens à de 2 semi-tom majeurs.

* Hift. des Ouvrag. des Sev. Offob. 1691. † Mem. de l'Acad. 1701, page 407. Mais pour trouver les rapports de ϵ à s, j'ôte e semi-ton majeur $s+\epsilon=28.0287$ du ton 2 s $+\epsilon$ qui est 45.7575 & 51.1525, le reste s sera 17.7288 & 23.1238; ensuite ôtant s de $s+\epsilon=28.0287$, il restera ϵ égal à 10.2999 & à 4.9049.

Comme s & c ont deux valeurs, pour avoir leur plus petit & leur plus grand raport, je divise le plus petit s=17.7288 par le plus grand $\epsilon = 10.2999$, & ensuite le plus grand s = 23. 1238 par le plus petit c=4.9049; l'on trouvera que c est à s au moins comme I à 13 ou à 15, & au plus comme 1 à 47. De sorte que si sest égal à 1, s sera entre 1 } & 4 \$, l'octave 12s -17 c sera entre 27 & 63 . Si l'on veut avoir le raport de c à s par l'octave, il faut diviser 301.0300. par 10.2999 & par 4.9049; alors sup-posant e égal à 1, l'octave 125 + 7 sera au moins 29 %, & au plus 61 %, & r sera entre 1 5 & 4½: Mais pour une plus grande simplicité, nous supposerons le raport de c à sau moins de I à 1 2, & au plus de I à 42, & le raport de cà l'octave au moins de 1 à 27; & au plus de 1 à 69.

La simplicité d'un Système demande que les valeurs de c & de s soient exprimées en nombres entiers. C'estpourquoi si c est égal à 1, s sera 2, 3 ou 4, & l'octave sera 31, 43 ou 55. Si c est égal à 2, s sera 4, 5, 6, 7, 8 ou 9, & l'octave 62, 74, 86, 98, 110 ou 122. Si c est égal à 3, s sera 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13 ou 14, & l'octave 81, 93, 105, 117, 119, 141, 153, 165, 177 ou 189, & ainsi de suite; où il faut remarquer que lorsque s est multiple de c, le Système retombe dans l'un des premiers qui suppose c égal à 1. Si l'on supposoit c égal à 2 ero & s égal à 1, l'octave seroit 12, c'est MEM.1707.

268 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE à dire qu'elle seroit divisée en 12 semi-tous moyens.

III.

Table des Systèmes temperez comparez an Système Diatonique juste.

Les Systèmes temperez se réduisent à ceux qui supposent c=1, s=2,3,4, & l'octave divisée en 31, 43 & 55 parties; parceque les nombres qui marquent les parties de l'octave deviendroient trop grands si l'on supposoit c=2,3,4,5, &c. ce qui est opposé à la simplicit qui doit être dans un Système. Nous y aoûterons neanmoins le Système qui suppose c=0, & qui divisé l'octave en 12 semi-tons égaux, parcequ'étant fort simple il a euses partisans.

Nous appellerons ces Systèmes, Systèmes des semi-tons moyens, des 31 parties, des 43 merides, & des 55 comma; & afin de faire le choir du plus parfait, nous commencerons par comparer les intervalles temperez de chacun de ces Systèmes à ceux du Système Diatonique juste, ce que nous ferous par le moyen de la Table

fuivante.

* Cette Table contient plusieurs colomnes. Dans la I. sont les noms des Intervalles Diaturques, dont les consonances sont en Capitales, de les dissonances en Romaines. Nous y sevons ajouté les caracteres qui les designent, sevoir les chisses Arabes 2, 3, 4, 5, 6, 7, qui marquent les intervalles mineurs, de chisses Romains II, III, IV, V, VI, VII, qui marquent les intervalles majeurs: de plus nous

^{*} Voyez la Table suivante.

nous appellons les secondes, les tierces & les quartes petits intervalles, & les quintes, les fixtes & les septiémes grands intervalles. Nous mettons le triton au rang de la quarte majeure, & la fausse quinte au rang de la quinte mineure, à cause de l'analogie qu'elles ont avec les intervalles majeurs & mineurs.

La II. colomne contient les élemens des intervalles du Système-Diatonique juste, dans lesquels S fignifie le semi-ton majeur, t le ton mineur, & T le ton majeur: les autres intervalles sont composez de l'assemblage de ces éle-

mens.

La III. colomne contient les intervalles du Système Diatonique juste exprimez en Logarithmes; dans lesquels connoissant les logarithmes de S, t, T, on connoîtra les logarithmes des autres intervalles, en prenant les sommes de ces Logarithmes en la place des élemens marquez dans la II. colomne.

La IV. contient les élemens des Systèmes temperez qu'on trouve aisément par ceux de la colomne II, en mettant s e en la place de S, &

2 s c en la place de T & de t.

La V. colomne contient le Système temperé des 12 semi-tons moyens, qui suppose c=0 & s = 1, & par consequent l'octave 12s divisée en 12 parties égales qu'on appelle semi-tons

moyens.

Cette colomne, aussi-bien que les 3 suivantes, est subdivisée en 3 autres colomnes, dont la premiere marque les parties qui composent chaque intervalle de ce Système, en supposant s=1 & e=0 de la colomme l V. La seconde contient l'octave 301.0300, & 1 douzieme partie 25.0858 de l'octave multipliée par les nombres

272 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYME

bres de la premiere colomne: La troisieme contient les differences des intervalles de ce Système temperé avec ceux du Système juste de la III colomne. Dans ces differences le signe—marque que les intervalles de ce Système sont plus potits que ceux du Système juste.

Ce Système a son usage chez les Joueurs d'Instrumens les moins habiles, à cause de sa simplicité & de sa facilité, pouvant transposer les notes mt, re, mi, sa, sol, la, si, surtelle touche qu'ils veulent, sans aucun changement dans les intervalles : mais les differences des intervalles de ce Système avec ceux du Système Diatonique juste étant trop grades, les habiles Joueurs d'Instrumens l'ontrejetté.

La VI. colomne marque le Système temperède: 31 parties en supposant c=1 & s=2: elle est sub divisée en 3-colomnes comme la prece-

dente.

M. Huygens après avoir trouvé exactemen! les intevalles de ce Système dans son Cycle harmonique*, en montre l'excellence contre l'injuste arrêt prononcé par le P. Mersenne, & auparavant par Salinas qui ne connoissoit point l'Auteur de ce Système. Il fait remarquer la simplicité que ce Système apporte à la theorie des tons, & le peu-de difference qu'il a avec le Système temperé, dont tous se servent, & qui est rapporté par Zarlin, qui suppose la tierce majeuret la fixte mineure justes, mais les autres intervalles augmentez ou diminuez d'un quart de comma Nous avons cru qu'il étoit plus à propos de comparer immediatement les intervalles des Systèmes temperez à ceux d'un Système juste qu'à un autre temperé, puisque le juste est la regle des autres.

La VII. colomne marque notre Système tem-

DES SCIENCES. 1707.

peré des 43 merides ou des 301 Eptamerides, qui Suppose l'octave 12s + 7 c = 301.0000, c = 1 & s = 3, ou bien c = 7 & s = 21.

Quoique ce Système se déduise de la formule précedente en diminuant le logarithme de l'octave de 300, il doit neanmoins son origine à un autre principe. J'ai trouvé que le semiton majeur diminué de 287 se réduisoit à 28. 0000, & que 301.0000 & 28.0000 étoient divisibles par 7: Otant de l'octave les 2 semitons maieurs 56.0000, il restoit 245.3000 pour la valeur des 5 tons, dont chacun étoit par consequent 49. 2000 qui est encore divisible par 7. Divisant donc ces nombres par 7, & retranchant les 4 zeros, l'octave s'est trouvé divisée en 43 parties égales, que j'ai appellé Merides, dont chacune est subdivisée naturellement en 7 parties, que j'ai appellé Eptamerides, qui suffisent pour la pratique : mais en faveur de ceux qui aiment la theorie, j'ai encore subdivisé ces Eptamerides en Lo Decamerides.

La VIII. colomne contient le Système tempere des 35 comma, qui est celui dont les Musiciens ordinaires se servent. Dans ce Système cest égal à 1 & ségal à 4. On appelle comma les parties 5.4733 dans lesquelles l'octave est divisée, parcequ'elles ne different du veritable comma 4.3050. que de 783 qui n'en est

que 📆.

Je n'ai point mis les Systèmes temperez de 19 in de 67 parties, parceque tous deux faisant c égal à 1. le premier suppose s'égal à 1 qui est audessous de 13, & le second suppose s'égal à 5 qui est audessus de 4. Nous avons montré ci-dessus que les valeurs des ne devoient point passer ces deux termes.

Je ne parle point aussi du Système temperé rap-porté par Zarlin qui est aussi décrit dans la Lettre

274 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

de M. Huygens, parcequ'il ne suppose point l'octave divisée en parties égales pour en donner un certain nombre à chaque intervalle, & marquer par là les raports de ces intervalles entre eux & à l'octave.

Pour déterminer ce que l'on doit penserde la justesse de chaque Système temperé, il sau jetter les yeux sur les différences marquées dans les troisiemes colomnes de chaque Système temperé, dans lesquelles le signe — marque les différences désaillantes, ce qui arrive lorsque l'intervalle temperé est plus petit que le juste de la colomne III, & les différences qui n'ont point de signes sont excedantes, ce qui arrive lorsque l'intervalle temperé est plus grand que juste.

L'on sait que les Logarithmes dont nous nous servons ne sent pas absolument justes, parce qu'ils sont presque tous incommensurables; mais que plus le nombre des chiffres est grand moiss l'erreur est grande, & que cette erreur ne moute pas à la moitié de l'unité du dernier chiffre, parceque si les chiffres qu'on retranche sont plus petits que la moitié de cette unité, on les negione, & que s'ils sont plus grands, on augments

le dernier chiffre de 1.

Pour juger des erreurs qui viennent de la part des logarithmes, ou des différences maquées dans les troisièmes colomnes de chaçue Système, il faut les comparer à quelque choit de connu par les Musiciens, savoir 1º. A nos Eptamerides, parcequ'elles commencent à cire connucs dans les monochordes que l'on fait. Ces Eptamerides sont presque la cinquiéme partie du comma. 2º. Au comma 5.3950 qui est la différence du ton mineur au ton majeur. 3º. A l'Octave 301.0300 qui est l'intervalle le plus comm

connu. 4°. Aux vibrations que font les sons dont nous examinons l'intervalle.

I. Si l'on se sert, comme nous avons fait, de tous les 7 chiffres marquez dans les logarithmes des petites Tables de Vlacq, l'erreur, qui n'est au plus que de ½ de l'unité du dernier chiffre, est moindre que 30000 de nos Eptamerides, que 107900 d'un comma, que 5010000 d'une octave, ou ensin qu'une vibration sur 8685800, ce qui n'est absolument d'aucune consequence.

Si l'on retranche les 3 derniers chiffres de ces logarithmes, l'erreur dans les autres qui forment nos Décamerides n'est au plus que 1/2 d'une Eptameride, 1/2 d'un comma, 1/2 de l'octave.

& 1 vibration fur 8685.

Enfin si l'on retranche les 4 derniers chiffres comme nous avons sait pour en former nos Eptamerides, l'erreur ne sera au plus que ½ Eptameride, ou ; d'un comma, ou sis d'une octave, ou s sur 870 vibrations: ce degré de préci-

fion suffit pour la pratique.

II. Il est aisé de juger de la difference des intervalles temperez aux intervalles justes par les Eptamerides, parceque nous les avons marquées dans les troisièmes colomnes de chaque Système par le chiffre qui est devant le point : ceux qui sont après le point marquent une partie d'une Eptameride divisée en 2000. C'est ainsi que nous voyons que la quinte du Système de 31 est trop soible d'une Eptameride & 1857 ou 10 de plus, cette comparaison des differences aux Eptamerides est la plus simple.

Si l'on veut savoir quelle partie du comma est une difference, il faut diviser le comma 5.3950 par-cette difference; ainsi l'on voit que la précedente difference 1,2997 est 4 fois dans le comma où est du comma. M 4 De

276 Memoires de L'Academie Royale

De même si l'on divise l'octave 301.0300par cette difference 1.2997, l'on trouvera que cette

difference sera ziz de l'octave.

Enfin si l'on divise 4343000 vibrations par par les corps C, K, pendant les temps t, t, en la même difference 1.2997; l'on trouveraque la difference sera de 1 vibration sur 334 vibrations que doit faire l'un des sons qui forment l'intervalle.

III. Si l'on compare les grands intervalles de tous les Systèmes aux petits, 1'on trouvers. 1º. Que la fomme des 2 intervalles également éloignez des extrêmes fait l'octave 301.0300, (ou 301,0000 dans la VII colomne), parcequ'ils sont complémens l'un de l'autre à l'octave.

2°. Ou'un intervalle & son complément ont la même disserence, excepté que dans l'un elle est excedante. & dans l'autre elle est defaillante: neanmoins celles de la VII colomne ne . sont pas tout à fait les mêmes, leur somme ou leur difference étant 300, qu'on peut negliger, parceque 300 n'est que 4 d'une Eptameride.

3º. La seconde majeure étant double dans la Il I colomne, sa différence à celle des autres colomnes sera double, & la somme de ces differences sera le comma 6.3950. La même chose arrive--ra à la septiéme mineure qui est son complément.

On voit par-là que pour trouver le Système temperé le plus exact, il suffit d'examiner les petits intervalles, puisque les grands ont les

mêmes differences.

IV. Si l'on compare le même intervalle dans tous les Systèmes temperez, pourvû que l'on en ôte le Système de 12 de la colomne V, l'on fera les remarques suivantes sur les autres Systémes de 31, de 43 & de se.

4º. Que

DES SCIENCES. 1707. 277

1º. Que l'intervalle est le plus petit dans l'un des Systèmes extrêmes, & le plus grand dans l'autre, & que le Syssème 43 tient le mi-lieu; ainsi la quarte est la plus petite dans le Système 55, & la plus grande dans le Systè-

me 31,

2°. Cette analogie se trouvera de même dans tous les Systèmes temperez possibles. Suppo-sons, par exemple, égal à 3. 1°. Si sestégal à 6, 9, 12 multiples de 3, ces Systèmes seront, comme nous avons dit, les mêmes que les trois -Systêmes précedens de 31, de 43 & de 55, qui Inpposent c égal à 1 & s égal à 2, 3, 4, & par conséquent les différences seront aussi les mêmes. 2°. Si sest 25, 26 ou tout autre nombre entre 24 & 36, ou entre 36 & 48, les differences desces nouveaux Systèmes iront en augmentant on en diminuant par ordre entre les differences qui sont dans les Systèmes de 31. de 43 & de 55. 3°. Enfin fi s est 5 qui est audessous de 6, ou 13, 14 qui sont au-dessus de 12, les differences suivront la même analogie, c'est à dire, elles continueront d'augmenter ou de diminuer à proportion de ce que s s'eloignera des extrêmes 6 & 12.

3°. Les differentes sont défaillantes dans le triton & la tierce mineure, & excedantes dans la quarte & la tierce majeure. A l'égard de la seconde mineure elle est defaillante dans les Sy-Atêmes de 55 & de 43, & excedante dans le Sy-stême de 31. La seconde majeure a une difference excedante, & l'autre défaillante. Le contraire arrive dans les différences des grands

intervalles.

4°. Les différences les plus petites sont aux quartes & aux quintes dans le Système de 55, Ms

278 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE aux tierces & aux fixtes dans le Système de 31, & à la seconde mineure & septiéme majeure dans le Système de 43.

IV.

Du choix du Système temperé.

I. Nous avons trouvé que les termes de la valeur de s'étoient entre 1 \(\frac{2}{3}\) & 4\(\frac{2}{3}\), ainsi nous rejettons les Systèmes temperez dont le report de c à s'est an-dessons de 1 à 1\(\frac{2}{3}\), & audessus de 1 à 4\(\frac{2}{3}\), & nous n'admettons que ceux dont le raport est de 3 à que sque nombre entre 5 & 14.

L'on voit par-là que le Système des 12 semitons moyens doit être rejetté, d'autant plus que les differences des tieross & des fixtes sont envi-

ton les ? d'un comma.

II. Un Système temperé doirêtre sample, à pour sala il doit diviser l'octave dans un petit nombre de parties, en mendant les differences des intervalles temperez à ceux qui font justes, les moindres qu'il est possible. C'est pouquoi il faut prendre l'un des Systèmes qui supposent c égal à 1, & c égal à 2, 3, 4, c'est à dire l'un des Systèmes de 31, de 43 & de 55, & rejetter ceux qui supposent c égal à 2, 3, 4, 5, & c.

III. L'usage montre dans la Musique que des consonances temperées ou également alterées ne choquent pas tant l'oreille que des consonances plus alterées mêlées avec d'autres plus justes, & c'est en cela que le Système juste devient insupportable par les consonances alterées d'un comma mêlées avec les autres qui sont instes.

DES SCIENCES. 1707.

justes. C'est pourquoi le Système de 43 qui tient un milieu entre les deux autres de 31 & de 55 leur est préserable; car dans ce Système de 43 la tierce majeure, les quartes, les quintes & la sixte mineure ont pour difference I Eptameride assez précise, n'ayant pas 4 d'Ep-

tameride de plus.

La tierce mineure & la fixte majeure ont à la verité 2 à d'Eptameride de difference: mais l'experience montre qu'une grande difference est plus supportable dans les consonances, dont le raport est exprimé par de grands nombres, comme dans la tierce mineure qui est de 5 à 6, que dans les intervalles dont les raports sont exprimez par de petits nombres, comme dans la quinte qui est de 2 à 3.

IV. Pour confirmer le choix que nons faisons du Système des 43 merides, nous apporterons

les raisons suivantes.

1. En ôtant 300 de Poctave 301.0300, on réduit nôtre Système à des nombres si simples qu'on en peut retrancher les 4 derniers zeros, & le reste donne justement nos Eptamerides.

Ces 300 que nous retranchons de l'octave sont de nulle consequence; car ils ne sont que 31 d'une Eptameride, ou 210 d'un comma qui n'est

nullement sensible.

2. Ces Eptamerides qui se trouvent divisibles par 7, nous donnent nos Merides; de sorte que cet avantage nous donne des parties qui se divisent naturellement en d'autres parties, ce qui ne se rencontre point dans les autres Systèmes.

3. Nos Merides multipliées par 7 forment nos Eptamerides, qui sont des logarithmes avec les-

M 6 quel

280 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE quels on trouve tout d'un coup dans les Tables ordinaires le nombre des vibrations du son le plus aigu des deux qui forment l'intervalle marqué par ces Eptamerides, en supposant que le plus grave en fasse 10000, & que les logarithmes ayent 4 pour sigurative; ainsi la quinte étant de 25 Merides ou de 175 Eptamerides, on trouvera dans les grandes Tables de Vlacq, ou par les petites Tables, que 4.1750000 est le logarithme du nombre des 14963 vibrations du son aigu, & par consequent que le raport de deux sons qui sont une quinte temperée ont leurs vibrations dans le raport de 10000 à 14963.

Le même avantage arrive lorsqu'on joint les

Décamerides aux Eptamerides.

Dans les autres Systèmes il faut faire plusieurs operations pour trouver ce raport, par exemple, dans le Système de 31, la quinte étant de 18 parties, il faut faire cette analogie; comme 31 est à 18 ainsi 3010300 est à 1747916 & 4 1747916 est le logarithme de 14957, ce qui demande une multiplication & une division.

4. Nos Eptamerides sont telles qu'en ajottant 1 ou 2 à nos Merides, on restitue l'intervalle juste avec une précision telle que l'erreur n'est pas de 1/6 d'Eptameride, ou de 1/70 d'un comma, ou d'une vibration sur 2590; ainsi ajosttant une Eptameride à la quinte qui est de 25 Merides, este devient juste. Cette précision sera dix sois plus grande si on y ajostte nos décamerides.

M. Huygens n'a point eu en vûë de donner cet avantage au Systême des 31 parties, & il ne s'y trouve pas si naturellement, non-plus qu'au Systême des 55 comma.

Le temperament de nôtre Système paroît plus naturel que celui des deux autres, en ce que l'octave & le semi-ton majeur ne causant point l'inconvenient qui se trouve dans le Système juste, mais seulement les tons majeurs & mineurs, nous n'alterons point sensiblement l'octave & le semi-ton, & nous prenons un milieu arithmetique entre les 3 tons majeurs & les 2 mineurs.

Nous concluons donc que le Système des 43. Merides est le plus parsait & le seul qu'on doit retenir pour prositer de tous les avantages qu'on peut tirer des Systèmes temperez dans la Musique & même dans toute l'Acoustique; ce que nous avons amplement expliqué dans les Memoires de l'Academie des Sciences des années

1701 & 1701.

Nous croions devoir ajoûter que le jugement de l'Auteur du Supplément du Journal des Savans du dernier Mars 1707 est porté trop légérement, lorsqu'il dit (p. 562. Ed. d'Amst.) Que le Système de M. Sauveur pour la division du Monochorde, n'est proprement qu'une extension de celui de M. Huygens qu'il a intitulé Cycle Harmonique. Pourquoi l'appelle-t-il-Système de M. Huygens? qui le reconnoît être d'un autre & en tout cas pourquoi le Système de 43 est-il une extension ou une imitation de celui de 31 psûtôt que l'un & l'autre de celui de 55? Il devroit psûtôt dire que ces trois Systèmes sont des extensions ou des conclusions de la formule 125-tot dire que ces trois Systèmes sont des extensions ou des conclusions de la formule 125-tot à laquelle M. Huygens n'a peut-être pas pensée, & je puis dire comme lui, qu'on pourrame croire, qu'en imaginant mon Système je ne pensiois point à celui qu'on attribue à M. Huygens. L'Auteur du Journal ajoûte, qu'à la verité M.

282 MEMOIRES DE L'ACAD. DES SCIENCES.

Huygens n'a divisé l'octave qu'en 31 intervalles égaux. & Mr. Sauveur l'a divilé en 40, [il faut écrire 42] parties qu'il appelle Merides, mais cette difference est infiniment legere. On peut dire avec même raison que la difference du Système de M. Huygens à celui des 55 comma est aussi infiniment legere, & cet Auteur sembleroit insinuer par-là que la naissance du Système de 43 n'est l'effet que du caprice ou d'un esprit qui vent se fingulariser, & qu'on peut se servir indifferemment de tous ces Systèmes: L'on voit par les raisons que j'ai apportées ce que l'on doit renser là-dessus. On ne sauroit trop souhaiter que ceux qui font profession de parler des Ouvrages d'autrui gardent la plus exacte moderation dans le jugement qu'ils en portent, pour ne pas priver le public de tous les avantages qu'il peut tirer des découvertes qui se font dans les Sciences.









